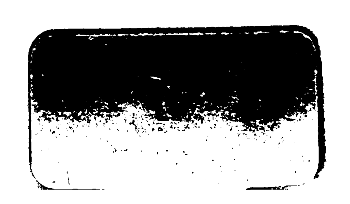
Maury





LE

PLAISIR DES CHAMPS.

Nogent-le-Rotrou. — Imprimé par A. Gouverneur, avec
les caractères elzeviriens de la Librairie Franck.

LE PLAISIR
DES CHAMPS

AVEC

LA VENERIE,

VOLERIE ET PESCHERIE,

POÈME EN QUATRE PARTIES,

PAR

CLAUDE GAUCHET,

Édition revue et annotée

PAR PROSPER BLANCHEMAIN,

De la Société des Bibliophiles François.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
Rue Richelieu, 67

MDCCCLXIX

A MESSIEURS LES MEMBRES

DU

JOCKEY-CLUB.

MESSIEURS,

En prenant pour objet l'amélioration des races de chevaux en France, Votre Société a dû naturellement étendre ses recherches sur tout ce qui peut développer les aptitudes de ce précieux compagnon de l'homme.

Non seulement les Courses, mais aussi les Chasses à tir et à courre, enfin tous les exercices qui rentrent dans le vrai SPORT sont de votre domaine.

Sans connaître ce mot récent de *Sport*, l'auteur du Plaisir des Champs le pratiquait dans toute son étendue. Il a successivement décrit avec amour, en des tableaux animés et vivants, qui contiennent l'exemple uni au précepte, toutes les variétés de la Cynégétique, depuis la Chasse du Cerf jusqu'à celle de la Perdrix et de l'Alouette. La pipée, la pêche,

la natation, les promenades, les jeux, etc., il a tout dépeint, n'omettant aucun des Plaisirs que pouvait prendre aux Champs un Gentilhomme contemporain des derniers Valois et de Henry IV.

C'est un successeur immédiat de Jacques du Fouilloux; mais plus varié, plus complet, plus amusant que son devancier.

Il sera sans doute intéressant pour vous, MESSIEURS, de retrouver, dans le récit d'un ancêtre, ces SPORTS, ces *Déduits* (comme on disait alors) qui sont encore à peu de chose près les vôtres. C'est un ami qui demande à vous raconter ses prouesses d'autrefois. S'il vous fait passer quelques heures agréables, j'aurai été heureux de vous le présenter.

Daignez agréer, MESSIEURS, l'hommage
de mon respect.

L'éditeur de la Bibliothèque Elzevirienne,

F. VIEWEG.



AVERTISSEMENT.

Claude Gauchet n'est certainement pas une de ces personnalités éminentes qui commandent l'admiration de leurs contemporains et dont, au bout de trois siècles, la postérité s'enorgueillit encore [1]. Il se contente d'être réputé sans rival dans tous ces exercices auxquels nos voisins, les Anglais, ont donné le nom de *Sport*. Chasseur habile et acharné, marcheur infatigable, intrépide écuyer, pêcheur, musicien, poète, amateur de bons vins et

1. Du Verdier, La Croix du Maine, l'abbé Goujet, Lallemant, Viollet Le Duc, dans leurs Bibliothèques, ont fait une honorable mention de Gauchet; Le Verrier de la Conterie, dans son École de la chasse, a donné une longue et élogieuse analyse de son poème; la Biographie générale de Didot l'a favorablement apprécié; M. Justin Lamoureux, dans la Biographie universelle de Michaud, lui a consacré un article des plus intéressants; enfin M. le baron Dunoyer de Noirmont n'a pas négligé cette personnalité curieuse dans sa savante Histoire de la Chasse en France.

de longs repas, il se donne sans arrière pensée à tout et à tous: sans cesse debout, sans cesse en mouvement et toujours heureux, pourvu qu'en se divertissant il amuse les hôtes réunis à son prieuré de Beaujour. Après qu'il a dévotement entendu la messe le matin, rien ne saurait plus l'arrêter, il va, il mange, boit et chasse du matin au soir et quelquefois du soir au matin. En bon aumônier des Valois et de Henri IV, une petite pointe de gaudriole ne lui fait pas peur, et il mène joyeusement la vie de gentilhomme campagnard.

C'est le récit de cette existence mouvementée qui fait le sujet de son poème LE PLAISIR DES CHAMPS. Le style de Gauchet est peu correct, nullement châtié, souvent trivial et bas; il ne s'élève à une certaine hauteur de parole et de pensée que dans deux ou trois passages, où il trouve des accents émus pour déplorer la misère des campagnes ravagées par la guerre civile; ses rimes ne sont quelquefois que des assonnances, mais c'est là le moindre de ses soucis. Comme les animaux qu'il poursuit, il brousse à travers le taillis, et peu lui importe le chemin, frayé ou non, pourvu qu'il avance et qu'il atteigne son but. Ce n'est pas qu'il soit sans mérite. Ses descriptions sont prises sur nature et, s'il n'est pas *styliste*, il est peintre. On voit courir l'animal poursuivi; on entend les aboiements de la meute, les cris des veneurs et, au milieu de tout ce brouhaha, on sent la brise qui passe sur les plaines, le parfum des bois, la rosée, la fenaison, les vendanges, les brumes, le verglas et la neige. On s'amuse avec ce gai chasseur. Ses impressions vraies et sincèrement rendues passent sans fatigue dans l'esprit du lecteur, par la seule force de leur vérité,

peut-être aussi parce qu'il y a, dans la bonhomie de Gauchet, je ne sais quel lointain parentage avec la délicieuse naïveté de La Fontaine dont il est un peu le compatriote, puisque Dammartin touche à la Champagne et n'est guère qu'à une vingtaine de lieues de Château-Thierry.

Il serait superflu de donner une analyse du *Plaisir des Champs*. Si je l'ai réimprimé, c'est que je crois qu'il mérite d'être lu. Les chasseurs surtout y trouveront à la fois plaisir et profit; les bibliophiles regretteront moins de ne pouvoir se procurer les deux anciennes éditions de ce poème, devenues aujourd'hui si rares, si chères, et dont la nôtre ne rend plus indispensable la possession simultanée, puisqu'elle réunit, à toutes les variantes, à tous les curieux récits ajoutés dans la seconde édition, les passages sur les guerres civiles et d'autres épisodes qui se trouvent seulement dans la première.

Voici, dans leur entier, les titres des deux éditions du poème de Cl. Gauchet.

1° Le plaisir des Champs, divisé en quatre parties, selon les quatre saisons de l'année, par Claude Gauchet, dampmartinois, aumosnier du Roy, où est traicté de la chasse et de tout autre exercice récréatif, honneste et vertueux. A Monseigneur de Joyeuse, admiral de France et gouverneur de la Normandie. Le sommaire du contenu se voit au commencement de l'œuvre, et en la fin est un recueil des mots, dictions et manières de parler en l'art de venerie, avec une brieve interpretation d'iceux. A Paris, chez Nicolas Chesneau, rue Saint-Jacques, au Chesne Verd. M. D. LXXXIII, avec privilége du Roy, in-4° de 6 ff. liminaires et 314 pages, plus 4 ff. non chiffrés. Privilége du

30 mai 1567. Achevé d'imprimer pour la première fois le 15 mai 1583.

2° Le plaisir des Champs, divisé en quatre livres, selon les quatre saisons de l'année, par Claude Gauchet, dampmartinois, aumosnier ordinaire du Roy. Reveu, corrigé et augmenté d'un devis d'entre le chasseur et le citadin, par lequel on cognoist tout ce qui appartient tant au mesnage du Gentilhomme champestre que du Paisant, avec l'instruction de la venerie, volerie et pescherie et tout honneste exercice qui se peut prendre aux champs. Dedié à Monseigneur le duc de Montbazon, grand veneur de France. A Paris, chez Abel L'Angelier, au premier pillier de la grand salle du Palais. M. D. CIIII. Avec privilége du Roy en date du 10 décembre 1603. In-4° de 4 ff. liminaires et 519 pages.

Une troisième édition, sous la date de 1621, paraît, sauf le changement du titre, être exactement la même que la précédente.

Les variantes, additions et retranchements opérés dans le poème sont reproduits en leur lieu par la présente édition. On y a indiqué aussi que la fête du village, extraite du premier chant, a été insérée dans un petit livret fort rare intitulé : *le Sandrin* ou *Verd galand*, où sont naïfvement deduits les plaisirs de la vie rustique. Paris, Anthoine du Brueil, 1609, petit in-8° de 4 et 54 ff. dont un pour le privilège daté du 18 Juillet 1609, avec figures dans le texte.

Gauchet a ensuite produit un ouvrage, dont un exemplaire relié en maroquin rouge existe à la bibliothèque de l'Arsenal, c'est: *Le Livre de l'Ecclesiastique,* mis par stances françois (*sic*) par Claude Gauchet, grand archidiacre de Bayeux et aumosnier ordinaire du Roy. — A tres-noble, tres-digne et

tres-vertueux seigneur Messire René de Daillon, evesque de Bayeux, conseiller du Roy en son conseil d'Estat. Paris, Jamet Mettayer et Pierre L'Huillier, imprimeurs et libraires ordinaires du Roy. M. D. XCVI. in-12 de 96 ff. plus 12 ff. pour les préliminaires et la table.

Guill. Colletet, dans la vie de Gauchet qu'on trouvera ci-après, signale une dernière production du poète dammartinois, dont je ne trouve la mention nulle part ailleurs : c'est un recueil de cantiques spirituels publié à Paris en 1609. Ce volume semble être tout-à-fait disparu aujourd'hui. Mais la poésie n'a pas lieu de pleurer sa perte, si l'on en juge d'après les quelques vers cités par Colletet. Ce qu'il extrait de l'*Ecclesiastique* et ce que j'ai pu en lire n'est pas moins mauvais. J'y ai vainement cherché quelques stances qui pussent donner lieu à une citation. Mais la muse de Gauchet devient si incolore, si pâteuse et si lourde, quand elle n'a plus à chanter la campagne et la chasse, que le livre m'est tombé des mains. Je l'ai rendu à la poussière des rayons, où personne ne viendra plus troubler son repos, en répétant ce que disait Voltaire, à propos d'autres vers sacrés :

Sacrés ils sont ; car personne n'y touche.

PROSPER BLANCHEMAIN.



NOMS DE LIEUX

CITÉS DANS LE PLAISIR DES CHAMPS[1].

Tous sont situés dans les environs de Dammartin et de Villers-Cotterets. — Ceux que précède un astérisque dépendent de la Forêt de Retz, aujourd'hui forêt de Villers-Cotterets.

*Baisemont (croix de).
*Beaujour.
Beauchesne.
Beaumarchais. V. St Laurent.
Beauval.
Bourfontaine.
Bourfontaine (croix de).
Boursonne.
*Brullis (hermitage des).
Corbie.
Commandeur (bois du).
Compiaigne (forest de).
Crespy.
*Croix-Blanche (hotellerie de la).
Dauval.
Dampmartin.
Dieu (pré de).
*Faées (mont des).
Ferté (la)
Fleuri.
Flori (champ de).
Folie (bois de la).
Gage (étangs de).
Garge.
Goëlle (fonds et étangs de).
Guiane (val de).
*Guise (croix de).
Herivault.
Ivort.
Jars (bois du).
Laigny-le-Sec.
*Laye (la grande).
Lessart (étangs de).
Longpont.
Marne (rivière).
*Masleval.
Mesnil.
Montaby.
Montagut.
Montcrespin.
Montger (village et bois de).
Montgresin (bois de).
Morelles (mont des).

1. Ce relevé et le suivant ont été faits par M. le baron J. Pichon.

Nantueil.
Nantouillet (bois de).
Noirval (ferme du).
Nostredame (bois de).
Orcheux.
Otis.
Plailly.
Puiane (val de).
Ramée (champs et étangs de la).
*Reaulmont (tour de).
*Reine (rond de la).
Retz (forêt de).
Rouvre sous Dampmartin.
Rouvre (bois de 25 arpens).
Saint-Laurent (ferme et chapelle).
Saint-Laurent (bois de).
Saint-Marc.
Saint-Thibault (fonds de)
*Sarrazins (puits des).
Sarre (étang et écho).
Sceaux (bois de).
Seilly.
Sepulchre.
*Tillet (buisson de).
Ver (bois et village de).
Vertfeuil (le).
Villiers-Costerets.
Villiers-le-Moine.
Viviers.
Vivières (le même que Viviers?).
Vousiaigne (étang de).

NOMS D'HOMMES

CITÉS DANS LE PLAISIR DES CHAMPS.

Arnault.
Baudier (Antoine), lieutenant de la Venerie.
Bayf (Antoine de).
Beaurepas.
Le Bossu (domestique).
Boucheron.
Calais (Guillaume de).
La Cave.
Chambonnière.
Charles IX.
Chartriot.
Daurat.
Desportes.
Dutertre.
L'Escalay (Pierre).
Fouilloux (Jacq. du).
Fumée.
Gaillardbois, de la venerie des rois Henri II, François II, Charles IX et Henry III.
Gauchet: c'est quelquefois l'auteur et quelquefois aussi un de ses parents, probablement son frère ; souvent après avoir nommé ce Gauchet, il parle de lui au pronom possessif.
Hericy.
Jacquet (espèce de factotum).
Jean Loys.
Jessé.





NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE CLAUDE GAUCHET,

PAR GUILLAUME COLLETET.

Claude Gauchet naquit en la petite, mais agréable ville de Dampmartin, distante seulement de sept lieues de Paris. Comme dans les familles généreuses et raisonnables, il n'en faut qu'un pour établir la fortune de tous les autres, il advint, heureusement pour lui, qu'une de ses tantes, dont la condition n'étoit pas alors fort relevée, fut choisie pour être la nourrice de la Reine Marguerite, duchesse de Valois, fille de Henry II et première femme du Roy Henry IV. Cette nouvelle faveur donna entrée au Louvre à Claude Gauchet, qui étoit fort jeune, mais déjà pourvu d'un esprit agréable et brillant. Il commença à faire sa cour au Roy Charles IX, et le Roy Charles IX, qui étoit de la race des Valois, c'est-à-dire d'une race obligeante et passionnée pour les bons esprits, commença de considérer celui-cy [1]. Il prit soin de le faire étudier et, au

1. Mon savant ami le Bon Jérôme Pichon, qui s'est occupé avec intérêt de Claude Gauchet, et qui m'a permis de relever

sortir de ses études, d'abord il le gratifia d'une charge d'Aumonier ordinaire de S. M. qu'il exerça jusqu'à la mort de son bon maître qui lui eut fait d'autres biens, s'il eût vécu d'avantage. Il servit encore le Roy Henry III en cette même qualité ; et comme on dit que le bien ne vient gueres qu'à ceux qui ont du bien ; comme il y pensoit le moins, quelques uns de ses bons et fidèles amis luy procurerent la qualité de grand Archidiacre de Bayeux, où il se retira pendant quelque temps, et où il vécut même très-familièrement avec René de Daillon, de la maison du Lude, qui en étoit très-digne évêque. Après cela, comme on l'eût gratifié d'une prebende de Senlis, il se résolut d'y établir sa demeure ordinaire[1], et ce d'autant plus que c'est dans le voisinage

sur son exemplaire les annotations dont il l'a enrichi, a trouvé, dans l'état de la Maison du Roy, pour 1584, aux Archives du Royaume, Charles et Jean Gaucher, huissiers de l'antichambre. — Claude Gauchet est dénommé, sur cet état, Claude Gaucher.

Il est supposable que Charles ou Jean était frère de lait de Marguerite de Valois. Claude devait avoir une douzaine d'années de plus que cette princesse, pour pouvoir être présenté à Charles IX et lui faire sa cour. Cela fixerait sa naissance aux environs de l'année 1540.

1. Comment concilier ce témoignage de Colletet, qui paraît cependant bien informé, avec les détails circonstanciés que donne C. Gauchet de son prieuré de Beaujour ? Au reste, s'il est évident que Gauchet a habité un prieuré situé à la campagne, il n'est pas moins certain qu'il n'y a plus aujourd'hui, dans les contrées où il chassait, de localité qui porte le nom de Beaujour. Le nom a-t-il été changé, comme cela a eu lieu pour Louhans, Chastres, etc., près Paris, qui sont devenus Morangis et Arpajon ? ou Beaujour est-il un nom inventé par Cl. Gauchet ? c'est ce que je n'ai pu savoir. Il y a encore une autre difficulté : c'est que Gauchet place son Beaujour à trois lieues de Villers-Cotterets et sur le bord de la Marne, qui ne passe nulle part si près de cette ville. Aurait-il, par licence poétique, donné le nom de Marne à l'Ourcq ? (B[on] J. PICHON).

Je me rallie, sans hésiter, à l'opinion que le nom de Beaujour est inventé par Gauchet, et il me semble qu'une personne connaissant bien les environs de Dammartin, devrait sur les indi-

de sa ville natale. Il y demeura donc et y vécut avec un grand repos et une grande tranquillité d'esprit, ne venant plus à la Cour que pour y rendre les devoirs et les services de sa charge d'Aumonier des Rois ses maîtres, quând son quartier de service l'y obligeoit. Mais, en quelque lieu qu'il fit son séjour, son esprit ne demeura jamais inutile. Comme il étoit naturellement enclin au doux exercice des Muses, il composa de temps en temps des vers qui feront éternellement fleurir son nom parmi les hommes. Car sa poésie est telle qu'encore qu'elle n'ait pas toute la politesse de notre siècle, elle a de la force et des agrémens capables de forcer tous les siècles à venir.

Nous avons trois volumes de ses vers[1], le premier desquels fut imprimé à Paris, in-4°, l'an 1583, et intitulé *Le Plaisir des Champs*[2]. Certes, depuis que je feuillette des livres, j'ose dire que je n'en ai point rencontré de plus divertissant que celui-ci, soit que je sois d'humeur à aimer naturellement les choses qu'il y traite, soit qu'elles y soient dignement traitées. Le public, sans doute, y a pris plaisir aussi bien que moi, puisque l'auteur, voyant le favorable accueil que l'on avoit fait à son ouvrage, prit le soin de le revoir et de le corriger, et de le faire réimprimer à Paris l'an 1604, et de l'augmenter même de plusieurs pièces, comme d'un dialogue d'un chasseur et d'un citadin, où il est agréablement disputé laquelle est la meilleure forme de vie, ou celle des champs ou celle des villes, et où l'on voit même un vif tableau de la condition du gentilhomme champêtre et du paysan qui est à son aise[3]. Outre cela, il y a de belles et utiles

cations du chemin que suit Gauchet pour se rendre à Beaujour, désigner la place exacte et le vrai nom de cet ancien prieuré. (P. B.)

1. Guill. Colletet, dont la bibliothèque était très-riche en vieux poëtes, possédait ces trois ouvrages. C'est du moins ce qui semble résulter du sens de sa phrase. (P. B.)

2. C'est cette édition dont nous reproduisons aujourd'hui le texte, augmenté des passages ajoutés en 1604.

3. Mais il a retranché quelques passages intéressants. (Bon PICHON).

inventions pour la venerie, pour la volerie, pour la pêche et pour tout autre honneste exercice, qui se peut prendre legitimement en la campagne. Je ne parle point d'une infinité de belles et vives descriptions qui s'y rencontrent, comme du Printemps, d'un beau jour, d'un beau jardin, d'un dédale, d'un grand parc, des amours naissantes des bergères et des pasteurs, et mille autres, puisque la seule description qu'il y fait, en passant, d'une noce et d'une danse de village, a fourni d'original et de modèle à plusieurs riches tentures de tapisserie, à plusieurs précieux tableaux et à un nombre infini de nobles gravures et de cartouches. On peut voir les naïfves figures de tous ces plaisirs innocents et rustiques, dans le Sandrin ou Verd-galant, imprimé à Paris, l'an 1609[1], avec les vers de notre auteur, qui sont comme l'âme ou la parole de ces peintures muettes. Les vers en commencent ainsi :

Cependant qu'à Beauval la fermière soigneuse
Pour nous bien festoyer n'est jamais paresseuse, etc.[2]

Je ne doute point que ce naïf commencement ne fasse naître l'envie à mon lecteur curieux d'aller lire le reste dans les originaux, qui ne sont pas, je crois, si difficiles à recouvrer[3], et c'est aussi pour cette même raison que je n'en rapporterai pas ici davantage. Je dirai seulement qu'un jour un libraire du Palais, nommé Thomas de la Ruelle, dans le dessein qu'il eut de réimprimer cet ouvrage du Plaisir des Champs, me vint puissamment solliciter de vouloir prendre la peine de le revoir, d'en corriger les vers et de les ajuster tout à fait à notre mode ; ce que je ne voulus jamais entreprendre, quoique je l'eusse fait assez aisément. Mais certes, mon humeur

1. Ce petit livret a été reproduit nouvellement. Bruxelles, 1863. In-12. Ce qui appartient à Gauchet dans le Sandrin est un extrait textuel du Plaisir des Champs. Voy. la note page 73.

2. Colletet cite une douzaine de vers que nous avons jugé inutile de reproduire, puisqu'ils se trouvent dans le premier chant du poème p. 57 et suiv., sous ce titre: La feste de village.

3. Ils sont devenus bien rares depuis!

n'est pas à faire l'ingénieux et à mettre les mains sur les travaux d'autrui ; puisque cela s'appelle plutôt meurtrir la réputation d'un homme que la faire honorablement revivre. Si l'on corrigeoit ainsi tous nos auteurs françois, on ne verroit jamais le sensible progrès de notre langue et, en ce point, il y auroit fort peu de différence entre l'historien Seyssel et notre Balzac ; c'est-à-dire entre les règnes de Louis XII et de Louis XIV. Laissons toujours les choses en leur naturel, et ne faisons pas comme ceux qui se sont rendus ridicules, en voulant convertir le vieux langage des Amadis en notre style ou éloquence moderne. Le rebut que je fis de la prière incivile de ce libraire, fit avorter son dessein, que je souhaiterais que quelque autre voulut renouveler, pour son profit particulier et pour l'utilité publique[1].

Mais, à mesure que cet auteur se vit avancer dans les bénéfices de l'Eglise, pour faire quelque chose de plus saint et de plus conforme à sa profession, il s'avisa de traduire en vers françois ce docte et fameux livre de l'Ancien Testament, composé par Jésus, fils de Sirach Hierosolimitain, et intitulé l'Ecclésiastique ou le Livre de la Sagesse. Il le traduisit tout en stances, de mesures et de cadences diverses, qui n'ont veritablement ni la facilité ni le beau feu de ses premiers ouvrages ; mais qui contiennent, en récompense, de belles instructions morales et chrétiennes pour l'heureuse conduite de la vie et l'éternelle félicité du ciel. Voici les trois premières stances du premier chapitre :

Tout ce que l'homme fait et de saint et de sage,
Parmy l'horreur du monde, est l'œuvre de là haut.
Dieu donne la sagesse et n'en a point deffaut ;
Car elle est à luy jointe auparavant tout âge.

1. La phrase de Colletet offre une contradiction apparente. Evidemment il souhaitait qu'un libraire publiât de nouveau le poëme de Gauchet, sans en ajuster les vers à la mode du jour. (B[on] PICHON.)
Son vœu est exaucé dans la présente édition. (P. B.)

Qui, sur les bords salés de la mer escumière,
Comptera les graviers? qui les gouttes des eaux,
Qui tombant de fureur desbordent nos ruisseaux?
Qui les tours journaliers de la grande lumière?

Qui sera celuy là qui fol et téméraire,
Ceste hauteur du ciel osera mesurer?
Qui de ce grand enclos les espaces tirer
Et la profonde horreur des abysmes deffaire? etc.

Ces vers durs et forcés témoignent assez peut-être qu'il étoit plus propre à inventer qu'à traduire. Mais comme, en l'an 1594, étant au château de Briançon, qui appartenoit à l'Evesque de Bayeux, il avoit composé ce livre, au milieu des troubles du Royaume et pour se consoler des misères publiques, ne l'ayant fait imprimer à Paris qu'en l'an 1596, aussi après la réduction de cette grande ville à l'obéissance de son Roy légitime Henri IV, il se mit sérieusement à méditer des cantiques spirituels, la plupart adroitement adaptés à l'heureuse conversion du Roy, aux horribles attentats faits contre la personne sacrée de sa Majesté et aux fréquentes conspirations contre son Estat. Après avoir dédié le tout à la Reyne Marguerite, comme à celle qu'il avoit pour son partage tout ce que la race royale des Valois avoit laissé de beau, de grand et d'heroïque au monde, et au nom de laquelle lui et les siens etoient redevables de leur avancement; sous les heureux auspices de cette genereuse princesse qui l'aimoit, il le fit imprimer à Paris, l'an 1609. Certes ces Cantiques, qui passent le nombre de 50 et qui sont de differentes mesures, méritent bien la peine d'être lus, et l'on en recevra de grandes consolations intérieures; surtout si l'on en considère plutôt le sens que l'expression, qui n'a pas, à dire vrai, ni toutes les délicatesses, ni tous les brillants de cette élocution pompeuse et magnifique dont Antoine Godeau, évêque de Grasse, et Germain Habert, abbé de Sérizy, ont depuis fait éclater leurs écrits de même nature; mais, afin que l'on connoisse la félicité de notre siècle, par la

comparaison du style des écrits du siècle précédent, voici le commencement du premier des cantiques de Gauchet :

Mon âme il ne faut plus t'amuser à la terre ;
Il te faut eslever ton regard vers les cieux.
Là est ce riche prix, ce thrésor précieux,
Que Dieu pour ses esleus en ses coffres resserre.

D'un charitable soin empenne-moy ton aisle,
Pour gaigner ce beau prix sur tous prix estimé.
Ce n'est qu'infection ce que tu as aimé ;
Et ceste amour te rend devant Dieu criminelle.

Si tu as trop suivi les delices du monde,
Il ne faut toutefois pour cela perdre cœur :
Ton Dieu n'est point un Dieu qui se paist de rigueur,
Pourveu qu'un pénitent sur sa bonté se fonde. etc.

Mon lecteur curieux peut voir le reste dans le livre entier. Ces cantiques spirituels sont suivis d'une version des sept psaumes de la pénitence de David, dont les vers sont du même mérite que les précédents ; c'est-à-dire qu'ils n'ont pas le caractère de la perfection ni les beautés de ceux de notre Racan, dans ses pseaumes de la pénitence.

Comme, depuis l'an 1620, je ne vois aucune trace de la vie de cet auteur, je conjecture qu'il mourut environ ce temps là, fort vieil[1]. Et ce qui me fait croire d'autant plus à sa vieillesse, c'est qu'outre qu'il étoit un des aumôniers de Charles IX, La Croix du Maine et du Verdier ont parlé de lui comme d'un homme qui étoit déjà en

1. J'ai fait d'inutiles recherches à Senlis pour savoir s'il existait d'anciens registres du chapitre sur lesquels la date de la mort de Cl. Gauchet aurait été mentionnée. (Bon J. PICHON.)

Les archives de Beauvais, que M. Desjardins, archiviste de l'Oise, a compulsées pour moi avec une extrême obligeance, sont aussi muettes que celles de Senlis.

D'après les conjectures rapportées plus haut, Gauchet aurait été octogénaire vers 1620; ce qui concorde bien avec les énonciations de Colletet. (P. B.)

réputation devant l'an 1584. J'ai encore veu quelques vers latins d'un auteur célèbre, qui lui sont adressés. Un autre poète latin de Bayeux fit l'anagramme latine de son nom et sur *Claudius Gaulchetius*, rencontra heureusement ces paroles : *Vivat hic, Gallis decus*. Jean de Cauvigny, de Caen, et Ellis de Falaise lui consacrèrent aussi de beaux vers latins et françois, sur son livre de l'Ecclesiastique, et qui s'y lisent au frontispice.

GUILL. COLLETET,

En ses vies manuscrites des Poëtes François, conservées à la Bibl. du Louvre.



LE

PLAISIR DES CHAMPS,

POEME

EN QUATRE LIVRES.



A MONSEIGNEUR DE JOYEUSE

ADMIRAL DE FRANCE[1].

MONSEIGNEUR, Vivant feu de bonne memoire le Roy Charles IX, amateur tout-oultre de la chasse, et de tous autres exercices honnestes et dignes d'un prince genereux, tel qu'il estoit, je commençay à descrire (selon mon petit pouvoir) quelques chasses pour les representer comme en un tableau, telles qu'autres fois j'ay veu faire en la compaignie tant du s^r de Gaillardbois que d'autres, de la Venerie de sa Majesté et d'autres Seigneurs amateurs d'icelle, esperant les presenter à sadicte Majesté, comme m'avoit commandé feu mon père couchant en sa chambre. Mais voyant ce valeureux et magnanime Prince mort, et par maniere de dire, la Venerie avecques luy, je laissay mon petit œuvre, et fus du tout desgouté de l'achever. Or maintenant vous voyant tant amateur de ce vertueux et louable exercice, et par vous estre comme ressuscitée la Venerie de France, je me suis resolu de suivre mon project et dedier à votre grandeur mon petit œuvre; espérant

1. Cette dédicace est celle de l'édition de Nicolas Chesneau. Paris, 1583. In-4°.

que vous prendriez quelque plaisir à y voir la Chasse par escrit, lorsque le temps ne vous permettroit de la voir par effect. Cela toutesfois pourroit mieux sans comparaison faire une infinité de bons poëtes qui sont en France, s'ils estoient entendus à la Chasse. Pourtant jà à Dieu ne plaise, MONSEIGNEUR, que j'entre en telle oubliance que je me presume beaucoup entendu en icelle, et moins que j'estime ce petit œuvre tant s'en faut digne de vous, qu'il ne me semble pas meriter seulement voir le soleil, pour tomber imprimé entre les mains des moindres de ce Royaume. Mais me confiant en la naturelle bonté et douceur dont le ciel vous a largement doué, vous (dis-je), qui d'un œil courtois et bening regardez non à la qualité du don, mais au cœur et à l'affection de celui qui donne, j'ay esté si temeraire et (pourront dire quelques-uns) si effronté que de vous le dedier. Et parcequ'il n'a encores esté entrepris (qu'on aye veu) d'aucun Poëte François, et que je voy que prenez fort grand plaisir tant à la chasse qu'à la volerie, j'ay esté meu et rendu plus hardy à le mettre en lumiere, et le faire marcher en public soubs vostre nom, estant certain que luisant iceluy sur le portail de mon poëtique bastiment, beaucoup ne dedaigneront y lire, mais seront invitez à y entrer pour voir les tapisseries où est representée la plus grand part des plaisirs des champs, specialement de la chasse, qui est l'exercice le plus familier aux Princes, et seigneurs vertueux et genéreux comme vous, et qui à vray dire sert de principe et de vray apprentissage aux nobles pour parvenir à la perfection d'un bon et vaillant chef de guerre. Ainsi Cyrus et beaucoup d'autres Rois et Princes l'ont tesmoigné, disants tous d'une voix qu'un Prince bon veneur ne fut jamais que bon capitaine. Et de faict ce grand monarque Alexandre n'avoit en temps de repos exercice auquel il prist plus de plaisir qu'à la chasse. Un Viriato, Portugalois estant Pasteur s'adonna tant à chasser et s'y exerça si bien que de Pasteur il devint le premier et plus vaillant capitaine qui fut en Espaigne de son temps. Je pourrois bien amener autres exemples; mais je diray seu-

lement ce mot, qu'avecques ce que cest exercice est noble, genereux et vray portraict de guerre, il est aussi mortellement ennemi d'oisiveté et de tout autre vice et entretient l'homme en santé continuelle; en laquelle

Monseigneur, je prieray Dieu vous maintenir et vous donner en accroissement d'honneur tres-heureuse et longue vie. De Dampmartin en Goëlle, ce 15 mai,

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur,

Cl. Gauchet,

Aumosnier de Sa Majesté.



SONNET DE PIERRE L'ESCALLAY,

SEIGNEUR DE DAUVAL, ET DE TOUR,

A L'AUTHEUR.

Gauchet, qui tiens du ciel comme un riche apennage,
Les thresors d'Apollon, soit pour divinement
Toucher le luth d'amour ou corner baudément
Le loup, le cerf, le lievre ou le sanglier sauvage;
Fay qu'on voye en public un chef de ton ouvrage
Pour servir à ton los d'éternel monument;
Ne cache ton talent en terre avarement :
Un bien est inutil dont aucun n'a l'usage.
On gaigne par la Muse un renom clair et beau.
Doncq pour n'ensevelir ton los dans le tombeau,
Acquiers dessus le temps une insigne victoire.
Ainsi veuille Phœbus esveiller tes esprits,
Et sa sœur, ta Diane, illustrer tes escrits,
De la chasse et d'amour, le phanal de sa gloire.

RESPONSE DE L'AUTHEUR

AU PRECEDENT SONNET.

Ce n'est moy l'Escallay, ce n'est moy qui pretends
Recevoir ce laurier qu'au Parnasse on acqueste,
Pour à l'envy du temps me couronner la teste
Afin que mort je vive un éternel printemps;
Mon humble Muse faict qu'à ce je ne m'attends,
Car trop foible je suis pour grimper jusqu'au faiste
Du mont au double front; mais si ta main s'appreste
A mon secours, j'iray non jamais proye au temps.
Je m'advantureray si ma Muse advortée
Peult des gaillards esprits estre un jour supportée
Qui ne s'arresteront qu'au subject seulement.
Mais on void, l'Escallay, tant de mocqueurs en France
Que mes vers n'osent pas se mettre en évidence
Si d'un Grand ils ne sont portez premierement.

SONNET DE JACQUES LE HERICY,

SEIGNEUR DE BAUDRILLY ET DU MESNIL,

A L'AUTHEUR.

Mille plaisirs je sens furonner devant moy
Et mille gayetez transporter mon courage,
Te voyant brusquement des festes du village
Discourir en tes vers la coustume et la loy.
Mais je suis plein d'ardeur et d'un subit effroy
Lorsque j'entends brousser à travers le boscage
Dans tes vers le sanglier, qui bruit et qui ravage
Et plein de rage vient sur tes chiens et sur toy.
Car lisant, mon Gauchet, la chasse dans ton livre
Il semble que je voy les chiens mesmes poursuivre
La beste par les bois, et si me semble encor'
Contempler des veneurs et la ruze et l'adresse
Qui d'un cœur asseuré s'attisent de proësse
Plus que ne fist jamais ce chasseur Agastor.

RESPONCE DE L'AUTHEUR

AU PRÉCÉDENT SONNET.

Si ma Muse, Hericy, marchoit d'un grave pas
Comme la tienne faict pour dessus un theatre
En tragiques fureurs faire un prince debattre
Et d'un ciel obscurci faire crouler à bas
Un tonnerre grondant; je n'amuserois pas
Ma muse à figurer d'une plume folastre
La danse d'un pitault, ains je ferois combattre
Dessus un eschaffault maint guerrier bras à bras.
Mais puis que je ne puis d'une haleine foiblette
Faire esclatter le son d'une haulte trompette,
D'un simple flageollet je recerche le son.
Laissant ores à toi, qui bravement pratiques
Des tragiques fureurs les traces plus antiques
L'honneur de bien chanter une telle chanson.

EXTRAICT

DU PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

Par grâce et privilege general du Roy, donné et octroyé à Nicolas Chesneau, libraire juré en l'Université de Paris, pour imprimer tous et chacuns les livres et traductions qu'il recouvrera non encor' publiées et imprimées, il est defendu à tous autres libraires et imprimeurs de ce Royaume de n'imprimer, vendre ou distribuer en ce dict Royaume ce present livre intitulé : Le Plaisir des Champs, divisé en quatre parties selon les quatre saisons de l'année, par Cl. Gauchet Dampmartinois, Aumosnier du Roy, dedié à Monseigneur de Joyeuse, Admiral de France et Gouverneur de la Normandie. Sinon de ceux qu'aura imprimés ou faict imprimer ledict Chesneau, ou de son consentement jusques après le temps et terme de sept ans finis et accomplis après la premiere impression, à peine de confiscation de ce qui s'en trouveroit d'imprimez ou vendus au contraire, ou d'amende arbitraire, comme plus amplement est déclaré par les lettres dudict Seigneur sur ce données à Paris le 30 de may 1567.

Signées ROBERTET.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois
Le 15e jour de may 1583.



A MONSEIGNEUR LE DUC DE MONTBAZON,

PAIR ET GRAND VENEUR DE FRANCE[1].

Monseigneur,

Excusez moy, s'il vous plaist, si temerairement ma chetive Muse ose s'adresser à vostre grandeur, pour luy faire monstre de son insuffisance. La Diane que tant vous cherissez, et la bonté, douceur et courtoisie qui vous font reluire entre les plus grands de la France m'y ont invité et plus encores le favorable accueil avecques lequel vous daignastes recevoir (estant à Flers) le discours poétique que je dressay de la chasse d'un grand cerf prins et chassé en la forest d'Andaine, par vous et Monseigneur le Comte vostre beau-frère, où j'eus cest honneur d'assister. Des lors vous ayant veu prendre plaisir à la lecture de ladite chasse, je me résolus de faire d'avantage et ramasser en ce livre tout ce que j'ay faict de semblable matière, pour le vous offrant, vous offrir ce peu que je puis en tesmoignage du service que j'ay voué à vous et aux vostres. Aussy n'eusse-je peu, plus legitimement adresser ces discours de Venerie qu'à vous, qui à bon droict en avez la surintendance en ce Royaume.

Permettez doncques s'il vous plaist, Monseigneur, qu'à vous comme grand Prince, grand Guerrier et grand

1. Dédicace de l'édition donnée par Abel l'Angelier. Paris, 1604, in-4°.

Veneur de France, je dedie ce petit œuvre de Venerie; esperant que vous le recevrez autant favorablement que vous en daignastes recevoir l'eschantillon. Que si je sçay qu'il vous ait esté agreable, cela ne me tournera à moindre gloire et contentement que si j'avois gaigné quelque grande Monarchie. Et outre cela m'obligera de plus en plus de prier Dieu pour la prosperité de vous et des vostres, et de demeurer toute ma vie,

Monseigneur,

Vostre tres-humble et tres-affectionné serviteur :

CL. GAUCHET,
Aumosnier du Roy.

L'extrait du Privilege donné à Abel L'Angelier, Libraire Juré en l'Université de Paris, porte que la permission d'imprimer Les Plaisirs du Printemps (*sic*) par Claude Gauchet, etc., est accordée pour dix ans par lettres données à Paris le 10 Xbre 1603.

Signé : par le Roy,
RENOUARD.





LE

PLAISIR DES CHAMPS

PAR

CLAUDE GAUCHET

Dampmartinois, Aumosnier ordinaire du Roy.

LIVRE PREMIER.

LE PRINTEMPS.

IL est temps de quitter Vénus et son flambeau,
L'arc cupidonien, les traicts et le bandeau, (a)
Les larmes, les souspirs, et par autre exercice
Chasser les aiguillons dont nous espoint tel vice.
Il faut, d'un trac nouveau, suyvre par les forestz
Une Diane chaste, et, tout chargez de retz,
De panneaux et d'espieux, de bourses, de cordage,
De pants et d'autr' engins propres à tel usage,

a. Var. (1604) :

Il faut ores quitter Venus et son flambeau,
L'arc de son fils folet, ses traicts et son bandeau,

Dedaignans Cupidon la suyvre par les bois. (*a*)
Criantz, courantz, brossantz aux lieux les plus es-
Chassons l'oisiveté et la molle paresse [poix;
Pour suyvre alegrement ceste chaste Deesse;
Cest exercice gay, vainqueur d'oisiveté,
L'on appelle, à bon droict, amy de chasteté.
Sus doncq', guide mes pas, ô vierge chasseresse;
Je veux ores quitter toute delicatesse,
Pour suyvre (franc d'amour) le sentier où tes pas
Se dressent, pour aller à tes chastes esbas.
Donne à ma Muse effort tant que haut elle entonne
Les plaisirs qu'en chassant par les bois on se donne.
[Mais si je me transporte, en n'entresuyvant pas
Par le creux des forests la trace de tes pas,
Vierge, pardonne-moy, pardonne-moy, Deesse,
Si je m'esgare un peu; ce n'est pas que je laisse
De mon bon gré tes pas; c'est cest enfant puissant,
Qui conduit, par l'obscur de ce bois verdissant,
Les miens par luy forcez, ne voulant que je vive
Sans sentir son pouvoir, afin que ne te suive!
Seule des cieux tu es de qui le chaste cœur
N'a senti de ses traicts et la force et l'ardeur.
Donc, Vierge, excuse-moy: aussitost je veux suivre
Tes pas, que je seray de ce tyran delivre.] [1]
Ja desja cest hyver perruqué de glaçons,
De neges, de frimas, derriere nous laissons;
Ja le flambeau du ciel, quittant le Capricorne,
L'Eschançon, les Poissons, fait que la terre s'orne

a. Var.:

(*Fuyantz ce Dieu lascif*) *travailler par les bois,*

1. Ces douze vers sont supprimés dans l'édition de 1604.

De son plus beau tapis, montant vers la maison
Du Mouton estoilé à la blanche toison;
Du Taureau primerain, dont la corne feconde
De toutes belles fleurs fait rajeunir le monde;
De là, gaignant pays par le vague des cieux,
Il se joint aux Jumeaux signe plus gracieux.
Ja la bize s'appaise, et ja la belle Flore,
Les bois, les champs, les prez de mille fleurs redore;
Ja, le mignard Zephir, amoureux de ses yeux,
Porte par les forestz, par l'air et par les cieux
Son aleine soëfve; et ja voicy l'hironde,
Qui nous venant revoir, esloigne un autre monde;
Ja les autres oyseaux, d'une nouvelle voix,
Bien-viennent les Zephirs qui soufflent par les bois.
[Puis doncqu'en ce beau temps toute fleur renouvelle,
Puisque tout s'esjouit d'une amour mutuelle,
Que mille et mille oyseaux, d'un chant délicieux,
Remplissent l'ær, les bois et la terre et les cieux,][1]
Muse, ne veux-tu pas que nous quittions la ville
Pour aller vivre aux champs une vie gentille? (a)
Que ferions-nous icy dans ces murs prisonniers,
Où le peuple mocqueur et les courtisans fiers
Font un second enfer? Sortons, sortons à l'heure,
Afin que nous trouvions plus heureuse demeure.
A trois lieux de Viliers (des Rois digne sejour)
Est sis un prioré, que je nomme Beaujour,

a. Var. :

Allons, allons, amis, il faut quitter la ville,
Chacun trouve des champs la vie plus gentille.

1. Les passages entre crochets sont toujours (à moins d'indication contraire) des vers supprimés dans l'édition de 1604.

Basty dessus le bord de l'humide rivage
De Marne qui foisonne en riche pasturage.
Le lieu (bien que petit) est basty proprement
Dessus un tertre haut, que l'on void aysement (*a*)
De six ou sept grandz lieux; au pied l'humide source
D'un ruysseau doux coullant dresse sa moite course
A travers un beau pré, qui, de touts les costez,
Est bordé de tilletz et d'ormes bien plantez.
Là coulle à deux cents pas la plaisante riviere
De Marne, qui, fuyant d'une course non fiere
Du costé de midi, ceinct de maint et maint tour
Un parterre plaisant quasi tout alentour,
Où maint compartiment proprement s'entrelasse
Et d'hysope, et de thim, ornement de la place.
Toute sorte de fruict que l'on peut souhaiter,
S'y trouve en la saison, qu'un prieur fit planter
Qui, vivant, non oyseux abominoit le vice,
Et (Dieu servi) prenoit cest honeste exercice.
Là maint cyprés s'esleve, et maintz beaux orengez
Plantez dans des vaisseaux, par ordre sont rangez.
Tout le long d'un hault mur les grenadiers verdissent;
Des citronniers gentils les richesses jaunissent;
D'autre part, par compas, le sycomore beau
Va s'eslevant au ciel verdissant de nouveau.
L'on void en la saison mainte odorante rose
Au soleil du matin nouvellement esclose; (*b*)

a. Var. :

Sus un tertre aplani, que l'on voit aysement

b. Var. :

Là, posez au midy, les grenadiers verdissent,
Gabionnez d'un mur dont ils se garantissent

Là l'œuillet s'espanit, et le liz blanchissant
Va, de son flair gaillard, tout le lieu remplissant;
On y void, en longueur, mainte plaisante allée
Qu'un beau couldre branchu couvre de sa feuillée;
Le mignard jossemin, d'une blanche couleur,
Embaulme tout l'encloz de sa flairante fleur;
Là s'eslargit en long mainte riche bordure
Qui décore le lieu de diverse parure,
Où l'on peult cheminer six vingts pas à couvert,
Entre deux rangs plantez de laurier tousjours vert.
Les oyseaux amoureux desgoisant leur ramage,
Y fredonnent sans fin quelque gentil passage.
  Hors de l'enclos carré du parterre plaisant,
De la part où Phœbus le soir va s'abbaissant,
La garenne est assise, où le lapin agille,
Paisiblement paissant, sur l'herbette sautille. (*a*)
Le genievre picquant, soit hyver, soit esté,
Remplit le nez et l'œuil d'odeur et de beauté,
Qui hautement levé, de son large branchage
Sert en hyver d'arbri et en esté d'umbrage.
Le serpolet espoix, sur la haute chaleur,
Entre mille autres fleurs esparpille sa fleur,
Qui, par un flair divers, d'une meslange doulce,
Parfume l'environ; la cottonneuse mousse,

Contre les froidz effortz des aquilons mutins,
Qui ravissent l'honneur des champs et des jardins.
On voit en sa saison mainte roze vermeille
Qu'un soleil du matin ouvre à la sage abeille;

a. Var.:

La garenne est assise, où le conin s'arrette
Qui sans soubson de rien gambade sur l'herbette.

Servant au pelerin de mattras et de lict,
Dessoubz le verd rameau doulcement s'espoissit.
D'autre part, la fontaine et gaillarde et plaisante
Entre deux beaux rochers murmurant gargouillante,
D'un transparent cristal par le large bassin
Porte son flot crespé dans Marne son voisin.
[Le bassin est carré, qui dedaignant l'antique
Est taillé seulement d'une taille rustique
Pour ne rien desguiser, si que l'ouvrage bel
Semble encores plus beau suivant le naturel.]
Un petit pré carré plein de mille fleurettes,
Qui se meslent parmy les autres herbelettes,
Justement l'environne, et de tous les costez
Sont tilletz, chesnes, faux, espoissement plantez.
Le genest y jaulnit lors que la primevere
Orne le sein fecond de nostre vieille mere;
L'esglantier espineux de ses roses orné
Se void, lors qu'est son may de nouveau retourné;
Du glayeul odorant, des douces viollettes,
Du bien flairant muguet les odeurs doucellettes
Ornent d'un teint divers si gentiment le lieu,
Qu'il semble que ce soit la demeure d'un Dieu.
Là grimpe le houblon, là rampe le lierre,
Qui d'un bras amoureux quelque grand orme serre.
L'odorant aubespin, lors qu'il pousse sa fleur,
Tapisse l'environ d'une blanche couleur.
Cent mille rossignolz, cent mille tourterelles
Y chantent à l'envy leurs complaintes nouvelles;
L'escurieu grimpant dessus les chesnes haultz,
De branche en branche y fait infinis petits saultz.
Du costé d'orient, la forest sablonneuse,
A cinq cents pas de là, s'eslargit spacieuse,
Où les cerfz, les chevreuils, en grande quantité,
Se voyent d'ordinaire, et de l'autre costé

S'applanit largement une belle campaigne,
Où le lievre dispost à la course se gaigne.
Bref, c'est un paradis. Doncq ne vault-il pas mieux
Passer là, non où est un peuple ambitieux,
Nostre trop courte vie, et d'un bel exercice,
Vertueux et gaillard, combattre ainsi le vice?
Quittons, quittons la ville; il ne fault pas ainsi
Passer emprisonnez ce beau printemps icy.
Fi, fi, la ville put! les champs et les fustayes,
Les eaux, et les vallons, et les verdes saulsayes,
Le doux chant des oyseaux ne sont point destinez
Pour ceux qui sont tousjours aux villes confinez.
[Je ne veux pas, Daurat (dont la plume dorée
Sera de nos suivans à jamais honorée),
Me mettre aux champs sans toy; toy qui de docte
Latin, grec et françois as tracé le chemin [main
A tant de bons esprits, qui font voir par la France
Le fruict qu'ils ont porté de ta docte semence.
Donc delibere-toy d'estre le conducteur
De ceux dont quelquefois as esté précepteur.]
Allons doncq, mon Daurat[1], chasser, voller et prendre,
Rire, saulter, pescher : il ne fault plus attendre.
Aussi je ne veux pas sans toy, ô mon Ronsard!
Prendre plaisir aux champs; je t'en veux faire part.
Je sçay qu'il te desplaist de voir dans une ville,
Ennuyeuse à beaucoup, ceste tourbe incivile,
Dont l'ær gros et puant te contrainct quelquesfois
Sortir pour t'esgayer par les sauvages bois.
Vien doncq' avecques ceux dont aucun ne desire
(Ayant servi son Dieu) qu'à danser et à rire;

1. En 1604, l'auteur a remplacé les noms de personnages connus par des noms pour la plupart imaginaires. Au lieu de *mon Daurat*, on lit : *mes amis;* au lieu de *Ronsard : Rempart*.

Vien doncques, mon Ronsard, à fin que par les champs,
Par les bois, par les eaux, nous allions retrenchantz
Les soucis, les ennuis et l'humeur inutile
Que cause en nos cerveaux le gros ær de la ville;
Et pourtant si mes vers marchent d'un stile bas,
Je te supply, Ronsard, ne les desdaigne pas!
  Desportes [1], qui des Rois bien-aymé sçais escrire,
D'un style doux-coulant, ton amoureux martyre,
Qui mollirois un roc, et rendrois à ton veuil
Tout cœur dur et ingrat et tout impiteux œuil,
Tu ne desdaigneras si bonne compaignie
Qui, de la ville, aux champs cerche une heureuse [vie;
Et si de bien chasser et voller as desir,
Soit au bois, soit aux champs, tu en auras plaisir.
Amour m'a fait chanter quelquesfois la tormente
Qui m'a presque noyé dans la Sylle beante
De ses flots hazardeux; mais voyant mon basteau
Trop floët pour voguer sur une si grande eau
D'un si bon vent que toy, j'ay rabbaissé mes voiles
Et plié pour jamais leurs trop debiles toilles;
Trouvant plus de plaisir à chanter d'une voix
Rustique l'ær, les eaux, et les champs, et les bois:
[Car j'ay le vent trop court et la voix trop foiblette
Pour bien faire éclater le son d'une trompette:
Voylà pourquoy, reduit à plus humble chanson,
D'un simple flageolet je recerche le son [2].]
  Or s'ainsi comme toy, j'avois acquis la grace,
Par nature ou par art, des neuf Sœurs de Parnasse,
Je chanterois si haut que Phœbus et Fouilloux
Viendroient, ressuscitez, chasser avecques nous;
Mais las! pour bien chanter, je suis si mal-habile,

1. En 1604, Desportes est remplacé par *Agille!!*
2. Vers ajoutés en 1604.

Que je ne doute pas qu'on ne trouve mon style
Et rude et mal plaisant; pour le moins le subject
Fera trouver d'aucuns louable mon project.
Et toy, docte Bayf [1], dont la Muse feconde
Et le divin esprit font estonner le monde,
Qui as prins le plaisir de chanter quelquesfois
Les bergers amoureux, les demi-Dieux des bois,
Seras-tu desdaigneux d'abattre sus ce livre
Ton œuil, pour voir qu'aux champs est heureux qui peut
Sans suyvre, chagriné, ces fardés courtisans, [vivre?
Et ces palais dorez pleins de soucis cuysants.
Vien voir chasser aux champs, aux bois et aux campai-
Dedans terre, dans l'ær, au faîte des montaignes, [gnes,
Voir danser un pitault, un berger fredonner,
Vendanger le raisin et les bledz moissonner.
Viens aussi, D'Orléans [2], dont la plume gaillarde
Marche entre les premiers et haultaine et mignarde,
Entonnant tes amours d'un style tant heureux
Qu'il semble que tes vers mesmes soyent amoureux:
Je sçay que le barreau ne t'est tant agreable
Que tu laisses pour luy ce beau lieu delectable
De Beaujour, où je veux te donner tel plaisir,
Qu'on peut aux champs, en l'ær et aux forestz choisir.
Et toy, mon L'Escalay [3], dont la Muse je prise,
Dy-moy, ne veux-tu pas estre de l'entreprise?
Combien que ton Dauval, lieu certainement beau,
Se trouve accompaigné de bois, de champs et d'eau;
Laisse-le pour un temps : vien, fay-moy ceste grace
De venir, avec nous, à Beaujour à la chasse
[Aux bois, en l'ær, en l'eau. Je ne veux pas aussy

1. 1604 : Torrent.
2. 1604 : Mon Orphé.
3. 1604 : cher Dauval.

Dedaigneux oublier Fumé ni Hericy,
Dont l'un dépeint Amour, l'autre de voix hardie
Faict plaindre et forcener la triste Tragedie.
S'il fasche à Hericy de laisser inutil
Ses amis, sa maison, sa Muse et son Mesnil,
Nous le defascherons; et s'il fasche à Fumée
Laisser pour quelque temps sa seule bien-aymée,
Comme aultrement ne peut, nous luy ferons sentir
Autant de joye icy que de deuil au partir.
Sa maistresse n'est point, je croy, si mal apprise
Que moins pour s'esloigner son amour elle prise.
Desja sont arrivez Boucheron et Moussi,
Gauchet, Silve, Dutertre et Chartriot aussi,
Beaurepas, et Leal, et Popot, et Legendre;][1]
Il n'y a plus que vous qui nous faites attendre.
Çà doncques venez tost, venez à Dampmartin
Pour en partir gaillardz demain de grand matin.
Nul ne soit endormi; sus doncq', pleins d'alegresse,
Quittons le lict plumeux et fuyons la paresse.
Jà dessus les chevaux les valletz soucieux
La malle avoyent chargé, qu'encores par les cieux
Çà et là voltigeoit mainte estoile luysante,
Par un beau temps serein clairement blanchissante.
En cependant voicy qu'on met le gras jambon
Sur le linge ouvragé, le pasté de chappon
Et l'espaulle au persil; alentour on s'amasse;
On verse le vin blanc dans l'argentine tasse.
Quelques uns, de desir de se voir en chemin,

1. Dans l'édition de 1604, ces quinze vers sont remplacés par les trois suivants :

Desja sont arrivez Verderon et Moussi,
Beaupré, Silve, Pirasme et Champsecret aussi,
Et Feal, et Licie, et Verdmont, et Philandre,

N'ont cure, impatiens, ny de pain, ny de vin,
Ains saultans à l'envy, d'une juste cadence,
D'un corps alaigre et gay, cabriollent en dance.
Les chevaux sont dehors, qui d'un peigne espongeux
A la queue et au crein, des vallets bien soigneux,
Sont proprement peignez; toute la compaignie
Gaillarde sort dehors, vuide de fascherie.
On fait coupler les chiens qui, dés le poinct du jour,
Deux à deux sont menez le chemin de Beaujour.
Chascun est à cheval que l'on voyoit encore
A peine estinceler la rougissante aurore;
Les prez, les bledz, les bois se monstrent à nos yeux,
Esbranlez au souffler d'un zephir gratieux,
Et de tous les costez, d'une tendre rosée,
De nostre vieille mere est la face arrosée.
Derriere nous laissons Dampmartin, et devant
Laigni-le-Sec se monstre, et un peu plus avant
Le cloché de Seilly; le Sepulchre à main dextre
Nous voyons sur un mont, et à la main senestre,
Ver, Othys et Ortcheux. Tousjours nous esloignons
Dampmartin, et Nanteuil, approchants, nous gai-
Appollon se levant avoit encore à peine [gnons.
Espars ses rais dorez par la fertile plaine,
Que sommes à Seilly. Le soleil bat nos yeux,
L'ombre est derriere nous longue cent pas ou deux; (*a*)
La doulce Aure nous rid, et l'agreable Flore
Nous fait sentir au nez ce dont elle redore
Et les bois et les prez, et d'un email divers
Nous resjouyt les yeux non encor' bien ouvers.

a. Var. :

Que sommes à Seilly. Son front trop radieux
Luisant directement nous esblouit les yeux;

Dans le serein de l'ær la folastre aloëtte,
Des æsles tremoussant, tirelirant quaquette;
Les plaisants rossignols cachez dans les buyssons
Essourdent les chemins de leurs douces chansons;
Bref, la terre, le ciel et la flatante aleine
Des mols petits Zephirs nous rient par la plaine.
[Si le long cheminer nous moleste ennuyeux,
Nous trompons nos ennuis par contes amoureux,
Tant que nous descouvrons du haut mont des Morelles
L'eglise de Beaujour, le bois et les tourelles.]
Or encor' estoit-il à peine demy-jour,
Que là nous nous trouvons au vallon de Beaujour.
Lors tournants peu à peu nous montons à la porte,
Où gaye et loing de soin descend la trouppe accorte.
[Nous entrons dans la salle où jà pour les chaleurs
On avoit à l'entour rangé maintes verdeurs
Et de faulx et de chesne et de cent herbelettes,
Qui rendent le lieu plein de senteurs doucelettes.]
D'ayse à demy ravis, bottez nous advansons,
Et, de gaillarde humeur, sans songer nous dançons
Au son d'un docte luth, et suyvant la cadance,
En rond nous gambadons comme chevreulx en dance.
Sus doncq' à ce beau lieu que chascun face honneur!
Remplissons cest enclos de joye et de bon-heur;
O qu'heureux si tousjours eslongnez de la ville
Nous pouvions eviter ceste tourbe civille
En un tel paradis! ô cent fois mal'heureux
Vous qui dans l'ær grossier croupissez langoureux,
Des villes maintenant, où la trouppe mutine,
Les plus libres esprits importune et mastine!
Ayant dansé trois tours, on nous fait tous monter
Aux chambres, où bien tost on nous vint desbotter.
Aprés nous descendons pour voir le beau parterre,
Parterre vrayment beau, des plus beaux de la terre:

Nous nous esbahyssons de la diversité
Des arbres qu'on y void en grande quantité;
Nous admirons l'esprit du jardinier habile,
Ayant entrelassé, d'une dextre subtile,
Maint beau compartiment au milieu du jardin
De rüe, de lavande, et d'hysope et de thim.
Nous admirons l'assiette et les arbres estranges
Abondamment chargez de citrons et d'oranges;
Nous admirons, au bas, les beaux prez tousjours verdz,
Maintenant d'un email diversement couvertz,
Où, bordé de tilletz et saulle rivagere,
Marne court au milieu d'une course legere.
Si tost nous n'eusmes fait le tour du beau verger
Qu'on nous vint advertir qu'on portoit à manger.
Point nous ne recullons; Le Gendre [1] ne nous celle
Qu'agreable il avoit ceste bonne nouvelle.
La pluspart d'entre nous confesse librement
Avoir bon appetit. Sans tarder nullement,
Nous entrons en la salle, et laissant l'herbe verte,
Trouvons de bout en bout la table bien couverte.
A laver on nous donne, et tous sans deviner
Le haut ou le bas bout commençons à disner.
Les mains vont par les platz, et des platz à la bouche;
Personne ne dit mot; on ne crache ny mouche,
Ains mangeants d'appetit, chascun chasse la faim,
Reservant le devis du repas à la fin. (*a*)
Popot en ce-pendant, dans une grande couppe,
Se fait verser du vin, priant toute la trouppe

a. Var. :

N'ayantz jamais trouvé plus salubre le pain.

1. 1604 : Filandre.

De boire et faire chere, et pour nous contenter,
D'un front plein et gaillard, il se prend à chanter.
Aprés qu'avecques ris la chanson fut chantée,
Chascun print tour à tour la grand' couppe argentée,
Noyans au fonds d'icelle, avecques les chaleurs,
Nos ennuis, nos chagrins, nos maux et nos douleurs.
[Nous ne nous soucions qui payera nos debtes,
Et moins celles du Roy. Avec mille sornettes
Nous meslons le dessert, et par contes plaisans
Charmons tous nos ennuis et nos soucis cuisans.]
Aprés que de bon vin et de viande exquise
Eusmes chassé la faim et la soif, on devise
De ce qui vient à gré, puis nous deliberons
Ce qu'aprés le repas d'honneste nous ferons.
Une heure aprés disner s'escarte nostre bande,
Qui deçà qui delà, pour cuire sa viande
Par un lent pourmener, et pour aussi revoir
Les singularitez que Beaujour peut avoir.
Dans le parc nous voyons six fort grandes allées
Larges de quinze piedz, que les hautes feuillées
D'un beau couldre branchu couvrent espoissement,
Et où le chaut du jour ne donne aucunement.
Uniment eslagué chaque costé se taille,
Tant qu'il semble qu'on voye une verde muraille.
Le haut, en demy-vouste, à l'egal s'unissant,
A l'œil de bout en bout se monstre estrecissant. [dent,
Trois cents pas pour le moins les plus courtes s'esten-
Deux aux deux coings du parc d'une longueur se
Et celle du milieu separe egalement [rendent,
En deux parts tout le parc, deux autres justement
Les coings et le milieu. Au bout de chasque allée
Est un beau cabinet, où mainte herbe meslée
Rend odorant le lieu; tout le haut est couvert
D'un rare jossemin et d'un lierre vert,

D'un genevre picquant et d'une espine blanche.
Au bas, parmy cela, florit la roze franche,
Et les beaux romarins espoissement plantez,
La hauteur de six pieds, croissent des deux costez;
Si que le plant divers qui le rond environne,
Des plaisantz cabinetz, plus de beauté leur donne.
Quattre allées on voïd du parc tout alentour
Qui ferment tout l'enclos d'un grand et large tour;
Un plant de couldres haultz vingt et deux pieds de large
Leur servant plaisamment d'ornement et d'umbrage,
Le ceint tout alentour, et dedans les beaux prez
De bleu, de blanc, de verd, de jaulne diaprez
Ragaillardissant l'œil, desaigrissent la peine
Qu'un ennuyeux penser de mal heurs nous ameine.
Un beau rang de tilletz environne le tour
Bordant une autre allée, où tout le long du jour
Phœbus luit clair et beau; dedans chasque prairie,
Un beau petit bosquet, de façon arrondie,
Riche et plaisant se void, où double rang qui suyt
Des poiriers plus exquis, bien planté vous conduit.
Devant qu'entrer au fondz de ce gentil boscage,
Par obliques chemins il faut trouver passage;
Car qui faut à dresser en celle, où celle part,
S'il en sort ce jour-là, ce sera sur le tard.
Et possible devant que d'en trouver l'issue,
A son dam, verra-il la nuict toute venue.
D'un genievre [1] odorant le bosquet est planté,
Verdissant aussi bien en hyver qu'en esté,
Et tout au plus profond de ce plaisant dedale,
Une fonteine sourd qui dans Marne devalle
Par conduis souterrains. Maints cyprez alentour,
En rondeur dru plantez, environnent le tour

1. En 1584, il y a *petron* au lieu de *genievre*.

D'eternelles verdeurs; parmy la forte haye
Qu'on ne peut traverser, se void une fustaye
De rares gruotiers, bigarreaux, merisiers,
Dattiers, perdrigonniers, goguiers et cerisiers,
De leurs fleurs tout couverts; au milieu de la place
Qui entreprend d'aller, entre deux hayes passe
Et foulle aux pieds le thim, ores le serpolet,
Ores la camomille, ore' il foulle l'œuillet,
Ores la marjolaine, ores la violette,
Et cent mille autres fleurs d'une odeur doucelette.
Or tournans çà et là ce beau lieu, nous voyons
Ce qui est riche et beau, sans que nous ennuyons;
Mais ayants apperceu que le soleil decline
Pour baigner sa perruque au creux de la marine,
Nous sortons hors du parc, et en fin plustost las
Qu'ennuyez, vers Beaujour montons le petit pas.
Sept ou huict jours durant chascun de nous s'esgaye
Dedans l'enclos des murs, où d'accord on s'essaye
De vivre plaisamment, et à tromper le temps
Par honestes esbats et louez passetemps.
Un jour il fut conclud que, dessous la friscade,
Dans la forest de Retz, soupperoit la brigade,
Et que Thibault iroit pour dresser promptement,
En un plaisant endroit, un feuillu bastiment.
Doncques il va dresser une verde feuillée
Là où de mille oyseaux une trouppe eveillée,
Avecq' un gazouillis plaisant et gratieux,
Remplissoit de son chant la forest et les cieux.
Là, de gazons bien verdz, les sieges il prepare,
Et d'un art bien gentil, sur les pieux il escarre
Une table champestre, où si subtilement
Gazons contre gazons il joinct, que nullement
On ne peut discerner (tant belle est la structure)
De cest ouvrage verd la subtile joincture.

Dessous l'umbrage frais est un lieu spacieux
Où n'entrent les rayons du grand courrier des cieux;
Dedans, une aure fraische et l'aleine flatante
D'un gracieux Zephir, toute la place esvente.
Prez de la salle verte est un petit ruysseau
Qui pousse, murmurant, le cristal de son eau
Hors de la froide source, où, quand le chaut augmente,
On rafraichit le vin. Non loing de l'eau flotante
Toute herbe s'espoissit, et de tous les costez
Sont chesnes, ormes, faulx et tilletz bien plantez.
Là l'un couppe, l'un taille, et, du bois qu'on ruyne,
Un peu loing de la salle on dresse la cuysine.
De charbon et de bois qu'on trouve à l'environ
Un chascun fait amas, qui dedans son giron,
Qui s'en charge les bras, qui sus l'espaulle forte,
Le trousseau fagoté d'un sec branchage porte.
Comme on void quelquefois au mois d'aoust amassantz
Les moissonneurs haslez les espicz jaulnissants :
L'un va et l'autre vient et porte par brassée
Au maistre moissonneur la javelle amassée
Pour en faire la gerbe; ainsi tous à la fois
Portons au cuisinier du charbon et du bois,
Si bien qu'en peu de temps, de la salle voisine,
Fut proprement dressée une belle cuisine.
Les hastiers sont de bois, et contre un troncq' couché
Se dresse le charbon et le bois bien seché.
Moy ce pendant je prends le chemin, et m'en vois,
Solitaire et seulet, par l'espoisseur du bois,
Et bien que le beau temps et la belle ramée
Deussent de mes pensers oster ma bien-aymée,
Si ne puis-je pourtant loing de ses deux beaux yeux
Rien trouver qui me fust plaisant ni gracieux.
Je marche resvassant chargé d'une harquebuze,
Je choppe coup sur coup à un tronc qui m'amuse,

Et sans penser pourquoy sur mon dos je portois
Le foudroyant baston, non plus ne me hastois
Que celuy qui s'attend qu'une harde craintive
De cerfs ou de chevreuils à son vouloir arrive.
Transporté, je me couche, et de souspirs cuisants
Je commence à remplir les grands bois verdissants,
Chantant avecque pleurs que distille mon ame
La cruelle rigueur des beautez de ma dame : [1]

COMPLAINCTE.

Je ne suis point lassé de sonner sur ma lyre
Les larmes, les souspirs qu'Amour me fait escrire;
Je ne suis point lassé d'importuner les cieux
D'une mesme chanson, et le soin qui me ronge
Faict que rien à part moy maintenant je ne songe
Qu'au mal que m'a causé le plus puissant des Dieux.
Las, n'est-ce point assez? Faut-il doncq' que mon âme
Demeure pour amorce à sa cruelle flamme?
Faut-il qu'autre subject ne me ronge le cœur?
Pensant ore, en chassant, exercer ma jeunesse,
Il me vient assaillir, me bourrelle sans cesse,
Redoublant dessus moy les traictz de sa rigueur.
Si j'approche quelqu'un qui me voye au visage,
Il prejuge aussi tost mon amoureuse rage;

1. Dans l'édition de 1604, les seize derniers vers sont remplacés par les suivants, et la complainte est intitulée, *Complainte d'un chasseur.*

Où ayant fait maint tour par la haute fustaye,
Je rencontre un chasseur, qui, navré d'une playe
Qu'amour luy avoit fait, deschargeoit sa douleur,
Aux arbres d'alentour par regretz et par pleur,
Et qui plein de souspirs, la trompe au col se couche,
Faisant sortir ces plainctz du profond de sa bouche.

Il m'appelle resveur! Helas j'en suis contant!
M'estimant bien heureux qu'il faille que j'endure,
Aymant telle beauté, bien qu'elle me soit dure,
Ce propos importun qui me va tormentant.
Lors qu'un beau jour d'esté tous les autres esgaye,
Plus je les voy joyeux plus s'augmente ma playe;
Et quand accompagné d'ennuis et de douleurs
Le long d'une belle eau, ou dans quelque ramée
Je pense m'esjouyr, soudain ma bien aymée
Vient reveiller la source et le cours de mes pleurs.
Et si dans un beau pré où l'herbe soit espesse
J'aperçoy quelque amant conduisant sa maistresse,
Lesquels de gré à gré se baisent chastement,
Je despite ma vie et me plaintz, miserable,
Qu'en heur à ces amants je ne suis point semblable,
N'ayant, ainsi comme eux, ce doux contentement.
Je m'esgare seulet oubliant mes affaires,
Plein d'amour et d'ennui par les bois solitaires,
Racomptant à l'Echo qui, seulle, entend ma voix,
Mes ennuis, mes douleurs, mes souspirs et mes larmes,
Remaschant à part moy quelques funebres carmes,
Que pour nourrir mon mal je grave dans ce bois.
Si je voy dans le fort quelque farouche beste
Qui, de crainte fuyant, par le taillis tempeste,
Broussant à mille bondz pour eschapper la mort,
O Dieu (ce dis-je alors), ô que tu es heureuse
Au prix que je ne suis, pauvre beste poureuse,
Qui fuis, pour bien courir, ta perte dans ce fort!
Mais moy pauvre et chetif, au fond de ce boscage,
A la ville et aux champs me poursuyt ceste rage :
Je ne puis m'en deffaire, en danger que Charon
Ne passe, quant et quant mon ame criminelle,
Ce penser importun, dans sa vieille nasselle,
Sans espoir de retour, le fleuve d'Acheron.

[Ayant parachevé ma lugubre chanson,
J'oy passer à cent pas à travers un buisson

Une harde de cerfs. Alors de ma pensée
Loing vole mon ennuy; or pour à la passée
Les tirer si je puis je m'appreste hastif,
Craignant faillir le coup pour estre trop tardif.
Je m'approche à couvert, joyeux oultre mesure
D'avoir tant à propos trouvé ceste adventure.
  Deux cerfs vont les premiers, lesquels à pas petit
Broutent le verd bourgeon selon leur appetit,
Ores cy, ores là, la bande soupçonneuse
Cerchant du jeune bois la tendreur savoureuse.
A la fin je les voy si loing se retirer
De moy, que sans faillir n'eusse peu les tirer.
A pas lent et sans bruit, lors recerchant leur trace,
Je reprends les devants pour les trouver en face,
Couvert de gros buissons, et prenant le bon vent
Dessus le bout du pied je marche et vas avant.
Mais cependant qu'à l'œil je poursuy ceste harde,
D'un cerf proche de moy je ne me donne garde,
Qui, me voyant si prés, à grands saults bondissant
Emporte avecque luy tout le troupeau broussant.
Lors me voyant frustré et loing de mon attente,
Je passe plus avant pour voir s'il se presente
Quelque beste à mes yeux; mais je ne puis rien voir
Qui puisse contenter mes yeux ny mon vouloir,
Si non à mon chemin trois ou quatre bergieres
Qui chantoient par les fleurs et parmy les fougieres.
Lors je m'arreste coy pour escouter leur chant,
Qui semble interrompu de maint souspir trenchant.
La plus grande des trois, assez belle garcette,
Chantoit mignonement ainsy de sa gorgette :

CHANSON D'UNE BERGIERE.

Si mon pere ne m'y marie
Je sçay bien ce que je feray;
J'en jure, bergiere ma mye,
Que sans luy je me mariray.
Et quoy! je suis desja si grande
Que mes deux beaux tetins haussez
Debveroient, comme je demande,
D'un enfant estre ja pressez.
Que je suis bonne mesnagere
Il va disant de jour en jour;
Mais il cuide qu'estant bergiere
Je puisse m'exempter d'amour.
Encor si j'avois esperance
De l'estre dans deux ou trois mois,
Quand j'en aurois la souvenance
Quelque peu me consolerois.
Tant de garçons en ce village
Sont qui pourchassent de m'avoir;
Mais le vieillard, pour tout potage,
Fait semblant de n'en rien sçavoir.
Au fond d'une verte couldrette,
D'où n'approche le pastoureau,
Souvent je me trouve seulette
Avecq' un jeune garçonneau,
Qui, folastre, sous ma chemise,
Met la main pour me chatouiller;
Mais si mon pere ne s'advise,
Au trou je le lairrai fouiller.

Les deux aultres aprés à leur tour respondoient,
Et comme elle faisoit en chantant souspiroient.
Je m'approche du lieu et non sans me sousrire
A celle qui chantoit je commençay à dire :

« Belle, qui de chanter surpassez les oiseaux,
Vous avez donc senty les amoureux travaux!
Le chant et les souspirs que jettiez à cette heure
Monstrent qu'en vostre cœur Amour faict sa demeure.
Je m'en suis aperceu; car moy-mesme je suis
Tout ainsi comme vous chargé de tels ennuis.
Ne rougissez, bergiere, et levez vostre teste,
Je ne desprise amour. Ceste façon honneste
Et ce simple maintien que j'aperçoy en vous
Vous doit faire estimer et recercher de tous.
Possible tous les jours dans ce val de Puiane,
Vous voyez vos amours; mais, helas! ma Diane
Ore est si loing de moy que mille fois le jour,
Absent de ses beaux yeux, je meurs pour son amour.
Or adieu, Pastorelle, et vous, belles bergieres,
Puissé-je tous les jours vous voir dans ces feugieres! »
Celle à qui je parlois, d'un naturel honteux,
Me regarde au visage avecq' un œil doubteux,
Et riant à demy, d'une couleur vermeille
Peinct l'une et l'autre joue à la rose pareille;
Puis s'entre-regardans et sans bouger du lieu
Commencent à sousrire et me disent adieu.
Aprés avoir cerché maint mont, mainte vallée,
Ore aux champs de Flori, ores de la Ramée,] [1]
Et voyant le soleil s'abaisser rougissant,
Je reprends mon chemin vers le lieu verdissant
Dressé d'une façon accorte et bien mignarde
Par Thibault qui attend la brigade gaillarde :

1. Tout ce long passage est remplacé, en 1604, par les quatre vers suivants :

Ayant parachevé sa lugubre chanson,
Je traverse le bois de buysson en buysson,
Où ayant tracassé par mont et par vallée.
Ore' aux champs de Flori, ores de la Boulée.

Popot me void venir qui, pleine de bon vin,
Frais et fort et vermeil, se met la couppe en main;
Commence à boire à moy; lors, sans dire prouface,
Je lave, et aussi tost, affamé, je prends place;
Je mordz dans un gigot, sans songer nullement
Si l'on rid de me voir aller si vistement.
Aprés avoir un peu rappaisé de viande,
Et de bon vin aussi celui qui me commande,
Je commence à causer et à compter le tour
Que j'avois fait au bois; je leur compte l'amour
De la belle bergiere et la harde craintive
Que je pensois tirer, trop douteuse et fuitive.
Or René me demande (à rien n'ayant son cœur
Plus enclin qu'à cecy) où j'avois ce bonheur
Rencontré de trouver ceste belle Sereine?
« Les bois, dis-je, sont grands et pourrois à grand' peine
Si l'avois entrepris à l'endroict retourner.
Mais si, ainsi que moy, te voulois promener
Aprés la venaison par la forest obscure,
Possible trouverois plus heureuse adventure. »
Cependant on dessert, et Gaucher qui ne veult
Retourner au logis sans gambader, ne peult
Attendre davantage; ains d'une voix bien haute
Chantant ceste chanson pour rire, danse et saute :

Il estoit un homme de village,
La friguenigodon,
Qui avoit mis à aymer son courage,
La friguenigodon,
Mirelitantine, ce joli petit friand,
La friguenigodon!...

D'autant que la chanson, mal faicte et mal limée,
Ne merite estre escrite et moins estre estimée,

Je n'ay dict que ce mot; car l'on peut aysement
Juger telle la fin que le commencement.
Aussi ne chantoit-il sinon que pour induire
Nostre gaillarde troupe à dancer et à rire;
Il nous met tous en train, et faict de la façon
Que chacun est contrainct de dire sa chanson.
 Le chant estant cessé et la danse finie,
On voit le soleil bas; parquoy la compagnie
Laisse le lieu plaisant, puis, faisant un grand tour
Pour trouver beau chemin, s'en revient à Beaujour,] (a)
Où il fut arresté que lors que la courriere
Prediroit le lever de la grande lumiere,
Jacquet et Valentin par la garenne iroient
Cercher les grands terriers et les estoupperoient.
 Ja mainte estoille avoit, luysante et enflammée,
Par le haut ciel repris sa place accoustumée,
Et le soleil baissé qui ja plus ne flamboit,
Par les monts, par les champs sa clarté nous embloit,
Et de la brune nuict les brillantes lumieres
Appelloient au repos nos humides paupieres;
Qui fait que nous montons aux chambres, où le lict,
Ce qui s'estoit passé le jour, ensevelit.

a. Var. (1604), en place du passage ci-dessus :

Et les pleurs du chasseur; bref, en peu de langage,
Je leur dy le plaisir qu'on reçoit au boscage.
Chacun après soupper fait aux champs un grand tour,
Puis, approchant la nuict, s'en revient à Beaujour,

LA CHASSE DU RENARD.

SI tost que caquetant l'arondelle legiere
Eut du lict arraché la bonne menagiere
Par son chant redoublé, Jaquet et Valentin, (*a*)
Des mi-nuict esveillez, s'en vont de grand matin
Cercher les forts terriers, d'où, d'une besche large,
Ils ont bouché l'entrée avecq' force branchage
Aux gueulles amassé; ayant fait, arrivez,
Ils trouvent, au logis, leurs compagnons levez,
L'un pliant un panneau, l'autre qui, d'une aiguille
Propre pour cest effect, par endroicts le r'abille :
L'un les affiches fait; bref, avecques grand soin
Tout se trouve apresté dequoy l'on a besoin.
Encor' au lict plumeux, pleins de molle paresse,
Jaquet nous vint trouver pour aller à la messe.
Nous nous levons à l'heure, et descendons à bas;
La messe nous oyons, puis redoublons le pas;
D'autant que, trop tardifz, avions laissé l'aurore
Suyvie du soleil, qui ja desja redore
Non seullement des montz les hautz inhabitez,
Mais des plaines aussi les bosquets escartez.
[Doncques estans repeus de viande celeste,
Nous allons voir s'ailleurs le desjeuner s'appreste.

a. Var. :

Si tost que l'arondelle eut predit que l'aurore
Alloit rougir le ciel d'un teinct qui le redore
(Ainsi qu'il estoit dit), Jaquet et Valentin,

Jaquet en cependant au lieu determiné
Pour prendre le renard l'attirail a mené
Vis à vis des terriers où, dans un chemin large,
Il a faict à propos estendre le cordage.
De çà sont les terriers, de là le fort du bois,
D'où le subtil renard entendant les abois
Partira pour venir (comme cault il prejuge)
Par un cogneu chemin au lieu de son refuge;
Mais le panneau tendu par grande habileté
Bornera sa finesse et sa meschanceté.]
Ce pendant du logis toute la compagnie
(Ayant ja desjeuné) à la porte est sortie,
Où Thienot prend la trompe, et, de sons redoublez,
Fait approcher de luy les chiens desja couplez.
Sur l'espaulle une gaulle, et, d'une torte lesse,
Il meine *Turcq*, *Vollant* et la bonne *Contesse*.
Jean Thibault, d'aultre-part, meine en lesse *Jazon*
Avecq' le bon *Muguet* et le viste *Grizon;*
Guillaume tient en main et *Champaigne* et *Sauvage*,
Qui pour tuer le loup n'en vouloit d'advantage;
Ainsi s'en vont le pas et tiltrent leurs levriers
Là où sont de sortir les renardz coustumiers.
Entre la grand' forest, au long de la riviere,
Ils ont mis sagement la lesse plus fiere,
Doubtant que quand forcé le renard se verroit,
Là, plustost qu'aultre-part, sa fuite il dresseroit,
D'autant qu'és environs du sablonneux rivage
Sont presque tous buissons, et par la haute plage,
Où l'on peut gallopper le renard à couvert,
Du costé de Villiers, tout s'y void descouvert.
Là derriere un buysson se met en embuscade
Thienot avec sa lesse, et Jean Thibault prend garde
Au costé de Beaujour, ou chascun esperoit
Que sans estre apperceu jamais ne passeroit.

Cependant vers le bois ceux s'en vont qui ont charge
De conduire les chiens droict le chemin de Garge.
Arrivez pretz du fort, les chiens sont descouplez;
De la trompe aussi tost mille sons redoublez
S'entendent çà et là. Voy-les là de vitesse
Entrez tous dans le fort avecq' une allegresse.
Lors le cry, le hollo et l'esclatante voix
Des chasseurs bien apprins redouble par le bois;
Richard entre dedans, puis chascun d'une gaulle
Se chargeant les deux mains, se descharge l'espaulle.
Ils battent les buyssons, et entrans plus avant,
Encouragent les chiens qui chassent au devant,
Cerchants par le taillis et plaine boccageuse,
Tant du nez que des yeux, la beste cauteleuse;
Un crie : « Appelle ! appelle ! » un autre : « Il passe icy ! »
L'autre crie souvent : « Ha, *Mirault*, voy-le cy!
Au renard! au renard! » et de termes de chasse,
Propres à celle-cy, ils estonnent la place.
Les chiens par cy par là non encore ameutez,
Les erres de bon temps cerchent de tous costez.
A la fin, *Billebault*, bon chien par excellence,
Double l'aboy cognu, puis roidement s'advance.
Lors quiconque l'entend (pour l'avoir esprouvé)
S'asseure qu'aussi tost le renard est trouvé.
L'on crie : « Va à luy! » d'autant que tout le reste
De la meute le croit. Ainsi chascun s'apreste
A crier, à gresler. Lors s'esleve un grand bruit
Du cor et de l'abboy de la meute qui suyt;
Tous les chiens, d'une voix haultement redoublée,
Frappent le mont voisin et la proche vallée;
Là s'entend la musique, et de tous les costez
Bavolent les oyseaux du bruit espouvantez.
Le renard estonné, se voyant en derriere
Tel nombre d'ennemis, monte vers sa tasniere;

Et fuyant à couvert de plus fort en plus fort,
S'approche des panneaux où se cache sa mort;
Mais (soit qu'il eust le vent de l'embusche prochaine
Qui garde le filet, ou qu'il fut hors d'aleine
Pour courir en amont) il rebrousse chemin,
Costoyant le panneau, tousjours à droite main,
Puis pensant aux suyvants jouer de quelque trousse,
Dessus ses premiers pas, cauteleux, il rebrousse,
Et fuyant d'où il vient par un pays couvert,
Cerche, pour se sauver, quelque terrier ouvert.
Mais la meute qui suyt peu de loisir luy donne
Pour faire ce qu'il veult; en fuyant, il s'estonne
De voir les trous bouchez, et creint, par ce moyen,
Ne pouvoir se sauver de la rage du chien;
Il se resould sortir; mais il voit en campaigne,
Dessus le haut, tiltrez, et *Sauvage* et *Champaigne*,
Qui fait qu'ayant tourné la garenne trois fois
(Sans qu'il oye cesser aprés luy les abois,
Ny le cry, ny le cor), en fin d'une secousse,
Il fuit où le grand bruit de la chasse le pousse,
Tant que les druz abois le contreignent monter,
Où prins il se verra, s'il ne sçait bien saulter.
Voicy, d'un roide cours, la cauteleuse beste
Pour donner au panneau; mais elle tourne teste,
L'ayant veu de si pretz, et tasche de trouver
Passage plus certain, pour par là se sauver. [1]
Mais se voyant des chiens et des hommes forcée,
Pour le plus court chemin dedans s'est enlassée,
En espoir de tout rompre et passer aysement
Par le travers lassé du cordeux instrument.
Elle n'est assez forte, ains trop foible y demeure,

1. Le regnard ayant veu tout le panneau ne se jettera jamais dedans, s'il n'y est extremement forcé.

Et, devant qu'en sortir, est force qu'elle meure;
Car les chiens bien mordants luy deschirent la peau,
Et loing dedans le bois le tirent du panneau.
Un cry d'autre costé s'entend par le boscage,
Qui plus en plus redouble, et haussant d'advantage
A nos aureilles vient. Nous courons celle-part.
Approchez, nous oyons : « Au renard! au renard! »
Lors j'embousche la trompe, et bien viste j'appelle
Et à cry et à cor à la proye nouvelle
Les chasseurs et les chiens, qui tirent à l'endroit
Où desja le renard subtil se desroboit.
Voy-les cy tous venir, recerchants par la place,
Du puant animal le chemin et la trace;
Un commence, un le suyt, puis ensemble, à la fois,
Tous, d'un commun accord, redoublent leurs abois.
Il fuit puis cy, puis là; les suyvants qui l'approchent
Et le voyent devant, plus furieux, descochent.
Ainsi que le milan, qui, ayant à ses yeux
Le pepiant poulet, va devallant des cieux
D'un vol tempestueux, et, fendant le nuage,
Haste son æsle viste, et vient de plus grand' rage.
Ainsi les chiens, suyvants le renard estonné,
Le tiennent de si prés, qu'ils l'ont environné;
Tant que, n'ayant loisir de tourner en arriere,
Il est contrainct sortir où la lesse legiere,
Que Guillaume menoit, estoit tant à propos
Qu'aussi tost il la vid descoupler à son dos. [1]
Voy-les cy peu à peu de course furieuse
Menassant les costez de la beste trompeuse.
Là, ses subtilitez ne luy sont pour secours,
Ses dents encores moins; mais elle a son recours
Et reffuge dernier à l'urine puante

1. Le renard ne sort du bois s'il n'est fort pressé.

Dont sa queue elle arrouse, et dont, caute et meschante,
Les chiens pense chasser en la jettant au vent,
Pour en baigner le nez de l'ennemy suyvant;
Mais trop fiers et hardis (sans craindre telle ordure), [1]
Ils luy donnent tous deux une atteinte fort dure.
Un le prend au collet, l'autre vient, hasardeux,
Qui luy serre les flancs; tant qu'en un coup ou deux
Ils luy tirent du corps les entrailles puantes,
Baignants du sang fumant les herbes rougissantes.
Et, ce pendant, les chiens qui sont sortis du fort,
Suyvants ses pas trassez, arrivent à sa mort.
Oyants l'aboy dehors nous sortons tout à l'heure,
Et courons là pour voir si la beste demeure;
Là où le bruit s'entend Thienot court à grands pas,
Puis plus loing nous voyons les chiens tous en un tas,
Desja rouges du sang, lesquels, à gueulle ouverte,
Haletent, eschauffez, sur l'herbelette verte.
Nous leur laissons reprendre aleine, puys suyvons
De rechef dans le fort, où rien nous ne trouvons
Que du fraiz de conil dont, de la meute toute,
Nous n'en avions que deux qui en suyvoient la route:
Pelote et *Diamant*; le reste, un peu plus fort,
Court et lievre et renard, et les conduit à mort,
N'ayant soin du conil. Ayants fait nostre chasse,
Quelque terrier ouvert nous cerchons par la place
(Car on n'avoit bouché les gueules qu'aisement
On pouvoit fossoyer). Or' doncques, freschement,
Nous trouvons d'un terrier la terre saboulée.
On monstre à *Diamant* la rélante coullée;
Il s'y lance d'un coup, puis des pieds et des dentz
Se fait passage, et dict que la beste est dedans.
Turquette [2] aprés y va qui, meilleure et plus seure,

1. Signe de bons et hardis levriers. — 2. 1604 : *Morette*.

Que le chien n'est menteur de rechef nous asseure;
Mais nous ne sçavions pas, dans ce terrier nouveau,
Si c'estoit ou putois, ou renard, ou blaireau.

DE LA CHASSE DU BLAIREAU

EN TERRE.

On envoye au logis, en toute diligence,
Faire venir engins propres à telle usance :
Tarriere platte et ronde, et coupant, pour hacher
La racine qui nuit, et pæsle pour bescher,
Piette large et estroitte, et des tenailles fortes;
Bref, pour fouiller en terre, outils de toutes sortes.
Deux ou trois forts vallets on faict aussi venir
Pour hoüer et bescher : pendant on fait tenir
A l'une et l'autre gueulle un homme qui la beste
Empesche de sortir, s'il luy monte en la teste;
On se couche, on escoute; un dans la gueulle bat,
Pour les chiens de dedans animer au combat;
Et ceux qui sont dehors, estonnez à merveilles,
Aux abois de dedans eslevent les aureilles.
Et pource que, trop gros, ils n'entrent point dedans,
Ils tirent et la terre et la racine aux dents [1]
Pour se faire passage, où, de façon estrange,
On void comme *Pitault* et l'un et l'autre mange
De grand' ardeur poussé, qui, d'un courage hault,
Au profond du terrier se desire à l'assault.
Tandis voicy venir, d'une alleure hastive,

1. Signe de grand cœur pour chiens de terre.

Avec les ferrements la bande qui arrive,
Qui, pour commodement et promptement fouiller,
Sont venus, sur le champ, leurs habits despouiller :
Ils crachent en leurs mains, puis empoignent le manche,
L'un d'un houyau testu, l'autre d'un fer qui tranche ;
L'autre prend une besche et, de pied et de main,
Fait faire au ferrement ample et large chemin.
Doncq', de leurs fortes mains, au travail coustumieres,
Ils percent au dessus [1], avecques les terrieres,
La terre qui fait place et, d'un trou large et rond,
Descouvrent du terrier la mere [2] et le profond.
La queue à l'un on void, qui, tantost de vistesse,
Monstre, en se recullant, que la beste le presse,
Puis rentre de fureur et, de teste et de cul,
Repousse l'ennemy jusqu'au fonds de l'accul.
Ainsi qu'un bon soldat qui, plein d'un haut courage,
Pour prendre quelque fort, va couvert d'une targe
A travers une bresche, où l'ennemy haultain
Contre luy, furieux, combat de main en main ;
Un tantost va avant, et tantost en arriere
Rudement repoussé ; tousjours l'audace fiere
Veut faire entrer celuy, et cestuy, d'autre-part
S'il peut, son ennemy pousse loing du rampart.
Ainsi dans le terrier un resiste et tient fort ;
L'autre se pousse avant et veut gaigner le fort,
Tant qu'en fin nous voyons la beste qui reculle
Au plus creux du terrier, où la creinte l'accule ;
Tellement que l'aboy qui de terre sortoit,
A peine jusqu'au trou du terrier se portoit.
Lors me couchant à bas, je preste contre terre

1. Il faut percer droict dessus où s'entendent les abbois des bassets.

2. C'est la principalle coullée d'un terrier.

L'oreille pour juger où se meine la guerre,
Et frappant de la main deux, trois et quatre fois,
Je donne cœur aux chiens et double leurs abois;
Si que, mieux entendus, ils donnent à cognoistre,
Plus seurement, l'endroit où la beste peut estre.
A la fin, asseurez où il falloit bescher,
En trois ou quatre coups nous faisons despescher,
Si bien qu'en peu de temps la mere fut ouverte,
Et aussi tost aprés la beste descouverte.
Lors le blereau se void, et les chiens d'alentour
Se mettent au pertuis, et les uns tout autour;
D'autres la teste en bas, animez à la proye,
S'achevent, pour entrer, une plus large voye.
A l'heure *Diamant* se voyant tel secours,
Entre et se lance, fier, d'un prompt et roide cours,
Sur le collet enflé de la beste, qui pense
Que sa peau dure soit assez pour sa deffense.
Les autres chiens tandis, et puissants et ardentz,
S'efforcent qui, premier, gaignera le dedans;
Ils empeschent l'un l'autre, et seullement la beste
A ceux qui sont dedans s'amuse à faire teste.
On cuide ce pendant les retirer de là;
Mais peu, où point du tout, proffite tout cela,
Car ils rentrent de force; or la meute acharnée
Opiniastrement sur la beste estonnée,
Tousjours sa pointe suyt; en fin je voy *Mirault*
Qui le tient au collet, les deux jambes au hault.
Il ne peut le tirer, ains en vain s'y efforce;
Car, ainsi qu'il estoit, il n'avoit point de force.
Le blereau se deffend et ne peut toutesfois
Nuyre aux chiens de dessus, lesquels souventes fois
L'attachent par le doz; là se void double guerre;
L'une se fait dessus et l'autre dessous terre,
Et l'assailly qui ja void l'ennemy dedans,

L'abboyer teste à teste et luy monstrer les dentz,
Resiste à son pouvoir et de dent dangereuse
Le poursuyt quelquefois dedans la mine creuse.
Des tenailles en fin on prend, et de bras fortz
On l'attache au collet pour le mettre dehors;
Et pource que le nez il creint sur toute chose,
Soubz son ventre il le cache, et descouvrir ne l'ose.[1]
En ce pendant les chiens, de fureur transportez,
Sa dure et forte peau tirent de tous costez;
Mais peu ou point du tout proffite leur morsure,
Car plus que d'un sanglier ils trouvent la peau dure.
On leur oste à la fin, puis fait-on retirer
La meute, dont quelqu'un tousjours le vient tirer;
Puis luy ayant rompu la maschoüere forte
De dessous, à Beaujour en un sac on l'emporte.[2]
Ainsi nous en allons à pas lent et petit,
Emportant avecq' nous la prise et l'apetit.
Nous nous mettons à table, et parlants de la prise,
Des ruses, des assaults, des tours, de la surprise,
Nous passons le disner. De la table levez,
Sommes tous au milieu de la court arrivez,
Où nous faisons venir *Diamant* et *Turquette*,
Foliot et *Garçon*, et la jeune *Folette;*
Puis, tous les huys fermez, dedans le sac caché,
Enflé comme un tabour, le blereau fut lasché.
Aussitost un abboy à l'environ commence;
Comme la beste peut, se remet en deffence;
Elle va, puis retourne, et s'acculle en un coing,
D'où les chiens approchants n'abboyent que de loing.

1. Le blereau creint le nez sur tout, pource que c'est l'endroit le plus mortel qu'il ayt.

2. On rompt ordinairement la maschoire de dessous à un blereau, pour qu'il n'offence les chiens.

Lors, du plat de la main, animants leur courage,
Les faisons approcher du blereau d'advantage.
Diamant, le plus fier et le plus vigoureux,
Brusquement le poursuyt; les autres, moins peureux,
Le voyant assaillir, tous d'un accord s'advancent,
Et ores à son col, ore à ses flancs se lancent;
Mais ils mordent en vain, car sa trop dure peau
Ne se peut offenser par si foible trouppeau.
En fin comme un sanglier, d'une fureur poussée,
Vient au milieu de nous la beste courroussée,
Pensant nous offenser; les turquets [1] acharnez
Tousjours sont à ses flancz bouillantz et obstinez.
[Il court de ça de là, comme en un marescage
Faict le sanglier poussé des chiens et d'une rage.
Les plus grands renfermez entendant le debat,
Heurlent du deuil qu'ils ont qu'ils ne sont au combat.]
En fin, ceux-cy lassez, au vallet on commande
De lascher du chenil cinq ou six de la bande;
Alors, d'un cœur ardent, approchant les costez
Du blereau mal'heureux, dessus luy sont saultez;
Encores ne peut pas ceste troupe hardie
A ce dur animal faire perdre la vie,
Tant est gros et enflé; on lasche d'abondant
Deux ou trois forts levriers qui, de plus vive dent,
Tirent et çà et là ses flancs, de telle sorte
Qu'ils rendent à la fin la pauvre beste morte.

Tout le reste du jour, par ce que la chaleur
Est grande tellement qu'elle emplit de sueur
Les corps vains et recreuz, les uns delibererent
De jouer au tarot, les autres s'en allerent
En leurs chambres dormir; moy, d'un autre costé,

1. 1604 : bassets.

Dans la forest de Retz, je me suis transporté,
La harquebuze en main, par les proches vallées
Qui de chevreulx dispos plus souvent sont foullées.
Le Puits des Sarrasins [1] je passe par deux fois;
Puis, rentrant plus avant par l'espoisseur du bois,
Des taillis je m'approche et des lieux, où j'espere
Que telles bestes font leur repaire ordinaire.
Je passe la grand laye [2], et rebroussant à mont,
Je tourne deux trois fois la tour de Reaulmont [3]
Où je ne trouve rien, sinon qu'à la descente
Un grand sanglier miré [4] qui de loing se presente;
Je tasche à l'approcher, et, faisant un grand tour,
Je tourne d'un taillis presque tout alentour,
Et le trouve à cent pas; mais la beste qui grongne
Va tousjours peu à peu, et loing de moy s'eslongne.
[Voyant cela, je passe et donne plus avant,
Ayant en mon esprit ma Diane souvent.
Je me trouve à la fin proche du mont des Faées, [5]
Lieu sauvage et desert, plein de monts et vallées,
Bien que plaisant et beau. Or lassé de cercher,
Dessous l'ombrage frais je voulus me coucher.
Là le soleil ne bat, là spire l'aure douce,
Et invite à repos la cotonneuse mousse.
Qui s'approche du lieu, le muguet, le glaeuil
D'odeur et de beauté comblent le nez et l'œuil.

1. C'est un lieu dans la forest de Retz ainsi nommé.

2. Ceste laye traverse la forest de bout en bout et dure six lieues.

3. C'est une vieille mazure sur une montaigne couverte et environnée de fousteaux, où il y a des caves profondes, où le pays tient qu'il y reside des Demons.

4. Sanglier miré, qui a passé sept ans.

5. C'est un lieu dans la forest de Rets, ainsi nommé, sur le chemin de Villiers à l'abbaye de Longpont. Gauchet écrit *Faées*. Je crois qu'il faut prononcer *Fées*.

Il y a là dedans des rossignols sans nombre
Desgoisans doucement à la frescheur de l'ombre,
Chantans tous à l'envi d'une telle façon
Que les monts et les vaux retentissent du son.
Tenté du lieu plaisant au sommeil je me donne,
Et aux bestes du lieu seulet je m'abandonne.

SONGE.

DORMANT me fut advis (ô dormir bien heureux,
Si tel songe duroit eternel à mes yeux!)
Que du plus hault du ciel cent mille colombelles
Plus blanches que la neige emportoient avecq' elles
Par l'ær un chariot, lequel de loing flamboit
Tout couvert d'or luisant, où partout s'espandoit,
Rangé mignonnement avecques perles fines,
Maint riche diamant alentour des courtines
D'un beau pourpre luisant, où maint œuvre gentil
S'estendoit compassé d'un artiste subtil.
Les franges de fin or, prodiguement rangées,
Entouroient et couvroient les courtines pourprées;
Le branquart est d'argent, où en bosse l'on void
La guerre des Titans, ouvrage qui ne doit
Certainement ceder à celuy qu'en Athene
Grava sur le bouclier de la docte Troïenne
L'ingenieux Phidie, où l'on void haut et bas
Monter et devaller les Geants à grands pas,
Chargez les uns d'un mont, les autres d'une roche,
Dont ils se font chemin, qui jà le ciel approche.
Là, le grand Jupiter, plein d'ire et de dédain,
Prend (rouge de fureur) le tonnerre à la main,
Et d'un courroucé bras eslançant la tempeste
Accable des Titans l'audacieuse teste;

Les monts roulent sur eux et, les bras grands ouverts,
Tombent sous leur ouvrage estouffez à l'envers.
 Les roues tout autour faictes de bois d'hebene
Sont pleines de cloux d'or d'une grandeur moyenne;
Le moyeux est couvert et les jantes aussi
D'un beau feuillage d'or esmaillé tout ainsi
Qu'un grand orme se void, que le rampant lierre
Du pied jusqu'au sommet estroitement enserre.
Le haut est d'un beau v'lours, où mille papillons
Et mille flammes d'or se rangent par sillons.
 Dessous le dai, paré de mainte pierre exquise,
Plus belle que Venus je voy Diane assise,
A qui plus blanc que lis reluit l'habillement
D'un beau satin couvert de fleurs entierement
Faictes de beau fil d'or; une belle couronne
De naturelles fleurs son beau chef environne;
Les cheveux crespelus sont autour amassez
D'un riche ruben d'or, mignonnement troussez;
Une part çà et là folastrement flottante
S'abandonne aux Zephirs d'une trace ondoyante.
Là se void un carcan d'inestimable prix
Qui luy flatte le front ouvert et bien appris.
Telle que se voyoit dedans les champs d'Amphrise
Ornée à l'advenant pour plaire à son Anchise
L'escumiere Deesse. On void à son costé,
Prise par les cheveux, la fiere Cruauté,
Et void on d'autre part le carquois et les flesches
Dont cest aveugle enfant jadis fit tant de bresches;
L'arc aussi destendu; et le folastre enfant
Guidoit par l'ær leger le beau char triomphant,
Qui descend peu à peu; lors avec doux visage
S'approche ma Diane et me tient tel langage :
« O de moy plus aymé que n'est aymé mon cœur,
Et plus cent mille fois que frere ny que sœur,

A qui seule je veux, d'une eternelle envie,
Consacrer mon amour, et mon âme et ma vie!
O mon Pirasme cher! ô tout le confort mien!
Du quel ayant l'amour ne me chault plus de rien,
Vien! et à bras ouverts embrasse ton amante,
Laquelle jour et nuict vagabonde et courante
Par la terre et par l'ær n'a cesse de cercher
Les traces et les pas de son Pirasme cher;
Qui de cent lieux d'icy (de ton amour poussée)
Ay monté, devallé maint mont, mainte vallée.
Mais de tous les travaux lesquels j'ay esprouvé,
Je n'ay plus de soucy puisque je t'ay trouvé.
J'ay laissé mes parents, ma maison, ma patrie,
Estimant loing de toy malheureuse ma vie.
Ores que je te tiens, ô mon Pirasme doux!
S'en aillent loing de moy toute peine et courroux.
Fay ce que tu voudras, toute à toy je me donne;
Car à toy seul mon âme et mon cœur j'abandonne! »
  Ayant dict ces propos, entrer elle me faict
Prés d'elle dans le char sur tout aultre parfaict :
« Vien! dict-elle, je veux de plus heureuse vie
Que vives desormais, ores où nous convie
Nostre fatal destin, où l'immortel printemps
Orné de belles fleurs s'aperçoit de tout temps. »
Ayant dict, aussitost les blanches colombelles
Estendent par le ciel leurs delicates æsles,
Portant le char doré, où le froid, ny le chauld,
Ny l'injure du temps jamais ne vous assault.
Là le char se retient entre mille fleurettes
Esparses largement parmy les herbelettes.
Nous sortons de dedans, et lors d'un cœur humain
Parle ainsy ma Diane et me prend par la main :
« Allons voir ce pourpris que ce bois environne,
Où de venir à tous pas Juppiter ne donne.

Regarde là coulant ce tant plaisant ruisseau,
Coupant en cent endroits ce beau pré de son eau;
Voy l'esmail de ce champ, qui de couleur diverse
Nous esblouit les yeux; voy ceste herbe qui verse
Pour estre trop espoisse, et regardes aussi,
Le long de ce costeau et ce vallon icy,
Des aubespins fleuris les rames verdoyantes
Qui se monstrent à nous si gayes et plaisantes.
Ne voy-tu pas ces champs ombragez d'un millier
D'arbres plaisants à voir? Voy-tu là maint laurier,
L'honneur de ce vallon; l'olivier profitable,
Le grenadier chargé de son fruict savourable?
Regarde çà et là; tu verras le cyprez
S'eslevant jusqu'au ciel; tu verras puis aprez
Le palmier opulent sacré à la victoire
Et à ceux qui de voir Parnasse ont eu la gloire.
Et toy, Pirame cher, je t'en veux contenter;
Car (comme il m'est advis) tu merites porter
De laurier sur ton front une belle couronne
Et de palme un rameau que Diane te donne.
» Voy-tu de ce costé le chevreuil qui en hault
Affranchit bondissant les buissons d'un plein sault.
Ne voy-tu pas le cerf et la biche craintive
Paissans à petit bruict le long de ceste rive?
Voy-tu pas des lapins les esveillez troupeaux?
Ces buissons en sont pleins et ces arbres d'oyseaux.
Escoute leurs fredons emplissants de merveille
Et de plaisir aussi nostre ententive aureille?
» Ce beau temps que tu voy nous ne voyons faillir;
Jamais icy le froid ne nous vient accueillir.
Nous ne sçavons que c'est icy-hault que de guerre;
Point subjects aux travaux dont est pleine la terre,
Le zephir gracieux nous avons tousjours tel,
Compaignon du Printemps, qui nous est eternel.

Nous avons abondance icy de toutes choses;
Mille sortes de fleurs : tout est rempli de roses
Et de lis et d'œillets, et les champs et les prés
Sont de mille couleurs en tout temps diaprez. »
Alors me fut advis (ô dormir bien heureux!)
Qu'elle vint m'embrasser et d'un œil amoureux
Me tesmoignoit assez qu'elle estoit plus joyeuse
Mille fois, me trouvant, que pierre precieuse.
J'estois comme celuy qu'un palle desespoir
Longtemps tient assailly, ne pensant jamais voir
Ce qu'or devant mes yeux d'une joye indicible
Je voy, m'ayant semblé paravant impossible.
Je joincts ce beau corail et de mille baisers
Je trompe mon amour par ces songes legiers;
J'ouvre ce beau collet où les vermeilles roses
Avecques les blancs lis de nouveau sont escloses.
Je mets la main dessus; je fay ce que je veux...
Mais, las! ô cruauté! un resveil malheureux
Importun et trompeur a mon âme pasmée,
Arrachant de mes bras ceux de ma bien-aymée.
Ainsi qu'un jeune enfant qui ayant dans la main
L'oiseau qu'il a si cher, s'advise tout soudain
Qu'esbranlant l'œsle au vent s'envole dans la nue
Et s'oste de ses yeux d'une longue estendue;
En vain il crie et pleure, et en vain il le suit;
Car il ne peut en l'œr suivre l'oiseau qui fuit.
Ainsi estoit de moy à qui fortune adverse
Mit dessein et discours et songe à la renverse.
Je commence à me plaindre et de souspirs tranchans
J'emplis le ciel et l'ær et la terre et les champs,
Si bien oultré d'amour; ce peu durable songe
Et le cœur et l'esprit et les veines me ronge.
Je reste tout ainsi que celui qui d'en hault
(Mauvais guide) du ciel tomba d'un si grand sault,

Tantôt pensant regir (audace merveilleuse!)
Des chevaux d'Apollon la course impetueuse.
Je perds ainsi que luy avecques mes beautez
Les æsles dont amour empluma mes costez.
Tantost hoste du ciel où Juppiter s'esgalle,
Trompé de mon bonheur aux enfers je devalle.
  O trop heureux dormir! ô resveil malheureux,
Qui en ce songe doux m'as descillé les yeux!
Que ne permettois-tu que ceste feincte joye
(Bien que pleine d'erreur) allast plus longue voye?
O Diane! ô mon bien! las je puis bien avoir
En dormant ce plaisir, n'estant en mon pouvoir
De l'avoir autrement, puisque trop advancée
Je ne te puis plus voir sinon que par pensée!
Où que tu sois au moins, las! pense quelquefois
A celuy-là qui meurt pour t'aymer mille fois.
  Plein de ton souvenir et chargé de tristesse,
Pour alleger mon mal de mes levres je presse
Et mille et mille fois ce joyau precieux
Que tu m'as, ma mignonne, envoyé de cent lieux;
Et pour monstrer combien ce beau present j'adore,
De ce nouveau sonnet je l'estreine et l'honore :

SONNET.

O petits grains heureux! ô faveur precieuse!
O soulas de mes maux! ô mes petits mignons!
De mon bien, de mon mal fidèles compagnons,
Combien allegez-vous mon âme langoureuse?
  Oncq' ne furent trouvez en l'Arabie heureuse
Diamants ny saphirs, perles ny cabochons,
Ny de ce que Thetis produit aux environs
Et de riche et de beau de sa rive escumeuse,

Que j'ayme plus que vous. Au lict, au bois, aux champs,
Soulagez les ennuis qui me vont destrenchans
Et d'un petit d'espoir desaigrissez ma vie.
Mais las! douce faveur, pour l'heur que je reçoy,
A pleindre et à plorer souvent tu me convie,
Regrettant celle-là qui t'a donné à moy.

Si tost je n'eus chanté que voicy traversant
Non loing de moy ravy le chevreuil bondissant][1]
Qui s'arreste assez prés; lors plus je ne m'amuse,
Ains vistement en main je prends la harquebuze;
En joue je la couche et mire son costé,
Si bien que roide mort, par terre l'ay porté.
[Ha! je ne puis nier, Diane, que je n'aye
Pour penser à tes yeux traversé ceste playe!
Mais puisque j'ay trouvé en y pensant cest heur,
Tu auras de la prise et le prix et l'honneur.]
Joyeux de ce beau coup, je pense en quelle sorte
Je feray transporter la pauvre beste morte;
Or devant que partir, avecques des feuillartz
Je la couvre tres-bien; de là, de toutes partz
Je cerche par le bois et le proche village,
Quelque fort paysant, qui ses espaules charge
Du gibier abbatu, pour, declinant le jour,
Conduire le pitault le chemin de Beau-jour.
Arrivez au logis par la plus courte voye,
Où la trouppe souppoit, nous deschargeons la proye,

1. Cet épisode du songe, le sonnet qui le suit (sonnet dans lequel l'auteur semble s'adresser à un chapelet qu'il aurait reçu de la dame de ses rêves), tout cela n'existe plus dans l'édition de 1604, où les deux vers ci-dessus ont pris la forme suivante :

Passant oultre, je voy devant moy traversant,
A vingt ou trente pas, un chevreuil bondissant. P. B.

Lors joyeux du butin, de table sont levez
Quelques-uns, alentour du chevreuil arrivez,
Regardants, curieux, or' les pieds, or' la teste,
Or' le poil rude et creux de la legere beste;
On me vient caresser; on me louë beaucoup,
D'avoir heureusement fait ce notable coup.
Cela ne m'emplit point; car la faim qui me presse,
(Ne permettant causer) me reveille sans cesse;
Je demande à soupper, à table je me metz,
N'estant point de besoin de servir plusieurs metz
Aiguillons d'appetit, comme saulce, salade;
Car assez m'en avoit donné la pourmenade,
Que je venois de faire, ayant, le long du jour,
Tracassé la forest quasi tout alentour.
Le fermier de Beauval, avecq' la compagnie
Estoit venu soupper, lequel avoit envie
De convier la trouppe au jour de sainct Sanson,
(Feste de la paroisse où estoit sa maison)
De disner et soupper. On luy en fait promesse,
Mesmes que nous irions pour estre à la grand' messe.
« Je vous feray (dit-il) s'il vous vient à plaisir,
Tel lievre courre aux champs qu'il vous plaira choisir,
Voire le Pied-de-fer, qui court de telle sorte,
Qu'il semble non qu'un pied ains qu'une æsle le porte;
Il a esté couru plus de cinquante fois,
Des meilleurs levriers qui voisinent ces bois. »
Gayment le soir se passe. Or pour donner envie
De dançer et baller à nostre compagnie,
Pollet [1] touche le luth, et d'un pouce leger,
Les cordes fait d'accordz souventes fois changer;
Puis mariant sa voix fredonnante et accorte
Avecques l'instrument, commence en telle sorte :

1. 1604 : Beaupré.

SONNET.

Pour un si peu de temps que je cognois Marie,
Sa beauté, son doux ris, son maintien gracieux,
Son corsage gentil et le feu de ses yeux
Qui petit à petit dans mes os se desplie,
Desjà de son amour j'ay l'âme si ravie
Que de rien je ne suis que d'elle soucieux,
Qu'icelle maintenant rien ne m'est precieux;
C'est mon bien, c'est mon mal, c'est ma mort, c'est ma vie.
C'est mon bien si elle a de moy compassion,
C'est mon mal s'elle veut croistre ma passion,
C'est ma mort s'ell' me veut à ne l'aymer contraindre.
Mon espoir est petit de vivre longuement
Au feu de son amour, s'ell' ne vient promptement
D'autre chose què d'eaux elle-mesme l'esteindre.[1]

Or d'autant que le ciel d'un umbrageux manteau
Dessus nous se couvroit, et que maint clair flambeau,
Prenoit de toutes parts sa place accoustumée,
Nous allasmes trouver la couche parfumée.
Le lendemain matin le fermier de Beauval
(Comme il avoit promis) s'en vint tout à cheval

1. En 1604 le sonnet est remplacé par la chanson suivante, qui me semble plus en situation qu'un sonnet :

Allez mes gentilles bergeres,
Soyez les gayes messageres
De la nouvelle de la paix;
Dicte aux bergers que, desormais
Ils enflent leur lourre moizie,
Et qu'une place soit choisie
Pour danser en rond sur le verd;
Ores le bal vous est ouvert.
Vous avez liberté pour gage.
Sus doncq' dansez de bon courage,
Et, s'il passe un chetif soudart,
Qu'on me luy frotte bien son lard!

Pour nous accompagner et mener à la chasse
Du lievre qui se rid du chien qui le pourchasse.
[Moy le premier levé, dedans le beau jardin
M'habillant je prenois la fraicheur du matin,
Quand il me vint trouver. Lors bien vite je monte
Pour esveiller ceux là qu'un lourd dormir surmonte :]
« Quoi ! (dis-je) mes amis, paresseux et poisantz,
Quoy ne deussions nous pas estre jà par les champs !
Et quoy voicy des-jà nostre fermier bon homme,
Qui de vous esveiller vous incite et vous somme ;
Voy-le cy tout botté : quoy ? jà le soleil haut
Commence à nous picquer d'un amiable chault !
Jà la cuisine fume, et si, la nappe mise,
Attend un grand pasté de la beste hier prise. »
Comme toute une meute, à qui le long veiller
Dessus le fumier fait çà et là sommeiller,
D'un silence commun ; si tost qu'en leur ouïe
Entre le son cognu de la trompe hardie,
Ils se levent gaillards, et d'un commun accord,
S'esjouyssent au son qui de la trompe sort.
Ainsi nos paresseux, à ce mot se leverent,
Et, pour descendre bas, bien viste s'habillerent,
Puis vindrent des-jeuner. Beaurepas[1] n'attend point,
Impatient, qu'il eut boutonné le pourpoint ;
Ains se met au milieu de la table entourée ;
Là, pleine de bon vin, mainte coupe dorée
Se vuide de plein sault, et l'autre costé,
L'on visite souvent le profond du pasté.
Les chevaux hannissantz au partir de l'estable,
Appellent, pour monter, les maistres de la table,
Qui s'aprestent à coup ; aprés, les chiens couplez
Sont à cry et à cor à la chasse appelez ;

1. Nycie.

Des lesses de levriers la meilleure est choisie
Pour courir le pelaut par la campaigne unie;
Chacun est à cheval; par les champs le fermier,
Pour monstrer le chemin, va marchant le premier.

LA CHASSE DU LIÈVRE

AUX LEVRIERS.

Prez la grande forest, sans aucune montaigne,
S'eslargit spacieuse, une belle campaigne
Du costé de Crespy, où l'on peut de loing voir
Combien de bien courir le lievre fait devoir.
  Là les chiens descouplez, aspres à leur conqueste,
Au nez cerchent le frais de la peureuse beste;
Billebault d'une part, et de l'autre *Pitault*,
Et *Malice*, et *Gaillard*, *Soliman*, et *Heurtault*
Vont questant par le champ; d'autre costé *Garette*
Fleur de toute la meute en un lieu ne s'arreste. (*a*)
[*Morette* d'autre part, *Trompette* et *Broussebois*
Et *Mirault* en un lieu appellent quelquefois
Et de termes gaillards animez à la chasse
Drillants, suivent le trac par où le lievre passe.]
  Or, dressant l'œuil en bas, je trouve du couvert [1],
Qui estoit de bon temps [2], le long d'un seigle vert.

a. Var. :

Deffait la nuict du lievre en sa queste discrette;

1. C'est le repaire où crotte le lievre.
2. Repaire frais ou de la nuict.

En levant dans la main, j'apperçoy par la crotte
Que c'estoit du matin; alors tresbien je notte
Le pays d'alentour, et considere bien
Où il a peu tourner, voyant chasser le chien.
Tout au milieu du champ une petite vesse
Commençoit à pousser; là, la chasse je dresse,
Et conduisant les chiens par dedans un froment,
Sur les questes, je voy, qu'ils chassent chaudement.[1]
[Souvent *Mirault* appelle et *Garette* la bonne
Tirant or' çà or là des autres chiens s'eslogne;
Billebault et *Gaillard* suivent à qui mieux mieux
D'une gaillarde ardeur par le champ spacieux
L'erre du pauvre lievre, allans la mesme trace
Et le mesme sentier par où *Garette* passe.
De front soigneusement cerchons és environs
D'un assez bon gueret si le lievre verrons;]
Tandis *Garette* appelle et marchant la premiere
Nous asseure qu'il est quasi dans la jachiere. (*a*)
Or estants escartez, regardons, curieux,
Tantost çà, tantost là, sans égarer nos yeux,
Hors des seillons moteux; [nous trouvons une forme.
La voyant, appelons nostre fermier bon-homme
Pour sçavoir si c'est luy, lequel presque asseura
Que c'estoit luy[2], disant : « Je croy qu'on le verra

a. Var. :

En fin Garette appelle, et, marchant la premiere,
Nous asseure qu'il est dans la vesse mottiere.

1. A peu pres peult-on cognoistre le pays du lievre, en voyant le pays et à voir chasser le chien. En telle saison, quand les blez commencent à monter, les lievres se forment volontiers en tels endroits.

2. Un homme entendu à la chasse peut juger à la forme

Car voicy son pays.] Or cerchons je vous prié.
« Au lict! Au lict! Au lict! » le valet des chiens crie,
Et du bout d'une gaulle en nous monstrant le lict :
« Là, dict-il, le pelaud s'est relevé la nuict. [1] »
A tant les chiens venus alentour, de la place
Eventent le contour puis revont à la chasse,
Plus ardents que devant entre lesquels *Mirault*
Bransloit dessus le frais, avecques *Billebault*.
Ces bons chiens non menteurs nous asseurent à l'heure
Que non loing de ce lieu nostre lievre demeure;
Je regarde, attentif, tant qu'en fin je le voy
Bloti dedans son lict, d'une motte à recoy.
Il se serre en un tas, et ne veut se lever
Cuidant que passerions, pour apres se sauver. [2]
Je crie : « je le voy ! » Chascun alors s'advance,
Et s'approche joyeux, puis apres je le lance
Du bout d'une baguette; alors tout à la fois
Hautement apres luy s'efforçant nostre voix
Redouble : « ha ! levrier ! » voy-le là, d'un grand sault,
De la forme party. Voyez-vous le pelault
Secouer le jaret ? et venir de vistesse,
Turcq, *Vollant*, et *Legere*, au partir de la lesse,
Qui l'ont aussi tost veu ? mais le galant qui fuit,
Semble morguer le chien qui de plus pres le suyt;
Il ne va qu'au gallop, tenant haulte une aureille
L'autre le long du col, mais en fin il s'esveille
Voyant les chiens si prés, et l'abboy qu'il entend

(c'est-à-dire au giste où le lievre a passé la nuict) quel lievre c'est.

1. S'il y a des jeunes chiens, il faut leur jetter quelques friandises dans la forme, pour les accoustumer à venir au cry.

2. Un bon lievre ne se leve ordinairement du giste s'il n'est fort pressé, voire quelquefois souffre qu'on le leve avec la baguette.

Fait qu'il double le pas, et plus viste s'estend.
Lors, couplant sur son dos et l'une et l'autre aureille,
Il commence à haster sa vistesse, à merveille.[1]
Voicy *Vollant* qui charge, et les autres aprés,
Vont talonnant ses pas, et le suyvent de prés.
Voy-le là au rouer; puis par nouvelle atteinte
De tourner de rechef est la beste contrainte.
Tous les trois quant et quant vistes et vigoureux
Se remettent aprés. Le liévre plus peureux
Qu'encor il n'a esté, d'une viste secousse
Double plus dru le pas et s'estend à la course,
S'efforçant plus en plus. Il ne peut toutefois
Faire tant qu'il ne soit tourné plus d'une fois. (*a*)
Or il prend le chemin, où de grande vistesse
Telle que d'un oiseau, loing derriere il delesse
Les suyvants ennemis, qui prompts et furieux,
Font la poudre voller jusques dedans les cieux.
Il s'esloigne tousjours, et si bien s'esvertue,
Qu'en fin les chiens et luy s'ostent de nostre veue.
Nous suyvons au gallop et par montz, et par vaux;
Mais Sylve et Beaurepas (*b*), sur les meilleurs chevaux,
Nous devançent de loing! Apres un peu d'espace,

a. Var. :

Jà voy-le là tourné de la premiere atteinte;
Puis de tourner encor' est la beste contrainte
Pour la seconde fois; le dernier levrier
Prend le devant, restant le premier le dernier.

b. Var. :

Mais Sylve et Champsecret,

1. Façon de faire d'un bon et ruzé lievre.

Nous commençons à voir comme le lievre passe
[De dix pas les levriers, regaignant la forest
Et le bois plus prochain à travers le guerest.
Tousjours est aux talons de la beste paoureuse
Opiniastrement la lesse furieuse.]
Vollant va le premier qui de si près le suit
Et si dispostement et rudement conduit (*a*)
Que le proche d'aprés ne sçauroit qu'il n'estonne
Le lievre par l'atteinte, alors que l'autre donne.
Turcq le voyant dresser pour regaigner le fort,
Luy va couppant chemin, et suyt tousjours le bord,
De la grand forest; car le lievre s'advance,
Et court pour s'y sauver de toute sa puissance.
En fin *Turcq* l'en empesche et le remet aux champs,
Et le repousse au front des deux autres suyvans.
Il se coulle entre deux pour fuir le dur rencontre
De ces deux, qui venoient justement alencontre.
Ils suyvent roidement et, de grande vigueur,
Ils heurtent le pelault qui frissonnant de peur
Se remet au chemin, où il fuit de la sorte
Qu'il semble là dedans que la plume l'emporte.
Toutesfois on luy oste, et *Turcq* qui va devant,
Tousjours tousjours au poil luy souffle en le suyvant; [1]
Pourtant ne l'atteint-il, car le lievre est si viste,
Qu'il ne peut de plus prez l'approcher en sa fuyte.
Chascun crie : il est pris! car le voyant du fort
Loing courir par les champs on le tient comme mort,

a. Var. :

Pour gaigner la forest! Vollant *qui le conduit,*
Va si dispotement et de si pres le suyt

1. On void la bonté d'un lievre en un chemin battu.

Car les trois bons levriers qui de si pres le pressent,
Jamais en fondz de courre un lievre ne delessent;
Qui fait que nous pensons, les voyant revenir,
Que le lievre ne peut gueres longtemps tenir;
Que si dedans un fondz nous les perdons de veue,
Aprochantz sur un hault, pensons à l'impourveue,
Voir le lievre jà prins, qui si bien se deffend,
Que comme il monte bien, aussi bien il descend.
Tous, d'accord, nous tenons ceste course estre telle
Qu'impossible il seroit d'en voir une plus belle,
Comme faite en beau courre, et comme estant le chien
Tel, qu'autre tel qu'il fust, n'y pourroit faire rien;
Et combien que d'effect leurs forces diminuent,
Toutesfois, d'un grand cœur, leur course ils continuent.
Et le lievre d'ailleurs, mal-mené et lassé,
N'est plus si vivement qu'auparavant pressé.
Ainsi ne volle pas la flesche descochée
Aussi roide à fin que quand elle est laschée;
Comme aussi ne va pas le lassé pellerin
Si viste sur le soir qu'il faisoit au matin.
Or quatre mille ou plus leur course continue;
D'un se poursuyt la mort, qui tousjours s'esvertue
A se sauver s'il peut et, d'un mol et lent pas,
S'efforce à retarder son imminent trespas.
A la fin nous voyons, qu'au milieu de la plaine,
Le lievre et les levriers demeurent sans haleine,
L'un deçà, l'un delà, n'ayants, tant sont lassez,
Pour le lievre tuer de la puissance assez.
Il est au milieu d'eux, et d'eux nul ne s'advance,
Bien qu'il n'ait le pouvoir de faire resistence.
Nous admirons cecy deux, trois, et quatre fois
(Chose digne de l'œuil des Princes, et des Rois!)
Qu'apres si longue course et tant de peines prise
Par vaillantz levriers il faille que la prise

Suyvie à grand travail demeure au milieu d'eux,
Sans qu'ils soyent de venger leur peine soucieux.
  Or on prend vif le lievre, auquel la compaignie
Comme à lievre gallant veut redonner la vie;
Car au milieu d'un bled où il fut transporté
On le laisse et met on en pleine liberté.
On recouple les chiens encor bas de courage.
Aprés le petit pas retournons au village. (a)
Arrivez, nous disnons; puis aprés le disner
Le long de la belle eau nous allons promener.

LA PESCHERIE.

Nous trouvons de pescheurs une bande à la rive,
Qui encor' pour pescher nouvellement arrive;
Nous entrons avecq' eux dans le moite basteau,
Puis fournis de leurs retz, ils montent contre l'eau
A force d'avirons : arrivez à la plage
Où ils avoient tendu leur tramaillé cordage,
Ils cessent de voguer; puis recerchantz le fond
D'un fer croche emmanché vont troublant le profond,
Et tastent çà et là, dedans l'onde vitrée,
Le filet qu'ils avoient tendu l'autre soirée.
Ils le trouvent en fin avecques le crochet,
Emportant, avecq' eux, la carpe et le brochet,
La bresme, le goujon et la tanche bourbeuse,

a. Var. :

On reprend les levriers pour leur donner haleine,
Puis pour gaigner Beau-jour nous traversons la plaine.

Le barbeau quelquesfois, et la perche espineuse;
Puis ayants levé tout et mis dans le basteau
La pesche du matin, ils tournent aval l'eau
En un certain endroit, où deux plaisantes isles,
Rendent le lieu couvert, et les ondes tranquilles;
Là ne vient nul basteau, sinon quand le pescheur
Void l'Aquilon souffler un vent plein de frescheur;
Car lors que violent et chifflant on l'oit bruire,
En ce lieu le poisson à l'abri se retire.
En ce canal estroict (où maint vert arbrisseau
Panche ses bras feuilleux çà et là dessus l'eau)
S'arrestent nos pescheurs, où tost ils desplierent
Leurs filetz tramaillez, que tomber ils laisserent
Au fond de l'eau dormante, où trouver ils pensoient
Le poisson à l'abry des grands vents qui passoient; [1]
Puis montantz leur nasselle une certaine espace,
Où estoient leurs filetz, ils revont à la place,
Chassants dans le tramail, à grands coups d'aviron,
Le poisson escaillé qui glisse à l'environ.
De plus fort en plus fort, approchant, frappent l'onde,
Ores cachants le pic au creux de l'eau profonde,
Ores faisants jaillir vers le ciel, à grands bonds,
L'eau pour mettre aux filetz les estonnez poissons,
Qui, pensants eviter le grand bruit qu'ils entendent,
Dans le fil tramaillé d'autre costé se rendent.
Or pource que le vent croissoit tousjours plus fort,
Nous prions les pescheurs qu'ils nous mettent à bord;
Lors, tournants le basteau vers la prochaine rive,
Ils font tant de la rame en fin qu'il y arrive.
[Nous sortons sur le sable; aprez nous achetons
Au prix qu'ils demandoient quatre gros brochetons,

1. Durant le grand vent le poisson cerche l'abry, comme les bestes terrestres.

Deux carpes, deux barbeaux, d'autant que la journée
D'aprez est vendredy pour le jeusne ordonnée.]
Ayants mis pied à terre, on devise en chemin,
Comment nous passerions le jour du lendemain,
Qui si mal se porta, plein de pluye et d'orage,
Qu'impossible il nous fut de sortir du village.
Haut et bas dans le ciel, un tonnerre grondant
Du ponant au mydi scillonnoit tout ardant;
Le ciel n'estant que flamme, et l'humaine prunelle
Voyant driller l'esclair de course tant isnelle,
Perd presque son office et le cœur tremblotant,
Au moins peureux fremit lors qu'il vient esclattant;
En l'ær deçà, delà les nues enfumées
D'un choc horrible et dru, se heurtent enflammées,
Jettans espoissement telle lavasse d'eaux,
Qu'ils font presque une mer des plus petits ruysseaux;
Des montagnes on void les superbes ravines,
Tirer d'un roide cours mille et mille ruynes;
D'à-mont les arbres grands ils portent de fureur,
Et, d'un autre costé, l'espoir du laboureur,
Les troupeaux qui paissoient par la fertille prée
S'en alloient à vau l'eau poussez de l'onde irée;
Les pigeons en grand' trouppe intimidez du son
Et du lavas qui vient regaignent leur maison;
Et le berger trempé jusques à la chemise,
Effrayé du degast, le laboureur advise
Du mechef advenu, et luy dict palissant,
Comme l'eau porte aval le troupeau perissant.
D'autre part le chartier, laissant le labourage,
Chassé de peur et d'eau, s'en recourt au village;
De ce qui est aux champs soyent chevres, soyent tau-
A peine est rien sauvé de la fureur des eaux. [reaux,
Cependant enfermés dedans la fresche salle,
De l'orage estonnez, peincts d'une couleur palle,

En desirons la fin, regardants bien souvent
Par un guichet ouvert, si s'accoise le vent.
Jusques à cinq du soir nous dura cest orage,
La pluye grosse et roide, et palle le visage :
A la fin nous oyons peu-à-peu les oyseaux
Annoncer le beau-temps parmy les arbrisseaux;
Les nues d'autre part s'eslongnent et font place
Au soleil qui par fois monstre sa belle face
Et ses rais desirez; à l'heure nous sortons
En grand peine à la court; de là nous transportons
Hors de l'enclos, pour voir les grands eaux par la plaine,
Qui s'escoullent dans Marne, avecques la fonteine.
Nous allons à la porte où voyons abbatus,
Les seigles et les bleds de la gresle battus,
Par la campaigne basse; au jardin, languissante,
Panche maint belle fleur, que la pluye meschante
Fait ployer contre-bas; par tout sont les carreaux,
Et les compartiments renversez par les eaux;
Les prunes çà et là par la terre espandues;
Les poires à cousteau par le vent abattues;
A demi meur tombé tout l'honneur du jardin
Avecq' les autres fruits nous regrettons en vain : (*a*)
Mainte branche se void rompue et esclatée,
Maint bon arbre abbatu, et mainte fleur gastée.
Le jour d'apres le vent s'abbat, et dans les cieux
Phœbus luit, clair et beau; le souffler gracieux
D'un zephir seullement respire par la plaine,
Qui, d'un bransle mignard, les arbrisseaux demeine,

a. Var. :

Les cerises aussi d'autre-part abbatues
Couvrent tout l'environ; les roses et boutons
Avecq' les autres fleurs, en vain, nous regrettons;

Les feuilles et les fleurs, et du jour de devant
Les nuages espois s'en vont à vau le vent;
Tout est tranquille aux champs; seullement aux vallées
Demeurent quelques eaux qui ne sont escoulées;
Qui causa que ce jour nous ne peusmes chasser,
D'autant que par endroictz on ne pouvoit passer
A pied ny à cheval, pour la grand eau qui baigne
Et limonneuse rend la fertile campaigne;
Ce jour là, sans sortir, nous passames le temps
Au tarot, et au flux, et autres passe-temps.
[Or ayant bien soupé nous allons nous esbatre
Le long de la riviere, où la bande folastre
A sauter à courir s'amuse et prend plaisir
Et à tout aultre jeu qui là se peult choisir.]

LA FESTE DU VILLAGE

AVEC LA DANSE.

Ce pendant, à Beau-val, la fermiere soigneuse
Pour bien nous festoyer ne reste paresseuse,
A parer hault et bas de blancs draps sa maison,
Car le jour ensuyvant c'est le jour sainct Sanson;
Ains sans rien emprunter d'une maison voisine,
Fournit de bancs la salle et de metz sa cuysine,
Et courant çà et là les bras à demy nuds,
Fait choisir par sa court les chappons retenuz,
Delà les gras cochons sont tirez de la tette,
Que pour neant grondant la grand'truye regrette.
On va d'autre costé choisir le gras agneau
Qui cabriolle à bondz au milieu du troupeau,
Ne pensant, la pauvrette et innocente beste,

Au desastre prochain qui menasse sa teste.
Chascun est empesché; l'un d'un trenchant cousteau,
Va faisant des lardons, un autre met dans l'eau
Le chappon esgorgé, pour oster plus à l'aise
La plume d'alentour; un autre or' sur la braise,
Fait le gibier reffaire, or' d'un doz recourbé,
Releve ce qui est dans les cendres tombé.
  Doncques le jour venu, pour tenir la promesse
Qu'avions fait à Pierrot, nous allons à la messe.
En chemin nous trouvons le bon homme fermier,
Qui visitant ses bledz, comme il est coustumier,
Ses heures en la main, desploroit le dommage
Que trois jours paravant luy avoit faict l'orage.
  Le beau manteau tanné, fait à double rebras,
Luy cachoit les genouils et luy couvroit les bras;
Sa jaquette de mesme, et la grosse brayette
Nouée çà et là d'une double aiguillette;
Le bonnet rouge en teste, et dessus le bouquet
De lavande, de thim, de rose, et de muguet.
  Il avoit au costé, vieillement composée,
L'escarcelle de cuir d'y fouiller toute usée.
La baguette en la main, d'une telle façon,
Le bon Pierrot marchoit le jour de sainct Sanson.
Un enfant de quattre ans, avecq' qui il caquette,
Cheminant se pendoit au pan de sa jaquette.
« Bon-jour (dit-il) messieurs, je vous ay bien cognus
Aussi tost qu'aperceu; vous soyez bien venuz!
Je ne vous ay prié de venir à la feste,
Pour estre bien traictez; mais, pour le moins, il reste
Au bon homme vieillard un cœur gay et entier,
Et un visage ouvert pour bien vous festier. »
  Ainsi le bon Pierrot qui son cœur ne desguise,
Librement du passé de son temps nous devise :
Qu'il avoit quarante ans quand il fut espouzé,

Sa femme vingt et huict; comme il fut baptizé
L'an mil cinq cens et un; qu'en ce temps les gensd'armes
Ne ravageoient les champs, qu'alors estoient les armes
Enrouillées par tout, et que des morions
Et des vieils corceletz on faisoit des chaudrons;
Que seurement aux champs le berger menoit paistre
Son trouppeau camuset, par le pays champestre;
Qu'aux champs le laboureur n'estoit point arresté,
Voyant devant ses yeux le soldat aprestè
Le poignard en la main, le sang-Dieu en la bouche,
Avecq' un cœur felon et un regard farouche,
Sa gorge menassant, pour tirer à la fois
Deux chevaux astelez du milieu du harnois;
Qu'allors l'argent ny l'or n'estoient point en usage
Pour parer esmaillé des dames le visage :
[Le veloux, le satin se voyoient rarement
Si non qu'aux grands seigneurs qu'on voyoit seule- [ment
De cela s'habiller; qu'on ne voyoit à l'heure
Le mignon pour s'orner engager sa demeure
Et tout son heritage; on ne voyait aussi
Que la dame de court eust de cela soucy
Qui rajeunist le front, deride le visage
Ny de ce qui durcit les tetins d'advantage.
Qu'or ell's portent au front d'un et d'autre costé
Des œles, seur tesmoing de leur legereté;
Prodiguement monstrant (ô chose inusitée!)
Tout leur sein rehaussé par quelque art inventée.]
Ainsi le bon Pierrot devisant nous menoit,
Et, regrettant le temps, ces contes nous faisoit.
Nous entrons en l'eglise où chascun prend sa place;
La messe nous oyons laquelle se dict basse.
Estant dicte, l'on sort en la place, où bien hault
Verdoyant s'eslevoit un bragard eschaffault,
Sous l'orme du carfour, que les valletz de feste

Avoient là faict dresser, pour rendre plus honeste,
L'endroit, et pour loger les joueurs d'instrument,
A fin qu'ils soyent à l'aise, et plus commodement.
Alentour nous voyons, remplie d'allegresse,
Folastrer et jouer la petite jeunesse,
Qui feroit volontiers le soleil advancer,
A fin que l'heure fust que l'on doit commencer.
La fille ce pendant qui doit avoir la dance,
Impatiente, ailleurs qu'à la dance ne pense,
Et voudroit que chacun du village eut disné,
Affin que le vallet en dance l'eust mené.
Seulette se voyant, songneuse, elle regarde
A fin qu'elle soit propre et gentille et bragarde,
Et souvent se mirant redresse son collet;
Puis Jehan vient la servir qui se dict son vallet.
Pendant nous en allons, attendant la grand'messe,
Desjeuner à Beau-val, où la nappe se dresse
De linge blanc et fin; là se met le jambon,
Le pasté de giblet petri de la façon
De la femme à Pierrot, qui est, sans mocquerie,
Sur tous les patissiers nette en pasticerie.
[Le pasté de chevreuil qu'avions faict apporter,
Ouvert nous faict à tous envie d'en taster
Chacun, sur le vin blanc. Mais pour boire à la troupe
Pleine jusques au bord Pierrot prend une coupe
Dont il vuide le fond : « Or voyez à ce coup,
Dict-il, que je vous ayme et respecte beaucoup! »]
Les cloches ce pendant commencent à sonner,
Et le gros carillon semond de retourner
Les bons parrochiens ennemis de paresse,
Qui ne veullent ce jour, faillir à la grand' messe;
Lors nous sortons de table et retournons au lieu
Où chascun s'assembloit pour servir à son Dieu.
Nous entrons dans le chœur et prenons nostre place

A costé du lettrin; messire Boniface
Qui pour un villageois ne sent point son lourdault,
Debat à toute fin que nous montions plus haut.
L'eau beniste se faict; aprés messire Ambroise
En asperge l'autel, que sagement il baise;
Puis tournant alentour de la nef et du chœur,
En donne à un chascun, qui luy porte l'honneur
Deu à un bon curé par quelque reverence,
Puis passe, et vers le chœur religieux s'advance.
  Pierrot vient ce pendant vis à vis du lettrin,
Et, chantant hautement, le reste met en train;
Son grand filz prend la chappe avecques le vicaire,
Et commence à chanter, comme bien il sçait faire,
Ce pendant qu'au clocher, d'un carillonnant son,
On monstre aux environs qu'il est la sainct Sanson.
  La messe dicte on sort; mais toute la premiere
Sort d'un pas diligent la soigneuse fermiere;
Chascun est de traicter ses amis soucieux;
Sanson court d'un costé, Pierrot n'est paresseux;
Ains d'un habile pas monstre qu'il a envie
De faire bonne chere à nostre compagnie.
[Arrivez à Beau-val nous hastons le disner,
Pour aussitost aprés aux dances retourner.
Nous montons à la chambre où la verde feuillée
Est mise tout autour. Maint bonne herbe meslée
Sur l'aire se respand, rendant une senteur
Qui resjouist le nez et conforte le cœur.
D'une nappe de lin gentiment ouvragée
Jà la table est couverte et proprement rangée
La serviette autour; dessus le gras jambon,
De saulge et de laurier lardé, se trouve bon,
Par ceux qui n'avoient pas (estans de la paroisse),
Voulu manger devant qu'avoir ouy la grand'messe.]
  Tous les cousins venus, on apporte à manger;

Lors chascun aprés nous autour se vient ranger
De la table garnie et Pierrot, qui ordonne
Chascun selon son rang, le bout de haut nous donne.
[Le frere de Pierrot, bonhomme tout cassé,
Conte fidelement les faicts du temps passé;
Comme il a veu le cep courber dessous sa charge,
Portant la grappe aux flancs et vineuse et bien large,
Et l'espy blondissant en si grande foison
Que l'on ne tenoit pas compte de la moisson;
Qu'on brusloit l'heretique, et que la vierge Astrée
Sans retourner au ciel bienheuroit la contrée. [1]
Libre parmi les champs le berger s'en alloit
Et le vacher en paix ses troupeaux conduisoit,
Sans craindre nullement que l'inique gendarme
Le matin ou le soir lui vint livrer l'alarme.
Phlipot vivoit heureux et en toute saison
La paix et le repos estoient en sa maison.
« Mais depuis (ce dit-il) qu'on a veu nostre France
Vouloir changer de foy, de Roy, par l'arrogance
De cinq ou six galeux qui par sermons nouveaux
Ont gasté la pluspart de nos François troupeaux;
Depuis qu'ambition et depuis qu'avarice
Croissant toujours leurs feux (vraye source de vice)
Ont gaigné les plus grands, ruiné les petits
Frustrez d'un doux repos pour leurs seuls appetits;
Qui ores mendiants loing du fer et des flammes
N'ont rien de demeurant que leurs fils et leurs femmes,

1. Je ne puis laisser passer sans le signaler ce brûlement d'hérétiques, qui contribuait à attirer sur le pays les bénédictions d'*Astrée* : Astrée, une des divinités du paganisme! Cependant notre naïf Gauchet, après avoir dévotement communié le matin, et bien déjeûné par dessus, chassoit aux lièvres dans les bois de Retz, où il s'endormait et faisait, lui, l'aumônier du roi, le rêve que vous savez. *O sancta simplicitas!* (P. B.)

Qui pour un humble toict enclos en petit lieu
Ont un buisson pour giste, ou bien un hostel-Dieu;
Depuis que l'estranger, d'inventions nouvelles,
Cerche impost sur impost, gabelles sur gabelles
Et qu'aux despens du peuple il bastit à nos yeux
Des palais eslevez d'un front audacieux;
Depuis que profanans les devotes eglises,
Sous ombre qu'en beau lieu ell's nous semblent assises,
De dedans nous tirons ce qu'un roy fondateur
Poussé d'un saint desir, vouoit au créateur,
Pour y faire bastir (merveilleuse arrogance!)
Au lieu d'un temple sainct un chasteau de plaisance;
Depuis que la Justice a desbendé ses yeux
Et donné la faveur au plus pecunieux,
Depuis que par les champs des soldats court la rage
Qui sans peur, sans pitié le laboureur ravage,
Sans s'esmouvoir du cry que l'innocent enfant
Jette pour sa fureur qui le rend gemissant,
Et sans respecter Dieu, les lois ni la justice,
Font de vice vertu et de vertu font vice;
Nous voyons jour en jour la France renverser
Et sandessus dessous quasi boulleverser. »
  Ainsy disoit Phlipot, et sa femme Pasquette
Tout ainsy comme luy le temps passé regrette.]
  En cependant voicy avecq' deux violons
Dedans la chambre entrez deux jeunes compagnons
En leurs gaillards habits, qui avec leur livrée
Presentent à nous tous mainte targe dorée [1]
Pour recevoir au lieu (bon changement pour eux)
Le teston quelquefois et quelquefois les deux;
Puis pour donner plaisir à toute la brigade,

1. Ces targes sont probablement des pâtisseries, des *tartes* ou des galettes qu'ils présentent à la compagnie. (P. B.)

Le plus dispos des deux voltige une gaillarde, (*a*)
Tandis que le bassin resonne clairement
De l'argent qu'on y met; puis pour honnestement
Sortir de la maison, l'un et l'autre s'advance
Des gaillards valletons, honorants d'une dance
La fille de Pierrot; puis, ayant fait le tour
De la table, trois fois nous donnent le bon-jour.
Leur tour faict, un des deux prend une serviette
La plus fine qu'il peult, pour conduire Jeannette
Fille du bon Phlipot, à qui saulte le cœur,
D'avoir du premier bransle et le prix et l'honneur,
Souhaitant, bien souvent ceste belle journée,
Qu'elle devoit premiere en dance estre menée.
A tant ils sont venus où la belle attendoit,
Qui d'un beau couvrechef sa chevelure ornoit,
Son col d'un collet fin; une belle ceinture
Environnoit ses flancs d'argentine ferrure,
Où bourse et peloton pendilloient d'un costé,
Belle ouvrage de Caen; de taftas camloté (*b*)

a. Var. :

Un peu apres voicy deux jeunes villageois,
Dedans la chambre entrez, avecques le hault-bois,
Qui, vestus bravement; chargez de leur livrée
Presentent à nous tous mainte targe dorée
Pour recevoir au lieu (bon changement pour eux)
Le teston quelquefois, et quelquefois les deux.
Puis, pour donner plaisir, à nostre compagnie
Le plus dispost des deux en volte se manie.

b. Var. :

Environnoit ses flancs, où pend la garniture
De bourse, et peloton faicts d'un velours tout plein
Bel ouvrage de Caen; de taftas à gros grein

Son devanteau reluit; la robe violette
La rend pour villageoise, accorte et joliette.
  D'un teinct clair et brunet est son visage beau;
Les yeux noirs et riants, qui tousjours de nouveau
Font quelqu'un amoureux; la joue vermeillette,
La levre de corail; dessous mainte perlette
Egalement rangée, et ce mont jumelet,
S'eslevant de nouveau, repousse son colet
Alors qu'elle respire. Ainsi marche la belle
Et suyt à petit pas le beau fils qui l'appelle,
Pour la mener au bal où le peuple attendoit,
Et où de toutes parts le monde se rendoit,
Pour voir l'esbatement. Au milieu de la place,
A un rameau feuillu pendent de bonne grace,
Les joyaux desdiez; miroirs, bourses, plotons,
Gants, jartieres, lassetz, sceintures, et cordons,
Et l'escharpe pour cil qui, natif du village,
Dansera plus dispost, plus gaillard et plus sage.
Maint paire de cousteaux, maint panache gallant
Ou d'orfraye ou d'austruche, en l'ær va bavolant.
A tant sur l'eschaffault la musique commence,
De quattre bons haults-bois, qui animent la dance;
Premierement Claudin, marchant de gravité,
D'une cadence juste et d'un pas limité,
Suyt ce son qu'il entend, et la belle fillette
Honteuse vient aprés d'une grace simplette.
  Thibault second vallet, d'assez bonne façon,
Va prendre par la main la fille de Sanson;
Puis Sanson Raulequin va prendre Michelette
Fille du bon Pierrot, assez belle fillette,
Et la meine à son rang; aprés suyt Guillemin
Qui prend reveremment Paquette par la main,
Fille aussi de Pierrot, et puis Gaillard s'advance,
Et meine sa maistresse au milieu de la dance.

[On void, pour faire largue aux danseurs, ce pendant,
Un beau cheval de toille en teste pannadant,
Qui, marchant de costé, se faict voir par la place,
Suyvi de cent enfans ausquels il fait la chasse.] [1]
A tant vient la jeunesse; un chascun peu à peu
Se mettant en la dance environne le lieu.
Là Phlippin amoureux de la belle Florence
Se tue de danser, sans suyvre la cadence,
Ny mesure, ny son; aussi n'avoit-il pas,
Comme Claudin, aprins à faire les cinq pas;
Il brave toutesfois, et mal-habile pense
Qu'au village il n'y a ny en toute la danse,
Qui mieux face à propos; un autre glorieux,
Sandrin fils de Gilbert, cuide danser le mieux,
Qui, venu de Paris au sainct de son village,
Où son pere l'avoit mené pour estre sage,
Au lieu d'estudier, alloit le temps passer
Dessous maistre François, pour aprendre à danser.
Dès villages prochains ores vient la jeunesse
Qui augmente la dance et ensemble la presse,
Et les filles qui sont desireuses de voir,
De trois et quattre lieux viennent à grand pouvoir;
Et les pitaults garçons qui discretz les conduisent,
En termes villageois, avecq' elles devisent.
Le cornet à boucquin ce pendant esclattant
En cent mille fredons, sonne, et va chiquettant
Le bransle solemnel; lors, pleine d'allegresse,
Se met à bien danser la disposte jeunesse;
Mais, entre tous, on void au milieu du carfour,
Les quattre valetons reluire tout autour,
Vestus d'un satin blanc, qui l'honneur de la dance

1. Les quatre vers entre crochets ont été ajoutés dans l'édition de 1604.

Suyvent mieux que pas un le son et la cadance;
L'un fait bien, l'autre mal; l'un dance bien dispos
Gettant son corps en l'ær, mais trop mal à propos;
L'autre marche poisant, qui pourtant ne fait faute,
Et semble mieux danser que cestuy-là qui saulte;
L'un dance de costé qui, sot, va gambadant
Or d'un pied or de l'autre, et puis va regardant
Si Paquette le void; un autre, bien plus sage,
(Ce luy semble) pour voir Janeton au visage
Fleurtise à recullon et, resolu pitault,
Pour l'amour d'elle faict par fois le petit sault.
[Un autre plus folastre et hardy s'esvertue
Qui de bras et de pieds et d'espaules se tue,
Et, de ses gros soulliers ensemelez de cloudz,
Va frappant la mesure et la terre à grands coups.
Là un boiteux mal-propre et mal-duit à la dance
Apreste à rire à tous par sa sotte cadance;
Il en secoust la teste et dict qu'il feroit mieux
Que celuy qui s'en rid, s'il n'estoit point boiteux.][1]
Guillot, qui se void loing de Servaise s'amie,
Contre cil qui la meine engendre jalousie,
Et l'œuilladant souvent d'un sauvage regard,
Semble le menacer de quelque grand hazard.
Sandrin faisant du brave au milieu de la place,
Escharpant son manteau, se faict voir plein d'audace,
Et au lieu d'acquerir (comme il cuide) l'honneur,
De danser bravement, n'acquiert que deshonneur.
[On se mocque de luy et pas un de la bande
Ne l'estime si non rempli d'audace grande;
Il cuide toutefois qu'il soit bien estimé
De tous les regardans, et des filles aymé.]
Michault prend Marion, la tire de la dance,

1. Ajouté en 1604.

Et aprés avoir faict la basse reverence,
Il la baise à la bouche et, cliquetant des dois,
Monstre qu'à bien dancer il ne creint villageois;
Or' il met les deux mains au costé, puis se tourne
Et devant Marion presente sa personne,
Puis ressaultant en l'ær gambade lourdement,
Hault troussant le talon d'un sot contournement.
La fille s'enhardit et son homme regarde,
Et à tout ce qu'il faict de prés elle prend garde;
S'il faict un sault en l'ær Marion saulte aussi;
S'il dance de travers elle fait tout ainsi,
Tant qu'à les voir dancer à tout le monde il semble
Qu'ils ayent recordé leur tricotis ensemble.
  Or Michault ayant faict, suant et halletant,
Son devoir de dancer le bouquet, bien content,
Le livre entre les mains de Marion, puis passe,
Et, la laissant à part, se remet à sa place.
Marion tourne autour et si bien se conduit
Qu'elle vous prend Sandrin que riant elle suyt;
Il luy preste la main comme par mocquerie,
Puis Marion dançant saulte comme une pie.
  Sandrin qui la desdaigne, avecques gravité
Vous dance à la grandeur d'un pas non usité
Aux dances de village et tant et tant s'oublie
Qu'il ne daigne baiser la fillette jolie,
Laquelle sousriant luy livre le bouquet,
Puis reprend pour danser la gauche de Jaquet.
Le beau Sandrin se carre, et de l'œuil faict eslite
D'une qui par ses biens et beautés le merite;
Mais trop oultrecuidé selon son apetit,
Il croit qu'il n'y en ayt que de lieu trop petit.
Il void hors de la dance une belle pucelle
(Comme estant de maison) vestue en damoyselle;
Il s'oste de l'encloz et se porte à l'endroit

D'où la belle de loing la dance regardoit,
Assise prés sa mere et d'autre compagnie,
Arrivez là pour voir la dance bien fournie.
Il la prend par la main pensant bien la mener,
Mais la fille luy dict : « Allez vous promener,
Pour ce coup, mon amy; je n'oserois en dance
Me mettre maintenant; car il faut que l'on pense
Pour voir cest habit noir et tout triste mon œuil,
Mon visage blesmy, que je porte le deuil. »
Lors Sandrin tout honteux et penault se retire,
Dont un chascun se prend esperdument à rire;
Il rentre dans la dance et de deuil rougissant,
La fille de Pierrot en fin va choisissant.
Elle suyt son meneur d'une honteuse grace,
Lequel tout despité se remet à sa place.
La fille a le boucquet qui, ayant fait un tour,
Le presente à Guillot tout confit en amour,
Qui ne la veut quitter premier qu'il ne la baise
Pour se monstrer courtois, sans pourtant que Servaise
En soit jalouse en rien! Or par maint et maint sault,
Il tasche à faire mieux que n'a pas faict Michault;
Il hausse le bouquet et gambadant sans cesse,
Aguigne de travers Servaise sa maistresse.
[Souple de jambe il saulte, et souvent du talon
Les fesses il se bat suivant le violon;
Puis une main puis l'autre au costé, faict le sage,
Et rien n'oublie en tout des vieils traictz de village.][1]
Bref c'est plaisir que voir danser en leur lourdois,
Tant des pieds que des mains, les pitaults villageois.
A tant par le milieu de la dance se porte
Maint joyau desiré par la jeunesse accorte,
Despendu des vallets. Claudin premierement

1. Ajouté en 1604.

En tire le miroir qu'il donne proprement
A celle qu'il menoit, qui honteuse fillette,
L'ayant receu monstra sa couleur vermeillette;
La fille de Pierrot que Thibault conduisoit,
De luy le peloton et la bourse reçoit;
La fille de Sanson, gentille de nature,
Gayement prend en don la plus belle ceinture;
L'autre fille à Pierrot, la paire de cousteaux,
Que luy donna Guillot avecques les cizeaux;
Perrette eut un lacet; Jannette sa cousine
En receut un aussi; un autre en eut Phlipine;[1]
Mais Nicole se deult, qu'ainsi qu'elle esperoit,
Quelque petit joyau pour le moins ne reçoit.
Jalouse elle rougit, et faschée et troublée,
Voudroit n'avoir entré parmy ceste assemblée.
Il y en eut encor' qui rougirent aussi
Faschées de n'avoir un joyau, tout ainsi
Que leurs compaignes ont; et Sandrin, qui s'asseure
Que l'escharpe est pour luy, n'attend qu'à l'heure à l'heure
On la leve du may pour la luy apporter,
Estimant que luy seul merite la porter.
Alors qu'il la void prendre, à saulter il commence,
Faisant mille fleurtis au milieu de la dance;
Il se fait voir à tous; mais trop audacieux
N'est de tous estimé si non qu'un glorieux.
L'escharpe se promeine et Claudin qui la porte,
Dans la dance tournant, grand espoir luy apporte;
Mais il est estonné qu'on la donne à Gaillard,
Gaillard en deux façons, honneste et bon soudart.

1. Telle façon de donner des joyaux s'observe en France et pays circonvoisins. (C. G.)
Il est vraisemblable que, par le mot France, Gauchet entend la province de l'Ile de France. (P. B.)

Sandrin lors déspité pense dans son courage
Sotz et mal-advisez les valletz du village,
Qui sans le respecter comme brave danseur,
Du joyau principal ne luy ont fait honneur.
Toutesfois cestuy-là que le plus on souhaite,
C'est le cocq des garçons, des filles la poulette,
Qui, tenus par les pieds, apportent grand desir
Aux amoureux de voir ceux qu'on pourra choisir,
Des jeunes gens dansans, dont et les biens et l'age
Permette que l'on puisse en faire un mariage;
Et void on bien souvent peu aprés fiancez
Ceux qui d'un tel joyau se sont veuz advansez.
Claudin donne le cocq à Guillot, qui bien ayse
Seroit si l'on donnoit la poulette à Servaise
Qui la receut en fin, dont Guillot bien joyeux
Alaigre saulte en l'ær content et glorieux.
A tant sont les joyaux despartis par la dance,
Sans que Sandrin en soit honnoré comme il pense,
Qui pourtant s'attendoit, n'ayant eu le premier,
D'avoir au pis aller pour le moins le dernier.
D'autres, ainsi que luy, de la dance se tirent
Qui, despits et marris, loing de là se retirent.
D'autre costé l'esteuf au carrefour pendu,
Des joueurs de Villiers est bien tost despendu,
Qui quattre contre quattre, en la plus belle ruë,
D'un batoir bien sonnant envoyent dans la nuë
L'esteuf poussé par l'ær, et d'un bras vigoureux
Tendent tous à ce poinct d'estre les plus heureux.
Le premier jeu fini, d'une main bien hardie
On met en jeu l'escu pour chascune partie;
Là le peuple s'assemble, et void sans respirer,
Et deçà et delà maint beau coup se tirer;
Où sans nous ennuyer faisons longue demeure,
Jusqu'à ce que Pierrot nous dict qu'il estoit heure

De descendre à Beau-val, où de viande exquise,
Couverte nous attend la nappe desja mise.
Arrivez, nous souppons; puis declinant le jour,
Ensemble nous prenons le chemin de Beau-jour.

Le lendemain matin seulet et solitaire
(Comme aymant des forest, et des bois le repaire)
J'entre dedans le fort, la harquebuze en main.
Prenant des grands taillis le plus couvert chemin,
Je fais deux ou trois lieux par la forest espaisse;
Ores, prenant les vaux, les montaignes je laisse;
Ores, dans la fustaye et ores dans l'obscur
Des creux inhabitez, je me porte mal sur,
[Tousjours quoyque c'en soit, un seul pas je n'advance
Que je ne sente au cœur de toy la souvenance,
O ma belle Diane! Et pauvre je ne puis
Pour estre loing de toy soulager mes ennuis,
Si non par ce moyen, quand dedans la ramée
Je grave çà et là ton nom, ma bien-aimée.
Ravy de la façon, j'accompagne mes pas
De regrets, de souspirs, desireux du trespas.]
Quand le long d'un estang, comme déesses belles,
J'aperçoy folastrer cinq ou six pastourelles. (*a*)
En paix paistre je voy leurs camusetz troupeaux,
Et deux jeunes bergers entonnantz leurs pipeaux
Pour les faire dancer. Là, dessus l'herbelette
Doulce comme coton, menue et verdelette,
Commence la brigade et, de leurs pieds legers,
Suyvant le son cognu des deux chantres bergers,

a. Var. :

Où, le long d'un estang, je voy des pastourelles
Saultantes à qui mieux et gentilles et belles.

Ausquelz le poil folet, tesmoin de leur jeunesse,
A peine se monstroit; d'une delicatesse,
S'entremesloit leur teint du poil blond comme l'or
Que l'avare usurier recelle en un thresor.
Je voy que la plus belle, ainsi comme elle passe
Pardevant l'un des deux, soubzrit de bonne grace,
Et croy que n'eut esté honte qui la tenoit,
Elle eut au col sauté du berger qui sonnoit.
Le pastoureau rougist et ne sçait ce qu'il chante
Transporté de l'amour qui le point et l'enchante;
Il tourne l'œuil en bas et n'ose, le badaut,
De peur d'estre aperceu lever la teste haut.
La fillette le void qui, d'une douce œuillade
Conforte le garson qui honteux la regarde.
A tant la dance cesse; or l'autre pastoureau
Honteux moins que cestuy, neantmoins de nouveau
Amoureux devenu de l'autre bergerette
(Qui seconde en beauté ceste-cy plus follette),
S'approche plus hardy, s'efforçant l'accoler;
Mais la fille le fuit et le fait reculler.
Lors il met loure bas et roidement s'advance,
Demandant un baiser, salaire de la dance.
A la fin il la baise; en aprés le pitault
Saulte, comme content, troussant la jambe hault.
Un autre pastoureau de coulleur pallissante,
Jeune, beau, souspirant, devant eux se presente,
Plein d'amoureux soucy qui, tousjours sanglottant,
Pour sa maistresse alloit en ce point lamentant.[1]

1. L'épisode de la fête du village, depuis la page 57 jusqu'ici, figure parmi d'autres pièces, vers et prose, dans un livret des plus rares : LE SANDRIN, *ou verd Galand*. Paris, Du Brueil, 1609, in-8° de 4 et 54 ff., y compris le privilége. On y trouve deux fig. sur bois plusieurs fois répétées. Une réimpression à 106 ex. a paru à Bruxelles (J. Gay, 1863, in-18).

LE PASTOUREAU DESESPERÉ.

ENTREPARLEURS :

CLAUDIN. — FRANCINE.

CLAUDIN.

Las où est ma Dianette [1],
Las où est ma Nymphelette,
Helas où est mon espoir?
Helas est-elle esgarée?
Où s'est-elle retirée,
Ores que ne la puis voir?
Hélas gentilles bergères,
Qui le long dansez, legères,
De ce bel ombrage espois;
En amour qu'estes heureuses,
Pastourelles amoureuses!
Et moy j'en meurs mille fois!
La peine qu'amour me donne,
Fait qu'aux bestes j'abandonne
Mon pauvre esgaré troupeau,
Qui bellant par le rivage,
Témoigne la grande rage
Qui me ronge le cerveau.
J'ay laissé ma maisonnette,
Et ma loure, et ma houlette,
Et ce que j'avois de biens;
Accompaigné, misérable,

1. Cette *Dianette* devient, en 1604, une *Clarinette*.

D'un tourment insupportable
Et de mes deux pauvres chiens.
J'ay couru par les bocages,
Par les champs, par les villages,
Et des monts tout au travers;
Mais las! rien ne se présente
Qui tant soit peu me contente
Par ces incognus déserts.
Par la forest pleine d'ombre,
J'ai passé mainte nuict sombre,
Et mille et mille dangers;
Sans plus, à ma voix débile,
L'escho respond inutile,
Et les oyseaux nuictagers.
Las! je pleindz mon infortune
Et la seulle perte d'une
Qui est mon but prétendu;
Ainsi que la tourterelle,
D'une complainte mortelle,
Gémit son amant perdu.
Helas! je meurs de tristesse.
Ne voyant plus ma déesse.
Las! je meurs cent fois le jour!
Mon ame desconfortée
En est si fort tourmentée,
Qu'elle n'en peut plus d'amour.
Si la pitié quelque force
A dedans la dure escorce
Des arbres rangez icy,
Ils m'enseigneront, de grâce,
En quel lieu, en quelle place
Est mon espoir, mon soucy.
Si doncques pitié vous presse,
Où je verrai ma maistresse,
Je vous supply' dictes-moy!
Hélas c'est ma Dianette!
C'est helas la Nymphelette,
Pour qui je suis en esmoy!

FRANCINE.

Pauvre Berger misérable,
De ton mal insupportable
Comment n'aurions-nous pitié!
Las! nous avons faict espreuve
Combien de mal il se treuve
En une vraye amytié.
Encor' que l'amour te presse,
De ta mignonne maistresse,
Si ne faut-il, tout d'un coup
Laisser là ton pastourage,
Tes champs, ton fertile herbage,
Et tes moutonneaux au loup.

CLAUDIN.

Il ne me chault de richesse;
Bien plus que cela me presse,
L'amour dont je suis espris.
N'usez donc de remonstrance,
Ains me donnez allegeance,
Et m'enseignez ma Cypris.
Jà douze fois sa carriere
A faict la palle courriere,
Depuis qu'ay mon bien perdu;
Mais j'estime peu de perte,
Si je l'avois recouverte,
Que d'avoir tant attendu.

FRANCINE.

Tu metz doncq' ton ame toute
En elle? ô combien je doute
Que tu ne perdes tes pas!
Pour la cercher ne te haste,
Car je croy qu'elle est ingrate,
Et qu'elle ne t'ayme pas.

Dresse plutost ta pensée
Vers quelque fille advancée
Soit en biens, soit en beauté;
Qui soit d'antique lignage,
Et bien riche en pastourage,
Et plus riche en loyauté.
Elle t'est bien peu fidèle,
Et moy je t'ayme plus qu'elle;
Metz-y doncq' ton amitié.
Je suis de maison meilleure,
Aux champs j'ay belle demeure,
Et plus de bien la moitié.

CLAUDIN.

Bien que tu sois Pastourelle
Et riche et gentille et belle,
Si ne veux-je pas pourtant,
Or' qu'ayes tout l'or du monde,
Qu'à toy soit la terre ronde
Changer ce que j'ayme tant.
Puis qu'autre advis tu ne donne,
Pour cercher (je t'abandonne)
Le seul soustien de mes jours;
J'ayme mieux finir pour elle
(Bien qu'elle me soit cruelle)
Et ma vie et mes amours.

FRANCINE.

Quoy doncq' hors de ta pensée,
Ceste fureur insensée
Pour jamais ne sortira?
Lors à moy pauvre Françine
(Bien que je n'en face mine)
De dueil le cœur crevera.
Tu disois tantost heureuses,
Les Bergeres amoureuses;
Non pas celles comme moy,

Qui suis de l'amour esprise
De cestui-là, qui ne prise
Mon amour ny mon esmoy.
Voy, Claudin, voy ce teinct palle,
Voy ma beauté qui s'esgalle
A celle de ta Cypris?
Pense combien d'heritage
J'ay plus qu'elle d'advantage?
Voy mes jardins, mes pourpris!
Endure un peu; que veut dire
Ce mal-gracieux soubzrire?
Où fuis-tu mon pauvre cœur?
Pense-tu que je te laisse
Jusques à ce que je presse
De tes levres la douceur?

CLAUDIN.

Sus, importune Bergere,
Cent mille fois plus legere
Que l'inconstant flot de mer;
Je n'ay de tes amours cure;
Une qui dance, n'endure,
Comme toy pour trop aymer.

FRANCINE.

Pour l'esperance je dance
Qu'un jour j'auray jouyssance
De Claudin que j'ayme tant,
Ore en pleurs je me consomme
Que tu n'es, ô cruel homme,
De mon amour plus content!
Ha! cruel tu me desdaignes,
Et seullement tu ne daignes
D'un baiser me souslager?
Jamais, en nostre village,
Ne fut cognu de cet âge
Un plus mal appris Berger.

Las! moy doncq' pauvre pucelle
Las! moy pauvre Pastourelle,
Las! helas morte je suis,
Ayant perdu l'espérance
D'avoir de toy jouyssance,
Je vas me jetter au puis!

CLAUDIN.

Aymer rien je ne souhette
Sinon que ma Dianette;
Tout en elle est mon soucy;
Plus que toy mille fois belle;
Si pour moy meurs, Pastourelle,
Je mourrai pour elle aussi.

FRANCINE.

Hélas! au moins que je touche
Le doux corail de ta bouche,
Si plus avoir je ne puis.
Est-ce ainsi que tu en uses?
O cruel tu me refuses
Et comme feu tu me fùis!
Laissez ces dances, compaignes,
Laissez ces prez, ces montaignes,
Laissez ces champs, plorez-moi;
Plorez toute la misere
De ceste pauvre Bergere
Qui meurt d'amoureux esmoy.

CLAUDIN.

O Déesse Cyprienne,
O Princesse Idalienne,
Donne à ce Berger secours!
Helas c'est toy, Cytherée
Que mon âme en-amourée
Recerche pour son recours!

D'une devotion grande,
Pour te sacrer une offrande,
Un autel je dresserai,
Où cent mille fleurs esquises,
Pour ornement seront mises
Avec ce que j'offrirai.
Je veux, de ma Bergerie
Te consacrer une hostie,
Du plus blanc et gras agneau;
Et si ne metz en arriere
Ceste devote priere,
Je l'augmenterai d'un veau.
Plustost tout' ma bergerie,
Plustost tout' ma vacherie,
Plustost mes taureaux, mes bœufs,
Plustost ce que je moissonne,
Plustost tout mon bien je donne,
Si tu exaulce mes vœux!
Doncques, courtoise Déesse,
Enseigne-moi ma maistresse,
Enseigne-moi mon soucy;
Ou bien je n'attend que l'heure
Que pour ne la voir je meure
Au fond de ces bois ici.
Où es-tu, ma Dianette,
Où es-tu, ma Nymphelette,
Tout mon espoir et mon mieux?
Ne verray-je plus ta face?
Ne verray-je plus ta grâce?
Ne verray-je plus tes yeux?

Après que le berger eut cessé sa priere,
Plein d'amour et de pleur pour la belle bergere
Qu'il cerche par le bois, désireux de la mort
Comme desesperé, rentre dedans le fort.
D'autre costé je voy la bergere amoureuse,
Parmy les verdz rameaux, demeurer langoureuse,

Esmouvant à pitié les autres, qui autour
Plorantes luy donnoient confort en son amour.
Elle plore sans cesse et là plus ne sejourne;
Ains, palle et souspirante, au logis s'en rètourne.
La brigade la suit, laissant les pastoureaux,
Pour garder ce pendant leurs bestes et troupeaux.
L'un parlant de Francine et l'autre de Loïse,
Ainsi frappez d'amour, entrerent en devise.

LES BERGERS AMOUREUX.

ECLOGUE.

JANOT.

Ha! Perot, je voy bien par cest œuil messager
A peine qui retient ses pleurs et qui ranger
Ne se peult autre part qu'aux yeux de Francinette
(Qui ton amoureux feu pour un autre regette)
Et par ces chaults souspirs tesmoins de ton ardeur
Que cest aveugle Dieu loge dedans ton cœur.
Mon Dieu qui l'eut pensé!

PEROT

Non, Janot, je te jure
Que pour la voir souffrir tant seullement j'endure.
Ce n'est point que je l'ayme, ains c'est que j'ay pitié
De la voir en ce point aymer sans amitié.

JANOT.

Me pense-tu l'apprendre? Hé, Perrot, je te prie
De ne m'en rien celer; en toute la patrie

Il ne se trouvera ni vacher ni berger
Qui desire plustost que moy te soulager.
Qui declare le mal qui au dedans l'offence
Reçoit le descouvrant quelquesfois allegence.

PEROT.

Mais helas, mon Janot, elle ayme, de malheur,
Autant qu'aimer on peult, Claudin ce beau pasteur.
Ne l'as-tu pas bien veu, lorsque toute esplorée
Pour se voir reffuser, est presque demeurée
Sans vie et sans amour? Je ne puis esperer
De la pouvoir jamais à mon amour tirer
Voyant ce que je voy; mais bien que je l'espère
N'en seray-je esconduit de son rioteux père?
Il hait nostre maison. Hé! ce vieillard cassé
De plaider contre nous a-t-il jamais cessé?

JANOT.

Doncq' tire-toy de là, tire-t'en je t'en prie;
Car d'y plus espérer, ce ne t'est que folie.
Que gaignes-tu d'aymer puis que tu ne t'attendz
De parvenir au but où, pauvre, tu pretendz?

PEROT.

Tu parles bien, Janot, mais mon âme obstinée
Ne peult aymer ailleurs.

JANOT.

Mais ton ame obstinée
Ne peult aymer ailleurs! Voilà belle raison.
J'ai quelquesfois esté chetif, en ma maison
Laissant là mes troupeaux sans garde par la pleine;
Pour enfler mes pipeaux, je n'avois plus d'aleine;
Moisis en quelque coing j'avois mes chalumeaux;
Ma houlette esgarée; aussi les pastoureaux
Qui hantent les quartiers de ce moite rivage

N'oyoient plus mes fredons accorder au ramage
Des oiseletz voisins; bref je n'avois soucy
(Pour trop estre amoureux) de ces moutons icy.
Lors Loïse m'aimoit, et lors j'aimois Loïse;
Mais depuis que j'eus veu Jannette, je t'advise
Que j'en fus au mourir; qui, blonde comme l'or
Avoit un beau tetin qui pommeloit encor'.
Ainsi l'autre j'oublie et, d'un amour estrange
Frappé, je ne cessoy de chanter sa loüange :
Ores que celle-cy ne t'ayme nullement,
Peux-tu pas l'oublier aussi facilement
Que je fis celle là?

PEROT.

Non, Janot, ce me semble.
Si j'avois ce bon-heur que de nous voir ensemble,
Pour d'elle recevoir seullement un baiser,
Peut estre mon amour se pourroit appaiser;
Mais helas! je la vy l'autr'hier toute seulette,
Dans ce proche taillis cueillant la violette,
Et moy coüart amant, coüart amant transi,
Je n'osoy m'approcher pour conter mon souci.
Je m'advance d'un pas, puis coüart je m'arreste;
Pour oüir son doux chant mon aureille j'apreste;
L'oyant il me ravit et comme un tronc planté,
Je reste hors de moy quasi comme enchanté.
A part moy je debatz si je dois entreprendre,
(Voyant l'occasion) de la belle surprendre;
Je m'advance à la fin esperonné d'amour,
Luy disant doulcement : « Pastourelle, bon-jour,
He! bon-jour, Pastourelle! hé, mon Dieu, que je touche
(Si plus ne puis avoir) ceste vermeille bouche;
Las je meurs pour t'aymer! — Fuis (dit-elle) d'icy
Bouvier, car je n'ay point de ton amour soucy! »
Laissant allors tomber le butin qu'elle porte
Comme ayant veu le loup, loing de moy se transporte,
Cruelle et desdaigneuse, et, par dedans le fort,
Elle me fuit ainsi que si j'estois la mort.

Las (dis-je) que fuis-tu? ainsi fuit la brebis
Quand elle a veu le loup par les herbeux paistis;
Tout ainsi le poulet, lors que, du ciel descendre
Il void le gloud milan qui vient pour le surprendre;
Devant le tygre ainsi, par le profond des bois,
Fuit le creintif chevreuil; ainsi devant la voix,
Le lievre au pied leger, de la meute suivante;
Ainsi devant l'autour, legerement volante,
La tremblante perdrix! Mais helas! quel esmoy
Te pousse et t'esperonne à courir devant moi?
Las! te suis-je ennemy? retien tes pas, bergère!
Quelque serpent caché dedans ceste feugere
Pourroit bien te picquer; ores que sans souliers
Tu vas d'un pied si viste, ou bien par ces haliers
Tu pourrois rencontrer, bergere desdaigneuse,
Qui t'offense le pied quelque espine fascheuse;
Et moy, si de ton mal l'occasion j'estois,
Aussi tost quelque part pendre je m'en irois.
Mais non plus ne s'esmeut la bergere arrogante,
Que feroit un rocher pour la vague fuiante.
Lors je la laisse en paix, et moy d'autre costé
Je commence à me pleindre, à la mort arresté;
Et seul, par la forest, j'efforce de mon ame
Tirer le souvenir de si cruelle Dame :
Mais je ne puis, Janot : helas! si l'amitié
Qu'ensemble nous avons t'adoulcit de pitié,
Je te pri' mon Janot, racompte luy ma peine;
La sçachant, il faut bien qu'elle soit inhumaine,
Qu'elle ait un cœur d'acier, la nature d'un ours,
S'elle ne prend en gré mes loyalles amours.

JANOT.

Perot, ne doute point que pour toy je ne face
Ce que peut un ami pour te mettre en sa grace.

PEROT.

S'ainsi le faits, Janot, je te veux advancer

De tout mon bien plustost pour t'en récompenser.
Pour erres, de bon cœur, dés l'heure je te donne
Mon flageol bien-aimé, que jamais à personne
Je n'ay voulu donner, pour estre de hault prix,
Et venu de Bicheon, ce Pasteur bien apris
A enfler la musette et qui s'est faict cognoistre,
(Non sans cause) des chants et des Pasteurs le maistre.
Au Dieu Pan forestier, qui de nos champs a soin,
Pour toy, j'immoleray trois agneaux au besoin;
Si que, tousjours heureux, tu puisses mener paistre
Sans galle et sans claveau, ton beau troupeau champestre;
Que tes champs herrissez, au temps de la moisson,
Remplissent tes greniers, et d'argent ta maison.

Là, parmy leurs devis, les pastoureaux je laisse,
Rentrant dedans le creux de la forest espaisse;
Là je sens l'ombre fresche, où la belle verdeur
Des branchages rangez empesche la chaleur
Du soleil estival, où l'aure soefve et douce
Parmi les verdz rameaux, amiable, se pousse
D'un murmure plaisant. De ce qui est au bois
Tout se repose à l'ombre, et seullement la voix
De la cigale on oit, qui par la forest coye
Essourde le vallon, et le mont et la voye.
[Estant passé plus oultre à l'ombre des fousteaux
Je trouve devisans deux autres pastoureaux,
Qui racontoient entre eux le mal et la souffrance
Que partout maintenant endure nostre France [1].

1. Cette transition et l'Eclogue sur les malheurs de la France, qui la suit, ne se trouvent que dans l'édition de 1583.

ECLOGUE.

MICHAUT. — PHLIPPOT.

MICHAUT.

Que veult dire, Phlippot, cest importun orage
Sans relasche, duquel nous esprouvons la rage?
Il semble que le ciel, l'ær et la terre et l'eau
Veulent se rassembler en un chaos nouveau.
Au village l'autr'hier une rude tempeste
De ma pauvre maison emporta tout le feste
Lorsque j'estois aux champs; où je vy de mes yeux
Trois chesnes qui sembloient s'eslever jusqu'aux cieux
Qu'un aquilon cruel, d'un gosier effroyable,
Versa pieds contremont brulants dessus le sable.
Lors mon pauvre troupeau en un tas s'assembla
Et tout ainsy que moy de froide peur trembla;
Mes deux chiens tant hardis, desnuez de courage
Quitterent le troupeau pour gaigner le village;
Mes cheveux herissez se dresserent alors
Et la palle frayeur m'engela tout le corps.
Sous un orme je fuis que la rude tempeste
Cuida deux ou trois fois renverser sur ma teste.
Des montaignes couloient les grands deluges d'eaux
Arrachans de leurs pieux les pins et les ormeaux.
Tout ainsi qu'aux costeaux où repaist esloignée
(Au son du flageolet) une troupe lainée,
Qui tout le long du jour a repeu sans danger,
Pour le bon guet des chiens et le soin du berger,
Ayant à l'impourveu du hault de la montagne
Veu descendre le loup fuyant vers la campagne;
Vous voyez à grands bonds devaller de roideur
Tout le troupeau tremblant, où le chasse la peur,

Esgaré çà et là, et la troupe meslée
Pour s'esloigner du loup descendre à la vallée.
Ny plus ny moins, Phlippot, je voyais à l'envers
Venir de hault en bas mille torrens divers,
Qui ravageant l'honneur des champs et des prairies
A grands flots ont noyé deux ou trois bergeries,
Qui ne pouvant à temps regaigner la maison
Sont aux champs demeurez avecques le poisson;
Mesmes (tant grande estoit des ravines la rage)
Nous avons veu noyé la plus part du village.

PHLIPPOT.

Ce n'est rien que cela, mon amy, ce n'est rien;
D'un orage plus grand je t'asseureray bien.
Quoy donc', tu ne sçais pas l'effroyable tonnerre
Qui plus en plus grondant ravagea nostre terre,
Renversa tous nos bleds, abattit le clocher
De l'Eglise, où chacun s'estoit allé cacher?
Tourbillonnant autour, il brisa la vousture
Et droict dessus l'autel se fit faire ouverture.
Là le peuple assemblé pour appaiser les cieux,
Voyant driller le feu s'escria tout poureux;
Là la veufve Jacquet, qui faisoit sa demeure
Prés de moy, de frayeur accoucha tout à l'heure;
Le valet de Sanson, pensant estre sauvé,
Dedans tout roide mort tomba sur le pavé;
Et en sortant dehors voloit de telle sorte
Qu'en cent mille morceaux esmormella la porte.
Le cousin de Berthault relevant un fossé
Avecq' son compagnon tout mort fut renversé.
Le tonnerre, l'esclair et le vent et la gresle
D'une estrange façon se broulloient pesle mesle,
Et si peu qu'il restoit de grappes et de fruict
Par ce malheureux temps est demeuré destruict.
Les superbes torrents et les roides ravines
Ont faict ès environs mille et mille ruines;
Avecq' leur roide cours à-val ont emporté
Trois ou quatre maisons. On voyoit d'un côté

Se porter sur les eaux les coffres et les tables
Et avecq' les moutons les huis et les estables.
Dans le bers (ô pitié!) tendrement gemissant
Parmi les flots cruels on voyoit maint enfant
S'en aller à val l'eau d'un cours espouvantable,
Pour neant le plorant la mere miserable.
Les chevaux arrestez au bout de leur licol
Se trouvoient dans l'estable estranglez par le col;
Bref en nostre quartier l'impetueuse rage
Des grandes eaux ont faict un extresme dommage.
N'est-ce pas grand'pitié? hé! qui n'auroit horreur
Oyant tant seulement racompter le malheur
Qui nous est advenu?

MICHAUT.

C'est Dieu qui nous menasse
Et qui d'un bras iré vivement nous pourchasse,
Afin que cognoissions que seul il a pouvoir
De punir le Chrestien, qui ne faict son devoir,
De cognoistre combien est grande son offense,
De cognoistre combien est grande sa puissance.

PHLIPPOT.

D'autre part nous voyons, mesme devant nos yeux,
Le soldat arragé, ravageant furieux
Tout ce qu'à la sueur de sa pauvre famille
Le pauvre paysant gagne avec sa faucille.

MICHAUT.

Je puis bien le sçavoir. A ces Pasques j'avois
Six beaux jeunes aigneaux que soigneux je gardois
Pour vendre et faire argent, du quel je pourrois vivre
Attendant les moissons; mais j'en suis bien delivre.
Encores n'est-ce tout; à la mauldite gent
Au partir, malgré nous, il fault bailler argent.
S'en allans l'autre jour ils prindrent ma jacquette
Et le beau cotillon de ma pauvre Paquette;

Ils me ravirent tout et vuides de raison,
Me menassoient encor de brusler ma maison.

PHLIPPOT.

Je te diray, Michault, encore d'advantage.
Ils estoient bien trois cents l'autr'hier en mon village,
Dont y en avoit sept pis que loups enragez,
Qui estoient chez Martin nostre maistre logez.
Ils y furent huit jours. Pas un d'eux ne demande
Que perdrix, que levraux, que faisans pour viande;
A la prochaine ville ils envoyent au vin
Et de dire : j'en ay ! c'estoit chanter en vain.
Des agneaux, des cabris, de toute la volaille
Ne laissa rien qui soit ceste faulse canaille.
Encores n'est-ce tout. (O quelle cruauté !)
Et les pieds et les mains ils luy ont garotté
Et à force de coups au bonhomme ont faict dire
Où estoit son thresor, puis aprés ce martyre
(O mon Dieu quelle horreur) mes cheveux herissez
Pour l'execrable faict à mon chef sont dressez !
Sa fille qu'il avoit à Perrin fiancée
Tour à tour les meschans devant luy l'ont forcée.
O les braves soldats ! ils disent toutesfois
Defenseurs du public combattre pour les loix,
Combattre pour garder le droict de la patrie !
Autant à l'ennemy comme à eux je me fie.
Ils mourront pour leur Roy ; mais ce sera bien tard,
Car ils vont pour le guain et non pour le hazard.
Tel hault en bas armé, en guerre vray novice,
Doit faire tant au Roy comme au peuple service.
S'il trousse une Sang-Dieu, s'il faict le sourcilleux,
Si d'un grave propos il renie les cieux,
D'un parler contrefaict s'il tempeste et s'il tance,
Il n'a point son pareil (ce lui semble) en la France.
Terre, helas ! creve-toy, et nous monstre nos Roys
Defenseurs du public et des Dieux et des Loix,
Qui d'un si doux repos bienheurant leur patrie
L'ont veu florir en paix tout le temps de leur vie !

Rends-les nous maintenant, afin que de rechef
Du malheur eminent deschargent nostre chef.
Ha! c'est chanter en vain, car la grandeur divine
Par un juste courroux a juré ta ruine,
O France miserable! Et de son puissant bras
Veut fouller ton audace et ton nom mettre bas.
Las! maintenant tu voy sur les rives de Loire
Ton propre nourriçon triompher de ta gloire;
Tu voy le Languedoc encontre toy armé
Et resolu, des tiens, à la perte animé;
Et le Reïstre noir semé par la campaigne,
Lequel de ta despouille enrichit l'Allemaigne.
Tu voy par le pays mille et mille estendars
A la perte acharnez voler de toutes pars;
Tu voy, qui est le pis (ô quelle dure guerre!)
Mille temples tant beaux boulleversez par terre,
Que tes bons Roys defuncts, meus de devotion,
Et d'un zèle tant sainct, tant bonne affection
Avoient à grands despens faict bastir à l'antique
Pour recevoir dedans le peuple catholique;
Mais helas! maintenant les Ministres nouveaux
Mesprisant le lieu sainct, y logent leurs chevaux.
Sans larmes, je ne puis, ô France misérable,
Raccompter ton meschef qui n'a point de semblable!
Voyant de jour en jour ta ruine augmenter,
D'autant comme autrefois on t'a veu surmonter,
En prouesse, en grandeur et en toute excellence,
Toute autre nation; quand ce seul nom de France
Faisoit à l'estranger (tant estoit merveilleux!)
Le visage pallir et dresser les cheveux;
Gaignant, toujours heureuse, avecq' une grand' gloire
Contre tes ennemis quelque brave victoire!
Mais, hélas! maintenant au plus fort du danger,
Trop foible te sentant, tu cours à l'estranger;
Secours à celuy-là, chetifve, tu demandes,
Qui de tes bras nerveux a veu les forces grandes.

MICHAUT.

Aussi tu ne vois plus en ce pauvre quartier
Tu ne vois plus d'autels à ce Dieu forestier,
Ce Dieu aux pieds de Bouc; aussi par les prairies
Plus souvent sans pasteur tu vois les bergeries.
Où est Belin (Phlippot) et Bicheon, que les bois
Ont entendu chanter et fluster tant de fois?
Mais las! où est le temps que parmi les florettes
Nous conduisions en paix nos douces brebiettes,
Lorsque le miel couloit des chesnes porte-glands,
Que nos troupeaux refaicts sans peur alloient paissans;
Que le loup fameliq' serré dans sa tanniere,
N'effrayoit les enfants de sa gueulle meurdriere;
Que les pastis herbus d'une espoisse verdeur
Rendoient l'herbe une nuict demi-pied de hauteur;
Où nos bœufs, nos taureaux et nos vaches fécondes
Paissoient jusqu'au genoil au rivage des ondes,
Que les prez deux fois l'an rendoient à plein grenier,
Au lieu d'un cent de foin deux cents au mestayer;
Que d'une large main la blediere Deesse
Rendoit au moissonneur de bled grande largesse.
La nesle, ny l'ivray', ni autres grains meschans
Au lieu de bled n'estoient regermez dans nos champs;
Le peuple sainct et bon, devot et catholique
Suivoit des peres vieux la trace plus antique;
Le fils avoit du pere et la vie et la foy,
Et n'eust changé pour rien son Prince ny son Roy;
Sans croire aux Apostats dont la troupe mutine
Nos champs et nos maisons et nos temples ruine,
Tousjours, tousjours ayant imprimé dans le cœur
Mourir plustost cent fois que suivre tel erreur.
Bacchus chargé de fruict nous rendoit en automne
Au lieu d'un petit caque une bien grande tonne,
Lorsque le cep tortu, courbant sous le fardeau
Rendoit au vendangeur le plus souvent un seau.
T'en souvient-il, Phlippot? maintenant advortée
Ne rend en un arpent quasi qu'une hottée.

Nous pauvres pastoureaux sommes contraints aussi
Ne boire que de l'eau en ce village ici.

PHLIPPOT.

Où est le temps Michault, qu'à la Saincte Cecile
Nous faisions, toy et moy, nostre feste de ville;
Quand la fille à Sanson, ce riche laboureur
De la premiere dance eut le prix et l'honneur?
Ha! il t'en souvient bien; la fillette honteuse
Dançant la teste bas estoit ton amoureuse.
Je le sçay bien, Michault; car je vy bien un jour
Qu'au jardin de Bicheon tu luy faisois l'amour.
Aussi tu luy donnas une belle ceinture
Laquelle avoit d'argent la boucle et la ferrure.
Alors n'avions-nous pas, chez Sandrin ton cousin,
Pour un double tournois une pinte de vin?
Et quand nous avions beu, retournions à la dance
Toy menant ta Jeannette, et moy menant Clemence.

MICHAUT.

En cependant, Phlippot, que nous parlons d'aimer,
Vois-tu point le soleil qui se plonge en la mer?
Desjà des monts haultains la perruque orgueilleuse
On ne void plus blanchir; jà la troupe soigneuse
Des autres pastoureaux ont laissé les herbis,
Et remènent au tect leurs boucs et leurs brebis;
Les chartiers à pas lents reviennent au village,
Leurs chevaux et leurs bœufs lassez du labourage.
Allons; car sur le tard quelque loup pourroit bien
Nous embler un mouton, que nous n'en verrions rien.] [1]

1. Nous avons noté plus haut que cette Eclogue où Gauchet a trouvé des accents émus pour pleurer les malheurs de la France, a été supprimée dans l'édition de 1604. L'auteur l'a remplacée par le discours du Chasseur et du Citadin, précédé de six vers, qui encadrent ce morceau tant bien que mal dans le cours du poème.

Passant plus outre j'oy (me semble) Remondin
Qui, s'en allant au bois, rencontre un citadin,
Dont l'un blasmant les champs, l'autre blasmant la
Devisent reposez sur la terre fertille. [ville,
Moy, desireux d'ouïr, je me tiens viz à viz
Pour escouter de près leurs discordants devis.

DISCOURS

DU CHASSEUR ET DU CITADIN,

PAR LEQUEL EST DISPUTÉ LAQUELLE EST LA MEILLEURE OU LA VIE DES CHAMPS OU CELLE DE LA VILLE, ET PAR LEQUEL ON POURRA APPRENDRE LA CONDITION DU GENTILHOMME CHAMPESTRE ET CELLE DU PAYSANT AYSÉ.

LE CITADIN.

Dieu te garde, chasseur, qui par ces forestz creuses
Oses bien affronter les bestes plus affreuses,
Et suyvre celles-là qui fuyantes de peur,
Courent pour s'eslongner de ton chien gallopeur,
Qui, rompu du travail, vas abregeant ta vie
Pour avoir celle-là d'une beste suivie.
Quel plaisir y prends-tu? j'aimerois mieux choisir
Quelque desduict plus seur, quand j'en aurois loisir.

LE CHASSEUR.

Citadin mon amy, qui te plais à la ville
Comme en un paradis, qui de jambe inutille
Vas battant le pavé de fange tout couvert,
Où cent fois tu te plais, plus que sur un pré vert,
A suyvre tes procez de longueur infinie,
Qui bien plustost qu'à moy t'abregeront la vie,

J'aymerois mieux, aux champs, suivre le doux plaisir
Que peut honnestement l'homme de bien choisir.

LE CITADIN.

N'as-tu jamais oüi le proverbe qui chante :
Heureux est cestui-là qui dans les villes hante,
Et qui, le plus souvent, sa résidence y faict?

LE CHASSEUR.

J'estime cestuy-là bien heureux tout à faict
Qui les troubles ne void, les envies, les haines,
Les meurdres, les debatz, dont les villes sont pleines;
Et plus un ær mal sain rempli d'infection,
Qui ne peut engendrer rien que corruption,
Dont les humeurs, au corps le plus souvent troublées,
Rendent de maux divers vos villes accablées.

LE CITADIN.

Et quel grand heur aux champs pourriez-vous bien avoir
Plus que dans les citez? je voudrois le sçavoir.
Où est doncques l'endroit où des hommes la vie
Ne se trouve subjecte à quelque maladie?
Où le meurdre, où l'envie, où le sanglant discord
Ne facent leur quartier, et regner leur effort?
Les hommes sont conduits aux villes, à bien faire,
Et par les mœurs d'autruy, de vice se distraire.
Cestuy-là qui peut-estre en Dieu ne pense point,
Est par un le creignant dedans son ame espoint,
Et recoignoist après que l'homme n'est point homme
Qui sans religion, tout son âge consomme.
Entrez dedans un temple, et voyez un amas
De catholiques vrais prosternez contre bas,
Offrir leurs oraisons avecq' la face blesme;
Qui seroit cestui-là qui ne feroit de mesme?
Tous les jours vous avez les beaux temples ouvers
Pleins de monde, et aux champs vous les avez desers;

Tout le long du matin le service n'y cesse,
Et la semaine (à peine) avez vous une Messe ;
Vivants en barbarisme, et qui presque ignorez
Comme il convient servir cil que vous adorez.
Parmi nous la justice en son devoir retient
L'homme qui desbauché de Dieu ne se souvient.
Et vos nobles qui sont plus tirans et corsaires
Que ne sont des Chrestiens les plus grands adversaires?
Qui rendent leurs subjects et leurs voisins aussi
Pauvres et mal'heureux sans aucune merci?
Qui font des petits Rois par les foires champaistres,
Et parmi les marchés se rendent tousjours maistres?
Le pauvre paisant vous fait largue à Monsieur
Qui (tel devoir qu'il face) encor' tremble de peur
D'avoir de son baston une lourde descharge,
Si Monsieur au passer n'a la voye assez large [1].
D'autre-part le soldat ravage vos maisons ;
Perd vos biens et vos vins, vos foins et vos moissons ;
Va vos femmes forçant, et vos jeunes pucelles,
Si à ces malheureux ell's semblent assez belles;
Bref vous n'avez un jour qui se puisse passer,
Sans qu'un nouvel ennuy vous vienne embarrasser.
Dans les villes on est encloz en asseurance,
Parmi nombre d'amis, avecq' qui l'on despence ;
Si dans vostre maison de l'ennuy vous sentez,
Mille plaisirs dehors vous sont representez.

LE CHASSEUR.

Comme quoy Citadin?

LE CITADIN.

Comme en un jeu de paulme ;
En un palais peuplé des cent parts du Royaume ;
En quelque beau jardin où, libre on puisse aller
Pour s'esbattre au billard ou s'esbattre à bouller,

1. Cela est fort commun en Normandie.

Chez un de ses amis où, sous un coy silence,
On manie le flux, la prime, ou la sequence.
Qui a quelque maistresse, il la va gouverner
Pour quelquesfois le coup sous la robbe donner.
Ou bien vous en allez où le bal se presente,
Où vous voyez danser la volte et la courante.
Parfois vous en-allez vostre esprit contenter
A voir le Pantalon ou le Zani saulter,
Avecq' un rouge habit cousu d'une venue,
Le dos hault, le col bas, une barbe pointue
Voir caresser sa femme et n'oser pauvre sot,
De peur d'estre battu, desserrer un seul mot.
Bref en la ville on void tousjours quelque allegresse,
Et subject de bannir de nos cœurs la tristesse.
Oultre ce nous avons les bons vins de Coussi,
De Grave, de Champaigne et d'Orleans aussi ;
Nos jardins sont la halle et nostre boucherie
C'est un bon cabaret ou la rotisserie.

LE CHASSEUR.

Qui voudroit bien despeindre un Epicurien,
Ou pour le moins ses mœurs, certe il n'y manque rien.
Osté la pieté dont tu fais quelque instance,
Qu'avez vous aux citez pour Dieu que vostre pance?
Au vent tous ces plaisirs ! je n'en fais point d'estat.
L'email d'un beau pré vert et son plaisant esclat
Resjouit plus nos yeux, par sa couleur gentille,
Que tout ce que l'on peut songer d'aise à la ville.
Nous ne saurions tourner nos yeux en aucun lieu,
Que nous n'y remerquions les merveilles de Dieu.
Dessus voz ordz pavez qu'avez-vous que la fange,
Qui infecte vos cœurs d'une odeur trop estrange?
Nous, outre que nos champs sont si bien bigarrez,
Nos cerveaux sont d'odeur soefvement inspirez.
Le gergon des oiseaux, seurs hostes de nos haies,
Font retentir l'echo qui loge en nos fustaies ;
L'homme chargé d'ennuis, voire jusqu'à la mort,
Va parmi leurs beaux chants chercher son reconfort.

LE CITADIN.

Le paysant niais trouve sa maisoncelle,
Ainsi que tout oiseau trouve sa cage belle,
Et les champs en tout temps plaisants et bien parez
Quand ils sont du trenchant du coutre labourez.
Si au chant d'un oiseau par fois il se contente,
Et bien, pour tout effect, c'est un oiseau qui chante;
Aux villes nous avons violes et haults-bois
Bien plus resjouissants que les oiseaux des bois;
Nous avons le plaisir des voix, en la musique,
Qui par assez d'endroitz parmi nous se pratique;
Nous avons des oiseaux aux cages enfermez,
Plus que ceux de vos bois mille fois estimez :
Nous avons le tarin, le pinçon, la linotte,
Et le chardonneret chantant diverse note;
Et le gay rossignol nous donne passetemps
De sa gentille voix qu'il desgoise en tous temps.
Pour tapis nous avons maint boutique fournie,
D'orfevres et grossiers de richesse infinie ;
On ne sçauroit tourner les yeux de nul costé
Que l'on ne soit ravi de quelque grand' beauté.

LE CHASSEUR.

Parmi tant de beautez la chasteté n'habite :
Beauté sans chasteté c'est louange petite.
C'est aux champs que l'on void la saincte chasteté
Dessous pauvres habitz, mais pleins de netteté;
On ne void parmy nous la palle jalousie;
Celle nous ne trompons que nous avons choisie;
Librement nous voyons nos femmes deviser,
Sans qu'un jaloux soubçon nous vienne malaiser.
Les maux veneriens, et tel sale bagage
Ne viennent point loger aux maisons de village;
L'amour y est sans fard, simple sans fiction,
Plus conduit par honneur, que par affection.
Que si l'affection quelquesfois y opère,
Elle naist du vouloir du pere et de la mere,

Et ne prend guere pied qu'au jour que, mariez,
Ils sont absolument ensemble appariez.

LE CITADIN.

Ce sont sottes amours! ces amours mal menées
Sont de vent s'ell's ne sont au vif enracinées,
Et meurent aussi tost qu'un cœur indisposé
En a receu le feu, de glace composé :
Ce qui vient en un jour est plustost perissable,
Mais ce qui vient en trois est longuement durable :
L'arbre en un an venu, souvent meurt l'an d'aprés,
Et, s'il vient à porter, la mort le suit de prés.

LE CHASSEUR.

Nous n'usons point icy de telle rhetorique;
Aux villages ainsi l'amour ne se pratique;
L'amour n'est point aux bourgs ny aux villes plus fort
Que cestuy-là des champs qui tient jusqu'à la mort.
Icy ne m'a l'amour (Citadin) amené :
Si j'avois, de mon chien, ma beste destourné
J'aurois plus de loisir de te faire icy bande;
Mais il m'en fault aller, car l'heure me commande.

LE CITADIN.

Arreste un peu, chasseur; donne moy seullement
Une heure pour encor' deviser librement;
Aprendz moy je te prie et me declare en somme
Les plaisirs que peut prendre aux champs le gentilhomme.

LE CHASSEUR.

Séons nous doncq' icy, tandis que ton cheval,
Mené par ce garçon, ira paistre en ce val.
Bien que desja je deusse estre au bois pour conduire
Mon chien ains que mon cerf dans son fort se retire,
Je te veux tenir pied et dire en peu de mots,
Le plaisir que peut prendre un homme de repos,
Je dy le noble tel que peult estre mon maistre,

Qui d'un antique sang et noble a prins son estre.
En premier lieu, doit estre assise sa maison
Sur un lieu qui luy soit bien aquis par raison [1].
Que s'il bastit au lieu qui au pauvre appartienne,
Jamais n'en partira le malheur, t'en souvienne;
Car d'un bien mal-aquis sur le pauvre niais,
Le troisiesme heritier ne jouyra jamais.
Son logis soit tourné vers la part où l'aurore
Sort des bras de Thyton [2], à fin qu'elle redore
De ses rayons le ciel, et des rayons aussi
De celuy qu'elle guide hors du monde obscurcy.
Que le front en soit beau [3], long de trente brassées,
Orné de quattre, ou cinq, ou six belles croisées,
Où quattre chambres soient d'une belle grandeur,
Ouvertes à propos, quinze pieds de haulteur.
Que le subtil maçon à chascune desrobbe
Le secret cabinet, avecq' la garderobbe,
Fournis d'honneste meuble et de licts advenants
Pour coucher les valletz des amis survenantz.
Chasque chambre ait du moins sa croisée et demie
Au levant, d'aultre part une entière, bastie
D'un carreau qui ne sente un avaricieux,
Et qui ne sente aussi son homme ambitieux.
Au noble il est tousjours besoin de modestie [4],
A fin qu'avecq' son bien il mesure sa vie.
Ses greniers spacieux soient si bien cimentez
Qu'ils ne soient ny de rattz, ni de souris hantez;
Une aire bien polie et assez d'ouverture
Pour deffendre les bledz de moite pourriture.
Au bas sa salle soit grande moderement
Et plus longue que large, haulte suffisamment;
Que deux croisées soient jusqu'au hault de la salle

1. Le gentilhomme ne doit bastir sur une terre mal acquise.
2. Le front d'un logis champestre doit estre tourné au soleil levant.
3. Comme doit estre basty le logis du gentilhomme.
4. Le gentilhomme ne doit estre sans modestie.

Du costé du levant, qui assez bas devalle
Pour s'acoulder dessus sans par trop se haulser,
Ny aussi pour les grands trop avant se baisser.
C'est assez d'autre-part que deux demy-croisées;
Car la pluye et le vent prennent là leurs brisées.
Une despence au bout, pour cela retirer
Que l'on veult loin des mains plus friandes serrer.
Que la cuisine soit de la salle eslongnée
D'autant que la despence est large, et que l'allée
Qui la ferme, conduise et meine tout d'un pas
Et aux chambres en hault et à la cave en bas,
Par un propre escailler contigu de la salle,
Et de l'autre costé, par la viz qui devalle.
Soit l'entrée au milieu, si qu'on puisse empescher
De deux boutz, le volleur s'il vouloit approcher.
Au levant, et midi, prés de la cheminée,
Double ouverture soit en ovalle tournée,
Où vous ferez bastir, pour maintz petits oiseaux,
Une maison d'arcal composée en rezeaux.
Là le chardonneret, le serain, la linotte,
Le pinçon, le tarain, desgoisants mainte notte,
Aux plus melancholics esgairont les espris,
Du chant qu'ils ont du ciel et de nature apris.
Au dehors vous ferez quelque petit estage
Où ils pourront sortir (non pourtant de la cage)
Pour s'esplucher aux rais d'un Phœbus gratieux,
Allors qu'au temps d'hyver il esclaire les cieux.
Vous pourrez pratiquer, auprés de la cuisine,
Une salle d'hyver, où l'on souppe et l'on disne
Hors des efforts des vents; car on se chauffe mieux
En un endroit serré qu'en un lieu spatieux,
Où, durant le grand vent ou l'importune pluye,
En quelque honneste jeu l'homme se desennuie.
  Que son corps de logis enferme d'une part
Sa basse court par hault, toutesfois à l'escart
Separée d'un mur, qui n'empesche et ne garde
Qu'on puisse voir par tout, à fin d'y prendre garde;
Aussi pour empescher que vache, ny pourceau

N'approchent le logis ; car cela n'est point beau
De voir si prés de vous et la fiante et l'ordure,
Au lieu d'un beau tapis hault et bas de verdure.
Que nombre de poiriers là dedans soient plantez ;
Car ils chargent souvent aux lieux qui sont hantez.
Icy ses granges soyent, et là ses escuries ;
D'un costé son pressoir, d'autre ses bergeries,
Ses estables pour mettre et le porc grasselet
Et les grands bœufs en gresse et ses vaches à laict.
Plus prés de son logis ses seliers il bastisse,
De peur que le valet yvrongne ne s'y glisse ;
Mais en lieu creux et sec, à fin que les cerceaux
Ne s'esclattent pourris par la moiteur des eaux ;
Bref que rien ne defaille en son propre mesnage.
S'il veut bons serviteurs qu'il leur donne bon gage ;
Car un bon serviteur soigneux et diligent,
A son maistre faict croistre et les biens, et l'argent ;
Le mauvais au contraire augmente sa ruyne,
Appetisse son bien, amaigrist sa cuisine.
Qu'un colombier preside au milieu de sa court [1],
Bien peuplé de pigeons patuz, et à bec-court,
Qui en toute saison lui sera profitable,
Et fournira le jour de six pigeons sa table.
Que quattre mille francs soit tout son revenu.
Un beau plant bien assis et bien entretenu [2],
Ou (si la vigne croist dessus son territoire)
Qu'il ait de bons complants pour avoir de bon boire [3],
Des soigneux vignerons qui provignent souvent,
Et durant le temps sec labourent bien avant.
En un pendant il faut que soit sa vigne assise,
Regardant le midi et hors du vent de bize.
S'il veut avoir bon vin qu'il plante loing à loing ;
Il en aura plaisir, s'il en a quelque soing.
S'il a quelque lieu vague où les rocz et l'arene

1. Le colombier doit estre au milieu de la court.
2. Plant de pommier.
3. La vigne doit toujours regarder le midi.

Empeschent le labour, là face sa garenne[1].
S'il la veut bien peupler il fault qu'il fasse cas
D'avoir un bon clappier long de vingt et cinq pas[2],
Et douze de largeur; que chat, marthre, ny foine
N'y puisse mettre pied; qu'il ait nombre d'avoine
Pour nourrir ses conins, quand les longues froideurs
D'un rigoureux hyver nuisent aux belles fleurs;
Qu'il face, par dedans alentour, des estages
Jusqu'à trois l'un sur l'autre, et petits maisonnages
Pour les meres loger; à fin que seurement
Ils facent leurs petits et leur acouchement.
Qu'il amasse aux deux bouts deux grand's buttes de [terre;
Là le conil se plaist à gratter, et s'y serre
Le tendret lapereau, lors qu'il ne tette plus,
Pour se sauver du chault et de l'hyver perclus.
Deux masles loing a loing soient liez d'une chesne
Pour les meres potir, quand amour les deméne;
Car les masles trouvant les petits, de leurs dents
Les tuent et souvent les mangent là dedans.
Dix meres en feront par an trente douzaines;
Et le jour qu'il les font, le jour mesme sont pleines.
Alors que les petits ont atteint les trois mois,
Il les faut enlever et les porter au bois
Où est votre garenne, et là, prenants croiscence,
En un an vous aurez conilz à suffisance,
Dont vous ferez par an un fort beau revenu,
Et dont sera le croc encore entretenu.
Le genievre et genest font la garenne bonne[3];
Car aux conilz bon goust, et l'un et l'autre donne;
Mais qui veut conserver sa garenne, une fois
Il fault faire la chasse aux renards et putois[4];

1. Une garenne doit estre assise en lieu sablonneux et pierreux.

2. Moyen de faire un clappier.

3. Pour avoir de bons conils, il faut que la garenne soit abondante en genevriers et genets.

4. Pour conserver une garenne il faut prendre toutes les bestes puantes.

Car s'ils mettent le pied en garenne peuplée,
Ils vous l'auront au bout de deux ans despeuplée.
Quand vous en voudrez prendre, ou pour vendre ou manger,
Il vous faut des panneaux et lieu pour les ranger,
Et tendre de droict fil ; si vous prenez des meres,
Donnez leur liberté ; mais tuez tous les peres[1].
Gardez vous d'y tirer que sur loups ou renards,
Ou martres ou putois ; tendez de toutes parts
Pieges et traquenards pour les bestes qui nuisent,
Et qui non seullement les garennes destruisent,
Mais la campagne aussi ; bien plus, en vos maisons
Ils desrobbent poullets, cocs d'Indes et oisons.
Qu'en lieu commode il ait son estang, qui fournisse
La carpe, le brochet, la perche et l'escrevisse[2] !
Qu'il ait des prés assez pour nourrir ses chevaux,
Ses vaches et ses bœufs et ses laineux troupeaux ;
Ses bois puissent par an lui fournir son chauffage[3].
Je n'oubliray qu'il faut qu'il ait un bel herbage
Pour quinze ou vingt juments de taille de courtault,
Qui portent tous les ans[4] ; l'estallon grand et hault,
Sans vice et bien taillé, qui ait, en son jeune âge,
En plus d'une bataille esprouvé son courage[5].
Qu'il est aise de voir un poulain de trois ans[6],
De la taille du pere, enfonçant par les champs
Une viste carriere avecques telle adresse,
Que l'oiseau mieux vollant n'a point plus de vistesse !
Il rid dedans son cœur de le voir bien taillé,
Ouvert sur le devant d'un gris noir pomaillé ;
Le crein qui, sur le col, en ondes se compose,

1. Qui veut avoir une garenne peuplée, il faut laisser moins de masles qu'on pourra et n'y tirer point du tout que sur les bestes nuysibles.

2. Un estang est necessaire pour le mesnage, et des prez à suffisance pour la nourriture du bestail.

3. Le gentilhomme des champs ne doit acheter son bois.

4. Herbage pour un haras.

5. Comme on doit choisir un bon estallon.

6. Perfections d'un jeune cheval.

Un gros œil my-dehors qui jamais ne repose,
Ains est tousjours au guet; le regard de travers,
La teste haulte et sèche et les nazeaux ouverts;
Une aureille pointuë incessamment mouvante;
Les augetz bien vuidez, une bouche advenante
Qui, d'une escume blanche abreuvant tout le mordz,
Au gré du vent joura sortante de dehors.
Il voit la jambe aprés et forte et sèche et platte,
Un pied ny dur ny tendre; une queüe qui batte,
Et traine jusqu'à bas; un ventre modéré,
Court de corps et bien rond et proprement serré;
Le trot grave et leger, et qui semble, superbe,
Vouloir braver gaillard et la campaigne et l'herbe;
Sur tout la crouppe belle et le hannissement
Qui témoigne un grand cœur qui du pere ne ment.
Voyant ce beau poulain d'une taille si forte[1],
Et à l'âge qu'il fault qu'il travaille et qu'il porte,
Montrer desjà son cœur par un battement fier,
Et ronfler sous la main d'un modeste escuyer,
Estre fort pour porter le travail de la guerre;
Du haras il le tire; en l'estable il le serre,
Et petit à petit, taschant à le dompter,
Sans trop le rudoyer, il le duit à porter.
Que s'il void qu'il se face et compose à la bride,
Il luy donne un bon mordz et luy mesme le guide,
Sonde son naturel, pour puis aprés sçavoir
S'il le fault par douceur ou par rudesse avoir.
La beauté du cheval et la bonne espérance
Qu'il a de la bonté, luy font par excellence
Faire un harnois tout neuf. Ny la soye, ny l'or
N'y sont point espargnez, ni la façon encor.
A la testiere on void mainte riche bouffette
Qui donnant bonne grace au cheval, s'entre-gette.
Le coursier jà tout fier de se voir harnaché[2],
Compose mieux son pas; le frein nouveau, caché

1. Le moyen de dresser un jeune cheval.
2. Grand cœur de cheval.

Dans la bouche blanchist; le nazeau souffle, et pousse
Une espoisse fumée et, sans qu'il se courrouce
Contre frein n'esperon, il semble seullement
Qu'il est fasché qu'il n'a ses pas plus librement,
Et voudroit courageux que celui qui le guide
Luy laschast quelque peu d'advantage la bride.
L'escuyer entendu[1], voyant la gayeté
De son jeune cheval plus qu'à demy dompté,
Rumine en soi comment il fault qu'il se comporte
Pour avecques bon soing l'adextrer de la sorte
Qu'avant qu'il soit trois mois, il le rende naïf,
Sans qu'il soit ny ruant, ny mordant, ni restif.
Premier au petit pas, par la longue carriere
Il va le conduisant[2]; si la jambe legiere
Oultre le gré du frein advance plus qu'il fault,
Il luy laisse achever la courbette ou le sault,
Sans que, le rudoyant, il veuille contredire
Au gaillard naturel du cheval qu'il admire.
Quand il void à la fin que de bonne façon
Il sçait, comme par cœur, sa premiere leçon,
Ses premiers rudimentz, genereux, il mesprise,
Et de luy mesme s'offre à plus haulte entreprise.
Il veut forcer le mordz, et la main du picqueur
Qui le tient en estat, et resserre son cœur;
Or ne pouvant avoir plus libre son allure[3],
Son ventre il bat des pieds; dessus la terre dure
Il imprime ses fers, et marchant de costé,
Il maschotte le mordz qui le tient arresté.
A lent et petit pas le long de la carriere,
Le picqueur le conduit jusques à la barriere,
Puis, luy tournant le front, le laisse aller le pas,
Et luy laschant un peu la bride, il ne veult pas
Le tenir si subject qu'il ne trotte à son aise,
Affin qu'à son marcher il s'esgaye et se plaise.

1. Description d'un bon escuyer.
2. Dextérité d'un escuyer pour dresser un cheval.
3. Ardeur du cheval.

A ce beau trot il volle, admirant la vigueur
De son jeune cheval qui tempeste d'ardeur,
Et semble demander au maistre, par son geste,
Liberté de courir; mais encor' il l'arreste,
Et par tels changements, dextrement le conduit,
Et or' à s'advancer, or' à tarder le duit.
Le voyant à la fin obeyr à la bride,
Il lui donne le pas par la carriere vuide,
Et puis après le trot, puis le grand trot encor',
Et, luy laschant enfin la bride aux bosses d'or,
S'il void qu'au grand galop genereux il s'advance,
Il le laisse partir de toute sa puissance;
Mais au bout de vingt pas il vous l'arreste court,
Le rendant despité qu'à son aise il ne court.
En fin estant au bout de la carriere platte,
L'escuyer tourne court, puis le frotte et le flatte,
Luy laissant prendre vent. S'il void que le cheval
Dansant, veuille advanser sa course tout à val,
Il luy permet le pas, puis à coup lasche bride,
Et d'un coup d'esperon à l'autre bout le guide.
Voy-le-là galopant roidement, vivement;
Et le vent violent s'enfuit plus laschement!
Dans le ciel vous voyez ondoier la pouldriere,
Qui cache le cheval et l'homme et la carriere.
Aussi tost que parti l'on s'estonne, voyant
Jà le cheval au bout, à son mordz s'esgayant.
  Aprés ce coup d'essay l'escuyer le mignotte,
Et, du plat de la main l'encolure luy frotte;
Bien content le remene et, sage, au petit pas
Il le promene, à fin qu'il ne froidisse pas;
Et puis une autre fois en rond il le manie
Ore à gauche, ore à droict; et rien ne luy desnie
Ce poulain de grand prix, qui semble, sans rigueur,
S'efforcer faire plus que ne veut le picqueur.
Il le dresse tantost à faire la passade,
Et ores la courbette, et en fin la ruade;
Ore à volte il le fait manier à propos,
Et non à contre-temps comme sage et dispos;

Le rendant à la fin si bien dressé, qu'il pense
Qu'en l'Europe il n'y a cheval de telle essence.
Mille escus est son prix, et resould apar-soy
Ne s'en deffaire point si ce n'est à son Roy;
Car il espere un jour qu'en quelque bonne affaire
Il le pourra sauver des mains de l'adversaire.
Le Gentilhomme encor' n'est point bon mesnager
S'il ne faict, au midi, quelque ruche loger[1]
En quelque lieu bien propre, où l'abeille bien sage
Puisse faire sa cire et son petit mesnage,
Loing du bergail paissant, et bestes qui pourroient
Fouller aux pieds les fleurs dont elles tireroient
Et la cire et le miel[2]; que le vent ny l'orage
Ne les puisse fascher de leur chifflante rage;
Car ce foible animal, au moindre vent qui soit,
Bien loin dedans les ærs perdu s'emporteroit.
Que la sauge, le thim, l'hisoppe et la lavande,
Et surtout le piment que l'abeille demande,
Y soient plantez espoix, à fin qu'ils n'ayent soing,
Ny la peine d'aller se pourchasser au loing.
Qu'ils ne soient loing du bord d'un ruysseau de fonteine.
Ils hayssent la bourbe et la puante aleine
Et toute ordure infecte; aussi cest animal
Est d'un cœur genereux, belliqueux et royal.
Estant, comme je dis, leur maison ordonnée,
Un essein en rendra quattre autres chasque année[3];
Proffit qui vient de peu, mais qui avecq' le temps
Rend aysé le pauvre homme en six ou en sept ans.
Si quelque ruche gette et que l'essein tournoye
Bruissant dedans l'ær; pour le remettre en voye
De revenir, il faut un bassin resonnant
Pour l'attirer alors qu'il monte bourdonnant;
Que s'il s'opiniastre et quelque part se huche,

1. Le gentilhomme n'est bon mesnager s'il n'a des mouches à miel.
2. Comme il faut poser les ruches.
3. Tel vaisseau de mouches peut rendre quattre esseins en un an.

De melisse il faut oindre une nouvelle ruche,
Et la porter, qui peult, par quelque invention,
Au dessus du monceau de plus d'un million.
Là si le Roy premier bien sage s'y vient rendre,
Le reste après viendra dessous sa place prendre.
C'est plaisir que de voir ces fillettes du ciel[1]
Aller et revenir pliantes sous le miel
Qu'ils ont deçà, delà, cueilly par les florettes
Tant qu'en peuvent porter leurs foibles æslerettes.
Les unes ont le soin de recevoir le faix;
Les autres de remplir leurs greniers desjà faicts;
Et le Roy, qui preside au milieu de la bande,
Branslant les æslerons, semble qu'il leur commande.
Leur cas est si bien faict et si bien compassé,
Qu'il semble qu'une main sçavante y ait passé.
Vous voyez par compas leurs petites chambrettes
Faictes de cire vierge et polies et nettes;
Un point ne passe l'autre et l'homme admire et croid
A peine qu'une mouche ait basti ce qu'il void.
Le matin sur le bord de leur petite entrée,
Lors que le temps est frais et l'eau par la contrée,
Vous jugez, à les voir, qu'ils ont un grand ennuy
Qu'Apollon par ses raiz n'apporte un bel essuy.
Ardentes au labeur, et, d'un branslement d'esle,
Semble contre le temps vouloir prendre querelle;
Et au premier rayon qu'Apollon leur depart,
Vous voyez en un coup cest esquadron qui part
Et s'abandonne en l'ær, comme si la lumiere
Du soleil leur avait defermé la barriere.
Comme quand, le matin, le malsoigneux vallet,
Ayant tardé d'abbattre aux pigeons le vollet,
Lors qu'il le vient ouvrir vous voyez à grand presse
Les pigeons en sortant accuser sa paresse;
Ainsi, chiches du temps, ces abeilles font voir
Combien il leur desplaict quand il vient à plouvoir,
Lors que, d'un son bruyant, ont les voit avollées

1. Diligence des mouches à miel.

En moins d'un tourne main prendre au ciel leurs vollées.
Toutes n'ont autre soin et ne brusle leur cœur
Qu'emplir leur magazin de suave liqueur :
Sçavantes du futur, que la grande froidure
Ne leur permettra pas de cercher leur pasture;
Et tandis que le temps est bon pour amasser,
Sans travail un moment ell' ne laissent passer.
Paresseux fayneant[1] ! qui languis en la sorte
Qu'il te convient cercher ton pain de porte en porte,
Encore que ton doz robuste puisse bien,
Et tes bras bien nerveux amasser quelque bien,
Aprendz, marault, aprendz ta leçon de ces mouches,
Qui sont aux faineants comme toi si farouches[2],
Qu'approchant de leurs toicts elles te poursuyvront
Comme indignes de vivre et loing te chasseront!
Car la nature apprend à ces petites bestes
Les choses qui leur sont contraires et molestes.
Or alors qu'Apollon commence, en se cachant,
A dorer un beau soir, les Indes du couchant,
Vous les oyez d'un bruit qui fremist et murmure,
Sembler chanter les loz du grand Dieu de nature,
Et le remercier de leur bien amassé;
Puis à coup vous oyez ce murmure passé.
S'il advient quelquesfois que deux nouveaux esseins
Se rencontrent en l'ær et qu'ils ne soyent voisins,
Vous les voyez un temps, comme en un vent la paille,
Tournoyants dedans l'ær, demander la bataille.
Les deux Roys attisez de genereuse ardeur,
Reluysants en beauté, surpassants en grandeur
Leur esquadron suyvant, s'efforcer de surprendre
Leur ennemy tout prest de battre et se deffendre :
Chacune s'asseurant le cœur et l'aiguillon,
Disposent dedans l'ær leur petit bataillon;
L'ær resonne bruyant comme bruit la tempeste

1. Advertissement aux paresseux.
2. Les mouches à miel hayssent naturellement le paresseux et faineant.

De vingt trompes de chasse à la mort d'une beste ;
Ou comme, estans deux camps au combat aprestez,
Les trompettes font ouir l'assault de tous costez.
En fin le plus hardi, d'invincible courage
Donne dans l'ennemy, qui de sa part fait rage
De se deffendre aussi ; de ce premier abort
Un grand nombre s'en void qui de l'ær tombe mort,
Espoix comme la gresle alors qu'un fier tonnerre
Tempeste dedans l'ær et fait trembler la terre.
Qui void cela s'estonne, admirant le grand cœur
En un si petit corps plein pourtant de vigueur.
Opiniastrement ambitieux de gloire,
Ces deux camps font effort d'emporter la victoire,
Au combat acharnez, et ne cesseront pas
Que vainqueurs ou vaincus ils ne tombent à bas,
Faisant au chef contraire et à toute sa suite
Prendre de tous costez honteusement la fuite.
  Qui veut ce fier combat promptement arrester
Il faut plein les deux mains de poudre en l'ær jetter[1],
Et alors vous verrez eschanger leur cholere
En une peur, doutants quelque orage severe,
Qui souvent maistrisant ce debile trouppeau,
L'emporte bien avant et le jette dans l'eau.
  Alors qu'un beau soleil les esmeust, à grand presse
Vous les voyez aller combattre la paresse
Et driller dedans l'ær d'un esclat reluisant,
Qui resjouyt les yeux du maistre paysant.
  Or quand quelque freslon entre dans leurs logettes
Pour en piller le miel[2], ces petites avettes
D'une grande cholere aiguisent leur valleur
Et toutes d'un accord assaillent ce volleur.
Un bruit se fait alors plus grand que de coustume ;
L'alarme est au dedans ; ce larron qui presume
Estre bastant assez pour veincre leur effort,

1. Si deux esseins viennent à se faire la guerre, il les faut séparer en jettant de la poudre en l'ær.
2. Les frelons mangent le miel.

Ne pouvant en sortir à la fin tombe mort ;
Et de maints coups encor (bien qu'il n'ait plus de vie)
Ces felons oiseletzs passent leur fele envie ;
Puis au milieu posants leur ennemy, font voir
Aux compagnons absentzs l'effect de leur devoir ;
Et chascun tour à tour à mesure qu'il entre
D'un courage invaincu luy cravante le ventre.
Ces petits animaux ne sont jamais espris
Des traicts de Cupidon ny des feux de Cypris [1] ;
En composant leur miel et façonnant leur cire,
Ils font main petit corps, qui tantost l'æsle tire,
Tantost un pied remüe, et tantost s'eslevant
Peu à peu sur ses piedz, s'en volle avau le vent.
Alors que vous sentez que vos ruches poisantes
Ne sont pas pour porter plus de miel suffisantes [2],
En un soir il les faut chasser discretement
Dans un autre vaisseau bien frotté de piment,
Où estants dextrement et seurement conduites,
Ell' empliront encor leurs logettes petites
De miel en moins d'un mois, vous faisant admirer
Comme on peut tel proffit de leur peine tirer.

LE CITADIN.

Le Gentilhomme doncq' peult-il prendre la peine
De s'amuser aprés cette mousche vilaine
Pour si peu de proffit?

LE CHASSEUR.

Celuy qui ne fait cas
De peu, tant peu que soit, ne s'enrichira pas.

LE CITADIN.

Comme l'on dict : le jeu ne vaut pas la chandelle.

1. Les mouches à miel ne s'eschauffent jamais de l'amour.
2. Moyen d'enlever le miel des ruches.

LE CHASSEUR.

Un escu tous les ans de rente? j'en appelle[1].
Cela certainement vaut bien qu'un paysant
Y mette peine et soing; il luy est bien duisant
Quelquesfois pour payer une part de sa taille,
A quoy pour satisfaire il faut bien qu'il travaille.

LE CITADIN.

Je te quitte, chasseur. Je n'avois point apris
Que d'un essein de mouche on eust fait un tel prix.

LE CHASSEUR.

Voylà que c'est; quoy doncq ceux qui hantent la ville
N'en sçavent-ils non plus[2]? Citadin mal-habile,
Quoy vous mangez le miel et vous ne sçavez pas
D'où il vient, comme il vient sans y mettre les bras?
Entre nous, vous avez le bruit de ne cógnoistre
Comme on seme les bledz, comme ils viennent à croistre,
Comme ils sortent en feuille et se viennent hausser;
Comme aprés en espic on les void herisser,
Et puis comme, plus meurs, le grain en or se change,
Et le met on aprés arangé dans la grange.
J'ay quy dire autresfois à un certain bourgeois
Que dans terre on faisoit des trous avec les doigts,
(Qui de rire pourroit avoir la patience?)
Et qu'on mettoit dedans, grain à grain, la semence.
Or je veux achever pour plus ne t'ennuyer,
Le mesnage des champs sans en rien oublier.
Trente vaches il faut pour faire un bon mesnage[3],
Et vingt paires de bœufs propres au labourage,

1. Une bonne ruche vaut quatre livres de rente.

2. La plupart des habitans des villes ne sçavent comme se faict le miel, ny mesmes comme on seme le grain.

3. Nombre de bestial que doit avoir le gentilhomme moyennement riche.

Qui travaillants au joug, ne laisseront pourtant
D'aller et en grandeur et en gresse augmentant.
Le bœuf despence peu; voyla pourquoy je prise
Et tiens le mesnager d'affaire et d'entreprise,
Qui s'en sert au labour; car il ne leur faut point
Ce qu'il faut aux chevaux, pour bien les mettre à poinct,
Comme selles, colliers, culasse, couverture,
Brides, testieres, mordz de grande entretenure;
Et, outre que l'on a ceste commodité,
On en tire d'argent plus qu'ils n'en ont cousté,
Apres avoir servy. Ce pendant on exerce
Les jeunes à tirer le roullet ou la herse.
De vingt porcs il convient qu'il couvre son pallier,
De cinquante chappons fournisse son poullier,
Et d'un grand nombre aussi de poulles bien fecondes,
De cocz d'Indes, de paons, et d'oyes vagabondes;
Qu'il ayt un beau troupeau de moutons et brebis,
Qui toute sa maison entretienne d'habitz,
Et puisse avoir au croc de sa cuysine grasse,
De quoy les jours de chair de la semaine il passe;
Mais sur tout il luy faut un serviteur soigneux,
Qui ne soit point larron, yvrongne, desdaigneux;
Qui sur le reste ayant de la maison puissance,
Aura l'œil qu'il ne soit au maistre fait nuisance.
Qu'il ait pour son plaisir dix et huict chiens courans,
Un bon vallet pour eux, qui soit des mieux allans,
Qui bien sçache embouscher une trompe esclatante,
Bon œil pour recognoistre et une voix plaisante.
Aussi doit-il avoir l'autour et le lanier,
Six ou huict epaigneux et un bon faulconnier.
Le gentilhomme, ayant tout ce bel esquipage,
Et prez de ses costez une femme bien sage,
Qui n'a pour ses voisins des hommes chiquanneurs,
Ny son domaine prez de cil des grands Seigneurs;
Telle condition n'est-elle pas heureuse?
Le maistre que je sers a maison plantureuse,
Et où rien ne deffault de tout ce que j'ay dict,
En oultre il a partout accez et bon credit.

LE CITADIN.

Ouy, mais les paysants ne sont pas tous de mesme.

LE CHASSEUR.

Ils sont heureux s'ils n'ont une indigence extresme;
Ils vivent de fort peu et sont aussi contens
Que ceux qui aux citez pensent avoir bon temps.
Pourveu que le soldat avecques sa main croche,
Despourveu de pitié, de ses confins n'approche;
L'homme des champs qui a cent ou six vingts vergers
De terre, est bien aysé s'il est loing des dangers
Desquels les champs sont pleins; mais il est necessaire
Qu'il soit bon mesnager et soigneux en affaire.
De six vaches à laict estant amesnagé
Et de quattre bons bœufs; s'il n'a rien d'engagé
Il vivra comme un Roy, prenant toute la charge
De son petit labour; et du reste qu'il charge
Sa soigneuse Cathin. Son fils aisné sera
Conducteur du harnois, celuy d'aprés aura
La charge du bergail; ses filles bien aprises
Par la mère, seront à besongner commises,
Ores à nestoyer la maison et ranger
Le mesnage poly; tantost à respurger,
D'un balay tout usé, leur petite salette,
Qui (bien qu'ell' ne soit grande) est tousjours propre et nette;
Ore à tirer le laict, ore à traicter les veaux,
Ore à donner le son aux porte-lard pourceaux.
Dans leur petit closet planté de peu de chose
Fors que de choux cabuz, de bourrache, bugloze,
Poireaux, percil, oignons, oseille et espinars,
Ils prennent le rebut de ce qui est espars.
Des grand's feuilles de choux non encore fennées,
Et avecques le son, sur le feu sont tournées:
Tout va bonbouillonnant jusqu'à ce que bien cuit,
Il soit en paste espoisse, ou potage reduit.
Un porc en peu de temps, prend gresse à suffisance,
Dont le bon homme emplit son saloir, puis sa pance.

Rien ne se trouve là qu'on ne mette à proffit;
Ce qui n'est bon pour l'un, pour un autre suffit,
Et de tout leur bon soin il n'est rien qui ne torne
A quelque utilité, que raison tousjours borne.
Ils ont mesmes tel soing à faire proffiter
Le peu de bien qu'ils ont, qu'on leur void apporter
(N'ayant autre besongne en la cour dequoy faire)
Force fiens, pour gresser leur terre et la reffaire,
Afin qu'à la moisson ils cueillent tant de grains
Que tous les deux costez de leur grange en soient pleins.
Mesmes ils daignent bien, et ne sont point si lasches
Qu'ils n'amassent la bouze et des bœufs et des vaches,
Pour, dessus le fumier augmenter le gressin,
Qui croist de jour en jour par leur vaillant dessin.
Tandis doncq' que ses filz et ses filles soigneuses
Travaillent de leur part, ses mains non paresseuses
Il charge d'une serpe ou d'un courbe tranchet,
Et dans son petit plant il void si rien dechet.
Il prend plaisir à voir croistre ses belles entes
Greffées de sa main et ja de fleurs plaisantes,
Luy promettre, qu'encor il soit vieil, et grison,
Il en boira du jus quelque jour à foison.
Il void d'autre costé ses hayes bien plantées
De fresne, couldre, espine, en haults arbres montées,
Dont il pourra tirer des fagots et cerceaux,
Pour se chauffer l'hyver et cercler ses tonneaux.
Si par son champ il voit quelque inutile pierre,
Il la prend et à part en un tas il la serre;
Il contemple son bled qui, ja luxurieux,
Couvre toute la terre et resjouyt ses yeux.
De là continuant sa promenade gaye,
Il voyd' son petit pré qui de cent fleurs l'esgaye;
De là, dans son herbage il va voir son trouppeau,
Qui ne chomme non plus de bonne herbe que d'eau;
Peu plus haut ses moutons et ses grasses portieres,
Qui paissent à pied sec dans les proches bruieres.
De leur laine il s'habille et n'est point en danger
D'aller dedans les bourgs et villes s'engager

Au marchant survendeur; bien content en son ame,
Il va benissant Dieu qu'en ses vœuz il reclame,
Luy suppliant qu'ainsi qu'il luy pleut advanser
Ses bledz, en beaux espicz il les daigne hausser;
Que ses troupeaux ne soient accueillis de la peste,
Et que sa large main puisse garder le reste.
Dessous l'ombrage frais quelquesfois (s'il est las)
Il s'arreste une espace et prend là ses esbas
Sans offenser personne, où, tandis qu'il repose,
Le faict de son mesnage aux yeux il se propose;
Ou (si sans soin) il oit le rossignol qui dit
Les louanges de Dieu que l'athé contredit.
Il croit qu'il tient de luy ceste voix charmeresse,
Pour bannir de nos cœurs toute morne tristesse,
Et qu'il ne luy a point eslargi ceste voix
Pour la perdre inutile aux cavernes des bois,
Et n'en donner plaisir qu'à l'écho, qui redonne
Le mesme son du son de tout ce qui resonne.
Ayant là quelque temps escouté sa chanson,
Il acheve son tour, revient à la maison,
Trouve desjà Cathin qui dresse son potage,
Et ses filles qui ont achevé le mesnage.
En son metz le premier il a son plat de choux
Cuits avecques du lard ny salé ny trop doux;
Pour son service il a le pan de costelette,
Et pour son dernier mets la petite galette.
Si c'est au temps d'esté, toutes sortes de fruicts
Ne luy sont espargnez, venants de l'arbre ou cuits.
Si pour les survenants leur viande est faillie,
Ils mangent pour tous metz la pasteuse bouillie;
Que si les poix sont meurs ou les febves, ils font
Espargne d'autres metz; s'en passent s'ils n'en ont;
Faisants, par ce moyen, fort legère despence,
Et vivants toutesfois avecques suffisance.
Les festes que l'on chomme apres avoir prié
Le puissant Dieu, sans qui rien n'est approprié
Ny bien mis en effect, chantant il s'achemine,
Pour passer la vesprée à la maison voisine;

Ou avecq' un compere, avecq' lequel il fait
Discours de son mesnage et de son petit faict,
Ou des tailles peult estre, et tandis ils controllent
Le mesnage voisin que (si bien) ils extollent [1],
Ou mesprisent (si mal); et lors, en leurs devis,
Ils donnent jugement par leur meilleur advis :
Le moyen de reffaire une terre lassée;
Comme il la faut semer fumée, ou terrassée;
Quel temps, quelle saison est propre pour fumer;
Quel temps, quelle saison est propre pour semer;
Si en Croissant [2], si non; si au chef de l'Automne
Ou si en la saison que la Chevre nous donne.
Thienot aprend Colin ; Colin aprend Thienot,
Et, de tout leur discours, ne s'en perd un seul mot;
Et, combien qu'entendus au faict de leur mesnage,
L'un et l'autre pourtant s'en retourne plus sage;
Et n'ayant sur le cœur rien que joyeuseté,
Ils s'en revont chantant chascun de son costé,
Sans que rien en l'esprit les genne ou les travaille
Que l'excez des soldats et l'excez de la taille.
De leurs champs paternelz satisfaicts et joyeux,
Du bien de leur prochain ils ne sont envieux;
Pensants que, si leur père a de cela peu vivre,
Il ne doit plus de bien en ce monde poursuyvre.
Il n'oit le tabourin qui, a un subit assault,
Le vient sur la Diane esveiller en sursault;
Chagriné de procez il n'eut oncques à faire
D'advocat ny de clerc; l'usurier mercenaire
Ne le tient accroché; ny l'homme de mestier.
Pour luy faire credit, ne l'a dans son papier.
Il prend plaisir à voir son bergail saoul de paistre
Qui retourne des champs, ses moutons recognoistre
La bergere pucelle et la suyvre flattant,

1. Ellipse un peu forcée : le mesnage voisin qu'ils extollent s'il est bien tenu, etc. (P. B.)

2. Il s'agit du croissant de la lune. — Le chef de l'automne est le commencement de l'automne. — La chèvre, c'est le capricorne : décembre. (P. B.)

Affin quelque butin ils aillent emportant,
Soit pomme, poire, ou pain, pour les duire à la suyvre
Lors que la sombre nuict à ses ombres nous livre.
Il les conte une à une et vient à s'esjouyr,
Que leur ventre est plein d'herbe et de gresse le cuir.
Il void dedans les bois revestus de verdure,
Mille simples exquis (miracle de nature!)
Qui l'attirent à croire et tenir pour certain,
Que Dieu, le Dieu puissant, non un simple destin
Nous a ces beaux herbiers planté par les fustayes,
Pour repurger nos corps, consolider nos playes,
Chasser le mal de teste, et les fievres qui font
Par un chault excessif degouster notre front.
Pour ce fait il cognoist la plante de bethoine;
Il remarque de là la sechante aigremoine;
Il void là le sanicle avecq' son verd esclat,
Et le bugle delà qui se traine tout plat.
Avec du sein de porc il mesle ces deux plantes,
Les fait bouillir ensemble en flammes non ardentes;
En façonne un unguent duquel, s'il est mestier,
Il guarit ses blessez sans ayde de barbier [1].
Que s'il avoit moyen, pour playe plus mortelle [2],
Il prendroit la vervaine, aigremoine, morelle,
Bethoine, pimprenelle, et du plantain aussi
Chascun une poignée, et en feroit ainsi :
Les ayant bien lavés dedans une eau bien nette,
Il les feroit secher en une serviette,
Tremper en du vin blanc; puis le jus il mettroit
Dans un poislon d'airin, que, quand il bouilliroit,
Il y adjousteroit quatre onces de raisine,
Autant de cire vierge; et de therebenthine
Bien fine, demi-livre; avecq' un peu de laict
D'une femme, alaictant un masle enfantelet.
Sur un feu non ardent il cuiroit sa matiere,
Et puis quand il verroit toute l'humeur arriere,

1. Bon unguent pour couppures et blessements.
2. Unguent pour apostumes.

Remuant sans cesser, le tout il tireroit
Du feu puis, attiedi, de mastic il mettroit
Quatre onces, bien en pouldre, et encores un peu
Feroit il rechauffer le tout à petit feu;
Puis voyant qu'à bouillir tout a faict il commence,
Il l'osteroit du feu (qui, par sa vehemence,
Et la therebenthine et le mastic cuiroit
Si fort que, comme pierre il les endurciroit),
Puis remuant le tout (comme c'est la coustume)
Il auroit de l'unguent très bon pour aposthume.
  Il prend au mois de may, des l'heure qu'il cognoist
Le beurre estre en vertu, et la fleur de genest,
De rosmarin, de saulge, et d'absinthe romaine,
Le tendron de l'hyeble et de la marjolaine;
Puis bouillant tout cela deux heure' à petit feu,
Il en faict bon unguent qui ne couste que peu,
Pour gouttes, pour foullure, et pour le mal de dentz
Et purge avecq' cela l'aposthume au dedans[1].
  Pour la peste il cognoist l'eaulnes au grand feuillage,
L'ulmaire, l'angelique et l'oseille sauvage,
L'amere scabieuse, et la ruë qui fait
(Prise en temps) qu'un venin perd du tout son effect.
Il trouve par les bois et prez la morgeline
Dont le diable (dit-on) va mordant la racine;
La tormentille, aussi l'anith, le scordion
Dont il fait, au besoin, sa composition[2].
Il n'y a sur la terre herbe qu'il ne cognoisse,
Pourveu qu'és environs de ses champs elle croisse,
Tant pour guarir les siens de cent sortes de maux,
Que pour garder de mal ses privez animaux.
  Que si le fin renard ses volailles emporte,
Pour le surprendre, il faict apatz en ceste sorte :
Il prend du sein de porc une once ou environ,
Autant de cantharide, et de satyrion,
Et de l'asse puante, et tout cela vous broye;

1. Moyen de faire beurre verd excellent.
2. Herbes fort bonnes pour se preserver de la peste.

Puis quand il veut aller faire embusche à sa proye,
Il met tout en un sac qu'il traine par le bois,
(Mais qu'il se garde bien que les chiens une fois
Eventent son appatz), puis un pertuis il trasse,
Et le cache dedans. Si le renard y passe,
Et vienne à deffouïr le sachet enterré,
La Thienot est caché, qui d'un garot ferré
Poussé d'un arc d'acier, tout oultre le traverse,
Et tandis qu'il foüit le met à la renverse.
Tantost à la pipée il tire les oiseaux
Dedans l'arbre couvert çà et là de gluaux,
Et vous y prend le geay, le mauvis et la grive
Et le merle plus fin qui longuement estrive
Avant que d'approcher. Ores dans un buysson,
Caché dans le boulleau, faict venir le moisson,
Qui tiré du pipeau, dans les branches s'engluë,
Et faict en pipiant que maint autre s'y rüe.
Ores au chault du temps, il choisit un ruisseau,
Dans quelque bois hanté d'oiseaux et loing de l'eau,
Et de maints bons gluaux tout le rivage il borde,
Affin que tout oiseau qui pour boire y aborde,
Y demeure attaché. Ore' à la fin d'esté,
Aprés avoir premier ses moineaux apasté,
Où la foulle est plus grande, il tend sa rets lacée
Longue de douze pieds, large d'une brassée;
Il la tend, il la plie et roidist le cordeau,
Couvre tout de feuillards, à fin que le moineau
Soubsonneux ne le voye; et lors qu'il void sa place
Et son agect couvert, ses cordeaux il delace,
Et tire tant qu'il peut; la guille saulte en l'ær,
Et les moineaux surpris, en cuidant s'en voller,
Demeurent enrestez. Par fois il en ameine,
Soubz le filet subtil, douze ou quinze douzaine.
Quand il faict clair la nuict, avecq' ses chiens vantez
Il va faire la chasse aux blaireaux escartez;
Que si le mauvais temps ne luy permet qu'il face
Cest exercice gay, fil sur fil il amasse
Sa toile au peloton; ou dresse de ses doigts,

Quelque engin pour servir à l'un de ses harnois.
Jamais l'homme des champs ne languist de paresse.
Durant le beau printemps son jardin il engresse,
Le laboure, le seme; il greffe en escusson,
En escorce et en fente et en toute façon.
Puis par ses frais guerets il respand sa semence,
Advançant le bras droict quand le pied gauche advance,
Suyvant l'aleignement et marchant par compas :
Le bras droict suit la jambe et la jambe le bras.
Lors que l'esté fecond faict avancer les plantes,
Il faict oster des bledz les herbes estouffantes;
Fait coupper les chardons, émonder les gettons
Qui font le plus souvent les pommiers avortons.
Il fait à ses moutons oster la fine laine,
Puis lave leur toison en la claire fontaine;
Il met gresser ses bœufs et tendres genissons
Pour en faire l'argent, venuës les moissons,
Et pour faire son Aoust. Si la saison est bonne,
Il fait tondre ses prez; voire mesme s'adonne
Avecques ses deux fils à mettre le foin bas,
N'espargnant au travail la force de ses bras.
Quand la saison de l'Aoust, bien commode, s'approche,
Il fait provision de maint' faucille croche,
Et suyvi de son trein, comme chef va devant,
Puis premier qu'entamer la piece, il va levant
La faucille, priant le grand Dieu qui tout donne
Qu'il lui fasse cest heur, que ses grains il moissonne,
Les serre dans sa grange en toute seureté,
Et le puissent nourrir jusqu'au prochain esté.
Passé l'Aoust, et venu le donne-fruict Autonne,
Il laboure ses champs et trois fois les façonne,
Les engresse de fiens, observe bien le temps,
Avant que de l'ærer (car s'il pleut, ne t'atendz,
D'avoir bonne moisson) s'il fait beau temps, il ouvre
Son champ, seme son grain, de ses herses le couvre[1],
Et, benissant son œuvre, il prie le Seigneur,

1. Ne faict bon labourer en temps de pluye.

Que sur ses grains semez il seme son bon-heur.
Puis ses pommes voyant verdes, jaulnes, vermeilles,
Il les abat, les hoche, et met en des corbeilles :
Le galop, le trochet, le turbet, l'amairdoux,
Longuequeue, Jennet, luy font un cildre doux
Bien plaisant au gouster, et qui plus rassasie
Que le vin d'Orleans, voire la Malvoisie[1].
L'hyver quand la gelée a durcy ses gueretz,
Il charie ses fiens sur ses champs desja pretz
Pour semer ses fromentz; il abbat dequoy faire
Du bois pour se chauffer, quand l'hyver adversaire
Fait trembler jeune et vieil; pour se pourvoir aussi
De cercles pour un an. Que si l'hyver transi
Ne permet qu'il s'exerce autour de son mesnage,
Il prend (comme j'ay dict) l'oyseau sur le branchage
Ou le lievre au colet, ou le regnard plus fin;
Ne pensant de cela que ce soit un larcin.
La marthre chere il suit au trac, durant la nege,
Ou tend au loup gourmand quelque embusche en un piege ;
Ou bien durant la nuict, lors que le temps est noir,
Il prend avecq' le feu, la gluz et le brilloir,
Les oiseaux morfondus au plus profond des hayes,
Ou les gourmands ramiers avec rais aux fustayes[2].
Par ses prez nivelez, si la taulpe a bossé,
D'un truble ou d'un houët ayant tout renversé,
Il respand çà et là, vous rendant sa prairie
D'un bout à l'autre bout nivelement unie.
Bref, icy, tantost là, le coulde rebroussé,
On le void travailler et jamais n'est lassé ;
Et en tous ces travaux et peine journalliere,
Il y marche gayement sans reculler arriere.

LE CITADIN.

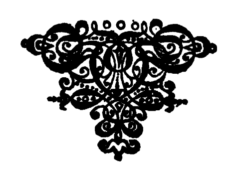
Je ne suis point ce grand Alexandre qui mit

1. Ordre de pommes dequoy se faict le bon sildre en Normandie.
2. Gauchet décrit plus loin en détail tous les genres de chasse qu'il indique ici brièvement. (P. B.)

Le monde sous sa main, mais je tiendray bien dict :
Que si je n'estois point ce que Dieu m'a fait estre,
Je ne souhaiterois qu'une vie champestre,
Telle que celle-là ; mais je voudrois aussi,
Que le soldat cruel ne me donnast soucy.
Je te quitte, chasseur ! poursuy' doncques, habile,
Tes pas dedans ces bois, et moy dedans la ville.

Ayant oüi le devis de ces deux, je m'en vois
Suyvant à petit pas le rivage des bois,
Où dans un bled clairet j'aperçoy, d'adventure,
Un regnard jà sur pieds qui cherchoit la pasture :
J'approche, je le tire, et de drageons divers,
Je luy perce les flancs, et le gette à l'envers ;
[Je le leve de là, je le prends, l'enjartelle
Pour en charger le dos d'un Pitault que j'appelle.
Je retourne à Beaujour, car jà le soleil bas
Monstre qu'il est saison de prendre son repas.]

FIN DU PRINTEMPS.





LE

PLAISIR DES CHAMPS.

LIVRE SECOND.

L'ESTÉ.

JA le courrier des cieux advançant sa carriere,
A toute bride court, (*a*) laissant bien loing derriere
Le taureau gette-fleurs, et, plus oultre mon-
Ses rayons chaleureux il nous va départant [tant,
Par les yeux du Lion qui, tout aspre, nous darde
Un feu chault et bouillant, quand clair il nous regarde :
La terre est crevassée en mille, et mille pars
De l'ardeur de son œil, et le grand hasle espars
Ondoyant seche tout; les espicz qui jaulnissent,
D'un plaisant criquetis le fermier esjouyssent,
L'asseurant qu'il aura ceste année, à foison,
De quoy payer son maistre et fournir sa maison.

a. Var. :

Jà le grand œil du ciel, advançant sa carriere,
Est presque au plus hault point,

LES MOISSONS.

En cependant Pierrot soigneux de son mesnage
Sent venir les moissons; et lui, qui bien presage
Le temps et la saison qu'il fait bon moissonner,
Met ses vallets en trein et les fait besongner.
Le bon homme faulcheur, de qui la main hardie
Et les bras vigoureux entretiennent la vie,
Void que l'ouvrage auquel l'hiver il a passé
Ne pourroit le nourrir, estant de faim pressé.
Il va cercher sa faux en quelque coin cachée,
Pleine de rouille et pouldre, à l'escart accrochée,
Et, d'un manche tout neuf l'honnorant de nouveau,
Il la desrouille nette et la trempe dans l'eau
Pour bien tost s'en servir; à la croche faucille.
Un autre fait des dents et son trenchant rhabille;
Puis prenants leur paquet et disants en deux mots
A leur mesnage Adieu, le troussent sur leur doz.
Ainsi chargez d'oustilz, ils vont par les villages,
Se louer à quelqu'un qui leur donne bons gages.
Pierrot les voit venir et marchande avecq' eux,
Jugeant à leur façon qu'ils ne sont paresseux.
[Il meine d'un costé le faucheur aux prairies
Dont les herbes desjà sont à demi fanies,
Qui les voyant ainsi pallissantes secher
Delibere demain de les faire faulcher],
Arrestant dès le soir tant le soin le devore,
Que le faucheur y aille au lever de l'aurore.
Celà oy, le faucheur, de maint coup de marteau,
Trenchente faict sa faulx, l'affilant de nouveau;

Puis voyant au matin que l'aube avant-courriere
Aux chevaux du soleil veut ouvrir la barriere,
Que desjà l'Orient reluit tout à l'entour,
Doré de ses rayons qui rameinent le jour,
Se met en son seant et, d'une main soigneuse,
Vous charge en tastonnant sa jaquette crasseuse,
Et à grand peine est-il en sursault esveillé
Qu'il se trouve en un coup tout prest, et habillé.
Il jette sur son dos la besace garnie,
Et sa trenchente faux de ses queusses [1] munie;
Puis marchant à grands pas, veult le temps regaigner,
Affin qu'au frais du jour il puisse besongner.
Venu, de son fardeau se descharge l'espaulle
Et pend son desjeuner au branchage d'un saule,
Met ses oustils au pied; aprés se despouillant,
Prend sa faux par la pointe et s'en va l'affilant.
Il entre au fort du pré, ne craignant la rosée
Dont l'herbe reluysante est si fort arrosée;
Il va tout au travers et, et ses jambes ouvrant,
A beaux bras estendus, va le fonds descouvrant;
Puis, se tournant en rond, à petits pas s'advance,
Rouant autour de luy sa faux à grand puissance,
Son ouvrage ordonnant, d'une telle façon
Comme on void tournier le tect d'un limaçon.
Quand la faim le travaille, importune, et le presse
Il fouille en sa besace et son ouvrage laisse
Jusqu'apres desjeuner, puis il se couche bas,
Faisant de poire cuite et de pain son repas.
Du soleil cependant la chaleur jà cuisante
Approchant du midy, se monstre plus ardente,
Et le hasle drillant se void de toutes pars,
Ondoyer comme l'eau sur les seigles espars,

1. Pierres à aiguiser.

Sur les bledz herissez et dessus les aveines,
L'honneur d'un bon pays et des fertiles pleines.
A tant le chault du jour ennuyeux au faulcheur
Luy fait suer le front et affadir le cœur;
Il met bas le pourpoinct et, plus fort de courage
Pour avoir desjeuné, se remet à l'ouvrage;
Et là, suant, soufflant, il travaille, et souvent
Desire l'alener d'un mollet petit vent.
Quand il est demi-jour et que la faim le presse
Derechef pour disner son ouvrage il delaisse,
Attendant Marion, qui doit luy apporter
Du fromage et du lard pour sa crouste en frotter.
Estant là parvenüe, elle met à l'ombrage
Son petit cas, avecq' un pot plein de potage,
Puis, benissants le bien qui procede des cieux,
Ils donnent gloire à Dieu, sans se desirer mieux.
De linge il ne veult point, ny de claire vaisselle;
L'herbe luy sert de table et de nappe et de selle;
Il ne veut point de fard à son repas petit :
Sa saulce est le travail qui lui donne appetit.
De conil, de perdrix, ny d'exquise viande,
Bien content de son lard, jamais il ne demande;
Avecques Marion il prend un gay repas,
Et d'estre empoisonné par ses mains ne craint pas.
Entre leurs sobres mets, demy-heure ils devisent
De leur petit mesnage, ou de ce qu'ils s'advisent,
Puis chascun d'eux estant de peu rassasié,
Et ayants humblement les cieux remercié,
Marion au fauscheur le bon vespre desire,
Et droit à la maison contente se retire.
Deux ou trois jours aprés que le bruslant soleil
A séché le dessus de l'ardeur de son œil,
La femme de Pierrot un quignon de pain couppe
A tous ses serviteurs, et leur dresse leur souppe :

Elle les fait disner, puis, chassant le repos,
D'une fourche ou faulchet elle charge leur dos,
[Pour retourner le foin que l'ardeur vehemente
Du soleil de midy aille tost dessechante.
Ainsy gagnent pays mangeant par le chemin,
Peur de perdre le temps, le reste de leur pain.
  Arrivez dans le pré, d'une main mesnagiere
Ne laissent clairvoyants un seul brin en arriere;
L'un les andins [1] retourne et l'autre d'un faulchet
Ramasse testonnant la terre où le foin chet.
Puis aprés que l'on voit l'herbe estre assez fanée
Et que sa verdeur est en bon foin retournée,
Le plus fort de la troupe en un tas l'emmulant
Pour plus l'affessiner [2] aux pieds le va foullant.
  De là la chambriere à l'escart recullée
A l'ombre d'un buisson se repose esseulée,
Mettant de peur du hasle alentour de son chef
En deux doubles plié quelque autre cœuvre-chef;
Pendant s'esjouissant, d'un rustique langage
Dira quelque chanson du cru de son village.
Derriere elle, tout doux se glissant, faict le guet
Pour escouter le chant son amoureux Jacquet,
Qui venant se lancer derriere à l'impourveue,
De ses deux rudes mains luy estouppe la veue,
Et point ne lasche aller sa prise le rustault;
Car deviner qui c'est à la fillette il fault.
  Ce pendant que Jacquet avecq' elle se joue,
Le maistre arrive et void ce que point il n'advoue;
Il les tance aussitost et reprend aigrement,
Menassant les chasser, s'ils ne font autrement.
  Alors contre Jacquet la pauvre fille groigne,

1. Andains, les rangs d'herbe fauchée.
2. Tasser, affaisser.

Despite se levant pour faire sa besoigne,
Et de l'aultre costé va le pauvre lourdaut
Reprendre son outil et se remettre au chauld.][1]
Un peu de temps aprés, par les fertiles plaines,
On void scier les bledz, et faulcher les avaines
Maintes gents travailler, ausquels point il ne chault
De gaster le beau teinct de leur visage au chault.
Là le scieur courbé, halletant, s'esvertuë
A mener, non oiseux, la faucille tortuë
Par les espicz dorez; à fin que la moisson
Luy fournisse de bled pour un an sa maison.
Il ignore que c'est que la délicatesse;
Son mestier c'est d'apprendre à dompter la paresse,
Mais de tout son mestier c'est le poinct le plus beau
Que pouvoir supporter le froid, le chault, et l'eau.
Ainsi, de sa main droite à la chaleur cuisante,
Il meine çà et là sa faucille trenchante,
Et quand le chault midy le cuit de sa chaleur
Il despouille l'habit de petite valleur.
Marion, qui son bien plus que sa beauté prise,
Jette bas le corset et besongne en chemise,
Ne se souciant pas si l'ardeur du soleil
Noircira son beau teinct au lieu d'estre vermeil.
Le hasle elle ne creind qui par les champs brillonne;
De cela n'a soucy; tousjours couppe et moissonne,
Et d'un bras qui n'est point mollement engourdi,
Travaille incessamment comme un homme hardy.
[Cependant des glaneurs la bande larronnesse
Le talon du scieur[2] importunément presse

1. En 1604 deux vers remplacent cet épisode champêtre :

Pour retourner le foin, que l'ardente chaleur
Du soleil de midi fait changer de couleur.

2. Au lieu de supprimer ce passage, Gauchet aurait dû rem-

Qui (s'ils le peuvent faire) empliront leurs deux bras
D'une javelle ou deux, et ne le diront pas;
Et cependant Jacquet qui de cela se guette,
Soigneusement de l'œil ça et là les aguette.
Que s'il en voit quelqu'un qui d'outrageuse main
Arrache d'un dixeau tant seulement un brin,
D'un court baston qu'il tient le bat et le menasse
Et sur l'heure le faict desloger de la place;
Car si quelqu'un n'y est qui y fasse bon guet,
De gerbes ils auront bientost faict leur pacquet.]
L'avaine, d'autre-part, sur la terre estendue,
Par andins se javelle et s'engrossit, menuë;
Puis aprés que l'on a serré diligemment
Dans la grange, le seigle et le doré froment,
On la vient cocheter [1] et, par la vague place,
La roullant d'un faulchet, en un tas on l'amasse.
On la lie, on la charge, et dedans la met-on.
De la vesse et des poix tout de mesme fait-on.
Or quand le champ est net et que rien plus ny reste,
Qui puisse estre gasté de fouldre ou de tempeste,
Les gaillardz Aousterons [2] maint et maint souple-sault
Dançent au bout du champ, et rendent (comme il fault)
A Dieu qui donne tout, pour tels biens receus grace,
Et le prient qu'ainsi l'an prochain, il leur face;
Que tonnerre, ny vent, ny l'horreur de l'hyver
Ne puissent de mal'heur sur leurs bleds arriver.
Pierrot voyant en biens foisonnante l'année,
Pour rire choisira quelque bonne journée,

placer le *scieur* par le *lieur*. Les coutumes de Dourdan, de Melun et d'Étampes, interdisaient aux glaneurs l'accès du champ avant l'enlèvement des récoltes. (P. B.)

1. Je n'ai trouvé nulle part le mot *cocheter*, qui signifie vraisemblablement : mettre en petits tas. (P. B.)

2. Les moissonneurs qui travaillent au mois d'aoust.

Et à l'Aoust desdié fera tuer l'oison,
Pour faire bonne chere à toute sa maison. [plaines,
Quand nous voyons de bledz vuides les grandes
Les greniers bien fournis, les granges toutes plaines,
Nous nous deliberons de cercher le pelault
Qui sçait braver nos chiens, pour luy donner l'assault,
Et voir si vigoreux il se pourra deffendre
De dix-huict chiens courans accoustumés de prendre.

LA CHASSE DU LIÈVRE

A FORCE.

QUAND l'aurore matiniere
Eut desbouclé la barriere
Aux limonniers astelez
Pour galopper par la plaine
Du ciel, desjà toute pleine
De ses rayons emperlez;
Monstrant, a-cler, sur la prée,
Une herbette diaprée,
Qui de toutes pars reluit
De maint' ronde goustelette
De rosée tendrelette
Qu'une aure douce conduit;
Que l'hyronde passagere
Eut tiré la mesnagere
Du reposer ocieux;
Que l'aloëtte mignonne,
En montant, fredonne, et donne
Le bon jour à tous les Dieux;

Nostre trouppe ensommeillée
Du lict se lance, esveillée,
Au son du cor esclattant,
Qu'un des vallets de chiens pousse
Enflant de grande secousse
Sa veine, et son nerf tendant.
Au son la meute animée
Des chiens courants, enfermée
Dans le chenil se desbat.
Qui pleine et d'ardeur et d'ire,
Aux champs desjà se desire
Pour commencer le combat [1].
Si tost qu'est la porte ouverte,
La place s'en void couverte,
Qui çà et là s'estendants,
Folastrement se presentent
Pour estre couplez et sentent
Le cœur gaillard au dedans.
Chascun, fuyant la paresse,
D'une coustumiere adresse,
En selle est desjà monté;
Desja les chiens à la porte
Ardentz attendent qu'on sorte
Pour doubler leur pas hasté.
A tant la trouppe compaigne,
Se meine par la campaigne,
Pour a-pas entrelassez
Cercher la beste craintive,
Dont, de l'une à l'autre rive,
De nuict, les pas sont trassez.
Là saulte de jambe souple,

1. Le naturel des chiens de chasse, c'est de se resjouir au son de la trompe.

La meute que l'on descouple
Qui de coustumiere ardeur,
Courant commence la queste
De la mal'heureuse beste
Qui jà frissonne de peur[1].
  Cà et là la trouppe toute
Evente, esparse, la route;
Au coing desjà d'un pré verd
Je voy la bonne *Garette*[2],
Mirault, *Verdault*, et *Trompette*
Qui ont trouvé du couvert[3].
  Voicy venir, file à file,
Le reste qui court, habille,
Au frais frouvé de la nuict;
Et *Garette* qui les meine
Fait que par la raze plaine
Toute la meute la suyt.
  Ore' en un endroit s'amuse
Pour mieux deffaire la ruse
Du lievre qui, par maint tour
Ores monte à la montaigne,
Et ores prend la campaigne
Tant que le presse le jour.
  Alors que l'aube l'invite
A reffaire un nouveau giste
Où la clarté le surprend;
Au seillon d'une jachiere,
Où au sec d'une bruiere
Jusques à la nuict se rend[4].

1. Les chiens commencent à deffaire la nuict du lièvre.
2. Gauchet met en note, en 1583 : Garette, autrefois fort bonne lice.
3. Crottes ou repaire du lièvre.
4. Le lièvre se giste souvent où le jour le surprend.

Alentour la meute ardente
Par la grande plaine esvente
Ses pas tracez de nouveau;
Tousjours *Garette*, premiere,
Conduit dedans la jachiere
Des autres chiens le troupeau.
L'abboy quelquefois se double;
Au bruit le lievre se trouble
De vingt chiens environné,
Qui proches à l'heure à l'heure
De sa malseure demeure,
Enfin aux champs l'ont donné.
Alors un dru clabaudage
S'estend jusques au rivage
Et de la Marne et de Retz;
Quand d'une course pouldreuse,
La pauvre beste poureuse
Fuit vers les grandes forests,
Greslement la trompe sonne [1],
Et chasque picqueur talonne
Les flancs du viste courtault;
Faisants de trace ondoyante
Monter la pouldre, volante
Jusques au ciel le plus hault.
Qui jamais, aux bordz de Seine,
Vid la trouppe qui demeine
Mille battoirs redondans?
Et ouy les coups qui redoublent
Sur les toiles, qui se doublent
Au faix des bras descendans?
Il a ouy par la campaigne

1. Il ne fault sonner que le gresle de la trompe quand le lièvre est sur pieds, sinon aux deffaultx.

Toute la meute compaigne
Haster plus dru ses abois,
Suyvant d'une isnelle course
Le creintif lievre, qui brousse
Pour gaigner le fort du bois.
  Tant plus par la plaine vaste
A pas legiers il se haste,
Tant plus augmente le cœur,
Tant plus la voix redoublée
De l'odorante assemblée,
Qui suyt, pleine de vigueur.
  Aprés, des piqueurs la suite
Toujours poursuivants la fuite
Des chiens courants aux talons,
N'apprehendent point la cheutte
Ny pour fossé ni pour butte
Ni pour travers de seillons. (*a*)
  Tousjours la gaillarde troppe
Apres la meute galoppe
Qui va devant clabaudant,
Et suyt ardente la trace,
Du lievre, qui grand espace
Va desja se desrobant.
  Tantost s'arreste doubteuse
Par la campaigne pouldreuse ;

a. Var. :

Le cœur à tous volle d'aise
D'ouyr les chiens, dont la noise
Essourde bois, monts et vaux;
Chascun court, sans recognoistre,
Et suyt l'aboy qui fait croistre
La vigueur aux bons chevaux.

Tantost de plus beau recourt,
Ayant recouvré la sente
Par où le lievre s'absente
Loing, loing du grand bruit qui sourd.
Or dans la forest obscure
Le pauvret qui ne s'asseure,
Pour reffuge s'est lancé ;
Mais la trouppe bien flairante,
Suyvant son droict, plus ardente
Le suyt où il a passé.
Par la plaine boscageuse
Tourne la beste peureuse
Et jà commence à ruser,
Voyant tousjours plus ardente
La grande bande aboyante
Qui vient aprés sans muser. (*a*)
Plus ne sçait où se retraire,
Sentant ainsi l'adversaire
Opiniastre à sa mort ;
Ores dessus soy redonne,
Et tantost aux chemins donne,
Tantost se relaisse au fort.
Or soit que craintive elle aille
Ou par fustaye ou par taille,
Par montaignes ou maretz,
Soit par obscure vallée,
Tousjours la meute assemblée
S'entend clabauder aprés.

a. Var. :

Voyant tousjours qu'importune
La meute sans faute aucune
Le poursuyt sans s'amuser.

Par la forest verdoyante
Echo s'entend resonnante,
Qui de l'un à l'autre bord,
Porte de longue estendue
La voix des chiens entendue,
Qui redouble par le fort.
La pauvre craintive beste
Entend tousjours la tempeste
Qui tempeste à ses tallons;
Elle ne sçait plus que faire,
Oyant ainsi l'adversaire
Qui fuyt par mons et vallons.
Sans deffault la meute toute
Esvente, esparse, la route
D'une plus grande vigueur;
Et bien que le Pelault use
Coup sur coup de quelque ruse,
Elle n'en perd la senteur.
L'esgail qui, sur la verdure
Du matin, encores dure,
Donne plus de sentiment;
Si bien que sans mettre en terre
Le nez peuvent suivre l'erre
Sans fourvoyer nullement.
Aussi par tout où il aille,
Pour neant il se travaille,
Car autant de tours qu'il fait,
Tout autant l'ardente suite
Des chiens talonnants sa fuite
Bien sagement en defait.
Voyant que par la fustaye,
Ny par l'espineuse haye
Il ne peut les eviter,
Il ressort en la campaigne,

Puis tirant vers la montaigne,
Il recommence à poster.
Par fois, le long d'une haye
Il recerche une autre voye,
Et ruze a pas rebroussez;
Puis de l'autre part retourne,
Et là, quelque peu sejourne,
Tant que les chiens soyent passez.
Lors reffuyant de vistesse,
Les chiens en deffault il laisse
Où ses ruses il a fait;
Mais Thienot qui bien s'en doute
En deux coups trouve la route
Que fort bien il a deffait.
Mais voyant que sa finesse
Ne peut faire que la presse
Des chiens il n'ait aux tallons;
Dans l'estang de Vouxiaigne
Entre creintif et se baigne,
Se relaissant dans les joncs [1].
Lors la rive est entourée
De la meute demeurée,
Qui cerche dessus le bord
Du lievre la fresche trace,
Qui, par l'aquatique place
Cuide retarder sa mort.
Alors chascun prenant garde
Parmy les rozeaux regarde
S'il n'est point caché dedans;
Thienot qui premier l'advise
Le monstrant, la trompe a prise,

1. Le lièvre estant bien chassé fait ordinairement ses dernières ruses dans l'eau.

Pour rendre les chiens contents.
Qui le voyants tout à l'heure
Sans faire aucune demeure
Dedans l'eau se sont lancez;
Puis d'un genereux courage,
Sans bransler suyvent à nage,
Au bord apres luy passez.
[Cependant par la chaussée
La bande s'est avancée.
Pour luy couper le chemin
Qui d'une course pouldreuse
Par la plaine sablonneuse
Vont picquans basse la main.]
En fin voylela qui gaigne
Le plus haut de la montaigne,
Rusant encor' de nouveau;
Et la meute qui le presse,
Fait pauvret qu'il se relaisse
Tout au milieu d'un trouppeau[1].
A l'approcher de la meute
Le pauvre trouppeau s'espeute,
Oyant de bruit tant et tant;
Et bien qu'à course hastive
Le palle berger le suyve,
Si n'arreste-il pourtant.
La meute alors cholerée
Est en deffault demeurée,
D'autant qu'elle ne peut pas
Ressentir, parmy la place,
Et par la brebine trace,
Du ruzé lievre les pas.

1. Les chiens ne peuvent avoir sentiment du lièvre parmi un trouppeau de moutons.

Rien plus nous ne pouvons faire,
Que loing du trouppeau, retraire
Nos chiens et les recoupler;
Et cercher, parmi la presse,
Le lievre qui ne la laisse,
Bien qu'il se sente fouller [1].
Dedans le trouppeau bellant
Tousjours caché, le gallant
Ne veut eslongner la trouppe,
Bien que malgré le berger,
Pour dans le toict heberger,
Droict au village il galoppe.
En fin les maisons voyant,
Il va le trouppeau fuiant,
Et secrettement s'advance;
Puis, rencontrant un fossé,
Là dedans il s'est poussé,
Vuide presque de puissance.
L'ayant ainsi veu plier,
Lors je commence à crier
Pour advertir nostre bande,
Qui sans creinte de chopper,
Recommence à galopper,
Suyvant de vistesse grande.
Lors, pour adresser les chiens
A crier après je viens,
En leur enseignant la trace :
Guerecy! aguerecy!
Hau! il a passé icy!
Et autres termes de chasse.
Estant doncques descouplez,

1. Quand un lièvre malmené est relaissé dans un trouppeau, il n'en sortira qu'à grand force et à son advantage.

Les abois sont redoublez,
Puis, refournis de courage,
Ils se mettent sur les pas
Du lievre, qui ne peut pas
Ruzant, eviter leur rage.
Ils suivent de mieux en mieux
Par le grand champ spacieux,
Estant jà la sixiesme heure
Qu'ils courent, et nos chevaux
Bien que las, par montz et vaux
Suivent sans faire demeure.
En fin le lievre pressé
Des chiens, se voiant laissé
Faict encores quelque ruze;
Mais ne pouvant s'advancer
Beaucoup, se fait relancer
Au plus proche qui l'accuse [1].
Pauvret, il tourne alentour
D'une grosse vieille tour
Ja de long temps en ruine,
Et dans un trou d'eschaffault
Il se jette, d'un plain sault,
Derriere un buisson d'espine.
Au-tour du lieu ruineux
Plein de halliers espineux,
Alors la meute s'estonne
Qui courant pleine d'ardeur
Croit que las et plein de pœur,
Le pauvre lievre buissonne.
Une enceinte nous faisons,
Et la pluspart ne pensons
Que dehors le lievre en sorte;

1. Un lièvre malmené se fait relaisser souvent.

Lors nous mettons à cercher
Où il a peu se cacher
Par la ruineuse grotte.
  Or ayants, de la façon,
Veu de buisson en buisson,
Et par lieux pleins de lierre;
Nous trouvons qu'il est, mal seur,
Relaissé dedans le meur,
A quattre grands pieds de terre.
  Lors en bouche nous poussons
La trompe et le relançons
Devant la meuste esjouye,
Qui, clabaudant alentour
De la ruyneuse tour,
Aprés le lievre est partie.
  Lors qui le void, peut juger
A sa course, le danger
Qui bien proche le menasse;
Car par les lieux buyssonneux,
En vain il recourt péneux,
Hallebrené de la chasse.
  Aprés avoir quelque temps
Tourné, viré là dedans,
Et en tremeur et en peine;
Il se relaisse au plus creux
D'un hallier malencontreux,
Sans vigueur, et sans aleine.
  Alors Mirault prompt, et fier
Entre, chault, dans le hallier:
Puis le reste de la suyte
Pesle mesle va suyvant
Cestuy-ci qui va trouvant
La beste, à neant reduite.
  Voylescy de toutes parts

Dedans le buysson espars,
Arrivez dessus leur proye,
Qui, d'une outrageuse dent,
Tous le vont en l'air guindant,
Avecq'-une fiere joye.
[Les eaux, les champs et les bois
Du cor, du cri, des abois
De tous les costez resonnent
Et les champestres troupeaux
A ce tumulte nouveaux
De peur tremblent et frissonnent.] [1]

LA CURÉE.

Lors Thienot l'oste des dents
Des chiens contents et ardents,
Puis sur l'herbe verdoyante,
Aprés de sang se souillant,
Adroict-va le despouillant
Devant la meute aboyante.
Tandis d'un son hault et clair
On remplit les bois et l'air
Autour de la beste morte,
A qui l'on oste la peau,
Le poulmon mort de nouveau,
Que pendre a quelque arbre on porte.
Car tel manger pour le chien,
A vray dire, ne vault rien

1. Dans l'éd. de 1583 cette stance remplace la précédente. Nous avons cru pouvoir les conserver l'une et l'autre dans le texte.

D'autant qu'il cause la rage[1].
Puis de l'une et l'autre main,
De sang on brunit le pain,
De laict, de lard, de fromage.
  Puis le forthu[2] cachera
Martin et loing s'en ira (*a*)
A cent pas de la curée,
Que Thienot en cependant
De gaulles va deffendant
Qu'elle ne soit devorée.
  On abandonne, à la fin,
Aux chiens, chair et laict et pain;
Puis quand presque devorée
La Curée l'on verra,
D'autre costé sonnera
Martin la trompe dorée.
  Tout aussi tost le picqueur,
Avecq' motz pleins de rigueur,
D'une houssine les chasse;
Criant : escoute *Mirault*,
Escoute à luy *Billebault!*
Leur faisant vuider la place.
  Les chiens, aussi tost, on void
Courir au forthu, tout droit,
Qui bien hault en l'ær se monstre;

a. Var. :

Remondin et s'en ira.

1. Le poulmon du lièvre ne vaut rien aux chiens. (C. G.) Est-il bien vérifié qu'il leur donne la rage? (P. B.)

2. Le fort-hu signifie ici la peau et le corps du lièvre, dont les chasseurs ne se réservent rien, comme le montre la dernière strophe. La chair d'un gibier que les chiens ont forcé est d'ailleurs un manger médiocre. (P. B.)

Puis Martin, autour de soy,
Voyant redoubler l'aboy,
Leur jette et tire alencontre,
  Tandis la corde il tient fort,
Si que des chiens le plus fort
Seul ne le mange où l'emporte;
Et lors que plus n'y aura
Du lievre, il remeinera
Sans recoupler la cohorte.

La curée estant faicte, à pas lent et petit,
Nous allons à Beau-jour bien chargez d'appetit.
Nostre maistre d'hostel avait dressé la table
Dessous la belle allée, où le vent amiable,
Et l'aure fresche souffle; à costé dedans l'eau
Se rafraischit le vin; dessus, le verd rameau,
D'un beau feuillage espois empesche que ne brusle,
De sa cuisante ardeur, la chaulde caniculle
La brigade qui disne; alentour mille fleurs
Nous emplissent le nez de suaves odeurs.
Les verdiers, les linots, les pinçons, à l'ombrage,
Desgoisent alentour leurs voix et leur ramage;
Bref tout plaisir est là; nous ne voudrions changer
Nostre aise aux Diamants, ny à l'or estranger.
De propos en propos nous entrons en devise,
Quand Popot (*a*) de parler de la chasse s'advise,
Loüant celle du cerf, or' celle du sanglier,
Mais plus celle du loup, et vient à me prier
De la conter ainsi (bien que mal discourue)
Qu'aux bois de Sainct Laurent elle avoit esté veue.

a. Var.:

Quand Verdmond

Lors je commence à dire et au vray racompter
Comme fut pris le loup qu'on ne pouvoit dompter,
Et qui aux plus prochains hameaux et gros villages
Fit, du temps qu'il vivoit, mille et mille dommages.

LA CHASSE DU LOUP. (*a*)

DIANE à qui je doibz le fruict de mon labeur,
Que par tout je veux suivre, hé donne moy cest heur
Que je puisse chanter avecques plus de grace
Que je n'ay fait devant ceste presente chasse!
Aide moy chaste vierge, et m'apprends quelque poinct
Que je pourrois obmettre en ne le sçachant point;
Ou bien (ô Cynthienne) accorde que je puisse
T'accompaigner, affin que mieux je l'accomplisse;
Que je suive tes pas et qu'en tous les endroicts
Je sois où tu seras, et des champs et des bois,
Et meine avecques toy, ma puissante Deesse,
Tes chiens et tes filets, ta bande chasseresse;
Tu peux bien nous aider si nous voulons avoir
Ce grand Loup ravissant, entre-cy et le soir.
Cheminant l'autre jour le long du beau rivage
Des bois de Beaumarchais [1], j'aperçeu, du village
Sortir un moyen loup, que le chien d'un Berger
Ou bien d'un laboureur, aboyant vint charger;
Le loup fuit un peu loing, puis sur le cul s'arreste,

a. Var. (1604) :

La Huée aux Loups.

1. Autrement de Sainct Laurent.

Et roidissant le col, pour combattre s'apreste
Le mastin qui le suit et, les dents claquetant,
Gratte la terre aux pieds, comme le despitant.
Je regarde cela; le poursuivant qui n'ose
Attaquer l'ennemy qui tant hardi s'oppose,
Tourne court au village et, de crainte qu'il a,
Regaigne la maison et le loup quitte là.
Ce pendant qu'attentif ce fait là je regarde,
D'un autre plus grand loup je ne me donne garde
Qui s'arreste à dix pas; lors tressaillant de peur,
Je blesmis, estonné de sa grande hauteur.
A l'heure, de malheur n'ayant la harquebuze,
Je voy que j'ay failly; moy-mesmes je m'accuse,
Je mets l'espée au poing et le poignard à coup,
Pour résister aux dents de ce furieux loup.
Je vas pour l'assaillir de contrainte hardiesse;
Il me monstre ses crocs; son poil rude se dresse,
Il a les yeux ardents et, sans point en mentir,
Je n'osois m'advancer pour le faire partir.
J'eusse alors desiré les aisles de Persée,
L'arc Apollonien et la force prisée
De ce vaillant Alcide, à qui la deité,
Pour sa grand' force, fit don d'immortalité :
D'un la dextérité, de l'autre la puissance,
De ce loup pour dompter la fiere contenance.
Estant ainsi surpris, je voy sortir du bois,
Armé d'un espieu fort, un homme villageois,
Qui courant, sans chappeau, d'une face marrie,
Monstroit bien qu'il avoit quelque grand' fascherie.
Aussi tost qu'il me vid : « O pour Dieu secours moy!
(Me dit-il s'escriant) efforce, efforce toy
Contre ce devoreur, qui, d'une dent cruelle,
M'a ravy mon enfant! si juste est ma querelle,
Je te pry, venge moy! » Comme quand le coureur

Du mont Olympien attend d'un brave cœur,
Roidissant les deux bras au bout de la carriere,
Qu'il oye fanfarer la trompette guerriere
Pour commencer sa course; aussi tost que le son
Entre dans son aureille il part. De la façon,
Le cry du villageois, sans creindre d'advantage,
Pitoyable, augmenta ma force et mon courage.
[Si bien je m'enhardy contre cest animal,
Que je n'euz plus de peur qu'il me peut faire mal,
Et de teste et de cul, ayant au poing l'espée,
A la beste je viens pour la rendre estrippée,
Si d'un asseuré pas elle m'eut attendu;
Mais me voyant sans peur et le droit bras tendu
Pour enfonser le fer dans ses louffres entrailles,
Il fuit, et se recelle aux plus prochaines tailles.] [1]
Toy Moussy [2], toi Leal [3] à qui le passetemps
De la chasse a esté familier de tout temps,
Toy aussi, Gaillardbois [4], voulez-vous laisser vivre
Ce meschant animal? Il nous le fault poursuyvre,
Et chasser jusqu'au bout, avecques tel effort,
Que nous mettions en paix le pays par sa mort.
On fera publier par chascune parroisse,
Alors qu'on prosnera Dimanche à la grand' Messe,
Que tous les villageois qui sont és environs
Viennent prez de ces bois lors que nous chasserons.
Au milieu du grand bois y a une chapelle,
Et une ferme aussi, Sainct Laurent qu'on appelle,

1. Ces vers ont été ajoutés dans l'éd. de 1604.
2. Le sieur de Moussy, gentilhomme de la chambre du Roy Henry III.
3. Leal, maistre d'hostel de feu Monsieur le Mareschal de Montmorency.
4. De la venerie des feux Roys Henry II, François II, Charles IX et Henry III.

Où demeure Thienot, qui a tousjours esté
Bon Veneur et qui a quelquesfois contenté
Henry et Charle, Rois, par sa bonne conduite,
Dont place de veneur justement il merite.
Là, dis-je, l'on devoit avecques maint mastin
Se trouver le Dimanche en suivant au matin.
On fait le samedi charier le cordage
Au logis de Thienot, et aussi l'esquipage
Duisant à ce mestier. Alors c'estoit le temps
Que les prez s'esmailloient des couleurs du Printemps;
Que sur les arbrisseaux la gente Philomelle,
D'un doux desgoisement rentonnoit sa querelle;
Que sans plus le bouston se peignant de verdeur,
Aux arbres paroissoit de moyenne rondeur,
Et la feuille qu'avoit l'hyver esparpillée
Sur la terre craquoit, quand elle estoit foulée;
Si bien que de cent pas, on eut fort aisément
Entendu, par le bois, du loup le broussement [1].
L'aurore n'avoit point (esveillée à demy)
Laissé ronflant au lict son vieillard endormy,
Pour du char argenté de la grande lumiere,
Aux chevaux deffermer l'ordinaire barriere;
Quand de tous les costez, bien armez de long bois,
Vous voyez arriver maints pitaultz villageois,
L'un chargé d'un espieu, l'un d'une hallebarde,
Et l'autre avecq' un fleau bien noueux se hazarde;
L'autre, faulte de mieux, villageoisement fier,
Porte sur son espaulle un lourd et long levier:
L'autre ayant en un coing, depuis deux ans cachée,
Pleine de rouille et pouldre, une lame accrochée,
La prendra pour s'armer, et d'une gravité
Badine, la mettra vaillant à son costé;

1. Sur le commencement d'apvril.

De sa senestre il tient le pommeau et luy semble,
(Se regardant marcher) qu'homme ne luy ressemble;
Un autre de travers sa faux amanchera,
L'autre d'une harquebuze hardiment s'armera;
Un, jurant vertugoy, qui un Roland s'estime,
Le pied gauche devant, tire trois coups d'escrime,
D'une lourde desmarche, et monstre que d'un coup
Tel comme il va tirant, il fera teste au loup.
Possible le premier fuyant devant la beste,
Montera-il, poltron, d'un arbre tout au feste,
Et tremblant monstrera devant tous par effect,
Des hazards perilleux que ce n'est point son faict.
Tandis voicy qu'on void de Montrespin[1] descendre
Léal, Silve, Gauchet, Beaurepas et Legendre (*a*)
Suyvis de bons Levriers et de bons chiens aussi;
Et d'autre part void on le Seigneur de Moussi,
Suyvi de cinq chevaux, qu'une troupe accompaigne
D'hommes embastonnez par la raze campaigne;
Et les vallets de chiens conduire derriere eux,
Avecq' les levriers, les dogues furieux.
Voylescy tous venir, montez à l'advantage,
Resolus de dompter ce faiseur de dommage,
L'escopette à l'arçon, et la trompe au costé,
Pour le rendre, en sonnant, plustost espouvanté.
Atant descend à pied ceste troupe gentille,
Que la femme à Thienot, avecq' Jehanne sa fille,
Vient recevoir ainsi que font les villageois
Rustiquement nourris et aux champs et aux bois.

a. Var. :

Leal, Silve, Beaupré, et Nicye, et Philandre.

1. Belle petite maison sur une montagne près des bois Sainct Laurent.

[Si tost qu'ils sont dedans on met dessus la table
Le desjeuner jà prest; on met dedans l'estable
Les chevaux hannissans; on coupe tout entier
Un grand pain que l'on jette aux chiens sur le fumier.]
Tandis de toutes pars les païsants arrivent,
Dont les uns, pour l'honneur de leurs armes estrivent;
D'autres mieux advisez, desjeunent, attendants
Que l'on doive partir; les autres plus ardents
Fourbissent, aguerris, la rouillée hallebarde;
Les autres canoniers, se donnent bien de garde
Si le rouet va bien, afin de ne faillir
A prendre et faire feu, si bien qu'à l'assaillir
Il ne demeure court; les autres, d'une pierre,
Taschent à mettre au but qu'ils plantent contre terre.
Et ce pendant Oudin [1], avecques le limier,
Levé de grand matin comme il est coustumier,
De taillis en taillis, en ceste part et ceste,
Tant de l'œil que du chien, destournoit la grand beste.
Non loing de la maison il en trouve premier,
Au moyen de l'exquis et bien flairant limier,
Qui s'arreste tout court; puis voyant comme il tire,
Il ne peut s'adviser que c'est ce qu'il désire;
En fin il void que c'est son loup, par la grandeur
Du pied, il juge aussi la lourde poisanteur.
Lors le chien defaisant, d'une narine ferme,
La nuict, tourne alentour du clos et de la ferme;
Il le meine de là vers Noir val [2], mais Oudin
Cerche tant seulement les erres du matin
Qui sont le long du bois; car s'il vouloit deffaire
Toute la nuict du loup, il auroit trop d'affaire,
Et ne suffiroit pas, pour faire autant de tour

1. Veneur fort bien entendu à la chasse.
2. Ferme non loing de Sainct Laurent.

Que feroit ceste beste, un entier demi-jour;
Car le long de la nuict ceste grande beste rage
De maison en maison, de village en village,
[Et de parc en parc va toute nuict, ne cessant
De rauder jusqu'à temps qu'elle aille finissant;
Et lorsqu'il voit au ciel l'aurore rougissante
Dans le profond du bois il refaict sa descente.
  Oudin donc, sans deffaire entierement la nuict,
L'oree seulement et le rivage suit
Pour abreger chemin. Or à la fin il trouve
Un moyen loup entrant, ou bien une grand' louve
Du costé de Beauchesne, et à quinze et vingt pas
Un de mesme grandeur. Ceux il ne cerche pas,
Ains seulement le grand. Or aprés longue peine,] (*a*)
Estant prets de Noir-val, il le void en la plaine
Qui marchoit d'asseurance; or voyant son marcher,
Il croït qu'il n'est encor' prest de se rembuscher;
Dans le bois il se cache, à celle fin qu'il voye
De loing (sans estre veu) quel chemin, quelle voye
Pourra prendre le loup [1]; or il le void tourner
Le long d'un parc prochain, puis tout court retourner,
Aboié des mastins; mais la beste meschante
Peu ou point des mastins aboyants s'espouvante.
Il va le petit pas puis, sans beaucoup tenir
Conte de leur aboy, là les attend venir.
Les chiens espouvantez, redoubtans sa furie,

a. Var., en place des onze vers entre crochets :

Aux champs de parc en parc : ne cessant, que le jour
L'ait contraint de rentrer au creux de son sejour
Doncq Oudin le cerchant, non sans beaucoup de peine,

1. Un vieil loup ne rembusche si tost qu'un jeune.

Le laissent là, tournants devers la bergerie.
Depuis, pour le crier de leur maistre berger,
Ils ne voulurent oncq' de ses pieds desloger.
Or Oudin prevoyant que la meschante beste
N'eslongneroit beaucoup ce pays, ne s'arreste
En ce lieu d'advantage, ains sans se tourmenter
De cela seulement il se veut contenter;
Sçachant qu'il trouvera puis aprés à son aise
En faisant un enceinct, ceste beste mauvaise.
Or advisé par luy Thienot faict ses aprestz
Pour conduire les pants[1]; avecque luy sont prets
Jean, Loys, et Thibault et Jaquet qui, des l'heure,
Beurent chascun un coup pour ne faire demeure.
Vers les champs de Noir-Val s'allonge estroitement,
Une piece de boys[2], que l'on void justement,
D'un chemin large et droict, du grand boys separée
Depuis là jusqu'aux champs, non de façon carrée
Elle croist en largeur. Là pouvoit on juger
Que le grand loup viendroit pour s'oster de danger,
Et qu'à couvert, de là pourroit dresser sa fuite,
Lors qu'il auroit des chiens les aboys à sa suite;
Si que forpaysant il se puisse sauver,
S'il est chassé de prés, dedans les boys de Ver[3].
Thienot en cest endroit diligemment faict tendre
Tous les pans de leur long, pour la grand' beste pren-
Et droit dessoubs le vent, affin qu'estant chassé, [dre,
Il ne puisse esventer le cordage lacé[4].

1. Les pans-de-rets sont les filets avec lesquels on prend les grandes bêtes.
2. Nommée la Longue Pièce.
3. Un animal qui se forpayse est celui qui fait un long trajet loin de son gîte.
4. Il faut tendre les pans-de-rets si bien que le loup n'en puisse avoir le vent, car jamais n'y donneroit.

[Les grands pieux deux à deux d'une main bien accorte
Sont dextrement dressez, souslevants de la sorte
Les panderets tendus, que le loup ne sçauroit
Y donner qu'enlacé du cordage il en soit.]
Oudin en ce pendant qu'on dresse le cordage,
Reprenant les devants, faict une enceinte large,
Rebaudissant son chien, le flattant coup sur coup,
Pour voir s'il trouvera la sortie du loup.
Bien souvent le Limier pour esventer s'arreste,
Et d'ardeur tire au traict, desirant d'une beste.
Mais Oudin void à l'œil, afin que si c'estoit
Son loup, allast plus loing l'enceindre en autre endroit.
Il void que c'est du fauve, alors il outrepasse,
Et rompant son limier l'arrache de la place.
En faisant son enceinte, il trouve d'un sanglier,
Or' d'un courable Cerf, or' d'un Chevreuil legier,
Or' d'une harde entiere [1] or d'une compaignie
Venant au deuxiesme an, non encore hardie
Pour la troupe quitter (*a*). Or il trouve à la fin
Le grand Loup demeuré dans le taillis prochain.
En estant advertis, hault la trompe resonne;
Chascun se resjouit ce pendant qu'elle sonne,
Ce qui ne fust si tost entendu dés villains
Qu'ils furent aprestez, leurs armes dans les mains,
Ne cerchants rien sinon (à voir leur contenance)
Qu'à combattre le loup; mais je croy qu'en presence
Ils ne seront si preux qu'ils en font le semblant.
Ce pendant les veneurs en un vont assemblant

a. Var. :

Non encore munie
Ny de crocs ny de cœur.

1. Harde, compagnie de bestes fauves.

Les chiens et les mastins, puis, par endroits on laisse
De levriers courageux et dogues une lesse;
A celle fin qu'au lieu de venir droit aux pants,
Le loup ne se desrobe et ne gaigne les champs.
Vers Montabis on met, *Turcq*, *Vollant* et *Cybelle*,
Et de dogues hardis *Leopard* et *Rochelle*,
Et entre le Beauchesne, et le Rembuschement,
Des Levriers d'estrique on y laisse *Flament*
Sauvage et *Pavadoux* [1], de Levriers d'attache
Les deux plus furieux *Bucefal* et *Moustache*.
Vers Plailly, Le Bossu (*a*) meinera, diligent,
Muguet, *Jason*, *Champaigne*, et le viste *Sergent* :
Richard aura le soin de *Paris* et *Médée*
Et de *Marfize* aussi pour courir tant vantée.
Guillaume de Calais *Amadis* conduira,
Et ensemble *Levant*, qui à cent pas sera
Du bois et du Bossu, afin que si la beste
Sort de ce costé là, trouve qui face teste.
Bref à tous les endroits où le loup peut sortir,
Deux lesses de Levriers on y faict despartir.
Aussi tost que l'on sçait estre prest le cordage,
On fait entrer de front les pitautz de village,
Qui meinent avecq' eux leurs matins cazaniers
Nourris poltronement dessus leurs gras fumiers;
Dix et huict chiens courants devant eux on descouple,
Qui d'un cœur plus gaillard, d'une jambe plus souple,
Cerche les pas semez avecques faincts aboys,

a. Var. :

Vers Plailly Jean Thibault

1. Est bon mettre des levriers d'estrique parmy les grands, pour amuser le loup et donner moyen aux grands de l'attacher.

De leur Gibier cognu par l'espoisseur du boys :
Et Vanault cependant au milieu de la bande,
D'aller tousjours de front, et en croissant commande[1].
  Si tost que quelque Chien commence à en parler
On embousche la trompe, et commence à hurler
La bande villageoise, estonnant redoublée
Non seulement le Loup mais toute l'assemblée.
Le cry se porte au Ciel; les oiseaux effroyez
Bavolent à l'entour, du bruit que vous oyez;
Le Renard sur le champ d'une creintifve fuite
Tourne vers son terrier oyant si grande suite
Et d'hommes et de chiens, qui frappent de leurs voix
Le rivage loingtain des estangs et des boys.
Tout est remply d'effroy; les bestes plus affreuses,
Nonobstant leur fierté, ne sont point paresseuses;
Les hardes ça et là s'escartent par le fort,
Fuyantes le hauhau qui plus en plus est fort.
  Du costé de Plailly quatre Biches sortirent
Avecques deux grands cerfs, que les deux lesses virent
Qui sont de ce costé, mesmes un grand Sanglier,
Qui ne s'ose à sa force et deffenses fier,
Sort du Buisson espais, et devers la Campaigne
Il s'advance le pas et l'autre fort regaigne.
  Moussy le void venir qui fait lascher aprés
Deux grands dogues hardis, comme si tout exprés
Eussent esté mis là, pour chasser, dans la pante
De Rets cest animal que le bruit espouvante.
Lors il double le pas, et ceux qui sont aux pans,
Le voyant à propos, le conduisent dedans;
Mais il passe et rompt tout, de façon toute telle

1. Pour bien faire une huée, il fault que les hommes commis pour entrer dedans le bois soient de front en forme de croissant, et de dix pas en dix pas pour faire bruict.

Qu'un gros tahon feroit d'une araigne la toille [1],
Puis gaignant l'autre fort, il delaisse estonnez
A la rive du boys les Dogues acharnez.
Les Chiens trouvent le trac et le veulent poursuivre;
Mais les rompans à coup les empeschons de suivre
Ce sanglier si puissant, et, pour les rappeler,
De la trompe bien haut commençons à gresler [2].
Dans le Bois cependant le grand bruit continue;
Chascun à gorge ouverte envoye dans la nue
L'un hau hau! l'un ha ha! le grand Loup asseuré
Sent aprocher tousjours ce bruit désesperé,
[Il se leve pesant; de chair son ventre large
Pour estre plus legier par la gueule il descharge;
Toutesfois il ne part, comme se sentant fort
Pour resister aux chiens s'ils machinent sa mort;]
Mais voyant que le bruit et s'approche et s'augmente
Tout droict venant à luy, quelque peu s'espou-
Ores il va trois pas, or'il s'arreste court, [vante. (a)
Escoutant la tempeste, et le grand bruit qui sourd;
Or' il marche en avant, or' s'artant delibere
D'atendre dans le fort l'aboyant adversaire.
Deux autres moyens Loups aussi tost sont partis
Qu'a commencé le bruit qui, de leur fort sortis,
S'advancent effroyez d'une fuite pouldreuse,
Pour se sauver dehors la forest sablonneuse.
Un par le bout des pants tire pays et fuit.

a. Var. :

Qui, oyant comme il vient et que plus il augmente,
Il descharge son ventre, et lors prend l'espouvante.

1. Un grand sanglier rompt ordinairement les pans-dè-rets s'ils ne sont neufs.

2. A sonner le gresle.

On lasche à ses tallons une lesse qui suit
Bien courageusement. Voicy à la poursuite
De chiens et de chevaulx une bien grande suite.
Turcq luy soufle le poil, et *Cybelle* et *Vollant*
Devancent çà et là les costez du gallant.
Voicy ce gentil *Turcq* [1] qui luy livrant la guerre
Le faict cullebutter sept et huict fois par terre;
Les deux autres pendant vistes et vigoureux,
Menassent le collet de ce loup malheureux.
Tel gaigne le devant qui demouroit derriere;
Un autre puis aprés d'une course legiere,
Va choquant l'ennemy. Tout ainsi, tour à tour,
Ils le bourrent hardis; le loup par maint destour
Tasche à s'oster devant la lesse furieuse
Qui tousjours le poursuit ardente et vigoureuse;
On picque à toute bride, et le sieur de Moussi,
Leal et Beaurepas, Gauchet et Silve aussi, (*a*)
Sur leurs vistes courtauts, courent de telle sorte
Qu'il semble que la foudre ou le vent les emporte.
Voila le loup fuiant ne pouvant s'esloigner
Des Levriers, qui le fort s'efforce à regaigner.
Mais *Turcq* à son costé tasche de le surprendre,
Courant tousjours de front, pour l'aureille luy prendre
Et le tenir subjet; *Vollant* qui vient aprés
Et Cybelle à costé le suivent de si prés
Qu'ils luy souflent au poil; tandis voila qu'on lasche
A l'encontre de luy deux grands Levriers d'attache.

a. Var. (1604) :

Leal et Champsecret, Nicye et Silve aussi,

1. *Turcq* naturellement bon chien à tout, soit pour courir, soit pour assaillir.

Mais *Turq* qui ne veut pas, tant il est de grand cœur,
Qu'un autre devant luy de le prendre ait l'honneur,
Se jette à son collet; lors le loup qui se pense
Deffaire de ses dents se remet en deffense;
Mais les autres sont prets pour l'aider, et tandis
Arrivent au secours *Levant* et *Amadis* :
Un le prend par le col et l'autre par la fesse,
Un autre par le flanc, un la gorge lui presse,
L'autre tire une jambe, et le loup cependant,
D'une estrange façon se deffend de la dent.
Nul ne lasche sa prise, ains comme pleins de rage,
Il font qu'il perd le cœur, la force et le courage;
Jamais pas un des cinq sa prise ne desmord
Que premier ils ne soient satisfaits par sa mort.
Pendant que d'une part cestuy-cy l'on pourchasse
D'autre costé l'on oit une nouvelle chasse
Qui donne d'advantage aux picqueurs, de plaisir :
D'autant que l'autre loup vint son chemin choisir
Entre les deux estangs : au bout de la chaussée
Des Levriers plus puissants la lesse estoit posée.
Là (dis-je) d'un buisson cachez soigneusement,
Les grands dogues sont mis, où, malheureusement,
Le loup vint aborder, qui pensant se deffaire
Des chiens qu'il void à front, rien alors ne peut faire
Que se lancer en l'eau. La lesse point ne faut
De se jetter aussi dans l'onde de plein sault.
On lasche encor' aller une seconde lesse
Pleine de cœur, de force et de prompte vistesse,
Qui gaigne le devant. Les picqueurs sont au bord
Qui, la pistolle au poing, le menassent de mort.
Il est environné de cinq Levriers d'attache,
Rochelle, et *Leopard*, *Bucefal*, et *Moustache*,
Et *Levant* qui vaillant a combattu cent fois
L'ours, l'once et le taureau en presence des Roys.

Ils sont à ses costez et s'efforcent à nage
De lui faire gaigner le plus proche rivage
Où quatre picqueurs sont, et, de l'autre costé,
Les pitauts battent l'eau, pour rendre espouvanté
Le Loup qui pourroit bien reffuiant de grand' erre,
Retourner dans le fort, ayant là gaigné terre.
Il se noye quasi et, proche de la mort,
Au milieu des picqueurs il se vint mettre à bord.
Aprés luy, degouttants, les Levriers s'advancent,
Et en deux ou trois saults à ses costez se lancent.
Il tasche à se sauver et pense de nouveau,
Se voyant si pressé, se relancer en l'eau;
Mais deux picqueurs y sont qui de cela se doutent,
Et qui, l'espée au poing, sur terre le rebouttent.
Il tourne encor' un peu; *Levant* qui ne desmord
Le premier au collet, luy presente la mort;
Les autres tout à coup d'une dent furieuse,
Dechirent en morceaux la beste malheureuse,
Et dessus l'herbe verte estendent çà et là
Son sang avecq' lequel sa vie s'escoula.
D'autre part dans le bois le grand bruit continue
Des trompes, de la voix de bien loing entendue,
Qui, doublant par le fort pour le Loup estonner,
Fait qu'on ne pourroit pas entendre Dieu tonner.
Mais pour les chiens courants la furieuse beste
Ne daigne se haster, ains elle tourne teste,
Et les attend venir : par leur cry j'entendoy
(Ne bougeant d'un endroit) qu'il estoit en aboy.
Là je cours vistement pour grossir le courage
Des Chiens, intimidez du faiseur de carnage.
J'entre l'espée au poing, et commence à crier
Pour le faire partir; je ne veux me fier
Aux armes que je porte, ains creignant sa dent croche
De six ou de sept pas seullement je m'approche.

Turcq qui jamais n'eut peur, entendant les aboys,
Tire où se meine bruit par l'espoisseur du boys,
Et droict sans marchander, sur la beste se lance.
Aussi tost apres luy toute la meute advance,
Et le contrainct partir. Je r'anime en criant
La troupe, si qu'en fin je voy le loup fuiant.
Les pitauts ce pendant d'une voix enrouée,
Tousjours continuoient à faire la huée;
Desquels les uns courants par le plus fort du boys
Broussoient comme sangliers, où les guidoit la voix;
Les autres paresseux et poltrons de nature,
Laissoient courir devant le loup à l'adventure.
Turcq de prés le talonne et vigoureusement
Luy faict doubler le pas; aprés lui vivement
Je m'advance hardi; les autres qui me suivent,
Courants ainsy que moi, à mon secours arrivent;
De plus beau nous suivons et crions sans cesser
Pour faire dans les pants ceste beste advancer,
Qui non loin devant nous furieuse s'arreste,
Et de rechef aux Chiens commence à faire teste.
Au combat je les voy; le bon *Turcq* qui n'est pas
Si fort que courageux, fut trois fois getté bas;
Lors voyant le danger, vistement je m'advance,
Et l'execrable flanc outreperser je pense;
Mais le loup enragé laschant cela qu'il tient,
Contre moy de fureur espouvantable vient,
Et croy, sans le secours dont s'enfla mon courage,
Que j'eusse du meurdrier receu quelque dommage.
Turcq vient à mon secours et se lance dessus,
Et les Chiens plus hardis aprés luy courent sus.
Lors de rechef j'approche et plein de hardiesse
Plus qu'onques je ne fus, çà et là je le presse
A sa mort obstiné; mais pas je ne pouvois
Avec ces foibles Chiens, le pousser hors du boys,

Bien que de voix, de mains et de trompe hardie,
Nous les encouragions pour croistre leur furie.
Or je mande venir (me semblant pour le mieux)
Pour le combattre là, trois Dogues furieux.
Ce pendant qu'attendions venir la lesse fiere
Voicy venir Thienot avec sa fourche fiere,
Qui, sans trembler de peur l'assaille brusquement,
Luy presentant aux flancs le mortel ferrement.
A ce coup il s'effroye et, se mettant en fuitte,
Va trainant aprés soy des Chiens toute la suite,
Qui, pour le voir fuiant, de redoublez aboys
Remplissent l'environ des estangs et des boys,
Et, fournis de nouveau de force et de courage,
Suivent bien ameutez, son trac par le boscage.
Turcq le poursuit devant, et de tout son effort,
Il le fait mettre aux champs et sortir de son fort.
Alors s'entend un cry; le harloup se redouble
Aprés ce devoreur, qui dedans un estouble
Commence à devancer les Chiens et seullement
Turcq le poursuit de prés; mais on void promptement
Trois grands dogues laschez qui, pleins de hardiesse,
Le suivent de grand cœur et de grande vistesse.
Lors voyla d'abondant venir de tous costez,
Galoppans aprés luy, les picqueurs bien montez,
Qui vont le pourchassant de façon toute telle
Que l'on fait les perdreaux qu'on chasse en la tonnelle,
Se hastants importuns pour plus fort le presser
Afin que dans les pans ils le facent lancer.
Lors chacun se remplit d'esperance asseurée,
De voir dans les fillets la beste demeurée.
Ell' ne peut reculler, car de tous les costez
Sont hommes et chevaux et chiens bien ameutez,
Qui roide galoppants par la fertile plaine,
Font resonner les Cieux de la trompe haultaine.

Tousjours le loup approche, et tout espouvanté,
Derriere il void les Chiens et d'un autre costé,
Les dogues poursuivants; il sent dans ses aureilles
Les trompes retentir, et les voix nompareilles
Des hommes et des Chiens; il void devant ses yeux,
Le cordage tendu d'un art industrieux.
Or les pieds contremont enfin dans le cordage
Escumant voy-le-là, rempli d'ire et de rage.
Les pieux tombent à bas et le maistre d'en-hault
Avecq' l'autre se joinct; lors par maint et main sault
Tasche à se depestrer; mais Jacquet qui s'approche (a)
Luy met dedans le col la fourchefière croche
Pour le tenir subjet. Voici venir, ardents,
File à file, les Chiens à sa mort pretendants.
Turcq y est le premier, qui ayant souvenance
Des coups de dents receuz, d'une fureur se lance
Pour venger cest outrrage et, tandis, vistement
On luy met dans le flanc le mortel ferrement.
Il heurle plein de rage et, de dent escumante,
Despit, la terre il mort desjà toute sanglante.
On le deffaict des pants et mort plus qu'à demy,
On l'abandonne aux dents du prochain ennemy.
[Et cependant du bois sort la troupe suivante
Des hommes et des chiens, qui viste vient, courante,
Où la trompe fanfare, et l'esclatante voix
Meslée d'un grand bruit avecques les abois.]

a. Var.:

Or les pieds contre mont, à la fin il s'empaistre
Et demeure enreté de l'un et l'autre maistre.
Les pieux tombent à bas et le loup qui desbat,
Pour se saulver s'il peut, ne peut rendre combat,
La joye est grande alors que Thienot qui s'approche,

Les petits et les grands d'une dent animée
Tirent qui çà qui là la beste exanimée.
[Thienot et Valentin, pour loyer et guerdon
D'un si louable faict, de maison en maison
(Recevant d'un chacun prix pour telle conqueste)
Portent au bout d'un bois le fort-hu de la beste.
Des plus pauvres ils ont des œufs et des oignons,
Et des bons laboureurs des poulets, des pigeons;
Des aigneaux, des cochons ils tirent des plus riches,
Et rien ne recevants mauldissent les plus chiches.
Une troupe d'enfans, avecques un grand bruit,
Joyeuse de la prise, importune les suit;
Puis du butin chargez s'en revont au village
Boire chez le Cheron, sans en faire partage.]

Mon discours estant faict, de table nous levons,
Et soubs l'ombrage frais, ensemble nous trouvons,
Où, pour passer le temps esloignez de tristesse,
Nous joüons à la boulle et trompons la paresse.
Nous ennuiant le jeu, nous suivons le plaisir
Qui plus nous vient à gré; pour nostre aise choisir,
Ores nous promenons à travers la Garanne,
Ores le long moiteux de la rive de Marne; (*a*)
Ores, d'un plomb caché dans la fronde, mirons
Avecq' un arc d'acier l'oiseau que nous tirons;
Tantost d'un ameçon nous trompons l'innocence
Du poisson escaillé qui trop goulu s'advance;
Ore' à l'aide d'un Chien creintif et bien dressé,
Nous couvrons en courant le Gibier terrassé.
Ore' avecq' le Caillé, de la Caille femelle

a. Var. :

Qui produit de Conils une abondante manne.

Nous imitons la voix qui semble naturelle
Au masle chault qui l'oit. Que s'il respond au chant
Et contrefaict et feinct, nous allons l'aleichant
Sous la rets qu'estendons sur la verdure belle
D'un bled ja grandelet. Alors de course isnelle,
Il s'en vient droict dessoubs et, plein d'un chaut desir,
Il cerche, il chante, il court et goulu du plaisir,
A son dam il se met soubs la rest estendue,
Pensant trouver, paillard, sa femme pretendue.
Qui est au guet le leve; allors espouvanté
Vollant, pauvre, il se sent dans la maille arresté.
[Tantost dedans un pré où l'herbe est courte et drue,
Nous servans d'une table, envoyons dans la nue
L'esteuf d'un bon battoir, qui poussé d'un fort bras
Faict reculler derriere à quinze ou seize pas.
Or de la harquebuze à couvert d'une haie
Terrassons le conil de mainte et mainte playe,
Le long de la garenne et portons quelquefois
Le renard, le conil et le lievre à la fois.
Attendans le souper, esloignez de touts vices, [ces.
Par beau temps nous prenons tels nouveaux exerci-
Ores le soir venu, s'il faict grande chaleur,
Dedans Marne nageans, nous prenons la fraischeur,
Ou roidissant les bras fendons l'eau doux coulante,
Passant de bord à bord d'une eschine puissante.
Tel qui n'est asseuré, ne s'esloignant du bord
A la merci des flots n'accelere sa mort.
Tel se plongeant au fond, d'une belle industrie
Porté loing sous les eaux adventure sa vie.
Le reste reste en creinte et demeure estonné
Doutant que mort les eaux à val l'ayent mené.
Mais ainsi qu'un Neptune apparoist sur l'eschine
(Pour commander aux vents) de la rude marine,
Lorsque sans son congé vague sur vague ils font

Beugler de la grand' mer la rive et le profond;
Ainsi, loing d'où plongé, à mi-corps se présente
Secouant çà et là sa teste desgoutante.
  Ayant baigné le saoul le long du bord moiteux,
Jusqu'au déclin du jour faisons un tour ou deux;
Puis le soir, ayant pris l'escadre dru-semée
Drillante par le ciel sa place accoustumée,
Retournons au logis, pour cercher dans le lict
Jusques au poinct du jour le repos de la nuict.]
  Le lendemain matin, quand l'aube vermeillette
De larmes vint perler la croissante herbelette,
Le temps estant au sec, nous allons sur les eaux
D'un fontenier ruisseau, la glu tendre aux oiseaux,
Qui sur le chaut du jour, poussez d'une soif grande,
Trempent à leurs despends leur commune viande.
Là cachez d'un buisson, sans bruit nous attendons
La grand' trouppe venir, que de loing entendons
Sur les arbres prochains se percheans à volées,
De leurs diverses voix emplissants les vallées;
Et le Pinçon douteux voleter à l'entour,
Qui descend, ores monte, or' tourne tout au tour.
Mille et mille autres sont esbranlez pour descendre
Où les gluaux tendus sont mis pour les surprendre,
Qui bavolants, devant que de se mettre au bas,
Se jettent dedans l'eau pour boire leur trépas.
Tel leve en haut le bec, tel fertillant des ailles,
En vain va debattant ses esclaves aisselles;
Tel se ventrouille en l'eau, qui les deux pieds en hault,
Des griffes et du bec, faict au chasseur l'assault;
Tel fuiant pour neant tant du pied que de l'aisle
Que seule libre il a, par la rive saultelle;
Tel se pensant saulver du glüon qui le tient,
Retombe en un plus fort qui plus fort le retient.
  Ceux prins, nous attendons une autre compaignie

Avecques grand plaisir, qui chiche de sa vie,
Vienne tomber aux lacs; de loing dedans les bois,
Joyeux nous entendons leurs caquettantes voix;
Tousjours la trouppe approche et, pauvrette et mal-
Comme les autres vient se tuer au rivage. [sage,
Ravis de ce plaisir, nous ne nous soucions
D'envoyer à Beaujour, afin que nous disnions;
Jusqu'à ce que la faim qui pressoit nostre pance,
Sur le vespre nous fit en avoir souvenance,
Qui fit que nous trouvons un laquais messager
Qu'envoyons à Beaujour pour querir à manger.
En attendant cela je laisse ceste chasse,
Et, pour entrer au boys, j'abandonne la place,
Tant pour prendre plaisir à ces verdes beautez,
Que pour cognoistre aussi quelles commoditez
On peut tirer de là. Doncq quittant la fontaine
De Longpont, par le bois seullet je me promeine.
Là j'entends d'assez loing maints grands coups reson-
Qui vers ce quartier là m'invitent de tourner. [ner
Le son guidant mes pas comme à la main, me meine
Ou trois forts bucherons soufflants à grosse aleine,
Le chef nud, les bras nuds, et nerveux et puissans,
Battants l'air tour à tour, qui baissants, qui haussants
Manioient dextrement, à fortes alenées,
Au pied d'un chesne hault leurs puissantes cognées.
Le boys resonne au coup qui, dans le creux porté
De la maison d'Esco, bruït d'un autre costé; [gnent
Les copeaux vollent haut, qui tombants loing tesmoi-
La force des six bras qui le grand arbre atteignent.
Ils frappent tant et tant qu'en fin le Chesne grand,
Bruiant comme tempeste, avec tel bruit descend,
Qu'il semble à qui l'entend que tout le pays tremble,
Comme si cent canons fouldroyoient touts ensemble.
Ce qu'il trouve en tombant, en celle et celle main,

Il brise, emporte, abbat, pour se faire chemin.
Deux grands lieux à l'entour le boscage resonne
Et toute la forest, du grand sault qu'il se donne.
Curieux, je m'enquiers quelle commodité
Se peut tirer de là (bien qu'à la verité
Je le sçache à plus prests) un respond : « On en tire
Ce que cil à qui est le grand arbre desire.
Ce qui peult de droict fil s'estendre et à niveau,
On en faict un long traict ferme, puissant et beau,
Des Solles, des Chevrons et des Pannes entieres,
Des soubschevrons, des ais, Montants et Sablieres,
Des arbres et aussi des aisles de moulin,
Et de puissants fardeaux pour presser le raisin,
Des Jumelles aussi, des eschallats, des lates,
Et, pour faire des sceaux, des eclisses bien plattes,
Des tables et des bans, des chaires et trajcteaux
Fenestres et chassiz, portes et escabeaux,
Des coffres, des challits; le reste de l'ouvrage
Qui ne peut se tailler nous sert pour le chauffage;
Tellement qu'il n'y a dans ce grand arbre icy
Rien qui ne soit duisant, et qui ne serve aussi. »
A six vings pas de là se void une autre bande
D'ouvriers bien arrangez, ausquels nul ne commande,
Ains, esgaux, travaillants d'un travail journallier,
Ont à part çà et là chascun leur astellier
Au tour d'un hestre gros, dont la tige fendüe
En mille gros esclats sur terre est estendue,
L'un en faict des Sabots qu'il creuse dextrement,
Tant et si peu qu'il veut, d'un commode instrument;
L'autre d'un long esclat qu'applanant il façonne,
Faict une pelle à four; un autre auprés s'adonne
A tailler des essieux; l'autre applanit des aiz
Afin que le tourneur en face des soufflets;
L'un r'aiguise la plane, un autre l'erminette,

Afin que mieux aprés à l'ouvrage il se mette;
D'autres un peu plus loing, avecques leurs forts bras,
Des grosses busches font plus qu'ils peuvent d'esclats;
Un autre prés de là en un tas vous amasse
Le bois desja fendu par une vague place,
Et le rangeant debout, une Pile il bastit:
La hausse bastissant, la haussant l'arondit.
Ayant faict son amas; pour la façon derniere,
Le boys bien entassé va couvrant de fugiere,
Et de terre en aprés afin que consomé
Il ne trouve son boys aussi tost qu'allumé;
Ne laissant rien au hault de la pile dressée,
Qu'un estroit souspiral, afin qu'estant pressée
La flamme soubs le boys, puisse à l'aise voller
Par le vuide conduit pour se perdre dans l'air.
Il tourne ça et là et bien soigneux regarde
Si l'air y peut entrer, afin qu'il contregarde
Le boys qui bien rangé sans doubte brusleroit
Si par autre conduit passage il rencontroit.
  Son cas estant dressé tout ainsi qu'il souhette,
Le feu par le spiral soubs la grand Pile il jette,
Puis trois jours et trois nuits, pour oster le danger,
Luy donne, reglément, tousjours de quoy manger [1].
Envoyant puis aprés à la ville prochaine,
Par sommes, son charbon, afin pour la semaine,
Qu'il puisse faire argent, et vivres achepter,
Dont sa pauvre famille il puisse sustenter.
  Ayant deçà, delà, par sentes incognues,
Tourné par la forest; par celles mieux cognues
En chasseur affamé, tirant à droite main,
Vers le ruisseau tendu je reprends mon chemin,

1. Terme de parler entre les charbonniers, qui est à dire entretenir le feu et le boys.

Où je trouvay Popot, Gauchet, Dutertre, Silve
Empeschez à l'entour d'une bourbeuse rive
Aprés les oiseaux pris, (*a*) qui sautelants au bord,
Taschoient de reculler leur imminente mort.
  Or, remplis d'appetit, nous maudissons sans cesse
Le laquais qui met tant, l'accusants de paresse,
Et souvent vers Beaujour on nous void retourner,
Attendants le laquais, ou plustost le disner,
Qui en fin arrivé par sente à luy cognuë,
Descharge son fardeau sur l'herbelette drüe :
Chascun en prend sa part, et faisons d'appetit,
Du peu que nous avons, un bon repas petit,
Nous semblant en ce lieu la viande meilleure,
D'un Bœuf bien saulpoudré, que dedans la demeure
Des villes, la Perdrix, le Conil, le Faizan,
Et ce qui passe loing du nez du Paysant.
  Or ayant despeché, sans nappe et sans vaisselle,
Nostre leger disner, et vuidé la bouteille,
Nous nous mettons encor' à chasser aux oiseaux,
Qui sur le haut du jour, de rameaux en rameaux,
Viennent pour s'abreuver, tant que sans grandes peines
Nous en trouvons de prins environ dix douzaines.
  Arrivez à Beaujour au revenir du Bois
Nous trouvons arrivé le gaillard Gaillardbois
Avecq' quarante chiens (*b*), qui nous mit en la teste

a. Var. :

En chasseur affamé, je devalle tout beau,
Et reprend mon chemin vers le cognu Ruisseau,
Ou Vermond, et Beaupré, sur la bourbeuse rive
Ramassoient le gros bec, et le Merle, et la Grive,
Et d'autres oiselets,

b. Var. :

Avecques ses Chiens blancs,

Le jour suivant courir ou faulve ou noire beste.
Nous nous y accordons, puis aprés le repas
Nous allâmes trouver le repos dans les draps.

LA CHASSE DU CERF.[1]

AUSSITOST que du jour la naissante lumiere
Apparut à l'ouvrir de ma double paulpiere,
En sursault je me lève, et d'un pas non oiseux,
Je vas trouver au lict nos veneurs paresseux,
Qui de somme assoupis se levèrent à l'heure
Bien marris d'avoir faict au lict tant de demeure.
Pour s'en aller en queste ils preignent leurs limiers.
Thienot va vers Boursonne, Antoine vers Viniers,
Et Jacquet vers Ivort, portans tous soubs l'œsselle
Le flascon de vin blanc au lieu d'une escarcelle.

1. Dans l'édition de 1604, la *Chasse du Cerf* est dédiée au Roy, c'est à dire à Henry IV. Les douze premiers vers sont remplacés par une longue dédicace. Les rapports des veneurs sont naturellement faits à Sa Majesté, à qui sont aussi attribués les exploits cynégétiques accomplis, selon la version originale, par Gauchet et ses amis. Ce replâtrage, assez maladroitement fait, nuit à l'enchaînement du récit. Rien ne concorde plus avec ce qui précède et ce qui suit. — Du reste on a conservé en note toutes les variantes de la seconde version, dont voici le début :

Sire, si ta grandeur, ta vertu, ta vaillance
Font trembler et troubler l'espagnolle arrogance,
Et de sa main tomber, et de son cœur haultain,
Le cruel coustelas et le vouloir mutin ;

Sus! sus doncques, amis! Plus ne faut sommeiller.
C'est trop couvé les draps; il vous fault esveiller!
Quoi-jà de tous costez l'hironde babillarde
Nous annonce le jour; jà la troupe gaillarde

Que le Turcq, que l'Indois, que le Scite et le Perse
Et tout où l'Ocean roulle son onde perse
T'admire, honore, creind; il ne faut s'estonner
Si la plume des mains me chet, voulant sonner
Quelque chose qui vienne entre tes mains Royalles :
Mais veu qu'à ta grandeur la douceur tu égalles,
Humble, à tes pieds j'auray recours à ta douceur
Pour à mon entreprise ouvrir un chemin seur.
D'oser trop en cecy moy mesmes je m'accuse,
Mais ceste grand' douceur me servira d'excuse,
Qui te rend non moins grand les petits escoutant
Que quand victorieux tu marches combattant.
Doncq' de ceste douceur qui reluit en ta face
Escleré, j'oseray presenter ceste chasse
Grossierement tracée, aux pieds de ta grandeur;
Trop heureux si tu daigne accepter mon labeur.
Vous qui par les forests plaisamment ombragées,
Dans la senestre l'arc, et vos flesches rangées
Au carquois en écharpe, emplissez les forestz
Et de chiens et de sons et d'abois et de retz,
Et faites d'un trait d'arc que votre main décoche,
Culbuter le sanglier si de vous il approche,
Et des voix de vos chiens, vivement amentez,[1]
Fuir d'effroy les chevreuils et cerfs de tous costez;

1. J'ai déjà rencontré ce mot et j'ai mis *ameutez*, croyant à une erreur typographique. Peut-être vient-il du verbe latin *amentare*, qui signifie lier avec une courroie, ou lancer avec force.

Des oyseaux resjouys font resonner les bois,
Les eaux, et les vallons de leurs plaisantes voix;
L'aurore au crin d'argent, diligente courriere,
Annonce le lever de la grande lumiere.
Voyez-vous ce brouillard qui couvre ces estangs,
Ces prez et ces vallons, c'est signe de beau temps;
La fraischeur de la nuict, d'une tendre rosée,
De nostre vieille mere à la face arrosée :
Jamais ne fit plus beau, l'ær, le vent et les cieux
Ne se sont point monstrez, de l'an plus gracieux;
C'est trop couvé les draps et la plume molasse,

Chaussez vos brodequins, prenez l'arc et la fleche,
Troussez votre surcot que vos pas il n'empesche
Et tarde votre course en broussant par le bois;
Venez accompaigner ce grand Roy des François,
Ou bien si creignez faire aux hommes compaignie,
Du moins suyvez les pas de sa chaste Marie,
Ains une autre Diane, en qui luit tout l'honneur
Et de France et d'Itale; [1] *elle porte bon-heur,*
Et par tout où elle est tout rid et tout s'esgaye;
Ou, si sa Majesté si grande vous emaye
Respectant sa grandeur, au moins prestez faveur
A mes vers esbranlez pour leur donner saveur,
Et les faire couller d'une si douce veine,
Qu'à les lire tous deux daignent prendre la peine.
Vous aussi, sainctes sœurs qui Parnasse habitez,
Guidez toute ma plume et ma Muse excitez
A si bien entonner ceste chasse plaisante,
Que nos deux majestez, un jour elle contente.
Sus, sus doncques, veneurs.....

1. Marie de Medicis.

A celuy qui desire estre aujourd'hui de chasse. (*a*)
Jà Thienot et Jacquet et Baudier sont partis
Avecques leurs limiers, çà et là despartis,
Pour s'en aller en queste, à fin qu'ils nous rapportent
Quels cerfz ils auront veus, et quelle teste ils portent.
S'ils trouvent cestuy-là marquant dix et huict cors [1]
Esclame faulvebrun, et bien entier de corps [2],
Il se fera courir; et, comme chascun pense,
Contre les chiens courants il sera de deffence,
Car de tout ce que peut estre un cerf accomply
Pour courre longuement, cestuy-là est rempli.
Sus doncq, mes bons amis, vainqueurs de la pa-
[resse, (*b*)

a. Vers ajoutés en 1604 :

Desjà nostre Roy prest accuse vos longueurs;
Il vous fault l'assister comme braves picqueurs,
Et faire tant qu'il puisse en vous tous recognoistre,
Qu'avez la volonté de luy faire paroistre
Combien vous estes prets de monstrer, dans le bois,
Vos valleurs, aussi bien qu'en belliqueux exploitz,
Et que vos forts Courtautz ont aussi bonne aleine,
A picquer un bon cerf, qu'à combattre en la plaine.
Nostre Prince vaillant brulle d'un beau soucy
D'esclarcir vos vertus en ceste chasse icy.
On tient, en tout pays, pour chose bien certaine,
Qu'un bon chasseur ne peut qu'estre bon capitaine.
Ayant de Toy congé tes veneurs sont partis.....

b. Var. :

Sus sus doncq à cheval belle et brave noblesse,

1. Cors en termes de venerie signifie cornes du cerf.
2. Marques d'un bon cerf. — Esclame signifie gresle.

Il faut charmer le soing qui vous poind, et vous presse.
Il ne faut desdaigner se charger d'un jambon,
D'un beuveur cervelat assisté d'un flascon;
La chasse ne vault rien sans un tel attirage;
Le veneur sans cela n'auroit force et courage.
Bref, lors que le soleil darde son plus grand chault,
Mal est garny celuy à qui le vin deffault.
Tout est desjà sus-bout, jà toute chose est preste
Qui duit à bien lancer et bien chasser la beste.
Les barils pleins de vin desjà Popot envoie; (*a*)
Jà les chevaux chargez sont presque à moitié voye
Du Buisson de Tillet[1], où nous attenderons
Le rapport des veneurs qui sont aux environs. (*b*)
Là estans arrivez; sur la verde herbelette
On mettra le jambon, le pan de costelette,
Le cervelat, l'endouille et la longe de veau.
Poivrée par dessus, du vin vieil et nouveau,
Et tout ce qui se peut de viande salée,
Propre, se recouvrer, pour disner l'assemblée.
[Esloignez de chagrin et rebuvants d'autant,
Quelque cas de nouveau chacun ira contant;
Un qui le dire ailleurs pourroit rougir de honte,
De ses vieilles amours nous fera quelque compte[2].]
Qu'on couple doncq les chiens. Sortez *Mirault*, [*Briffault*,

a. Var. :

Jà desja l'on envoye;

b. Var. :

Où chascun attendra
Les veneurs, ce pendant que nostre Roy viendra.

1. Lieu dans la forest de Retz fort hanté de cerfs, et où ordinairement se fait l'assemblée.
2. Vers supprimés en 1604.

Fillault, *Margette* aussi, *Teroane* et *Pitault* :
Voyla pour un relais : et l'autre aura *Truelle*,
Souillard, *Clerault*, *Hunault* et *Bataille* et *Rochelle*.
Un autre aura *Verdault*, *Sarrazin* et *Margault*
Et *Broüault* ce bon chien et *Guidon*, et *Fricault* :
Et d'un autre relais, et *Souillart*, et *Vistesse*,
Gerbault, et *Capitaine*, et *Gaillard*, et *Duchesse*.
Et le cinquiesme aura *Bragard*, et *Billebault*,
Joyeuse, *Soliman*, *Rustault*, et *Barigault*,
Nous aurons *Caporal* et la bonne *Peluë*,
Rigault, et *Broussebois*, *Pelault*, et *Mammeluë*,
Mirauldin, et *Parfait*, et *Montfort*, et *Calvin*,
Les plus ruzez de tous; lesquels jamais en vain
N'ont couru par les bois, et *Gerfault*, et *Tabourre*[1],
Pour premiers descoupler au son du laissecourre.
Ces douze seulz pourroient sans ayde et sans support,
Suivre le Cerf par tout, et le conduire à mort.
Ainsi doncques des chiens la grand' meute couplée
Se meine où se doit voir toute nostre assemblee.
[Avant que de partir chacun est soucieux,
Ceux qui de leurs chevaux au moins sont curieux,
De les faire ferrer et de voir aux harnois
Aux sangles et partout deux, trois et quatre fois,
Plus tost que rien deffaille, à celle fin qu'à l'heure
Du plus fort de la chasse au bois on ne demeure.
Au carfour de Tillet ensemble bien montez
Sur les sept du matin nous sommes transportez,
L'un portant à l'arçon une langue fumée,
L'autre un jambon et l'autre une longe semée

1. Quelques noms de chiens ont été changés en 1604. Ce sont les suivants : *Brayault*, *le Vieil-Peintelé*, *Sarrazin*, *Paris*, *Vertbois*, *l'Esveillé*, *Confort*, *Garenne*, *Soudain*, *Poil-de-Loup*, *Bidault* et *Rigault*.

De bonne pouldre blanche, un autre un bon pasté
De biche ou de chevreuil; cestuy d'autre costé
A la piece de bœuf trés-bien aissaisonnée;
Cestuy non moins friand une longue eschinée,
Sans cela qu'au matin nos soigneux cuisiniers
Ont avecq'eux porté dans leurs larges paniers.
Droict à la Blanche Croix [1] allons ainsi descendre
Lieu plus proche de cil où nous voulons attendre
Le rapport des veneurs, pour là faire disner] (*a*)
Les Courtautz pour plus frais apres les amener.
Ceux qui ont soin des leurs ne bougent de l'estable,
Jusques à tant qu'au bois on ait dressé la table.
[Pour là, hors de chagrin, dessoubs les verts rameaux
(Où le desgoisement de mille et mille oyseaux
Nos aureilles ravit) d'autant boire et reboire,
Disant propos pour rire et non pas pour les croire.]
Là sur cent mille fleurs la nape nous rangeons
Couverte de bons metz que chauds et frais mangeons.
L'amoureux ær des bois fournist, à suffisance
D'appetit dont ailleurs on auroit indigence :
Chascun dit librement ce qui lui vient à gré
Sans respecter aucun qui par son haut degré
Nous puisse faire taire; ains freres et cousins

a. Var. (1604), en place des vers entre crochets :

Au Carfour de Tillet ensemble, bien montez,
Tes officiers se sont du matin transportez;
Où au lieu plus commode, en fin tu vas descendre,
Plus proche de l'endroit où tu desire attendre
Le rapport des veneurs, tandis qu'on fait disner

1. Deux hostelleries, prés du Buisson de Tillet, sur le chemin de Paris à Villiers-Cotteretz dans la forest de Retz.

Ou intimes amis, ou familiers voisins (*a*)
Nous supportons l'un l'autre, et regardons la voye
De tous jours nous tenir et en paix et en joye;
Gaillardement rangez chascun sur son manteau,
Le faict servir de banc, de chaire et d'escabeau;
Ores sur un costé, or' sur l'autre on se tourne;
La main, à nul de tous, dans le sein ne sejourne,
Ains, bien appetissés, sur le metz le plus doux
On se jette sans bruit, et sans aucun courroux :
[Et qui le peut des mains de son voisin arrache
Quelque friand morceau que vistement il masche
Afin qu'on ne luy oste. Et pourroit-on choisir
Aux villes et chasteaux un plus gaillard plaisir ?]
Là l'aure fresche souffle et d'aleine douillette
Modere la chaleur que le soleil te jette;
Si le froid est plus fort, l'amiable soleil
Rechauffe le beau lieu de l'ardeur de son œil;
Des oisillons voisins la musique meslée
Resjouyt d'autre part toute nostre assemblée;
Ce qui peut en esté, se voir de belles fleurs
Nous contente le nez, et l'œil de ses couleurs :
Mille petits Zephirs volans par le boscage
Esbranlent doucement le verdoyant feuillage. (*b*)

a. Var. :

Sans creindre ta grandeur, et ton Royal degré
Qui permet tout cela, prenant plaisir à voir
Les Seigneurs faire bien de manger leur devoir.

b. Vers ajoutés en 1604 :

Bref il semble que l'ær, et la terre, et les cieux,
Pour te favoriser, te rient à qui mieux.

Ayant presque disné, pour faire son rapport
Voicy Thienot venu : « J'ay, dict-il[1], tout au bord
Rencontré d'un grand cerf; par le pied de la beste[2],
Je croy qu'il peut porter dix-huit cors en sa teste :
Je tasche à l'approcher pour en juger à l'œil,
Et voir asseurément si, selon nostre vueil,
Il est courable cerf, si que la meute bonne
L'entreprenant, en long plus de plaisir vous donne.
» J'eschauffe mon limier et, de court le tenant,
En creinte toutesfois je vas l'entretenant;
Or dedans un taillis à l'œil voyant la trace,
Je luy monstre, et soudain me renverse à la place
Monstrant qu'il en desire, et qu'il a, de bon vent,
Au nez senti le frais du cerf qui va devant[3].
Alors, pour l'esbaudir[4], doucement je le flatte,
Le menassant pourtant quand trop chault il se haste :
Il tire tant qu'il peut, mais à force de bras
Et de reins, je retiens qu'il n'advance ses pas;
Si que, se transportant de plain sault sur la voye
Il ne perde trop chault ou ne change sa proye[5];

Et que les trois encleins à captiver ta grace
Ayent à ta venuë ouvert leur belle face;
Tout ce qui est d'oiseaux viennent du fonds du bois
Prez de ta Majesté, l'esgayer de leurs voix;
Qui par leur ravissant et degoisé ramage,
Semblent tous d'une voix te vouloir faire hommage.

1. En 1604, au lieu de *dict-il*, il y a *Sire*.
2. Un bon veneur peut juger par le pied du cerf quelle teste il porte.
3. Signe d'un bon limier et de hault nez.
4. Donner courage au chien.
5. Un limier doit estre tenu de court à fin qu'il ne donne le change.

Car au commencement l'impatient limier
Cuide, quand il en sent, si tost voir son gibier.
Ardent de plus en plus, il me tire et me meine
Attravers une taille, où il me fit grand peine.
Si j'en voy par le pied, je brise incontinent.
Le chien sans fourvoyer, va tousjours me menant
Tournoyant çà et là dans ceste jeune taille,
Où (doutant estre veu par le cerf) je ne faille
A souvent m'arrester, attentif regardant
Si je pourrois le voir dans la taille broutant;
Car ordinairement l'egail et la rosée
Font que, devant qu'aller chercher sa reposée,
Il faict là son ressuy[1], pas à pas s'amusant
A brouter le bourgeon jeunement verdissant.
  Là je m'arreste un peu, creignant qu'il ne demeure
Pour cest effect (aussi n'estoit-il que bonne heure
Pour rembuscher un cerf) je jette l'œil par tout,
Traversant le taillis presque de bout en bout.
  En fin je voy de loing bransloter un chesneau
Encores menuet; mon chien tire au cordeau,
Et me meine droit là, mais forcé je l'arreste,
Croyant que c'est mon cerf qui, de sa large teste,
Fraie contre l'arbret[2]. Sur les pieds me haussant,
Je voy son chef branchu qui beau s'eslargissant
Monstre ses andouillers[3] et sa tige cornue (*a*)
Brunie, bien perlée, et jà bien revenue.

a. Var. (1604) :
Et sa tige fourchue

1. Le cerf faict ordinairement son ressui en une jeune taille, devant que de se rembuscher.

2. Quand la teste du cerf commence à se frayer et brunir, il se la frotte ordinairement contre un jeune baliveau.

3. Sont les deux premières cornes de la teste du cerf.

Ayant bien contemplé sa grosseur et grandeur
Je le juge vieil cerf; je juge sa roideur
Et sa force à courir par ses longues allures;
Qu'il est en venaison, par les creuses foullures.
Ayant bien veu mon cerf, je ne veux l'empescher
Qu'à son aise, son lict (*a*) il ne puisse cercher,
Ains le suyvant de loing, mon chien bruslant j'arreste
Qui se transporte, ayant esventé ceste beste.
En fin ayant tourné çà et là par le bois,
Il entre en un taillis en couppe, et bien espois.
[Lors je pense que là pourra pour la journée,
Choisir au plus profond sa seure demeurée.
Je voy la marche fresche à la rive du fort;
Je voy qu'il est entré, et si je voy qu'il sort;
Mais ce n'est de bon temps. Je le brise [1] à l'entrée.
Mon limier tire au trect aprés la beste entrée;
Se dressant il s'efforce et plein de grande ardeur
S'elance plus avant d'une vive roideur.
A peine puis-je entrer dedans la taille forte
Il m'y fault toutesfois trainer en quelque sorte
A peine je me baisse et, contraint quelquefois,
Je lasche mon limier dans l'espesseur du bois,] (*b*)

a. Var. :

Qu'à son aise sa chambre

b. Var. en place des 12 vers entre crochets :

Où je croy qu'il pourroit pour toute la journée
(Comme la taille estant secrette et destournée)
Assigner son repos; mon limier plein d'ardeur
S'eslance ce pendant d'une visve roideur,

1. Briser : jeter des branches rompues pour recognoistre les voyes du cerf.

Et moy de pieds et mains, non sans quelque accro-
Je me traine attravers le plus fort du boscage [chage,
Pour le suyvre de pretz, or plus va-il avant,
Plus il double sa force et bande en se levant :
Ce qui fait qu'attentif, à mesure que j'entre,
Je regarde et je voy mon cerf dessus le ventre.
Lors parlant à mon chien je luy crie : tout coy!
Sus! arriere, *Rigault*! (*a*) c'est assez; je le voy! »
Puis, le tirant à moy, je m'efforce, et travaille
Pour l'arracher du creux de ceste forte taille;
Car il va, contre moy, tirant si roidement,
Qu'il a presque lancé le cerf presentement.
Dedans ma trompe j'ay recueilli les fumées [1]
Selon mon jugement rondes, et bien formées,
Qui monstrent que le cerf est grand et vigoureux,
A la course leger, et d'un chef plantureux.
Il est en fort beau courre et, pressé de la meute,
S'il cerche autre buisson, pour eviter l'emeute,
Et l'aboy redoublant, il despaysera [2],
Et aux bois de Crespy malmené tournera.
Là c'est tout pays sec et où la course aysée, [prisée.
Autant aux bois qu'aux champs, pour ce poinct est
Il est pretz la Bruyere [3] où, sans plus m'amuser,
Couché dedans son lict, l'ay laissé reposer.
Jaquet vient puis aprés, qui dans sa trompe porte
Les fumées d'un cerf d'une assez bonne sorte :

a. Var. (1604) :

Sus! arrière, Souillard!

1. C'est la fiante ou les crottes du cerf.
2. Changer de pays. On dit aussi forpayser ou plutôt se forpayser.
3. Lieu non loing du Buisson de Tillet.

« Voicy, (dit-il) messieurs (*a*) d'un haut cerf rencontré
Qui, sorti du gaignage, aux taillis est entré
Pour faire son ressuy ; il a rouge pelage,
Le corps court, et pourtant un assez beau branchage,
Mal nourry toutesfois; il merque douze cors
Desjà bien revenus, il a les membres forts,
Le pied court et serré, non à l'autre semblable ;
Or pour en bien parler il n'est point si courable
Que celuy de Thienot. Je l'ay si bien mené
Qu'à cent pas de Long-pont en fin l'ay destourné. »
On alloit envoyer les chiens aux advenuës
Pour placer les relais aux places mieux cognuës,
Quand voicy arriver le lieutenant Baudier
Suant, foible, et recreu avecques son limier
Lequel ainsi parla : « J'ay, dit-il, à grand peine (*b*)
Peu destourner mon cerf, par la fascheuse plaine
Prochaine de Viviers [1] : en voyant ses destours,
Je croy que, ceste nuict, il ait faict mille tours
Attravers les taillis, dont ma face empirée
D'espines l'on peut voir, ma juppe deschirée ;
Que si, pour destourner endurer je devois
Encor autant, jamais limier ne menerois.
J'avois premierement rencontré d'une beste,

a. Var. (1604) :

« *Sire! voicy* (*dit-il*)

b. Var. (1604) :

Quand voicy Remondin, avecques son limier,
Suant, foible, et recreu, du travail coustumier,
Lequel ainsi parla. J'ay, Sire, bien à peine

1. Village sur le bord de la forest de Retz.

Mais je cognu qu'un autre entreprenait la queste [1] :
Lors je me porte ailleurs çà et là traversant,
Si je verrois par pied quelque autre cerf passant.
A la fin mon limier tirant à moy, s'arreste,
Et se rabbat au vent de quelque faulve beste
Pres de Villers le moine [2], incontinent baissé,
Je regarde que c'est qui peut estre passé.
Là cinq biches je voy de deux grands cerfs menées,
Des deux j'en choisis un, dont les marches formées
Temoignent sa vigueur et sa force à courir,
Et qu'il tiendra long-temps premier que de mourir.
Il passe les Brullis, des Brullis l'Hermitage,
De là les fortz taillis et le desert sauvage
Des monts de Masleval [3]. Il repasse de là
Vers la tour Reaulmont puis, retournant de là,
Il me meine à Viviers; bref tant il me travaille,
Il me promeine tant et tant de taille en taille,
Que je pensay trois fois (le voyant tant tourner)
Pour en chercher ailleurs ce cerf abandonner.
Pourtant prends-je courage et, résolu, j'arreste
De trouver tost ou tard où repose la beste.
Il traverse les champs, où, viandant tousjours
Ce qu'il trouve de bon, faict mille et mille tours.
A la fin au buisson de Tillet je m'advance,
Et là dedans son lict l'ay laissé d'asseurance.
Il porte vingt et deux, et selon la saison
Il est abondamment chargé de venaison.
La sole de son pied est fort large et fort grande [4],
Et le pied long ainsi qu'un bon veneur demande,

1. L'un des trois veneurs destournoit cestuy.
2. Prioré prets de Villiers Costerets.
3. Divers endroicts dans la forest de Retz bien remarquez et non loin l'un de l'autre.
4. Signes et marques d'un grand cerf.

La pince ronde et grosse et les os non trenchants,
Gros et court, bas joincté ; bref tel que par les champs
Et par les grands forets, je le voudrois eslire
Pour en donner plaisir au Roy s'il le desire (*a*).
Apres avoir à part entendu des veneurs,
La force et la vigueur des deux cerfs les meilleurs,
Nous choisissons celuy (*b*) qui en meute plus belle
Se trouve, à celle fin qu'avecques façon telle,
On le puisse chasser, que les chiens ameutez,
Et les picqueurs aussi suyvent de tous costez.
Cestuy doncq' est choisi, pour autant qu'il nous semble
Plus courable, et qu'il est en plus beau courre ensem-
Là, sur le plus haut mont, à l'aise l'on verra, [ble.
De bien loing, quand le cerf malmené s'en ira.
Il fait mettre un relais près de la croix de Guise ;
Il ira là plustost s'il ne void qui luy nuise.
Regnault soit conducteur de ce premier relais ;
Et celuy que conduit Guillaume de Calais,
Se tiendra sur le hault, vers le rond de la Reine ;
Richard aura pour luy la croix de Bourgfonteine,
Et Jaquet meinera le sien où, avant hier, [glier.
Non trop loing du Verdfueil [1] on print le grand san-
Jean Thibault meinera le sien vers les Bruieres,
Où d'aller sont souvent les bestes coustumieres.
Du haut du proche mont on peut, de tous costez,
Voir courir et le cerf et les chiens ameutez.

a. Var. :

A ta Majesté, Sire.

b. Var. :

Tu choisis cestuy-là

1. Maison au bord de la forest de Retz, sur le chemin de Villiers Costeretz à Soissons.

Or sus doncques Baudier qui tant de peine as prise (*a*)
Pour conduire à bon port ceste noble entreprise,
Prends en main ton limier[1]. Sus donc! advançons
Et alentour du cerf nous assemblons trestous [nous
Mettons le pied à terre, au moins cil qui desire
Cognoistre au pied le cerf pour savoir où il tire
Et pour juger à l'œil sa grandeur, sa hauteur,
Son âge, son marcher, sa force et sa vigueur.
Alors Bauldier s'avance,] (*b*) et pour frapper à route,
Avecques son limier dans la taille se boute;
Il luy lasche du traict, sans pourtant le presser,
Ses brisées suyvant, pour luy faire lancer.
Il veut faire si bien que, sautant d'où il gist,
Les chiens le puissent voir au sortir de son lict :
Car au chien croist le cœur, en poursuivant sa proye,
Pourveu qu'au nez la sente, et que des yeux la voye.
Jà void on le limier tirer si rudement
Que Bauldier ne peult plus le tenir nullement :
[Il suit son droict et va par la mesme brisée
Qu'au frais il a deffaict de ceste matinée;
Il parle jà, desjà je le voy s'avancer
Monstrant estre assez prés pour nostre cerf lancer.]
Il bande, opiniastre, et d'un dru clabaudage,

a. Var. :

En fin doncq Remondin qui la peine avoit prise,

b. Var. :

O Sire advance toy
Desjà le limier bande, et double son aboy.
Remond s'advance aprés,

1. L'honneur de lancer le cerf appartient à celui qui l'a destourné.

Des chiens prets à partir il croist la gaye rage.
Chascun reste attentif et brullant d'aise, void
D'un œil soigneux le chien à vingt pas de l'endroit
Où repose le cerf et, d'une douce creinte,
Frissonne, pensant voir le cerf hors de l'enceinte.
S'on void tirer le chien et parfois se hausser,
L'un pousse de l'espaulle et cuide l'advancer,
Tant le desir le poinct de voir, hors de son giste
Bondir le cerf craintif d'une secousse viste
[Au cerf que le limier donne, tirant devant,
En hoignant tire aussi tout le troupeau suivant
Des douze autres couplez, qui n'attendent que l'heure
De veoir le cerf quitter sa malseure demeure]
Plus approche le chien, et plus croist son ardeur,
Tant plus croist son aboy, tant plus croist sa roideur,
Et les chiens genereux, à la voix qu'ils entendent,
Doublent aussi leurs vois; en avant ils s'estendent
Pensants rompre leur couple et de grand cœur qu'ils [ont
Au vallet qui les tient font desgouter le front.
Voicy tout en un coup le limier qui forcene,
Et qui, voyant le cerf, se tort et se demene;
Alors un garegare! en la forest s'entend
Qui depuis le Tillet jusqu'à Viliers s'estend :
Bauldier qui l'aperçoit alaigrement s'advance,
Et avecq' son limier hors sa chambre le lance.
Je croy que le tonnerre et la fouldre qui suyt
Ne viennent point du ciel avecques plus grand bruit
Qu'à l'heure fit le cerf, quand sortant de secousse,
En quattre où cinq saults, hors sa chambre il se [pousse.
Alors à haute voix Bauldier va s'écriant :
Ha! voy-le cy aller! ha voy-le cy fuiant!
[Voi-le cy qui bondit par les mesmes portées,
Par le mesme sentier, par les mesmes foulées;
Voi-le cy donc lancé des pieds viste et dispos!

Chacun la trompe embouche et sonne deux longs
Voi-le cy par le creux de la forest espaisse [mots[1].
Courant, brossant, saultant de la peur qui le presse.
Descouplez! descouplez] (*a*) ceux-là premierement,
Ceux qui sont coustumiers de dresser sagement,
Le reste de la meute; alors sans plus attendre
Et *Rigault*, et *Calvin* descouplez font entendre
Leurs voix és environs, qui chargeants les premiers,
Afin qu'ils dressent mieux, entrent dans les halliers
D'une ardente secousse, et rencontrants les voyes,
Redoublent leurs abois par les haultes fustayes[2].
Aprés! aprés! aprés! les veneurs vont criant[3],
Puis, embouchants la trompe, après le cerf fuiant
Sonnent le coup de gresle et, bien duits, patientent
Jusqu'à ce que les chiens bien ameutez ils sentent[4],
Qui fuyants les premiers, d'une gaillarde ardeur,
D'un clabaudage dru s'entredonnent bon cœur;
La forest retentit, et les hardes fuitives

a. Var.:

Et des l'heure embouchant sa trompe, fait entendre
Que le cerf est sur pied : aussi tost, sans attendre :
Chascun pousse la sienne, et le gresle sonnant :
Và les champs, et les bois, et le cerf estonnant :
Qui, par le plus profond de la forest espaisse,
Va fuyant, et broussant de la peur qui le presse.
On descouple aussi tost

1. Le cerf estant lancé, les veneurs doivent sonner du gresle deux longs mots.

2. On doit tousjours mettre les meilleurs chiens de la meute au laisse-courre.

3. Termes ordinaires pour faire ameuter les chiens.

4. Il ne faut point courir parmy les chiens du commencement, peur de les faire transporter.

Qui sont és environs en sont toutes creintives;
Le lievre se tient coy, et blotti dans son lict,
N'oseroit se lever qu'il ne soit toute nuict;
Le loup (bien qu'asseuré) de peur tremble et fris-
Oyant le cry, le cor dont tout le bois resonne; [sonne,
Le regnard cauteleux, n'osant pas se fier
A sa subtilité, rentre dans son terrier;
Le chevreuil montaigneux, de nature creintive,
Eslongne le pays dont ce grand bruit arrive;
Tout ce qui est au bois, entendant le grand bruit
Des trompes et des chiens, plein d'espouvente, fuit.
Le cerf oyant le bruit qui si grand continue
Esperonné de peur, par sente non cognue,
Brousse d'un pied leger, cerchant le clair du bois
Pour eslongner le cri, les trompes, et les voix.
[Toutesfois bien suyvi de chiens roides et vistes
Qui talonnent de prés et ses pas et ses fuites,
Il court à toute bride[1]; aussi qui veult chasser,
Et prendre un cerf bien tost, il le faut herasser
Des bons chiens de la meute, et donner, au descouple,
Ceux qui ont meilleur nez et la jambe plus soupple;
Car, de premier abord, estant suyvi de prés,
Les relais en auront bon marché puis aprés.][2]
Les picqueurs ce pendant, de cœur et de courage,
Galloppent à travers le plus fort du boscage,
Suyvant de pres la meute, et sans se soucier
De fossé, ny d'estoc, ny d'espineux roncier,
Ils suivent sans bransler, par la première sente
Qui dresse celle part où la beste s'absente.
Si, par un hault taillis, ils sont contraincts passer

1. Qui veult bien tost prendre cerf, lui faut donner au laisse-courre les meilleurs et plus vistes chiens.
2. Vers ajoutés en 1604.

Pour de teste et de cul, d'abordée presser
Le cerf fuiant devant, avecques la tortoire[1],
Les branches, d'une main, ils tourneront arriere.
Ceux qui sont aux relais, attentifs, et soigneux,
Escoutent si la chasse est ou prés, ou loing d'eux.
Richard, sans faire bruit, s'eslongne quelque espace,
Pour sçavoir quelle part se demeine la chasse,
Enchargeant au vallet de ne point descoupler
Qu'il ne soit revenu, bien qu'il oye appeler [trange,
Deux ou trois jeunes chiens qui, d'une ardeur es-
Jeunement transportez pourroient donner le change;
Mais bien, s'il void les vieux après le cerf passer,
Il pourra son relais sur les voyes dresser[2];
[Mais qu'il se garde bien de descoupler la lesse,
Que la meute qui suit de toute sa vistesse
Ne soit premier passée, afin qu'à l'aborder
Ne la viennent ardens par leurs voix transporter;]
Car ordinairement, au sortir du descouple,
Les jeunes chiens brullants et d'une jambe souple
Un peu plus que les vieils, on voit outrepasser
Le droit en empeschant les meilleurs de dresser.
Tandis le cerf fuyant qui vigoureux se pousse,
Dispost de plus en plus par le bois saulte et brousse,
Tant que, bien loing devant, de nos chiens eslongné
Presqu'il a le relais des Bruyeres gaigné.
Il passe à travers champs; les picqueurs bien montez
Suyvent qui pretz qui loing et d'ardeur surmontez,
Vont à bride abattue, et la pouldre pilée

1. Une houssine pour destourner les branches en picquant par le bois.

2. Telle doit estre la vigilance de ceux qui sont aux relais. Lors qu'ils voient passer le cerf, ils ne doivent lascher le relais que la meute ne soit passée. Un seul relais mal descouplé est cause quelquesfois de faire perdre le cerf.

Des pieds de leurs chevaux s'en volle esparpillée.
Le cerf n'entendant plus la meute qui le suit
Ore' va le galop. Ore' à son aise il fuit,
Puis se mettant au trot, il entreprend la plaine,
Comme voulant gaigner la forest de Compiaigne :
Ore' il se met aux champs, puis, r'entrant dans le bois.
Pour faire un hourvari [1], il s'arreste par fois :
Puis, s'il entend les chiens, il quiert son advantage
Par un pays bruslé, sablonneux et sauvage,
Comme cognoissant bien qu'en tels lieux destournez,
Bien que la meute soit et sage, et de bon nez,
Elle n'en peut sentir; car la terre poudreuse
Couvre tout aussi tost la forme planteureuse
Du cerf viste fuyant, empeschant tout ainsi,
D'en revoir par le pied, tous les picqueurs aussi.
Tellement qu'il convient, pour ses ruses deffaire,
Faire des cernes grands et là, s'il se peut faire,
Toutes les enfermer; alors on pourra bien,
Sans beaucoup de travail, le redonner au chien.
Que si l'un des plus vieux, par les vallées coyes,
Où par les lieux plus frais, renouvelle les voyes,
Pour redresser les chiens on va criant ainsi :
Or va à moy Theau, il fuit! il fuit icy! (*a*)
Au cry voicy *Rigault* qui de grande vistesse
Et d'aboy redoublé, sur les fuites redresse :
Le voyant faire ainsi je commence, bien hault,
Á crier : Il dit vray, voilecy! à *Rigault!*
Ceux qui sont prés des chiens, à l'heure les menassent,

a. Var. (1604) :

Vaulecy aller theau, vaulecy! vaulecy!

1. Un retour sur ses pas.

Et criant : tire à luy! dessus le droit les chassent.
Appelant je redouble: Il fuit là! il fuit là!
Il fuit! aprés! aprés! Tant je double celà,
Que les voicy dessus : voilescy de vistesse
Sur les voyes du cerf, courants d'une alaigresse;
Voilescy tous d'accord; et, de hautaines voix,
R'ameutez, se font ouir bien avant dans le bois.
Le cerf en cependant de beaucoup les devance,
Qui frais et vigoureux dispostement s'advance;
Ores il prend le pas, ore' il s'arreste court,
Ore il va le galop, ores plus viste il court;
Il regarde, il escoute, et creintif de nature,
Une voye il choisit qu'il pense la plus seure.
En ce pendant les chiens qui, vistes, vont aprés
Se font entendre à luy l'approchants de plus prés;
Et lors qu'il les a ouis, par la forest espaisse,
Il reprend son chemin, et la campaigne laisse.
Il recommence à fuir et, plus qu'auparavant,
Il va doublant le pas viste comme le vent;
Mais les chiens ameutez si vivement le suivent
Qu'à deux grands lieux de là, sans deffault ils arrivent.
Or il passe, poussé de peur et de soubson,
Fuiant, espouvanté, les abois et le son,
Par les lieux plus cachez, ores par les villages,
Ores par les maretz, et deserts plus sauvages,
Et loing du laisse-courre, à trois où quatre lieux,
Il va tirant pays loing du bruit ennuyeux.
  Derriere ayant laissé la plaine de Boursonne,
Il passe par Flori [1], et puis apres, il donne
A cent pas de Long-pont [2], et autant du Verdfeuil [3],

1. Village dans Retz.
2. Abbaye fort belle dans Retz.
3. Maison au bord de la forest.

Puis il sort en campaigne où il se void à l'œuil.
Jaquet tandis prestant or l'une or l'autre aureille,
En fin entend l'aboy qui gaillard le reveille,
Et s'approche tousjours; lors sur piedz se haussant,
Il brusle de desir de voir le cerf passant.
Bien stilé, toutesfois, au mestier de la chasse,
Sans faire bruit aucun, il ne quitte sa place;
Tient couvert son relais, et faict si peu de bruit,
Que cela ne peut nuire à la beste qui fuit.
S'il entend quelque bruit de broussis dans la taille,
Il cuide voir le cerf, ou bien quelque bicheaille
Qui devant est chassée, à celle fin, qu'au fort
Il les face valloir pour retarder sa mort,
Si que, par le moyen de ceste ruse estrange,
Aux chiens bien ameutez, il puisse donner change.
Jaquet escoute et void et petille et tressault
Au moindre bruit qu'il oit, qui coup sur coup l'assault
D'une joyeuse peur. Or sentant que l'esmeute
Dresse tousjours vers luy, par l'aboyante meute;
Il void de tous costez, et, plein d'un gay soucy,
Tourne l'œuil tantost là, tantost le tourne icy.
En fin il oit un bruit : à ce bruit il escoute
Et void le cerf passer, qui suivant une route
Trotte dispostement, monstrant bien à le voir,
Qu'il a de la vigueur et encores pouvoir
De tenir longuement. Jaquet vient doncq' en place
Par où passe le cerf, qui devance la chasse
D'une grand' demy-lieue, et revoid se baissant,
A l'œuil, si ce n'est point un autre cerf passant[1];
Mais voyant apres luy la vieille *Mammeluë*,

1. Devant que descoupler un relais il faut premièrement voir par le pied (s'il est possible) si c'est le cerf lancé, peur que ce ne soit du change.

Et *Calvin*, et *Rigault*, et la bonne *Peluë*,
Il lasche aller *Rustault*, *Joyeuse*, et *Barigault*,
Soliman, et *Bragard*, et le chault *Billebault*.
Au partir du descouple à toute force ils courent,
Et les premiers passez gaillardement secourent;
Lors redouble le bruit, et la trompe greslante
Qu'on void le cerf à veuë avecques les voix chante.
Doncq' les chiens descouplez poursuivent, vigou-
Le cerf fuiant devant, devenu plus poureux [reux
Qu'encor' il n'a esté; car la trouppe aboyante
En grosse et gresle voix, d'aborder l'espouvante
D'une telle façon, qu'il void que sans ruser,
La meute il ne peut plus nullement amuser;
Tellement que cerchant par monts, et par vallées,
Les sables desliez, et les places bruslées,
Il court et fuit par là; à fin que le suyvant
Ne puisse avoir de luy, par ses marches, le vent.
Là les chiens en deffault ne se font plus entendre;
Par cernes il les fault dessus les voyes rendre.
Alors on ne les doit trop vivement presser,
Ains à l'œuil doucement les remettre et dresser[1],
Les faire requester, et jetter des brisées
Par tout où l'on verra de bon temps les passées,
Regarder attentif, et si quelque vieil chien
En parle, on pourra voir s'il dresse et s'il dict bien.
S'on void qu'il tire droict, les picqueurs sonneront,
Et le reste des chiens sur l'erre ameuteront.
Mais c'est pour peu de temps; car la beste poureuse
Faict tousjours, de nouveau, par tels lieux quelque
Et rend si bien les chiens faillis et estonnez [ruse,

1. Il ne faut precipiter les chiens sur un hourvari qui est fait en pays sablonneux et bruslé, mais leur donner creinte et leur aider à l'œil.

Qu'ils demeurent tout court, bien qu'ils soient de haut
Qui jamais, en esté, veid la trouppe soigneuse [nez.
Des fourmis çà et là prompte et laborieuse,
Par un sentier petit errer d'un pied leger,
Pour dans leur magazin, porter de quoy manger?
L'un va et l'autre vient, et la bande petite
Porte à son becqueton leurs vivres suite à suite;
S'ils trouvent en chemin quelque faix si pesant
Qu'un seul, pour le porter, ne soit assez puissant,
Ils tournent tout au tour, et environ la place,
File à file venant, tout le reste s'amasse.
Tout ainsi nostre meute, où l'erre luy deffault,
Tourne le nez en bas à l'entour du deffault,
Et ne glapissant plus, (*a*) d'une ardeur infinie,
Ils recherchent le frais de la beste ennemie.
Silve descend à pied, et pour retrouver l'erre
Met bas un des genouils regardant contre terre
Le contrepied du cerf, qu'il deffait dextrement
Par le lieu sablonneux, puis remet promptement,
Avec un hourvari, les chiens et les redresse;
Qui, remis sur le droit, ressuivent de vistesse,
Et pleins de grande ardeur redoublent leurs abois,
Et les picqueurs leurs pas, leurs trompes et leurs voix.
Ayant beaucoup tourné par l'infertile sable,
Il ruse plus qu'il peut, puis en chemin semblable
Il donne plusieurs fois; aprés, d'un pied leger,
Suyvant la grande laye, il vient à desloger,
Et tant que peut porter sa force, et son aleine,
Reffuyant sur ses pas, il vient à Bourg fonteine [1].

a. Var. :

Et devenus muets,

1. Chartrouse dans Retz.

Puis, ruzant de nouveau devant qu'entrer au bois,
Il ne va que le pas qu'il n'entende les voix
De la meute suivante; alors d'une vistesse,
Par le pays couvert, il reprend son adresse;
Il vient au pré de Dieu, puis reprenant le mont,
Passe tousjours suyvi, la croix de Baisemont[1].
Ce pendant des picqueurs la trouppe diligente,
Qui de prez, qui de loing, suyvent la meute ardente:
Sur les courtaultz soufflantz qui (sentants le picqueur,
Tallonner si souvent) de toute leur vigueur
Courent apres les chiens; mais il n'y a qui suyve
Que Gaillardbois, Gauchet, Popot, Léal et Silve. (*a*)
La pluspart au profond des grands bois, à l'escart,
Se deult d'estre perdus, et plus de n'avoir part
Au plaisir de la chasse; eslongnez ils n'entendent
N'aboy, ny cor, ny voix qui plus gaillards les rendent;
Ains, un là, l'autre icy, tourne maint et maint tour,
Pour trouver (pour le moins) le chemin de Beau-jour.
Beaurepas qui s'esgare à deux lieux de la chasse,
De la tour Reaulmont, à l'adventure, passe
Par la premiere laye, et, la suivant tousjour,
Tourne directement le derriere à Beau-jour.
Boucheron d'autre part, qui ne sçait le passage,
Tantost cy, tantost là tourne par le boscage;
Mais pour rompre l'ennuy qui pour cela l'espoinct,
S'il void quelque bergere, et belle et en bon poinct,
Il la gouvernera, et outre la devise,
Il fourrera s'il peut la main sous sa chemise.

a. Var.:

Que toy Sire, et bien peu qui, si roide poursuive.

1. Lieu dans Retz fort remarqué pour un relais.

Chambonniere et Le Gendre d'autre part demeurez,
A trois lieux pour le moins de Beau-jour esgarez,
Mal instruits du chemin, attendent que l'estoile
Qui guida les trois Rois, de nouveau se revoille,
D'un or miraculeux, à fin de les mener
Là part où est la chasse, ou bien les ramener
Au logis désiré, pour à leur aise attendre
Que les autres chasseurs lassez s'y viennent rendre.
Tandis les bons picqueurs qui courent par le bois,
Veulent suivre le cerf tant qu'il soit aux abois
Et, sans quitter la meute, avecq un grand courage
Broussent comme sangliers à travers le boscage. (*a*)
Le cerf loin devant eux commence à s'estonner,
Voyant que, pour ruzer, il ne peult destourner
Les suivants ennemis, bien que de taille en taille,
De buisson en buisson, de champs en champs il aille,
Pour se deffaire d'eux; lors, de tout son effort,
Pour se remettre aux champs il delaisse le fort,
Courant, brossant, saultant, si que loing de la chasse,
Quelque ruze à loisir et à son aise il face
Qui luy puisse servir, et tant faire au besoin,
Qu'en deffaisant la ruze il se porte bien loing;
[Car desirant sa force eschanger en finesse,
Il se prend à ruzer et quitte sa vistesse,
Faisant et mille tours et mille hourvaris,
Par l'infertible sable, et les lieux plus taris.][1]

a. Var. :

Toy Sire ce pendant le premier par le bois
Tu veux suyvre ton cerf tant qu'il soit aux abois,
Et sans quitter la meute, avec un grand courage,
Tu brousses, valeureux à travers le boscage.

1. Quatre vers ajoutés en 1604.

Ayant doncques ruzé, d'une jambe legiere
(Ja lasse toutesfois) il gaigne la Bruiere,
Où le relais prisé des vieils chiens plus rassis,
Par Calais gouverné, sur le mont est assis,
D'où de tous les costez, peut s'entendre la chasse,
D'où l'on peut voir aussi toute beste qui passe
Pour gaigner Mont-agut. Doncq' Calais attendant
(Bien au guet) çà et là va souvent regardant
Si le cerf passe ou non. Or aprés longue attente
Voicy venir un bruit qui d'espoir le contente;
C'est qu'il entend brousser (sans courir toutesfois.)
Le grand cerf malmené par l'espoisseur du bois.
L'œuil il dresse delà d'où vient ceste tempeste,
Et void à descouvert la miserable beste
Approchant son relais qui, d'un foible et lent pas,
Semble cercher exprez son imminent trespas.
Elle vient mollement; or lui qui considere
Que c'est le cerf qu'on chasse, aussi tost delibere
De lascher apres luy son relais, qui pourra
L'apercevoir à plein alors qu'il passera.
Voy-lecy qui s'approche et qui de jambe lasse,
A trente pas des chiens, vers la campaigne passe;
Qui l'ayant aperceu d'un aboy redoublé
L'espouvantent fuyant de plus en plus troublé. (*a*)
Lors couchant sur son dos le fardeau de sa teste,
Esperonné de peur, il reprend ce qui reste
De vigueur dedans soy, puis d'un galop hasté,
Fuit l'aboyante meute et de l'autre costé
Les trompes et les voix, qui sans cesse doublées,

a. Var. :

Qui, bien tost descouplez, de redoublants abois
Recueillent sa vistesse et sa peur à la fois.

Loing remplissent les bois, les monts et les vallées.
Or les chiens relayez, de nez et de grand cœur,
Le suyvent sagement de toute leur vigueur,
Sans que, trop eschauffez, aucun d'eux outrepasse
L'erre ny le sentier par où la beste passe.
Guidon qui de plus prés, vigoureux, le poursuit,
Le premier comme chef tous les autres conduit;
Il gaigne vers Ivort, et à grand' randonnée,
Fuit de peur que luy a ceste meute donnée,
Il redevalle en bas et à ce que je voy,
Pour nous donner le change, il retourne sur soy,
Ou cerchant les taillis, d'autres cerfs il s'acoste,
Et les chasse devant, à celle fin qu'il s'oste,
De la fureur des chiens et, pour ne point mourir,
L'un d'eux fera s'il peut à sa place courir.
Et pour ce il suit la harde importun, et demeure
S'il la void demeurer; par l'espace d'une heure
Point il ne l'abandonne, à fin, par ce moyen,
Qu'il puisse retarder le chasseur, et le chien.
Aprés ceste grand' ruse il refuit de vistesse
Et ceste harde aux chiens à sa place il delaisse,
Qui, s'ils passent leur droict, il pourra bien avant,
Loing devancer les chiens; mais le veneur sçavant
Les doit rompre, s'il peut; car si son cerf il passe,
En grand peine ce jour fera-t-il bonne chasse [1].
Mais bien s'il aperçoit la meute despartir
En deux bandes ou trois, ce le doit advertir
Que le cerf se despart du change et l'abandonne;
Lors il faut quelque peu qu'aux chiens de creinte il [donne,
Afin qu'en cest endroit ils ne puissent donner

1. Si les chiens chargent un autre cerf que celuy du laissé-courre, malaisément le prendront-ils pour le jour, pour estre frais et eux à demi-las.

Le change. Que s'il oit les plus sages mener
Il doit aller à eux, et voir parmy la place,
Si c'est son cerf ou bien quelque change qui passe;
Si c'est son droict, il doit de la trompe appeller,
Faire approcher les chiens et tous les faire aller
A ceux qui dressent bien, en jettant des brisées,
Qu'il doit avoir aux mains par toutes les passées [1].
Lors le cerf se voyant des chiens bien ameutez
Resuivi sans relasche, il void de tous costez
Où il puisse ruzer, à fin là qu'il amuse
Les suyvants, en faisant quelque nouvelle ruze;
Mais s'il void que cela ne luy peut proffiter,
Et que les chiens suyvants ne le veuillent quitter,
Il tournera sur soy, où de façon ruzée,
D'un autre il se mettra dedans la reposée,
Ses pieds dessous son ventre et le nez contrebas,
Pour leur oster ainsi sa senteur, et ses pas [2].
Quelquesfois les suyvants (quand ainsi il s'acoustre)
Pensants suyvre leur droict s'en vont, et passent oultre.
Ore' il se faict porter par quelqu'autre bien loing,
Puis, s'il peut, son porteur il engage au besoin,
Mais le veneur aprins, en faisant son enceinte,
Avecques le limier deffaict sa ruze feincte
Et le redonne aux chiens, qui d'un aboy plus seur
Sur les voyes dressez, suivent par l'espoisseur
Du bois ses pas creintifs; alors la pauvre beste
Perdant force et vigueur, porte basse la teste,
Et ne sçait quel moyen elle puisse trouver
Pour plustost des suyvants ennemys se sauver.

1. Ainsi tout veneur se doit gouverner pour separer les chiens du change.

2. Les chiens n'ont pas le vent du cerf quand il a les pieds dessous le ventre et qu'il aspire dans terre.

Lors il perd son esprit et tout maté s'estonne
Que pour les hourvaris et les ruses qu'il donne,
Il ne peut faire tant que les chiens de haut nez
Ne le suyvent tousjours, à sa mort obstinez.
Tantost il entreprend les ouvertes campaignes,
Tantost le feste hault des pænibles montaignes;
S'il trouve quelque estang, ou bien quelque ruisseau,
Pour plus oultre passer, il traverse son eau :
Ores quittant le creux des verdissants boscages,
Et des champs, et des eaux, il passe les villages,
Où, chargé quelquesfois de mastins cazaniers,
Il redouble le pas; car tels chiens plus legiers
Que la meute suyvante (au moins pour une fuite)
Mais non de si hault nez, sont vifs à la poursuite.
Or nostre cerf lassé voyant que pour ruser,
Nostre meute il ne peut nullement amuser
Qu'il ne l'ait aux talons, d'une fuite poudreuse
Il forpayse, et fuit par la campaigne herbeuse,
Et les chiens qui tousjours poursuyvent, l'approchants,
Dressent, sans nul deffault par la plaine des champs.
Les picqueurs aprés eux, de course plus aisée,
Suyvent mieux que dedans la forest malaisée.
Il passe par Largny, de là, pour se sauver,
Tousjours atravers champs, il dresse droit à Ver;
De là tournant tout court, pour le bruit du village
Qu'il entend aprés luy redoubler d'advantage,
Il rebrousse chemin ; là les chiens sur un hault,
Et les picqueurs aussi demeurent en deffault
Dans un sable menu; mais sans que l'on s'amuse
Ou à l'œuil, ou au nez, à deffaire la ruze,
Chacun plus outre suit, (*a*) sçachant qu'un cerf lassé

a. Var. :

Tu veux suyvre tousjours,

Tire tousjours pays quand il est bien chassé,
Si ce n'est que de loing d'adventure il evente
Quelque eau; lors il pourroit de sa premiere sente,
Mal-mené destourner, pour, par chemin nouveau,
Tirer droict où il sent l'estang ou le ruisseau.
Tousjours de Montagut par la seiche campaigne
Il gaigne laschement le bas de la montaigne,
Monstrant à qui le void que pauvre il ne peut pas
Si dispost qu'au matin faire valloir ses pas,
Ny d'un si viste pied s'eslongner de l'esmeute
Que faict à ses talons la bien courante meute.
Pourtant devant les gens on le voit à grands saults;
Affranchir et bondir les buissons un peu haultz [1];
Il contrefait le fort et, redressant sa teste,
Comme au lever du lict, saulte, brousse et tempeste,
Pour donner à cognoistre au plus proche picqueur
Qu'il est encore plein de cœur et de vigueur;
Mais alors qu'il se sent eslongné de la veue,
Il rabaisse, lassé, sa ramure fourchue
Puis en feignant son corps et bronchant bien souvent,
D'un pas foible et tardif, il se pousse en avant.
Il a la gueulle noire et sans escume, seche,
La langue retirée [2] et cerchant une bresche,
Il costoie un fossé; lors, sans plus en douter,
Croire on doit qu'il ne peut ny bondir ni saulter.
Ore' il ferme le pied comme allant d'asseurance,
Puis il l'ouvre soudain courant de sa puissance;
Alors tout bon veneur, en tel cas affiné,
S'asseure que le cerf est las, et malmené.
Or rentrant au profond de la haute ramée

1. Le cerf malmené voyant quelqu'un s'efforce tant qu'il peut, pour faire penser qu'il est encores vigoureux.
2. Signes d'un cerf malmené et prest à rendre les aboys.

Il gaigne laschement l'estang de la Ramée :
Calvin le suit de prés, puis le viste *Rigault*,
Soliman et *Gaillard*, *Montfort* et *Billebault*;
Le reste de la meute avecques voix doublées,
Et les chiens relayés estonnent les vallées,
Qui vingt et quattre ensemble, au nez suyvent les pas
Du pauvre cerf qui fuit proche de son trespas,
Et qui sans s'arrester à ruzer, perd courage;
Des deux estangs voisins s'approchant d'avantage
Puis courant de sa force et l'estang cotoyant,
Devant que s'y lancer va loing des chiens fuyant.
En entrant dans le creux de la forest espesse,
Il esvite le chien qui de plus court le presse :
Mais je croy pour certain, qu'aprés ce grand effort,
Il viendra, mal'heureux, se jetter à la mort.
[A tous coups on le void tombé dessus le ventre,
Sans force et sans vigueur; si dans le bois il entre,
Il en sort aussi tost, sçachant bien qu'il ne peut,
Pour le faix de son chef, faire au bois ce qu'il veult.
Enfin, pour achever ceste ruze derniere,
Tout en un coup il prend atravers la bruiere,
Et de toute sa force il vient à s'eslongner,
Pour, aprés cest effort, les deux estangs gaigner.][1]
A l'eau! à l'eau! à l'eau! voylela qui à nage
Regaigne l'autre bord : il ne sçait le dommage
Que l'eau peut faire aux nerfs aprés qu'on est lassé,
Comme il le pourra voir quand il sera passé.
[Les chiens les plus prochains pleins de gaillarde rage
Se jettent aprés luy d'un genereux courage
Et les piqueurs joyeux, d'un langage nouveau
Crient aprés les chiens : il bat l'eau! il bat l'eau!]
Les trompes sur le bord haultement esclattantes

1. Vers ajoutés en 1604.

Estonnent sous les eaux les esquadres glissantes,
Et plus qu'oncq' on ne fit, on rend de tous costez,
Les sangliers, les chevreuils, les loups espouventez.
Tandis, en battant l'eau, le cerf pauvret arrive,
Suyvi de tous les chiens, à l'oposite rive :
D'où il sort, chancelant, pour eslongnant le bord,
Eslongner le picqueur; et la meute, et la mort.
Mais il ne fuit si fort qu'un courtault ne le suive,
(Bien que trempé, lassé, par sa course hastive.)
Voylela voylela qui, ne pouvant courir,
Monstre assez que bien tost on le verra mourir.
A veuë il est suyvi des chiens pleins de courage,
Qui de leurs druz abois font bruire le rivage.
Voylela qui se rend. De cor, de cri, de voys
Sonnez, criez, chantez, comme il rend les abois!
Voylà, grinçant les dents, le meilleur à la chasse,
Or' derriere or' devant, *Calvin* qui le pourchasse;
Voicy *Guidon*, *Verbois*, et *Garenne*, et *Confort*,
Et des chiens les plus fraiz arrive le renfort,
Qui, rendus courageux, alentour de la beste
Meinent, meslez de cris, une forte tempeste.
Voyez comme eschauffé toute la presse il fend,
Et de teste, et de pied vaillamment se deffend :
Calvin tousjours le presse, et *Gaillard* ne sesjourne,
Ains ores cy or là subtilement destourne
Pour eviter les coups orbes et dangereux
De la teste et du pied du grand cerf mal'heureux,
Qui tournant ores cy or' là sa teste large,
Donne atravers les chiens et de fureur les charge,
Ouvrant leur esquadron ; comme un faulcon leger
Qui du plus hault des cieux descend, pour saccager
En l'ær quelque grand vol de pigeons, qui de l'æsle
Fuient deçà delà la choquade mortelle.
[Ou comme quelquefois sur les pendans coupeaux

On voit le loup cruel separer les troupeaux
Quand d'un pied deceveur à coup fait sa descente,
Sans le sceu du berger sur la troupe innocente.
Mais voicy le relais que conduisoit Richard
A nostre cry venu, qui tout frais brusle et ard.
Voy-les là de grand cœur poursuivans la conqueste
(Bien qu'à tard arrivez) acharnez sur la beste
Desquels les plus hardis et les plus advancez
Tant du pied que du chef mi-morts sont renversez.
De trente chiens courants la musique diverse
D'un grand estonnement nos aureilles traverse.]
Les trompes et les voix tempestent un grand bruit,
Qui à deux lieues de là, par la fustaye bruit.
Là void on pres du cerf, de la meute aboyante,
Un s'allonger avant, et d'une dent grincante,
Menasser l'ennemy ; cest autre roidissant
La queüe s'estrigner ; un autre s'eslançant
Pour luy prendre l'aureille, un autre s'adventure,
Et s'enferre, hardy, dans la large paulmure,
Qui jetté loing de là, retombe demi-mort,
Par le lieu boscageux ; un autre plus acort
Ne l'assaille de front, ains venant par derriere,
Bien sage va fuyant la deffense meurdriere,
Mais d'un commun accord haultement par le bois
Doublent autour du cerf leurs colereux abois, (*a*)
[Beaucoup plus que ne faict par les rives bourbeuses
Le coac-coac importun des raines paresseuses
Lorsqu'un gaillard Apvril retapisse de fleurs
Les jardins et les prez de cent mille couleurs.]

a. Var. :

Un autre jeune chien qui n'a point trop de soing
De le joindre de pres, n'aboye que de loing.

Le cerf desesperé paravant qu'il endure
La mort, tant de ses pieds que de sa teste dure
Donne encor' atravers et, voulant se venger,
De doux il se fait voir cruel en tel danger,
Et aux chiens plus hardis en ceste part et ceste,
Battant la terre aux pieds, il oppose sa teste,
Silve alors, (*a*) desirant, plein d'un cœur genereux,
Sauver de mort les chiens les plus advantureux,
(Car depuis que le cerf a frappé de sa teste
Soit homme, soit cheval où bien quelque autre beste
A tard vient le barbier, à tard le medecin,
Car le penser guarir c'est perdre son dessein [1])
Sacque (*b*) l'espée au poing, et sans aucune creinte
Marche devers le cerf pour luy donner atteinte
De l'espée qu'il tient : (*c*) le cerf sentant le fer
Luy traverser le flanc, pour, pauvret, se sauver,
Du bras qui, relancant la sanglante allumelle,
Veult le blesser encor' d'une playe nouvelle,
Se remet à fuyr; mais blessé et lassé,
Il ne peult courir loing qu'il ne soit terrassé.
[Car tousjours perdant sang, il ne peut miserable
Aux ennemis prochains se rendre espouventable;
Ains perdant quant et quant sa force et sa vigueur,
Demeure entre les dents de l'ennemi vainqueur.]
Alors le pauvre cerf voyant sa derniere heure,
Non sans faire pitié, à grosses larmes pleure;
Puis estant derechef de l'estoc transpercé,
Chancelle quatre pas, et tombe renversé.

a. Var. : *Lors, Sire,*
b. Var. : *Tu mets*
c. Var. : *De l'estoc que tu tiens :*

1. Les blesseures d'un cerf sont mortelles.

Lors chacun des veneurs la mort sonne et re-sonne ;
Des trompes et des chiens, le bois bruit et resonne,
Qui mordants qui tirants et qui hault glapissants
Vont du fruit de leur chasse à souhait jouyssants.
Ores cy ores là la beste se deschire
Qui, rendent les abois, son dernier jour souspire.

LA CURÉE.

Aussi tost qu'il est mort, d'une fureur comblez
Bien qu'ils resistent fort, les chiens sont recouplez
Et menez à Beau-jour plus au bois ne séjournent,
Les relais morfondus, ains ennuyez retournent,
[Faschez de n'avoir eu partie du plaisir
Du cerf qui n'a voulu leur triage choisir.
Au plus proche village ou proche métairie
Nous envoyons cercher qui nostre cerf charrie;]
Puis tournons au logis, où pour ne tuer pas
Les courtaults harassez, on ne va que le pas :
Et là chascun attend la pauvre beste morte
Que sur l'herbe on descend vis à vis de la porte [1].
Aux arbres d'alentour s'attachent les limiers,
A l'environ du cerf audacieux et fiers,
Qui voyant devant eux ceste beste estenduë,
Ont aussi tost leur voix furieuse espanduë :
Qui tirant roidement d'un courage envieux,
Grongnent l'un contre l'autre, et d'un œuil furieux,
Monstrent que sans le traict, ils feroient pleins de rage,
Plustost d'eux que du cerf un estrange carnage.

1. Il faut faire la curée froide sur quelque belle herbe drue et menue, et à l'ombre de quelques arbres si la chaleur est grande.

Premier la teste on leve et laisse-t-on jouyr
C'il qui la destourné d'icelle à son plaisir[1];
Il tire ardent, et pousse, et veut avoir là gloire,
Comme estant le premier motif de la victoire.
On le despouille aprés et les droicts du Seigneur
Ne sont point oubliez par le maistre veneur. (*a*)
Du cymier, des dintiers[2] et de la croix qu'on prise
Tant pleine de vertu qui dans le cœur est prise,
Gaillardbois se saisit; les vallets de limier
Leur droict accoustumé ne veullent oublier.
On leve le meilleur; aprés sur l'herbe drüe
A quinze pas du corps la nappe[3] est estendue;
On prend un sceau de laict, du fromage, du pain,
Brunis dedans le sang d'une maistresse main;
Le foye, le poulmon et le cœur on y mesle
Depiecez par morceaux; cela faict, on appelle
Tant du cry que du cor, au chenil enfermez
Les chiens, du sang fumant de la beste affamez,
Qui sortants pesle mesle, à grande randonnée,
Viennent où leur sera la beste abandonnée.
Lors les valletz de chiens empeschent le premier
De manger, que ne soit approché le dernier.
Chascun tenant en main, servant de discipline
Au plus aspre et gourmand, une longue houssine :
Et lors que de manger ils sont licentiez,
Ils s'ensanglantent tous, et le nez et les piedz,

a. Var. :

Là Sire, pour ton droict
Ton veneur (s'il est là) te donne le pied droict.

1. La teste du cerf doit estre donnée au limier qui l'a destourné, puis aprés qu'il en a joui on la donne aux autres.
2. Sont les couillons.
3. C'est la peau ou le cuir du cerf.

Engloutant sur la peau non encor' deschirée,
De laict, de chair, de sang, et de pain la curée.
On oit en ce pendant trompeter alentour
Tous les valletz des chiens, lesquels d'un demi-tour
Environnent le lieu, pour oster de leur veue,
A trente pas de là, la morte beste nue.
Lors qu'ensemble ils auront mangé suffisamment,
Les valletz, pres du corps sonneront greslement
Pour chiens, et laisseront à la meute acharnée,
Manger, pour meilleur metz, la beste abandonnée.
Cela faict, à cent pas le forthu se presente,
Où court au son du cor toute la meute ardente
Autant comme devant et, d'un nerf estendu,
Saulte autour du vallet qui le tient suspendu;
Puis il leur jette à tous; lors chascun se retire
Pendant que çà et là le forthu [1] se deschire,
Par les chiens acharnez, de peur qu'en s'escoüant,
Il ne soit embrené pour estre trop avant.
[Lassez non ennuyez de la coquine chasse
A mesure qu'on vient à la table on prend place.
Alaigres nous souppons sans ennuy devisants
De la prise du cerf et des chiens mieux faisants,
Chargez non moins de faim que celuy qui la vigne
Du matin jusqu'au soir houe, taille et provigne,
Lorsque las du travail il vient à la maison
Plus chargé d'appetit que nous de venaison.
Puis ayant sobrement contenté nostre bouche
Nous allons nos travaux adoucir dans la couche.
Le lendemain matin avecq le chien couchant
Le maillé perdereau l'un de nous va cerchant;
Un autre aime à hanter et tourner par les bois,
S'esgayant des oiseaux au chant, des chiens aux voix.]

1. C'est le sac où se cuit la viande du cerf.

AFFUST DU SANGLIER.

LE temps estoit alors que le long des rivages
Des vignes et des bois faisoient mille dommages,
Les sangliers dangereux, ravageants pour un soir,
Dequoy bien employer, tout un jour, un pressoir;
Engoulants glouttement d'une dent dommageable
La moisson de Bacchus et doulce et savourable.
Le pauvre vigneron, au lieu d'estre en son lict
Couché prés de sa femme, y passe mainte nuict,
Pour garder mesnager, que perte ny dommage
Par les bestes n'advienne à son peu d'heritage.
A force de tromper, de huer, de crier,
Il chasse loing, s'il peult, le ravageur sanglier,
Et bien que chasque nuict le bon homme se peine,
Si perd-il quelquesfois et son bien, et sa peine;
Car l'animal gourmand se mocquant de ce bruict
Ne fuit pour tout cela; tousjours sa pointe il suit
Parmy les plus beaux seps; les scillons il traverse,
Et, mangeant le plus meur, tout le reste renverse.
Le pauvre homme se pleinct, et contant son mal'heur,
Dict qu'il perd son repos, son bien et son labeur.
Advisé de cela, des l'heure je proteste
De trouver tost ou tard où frequente la beste.
Le lendemain matin, aussi tost que le jour
Eut balié le ciel d'estoilles tout autour,
Jacquet avecques moy, dans le bois je me porte,
Cerchant parmy les forts la taille la plus forte;
Dans la bauge esperant trouver au revenir
Des vignes, le sanglier que le jour faict venir,

Et le cor, et le cry; car lors la noire tourbe [bourbe.
Cerche, pour la chaleur, quelque eau ou quelque
Premierement je passe aux bois de Mont-gresin [1],
De là je me transporte au grand taillis voisin,
Dedans les fonds de Goele, et par voye diverse
Le plus profond des bois, et halliers je traverse,
Là je voy par le pied [2] deux grands sangliers montants
Vers les forts de Montger, qui marchoient de bon temps.
J'entre aprés au plus creux les suyvant à la trace;
Je recognoy leur bauge, oultre parmy la place
Neuf autres j'aperçoy; lors entrant plus avant,
A pas lent et sans bruit je cerche le bon vent;
Mais je travaille en vain, car la taille est si forte,
Que l'on ne pourroit pas y entrer de la sorte,
Que le sanglier baugé, douteux dedans le fort,
N'entendit aisément qu'on marchande sa mort.
Je les entends ronfler, or' la timide bande
Des neuf jeunes sangliers, des aultres se desbande,
Qui broussant meinent bruit tel que des monts hautains
Font neuf chesnes tombants lors que les vents mutins
Arrachent çà et là, d'une bruiante audace,
L'honneur des grands forets de leur antique place.
Le grand plus asseuré dans sa bauge ronflant,
Pensant m'espouvanter, des nazeaux va soufflant [3].
Je ne puis l'approcher bien que j'en aye envie,
Non sans creindre pourtant sa rage et sa furie.
Or voyant à la fin qu'il n'est en mon pouvoir
De le joindre plus prés, et mesme de le voir,
Je me transporte ailleurs, où rien je ne proffite.
Or, pressé de la faim, l'entreprise je quitte,

1. Bois de Montger entre Meaux et Dampmartin.
2. On peut destourner en temps frais un sanglier sans chien.
3. Un grand sanglier ne part de la bauge du premier coup.

Deliberant le soir m'embuscher quelque part
Au devant de la vigne, attendant le hazard.
Le soir doncq' dans le bois je me transporte, à l'heure
Que le gibier sur pieds au lict plus ne demeure,
Et que le conducteur des vaches et taureaux
Faict, au son du cornet, assembler ses trouppeaux;
Que, par le frais des bois, les aures doux legeres
Portent loing parmy l'ær le hau hau des bergeres,
Que tout est coy aux champs et qu'un vent gracieux
D'un mol petit Zephir esventelle les cieux;
Et que, par la forest, de toutes parts s'entendent
Les buglemens des cerfs, qui çà et là s'estendent [1];
Le japper des renards, le heurlement des loups,
Le drill' des gresillons, le houhou des hibous;
Lors tout est plein d'effroy, mesmes quand la nuict
Reçoit de toutes parts la faveur de la lune. [brune,
J'oy deçà et delà cest effroyable bruit,
Qui (bien que mal-plaisant) musicalement bruit.
Tantost j'oy traverser je ne scay quoy qui brousse;
Aussi tost pour tirer, l'escopette je trousse;
J'abbas le chien tout prest et regarde attentif,
De n'estre pour tirer ny tardif ny hastif.
Car lors que le gibier vient à vous d'asseurance,
Il ne faut pas de loing qu'à tirer on s'advance,
Mais se tenir couvert, estre dessous le vent;
A celle fin qu'il n'ait de vous le sentiment. (*a*)
  Ainsi j'attends venir, caché d'une rochée,
La beste tant qu'ell' soit de plus prés approchée;

a. Var. :

Car il vous sentiroit l'approchant plus avant.

1. En telle saison les cerfs commencent à entrer en rut.

Et recognoy que c'est un grand sanglier miré
Qui vient droict à là vigne où le fruict l'a tiré;
A la fin j'apperçoy la mal'heureuse beste
Qui, aux rais de la lune, à quinze pas s'arreste.
Alors je couche en jouë et tire vistement,
De peur qu'estant trop long ell'n'ait de moy le vent.(*a*)
Le coup n'est point en vain; car la beste poisante
Ayant senti le coup, va cerchant escumante
La cause de sa mort; elle souffle, elle bruit
Et tourne çà et là où le mal la conduit,
Ne voulant point mourir que premier elle n'aye
Donné le coup mortel à l'autheur de sa playe[1].
Je demeure à ma place et laisse par le fort,
Tempester le sanglier tant qu'il soit tombé mort;
Si qu'en fin pour le sang qui de la playe coulle
Le jaret il sescoüe, et sa vie s'escoulle.

a. Var. :

De peur que ma longueur n'apporte detriment.

1. Un grand sanglier blessé à mort est fort dangereux et espouventable.

FIN DE L'ESTÉ.





LE

PLAISIR DES CHAMPS.

LIVRE TROISIESME.

L'AUTOMNE.

Ja la grande clarté raccourcissant sa dance
Compasse jour et nuict en la juste balance,
Et tirant son chemin vers le Cancre, despart
Or l'Hyver or l'Esté d'un inconstant hazard,
Et le chault dangereux de ceste caniculle
Qui tout brusle et ravit, jà de nous se reculle:
Le beau teinct des forests paravant verdissant
Jaulnit et peu à peu se monstre palissant;
La plaisante saison qui peinct de couleur vive
Les prez, n'est desjà plus; desjà l'Automne arrive,
Et l'hyver approchant faict fuir de nos quartiers
Et l'hironde, et la caille, et les tourts passagiers.
  Le mesnager content d'avoir sa grange pleine
D'un froment surdoré du plus beau de la plaine,
Ne s'oublie de tant qu'ainsi que son grenier
Est plein, ne veuille aussi remplire son celier.

Il ne luy semble assez d'avoir comblé ses granges,
Si de mesme il ne pense aux prochaines vendanges :
Doncq selon que les fruicts sont tardifs ou hastifs
(Non asseuré du temps) faict ses preparatifs.

VENDANGES.

Ça doncques, il me fault (Troupe Parnassienne)
Vous invoquer, afin qu'à chanter je parvienne
Le Cuisse-né Bacchus, voulant or' me ranger
Aprés les bleds couppez à rire et vendanger;
Afin que son nectar qui les esprits ranime,
Estant pris sobrement puisse animer ma rithme.
Faictes d'un style gay que je puisse chanter
Cette gaye saison, me faisant transporter
Sur le double coupeau de vostre Saint Parnasse,
Pour croistre en y beuvant ma fureur et ma grâce!
Je n'ose m'advancer, tant affoiblis je sens
Pour chanter tel subject et ma plume et mes sens.
Doncques secourez moy; car je croy qu'à grand peine
Y pourray-je arriver sans me mettre hors d'aleine [1].
  Desjà de tous costez j'entends par le celier,
A grands coups de maillet, bucquer le tonnelier
Entourant de cerceaux les tonnes espuisées,
Depuis un mois, où deux au soleil defonçées,
Embrassant la fustaille à fin de mesurer
La grandeur, la rondeur, pour mieux le ceincturer;
Puis, pour faire le jable, il prend la jabloëre [2],

1. Toute cette invocation est supprimée en 1604.
2. Le jable est la rainure qui retient les fonds du ton-

Coulant au-tour du fonds or' avant, or arriere
La scie qui y tient, dont les couppantes dents,
A deux doigts prés du bord scillonnent le dedans;
Puis du compas six fois le dedans il compasse
Pour arrondir le fonds d'une pareille espace,
Et, sans errer d'un poinct, tant de douves il prend
Que la largeur du fonds justement en comprend.
Apres sur la couloëre il tire, puis repousse,
Les quattre doigts de là, d'autre costé le pouce,
La douve, pour planir, l'un et l'autre costé;
Si que mieux dans les muids le vin soit arresté.
  Le fonds bien arrondi, dedans le jable il joinct
Un des chanteaux premier, puis l'etilé [1] conjoinct;
Le moyen puis aprés, et vous rengeant le reste
Avecq' le tirefonds, à tirer il s'apreste,
En frappant du maillet sur le costé deux fois,
L'autre chanteau dernier qu'il conjoinct bois à bois,
Puis les cercles il met avecque la chassoire,
Et à coups de maillet, en leur place premiere.
  Quand ce vient au sommier, pour le rendre arresté,
Avecques le sergent il le tient d'un costé;
Puis de la traictoëre et tant et tant le tire,
Qu'il le met à la fin tout ainsi qu'il desire.
Le trou du tirefonds il bouche puis aprés
D'un faucet, que devant il avoit faict exprés;
Le hutinet [2] il prend, et, des coups qu'il en donne
Sur le faucet entrant, faict musiquer la tonne:

neau. La jabloire est l'instrument qui sert à faire cette rainure.

1. Les douves qui forment le fond d'un tonneau sont ordinairement au nombre de cinq. La première qu'on pose, et qui forme un segment de cercle, s'appelle le chanteau; c'est probablement la voisine qu'il appelle l'*ecilé* (1585) ou *etilé* (1604); le *moyen* serait la douve du milieu. (P. B.)

2. Maillet. Vient de hutiner, faire du bruit, quereller. (P. B.)

De l'ecette [1] il le couppe, et regardant autour
Il bouche du cloüet [2], et d'un linge le jour.
  Tandis on a desjà chargé sur la charrette,
Pour mettre le raisin, mainte baignoire nette;
Desjà le mesnager, voyant le temps serein,
Retient ses vendangeurs pour vendanger demain;
Car lors que la saison est propre à tel ouvrage,
Qui veult avoir bon vin ne tarde d'advantage,
Et le temps chault et sec est bon à vendanger,
Mais s'il pleut, il ne faut aux vignes s'engager.
  Or doncq' des le matin voyant par tout s'estendre
Les beaux rais d'Apollon sur la rosée tendre,
Il meine à son vignoble, avecq' vingt vendangeurs,
Chantants par le chemin, quattre puissants hoteurs :
Jaquet le conducteur de la joyeuse bande,
Donnant place à chascun, comme maistre commande;
Il les range çà là les faisant travailler,
Et tousjours l'œuil dessus la vendange tailler.
  Maintes filles sont là friandes de nature
Affamées du fruict qui doré les conjure,
Et faict que pour taster de son jus savoureux,
Ils n'en couppent point trois qu'ils ne mangent des
Et tanct que de raisin leur friand ventre tire, [deux,
Ils mangeront le bon, et laisseront le pire.
[Jacquet a l'œil dessus, qui ne veut, amoureux,
Pour leur jeune beauté se monstrer rigoureux;
Car Magdelon est là, et veut bien qu'elle voye
Qu'il est doux de nature. Allant par douce voye
Il dit le petit mot et faict apercevoir
Par les signes qu'il peut son amoureux vouloir,
Un eschalas au poing luy servant de baguette,

1. Aiscette, hachette recourbée. (P. B.)
2. Le clouet est la bonde. (P. B.)

Aussi de contenance, avecq' elle il caquette.]
Le hoteur va, et vient gaillardement chantant,
Pour le beau temps qu'il void, et de vendange tant;
Esperant que s'il prend à le porter grand peine,
Alors qu'il sera vin en boira longue aleine :
L'agreable fardeau, bien que pesant il soit,
Il trouve plus leger pour l'espoir qu'il conçoit,
D'en boire quelquesfois, car la douce vinée
Le rend alaigre et gay le long de la journée.
Dessus l'heure du vespre on leur fait amener
Quant et quant le harnois, dequoy tresbien disner;
Dessous les saules frais, sur la verdure belle
Marion met la nappe, et de loing les appelle.
Nul ne reculle au cry; Jean Loys vient premier,
Qui, couppant par morceaux un pain faitif entier,
D'un cousteau bien trenchant, disant maintes sor-
Fait tout autant de parts qu'il y a de serpettes. [nettes,
Ils montent pour disner à pas lent et petit,
Tous chargez de vendange, encor' plus d'apetit;
Alentour de la nappe affamez ils s'arrangent,
Et quattre à quattre assis, ainsi leur souppe ils man-
La grand' marmite est là, dont la fumée sort, [gent.
Pleine de pain, potage et de choux jusqu'au bord :
[Pour leur entré de table on leur donne à saoulée
Tant qu'il peut en tenir à quatre une escuellée,
Que Marion leur dresse et qui n'a point d'esgard
De faire plus à l'un qu'à l'autre bonne part.]
Lors, d'apetit pareil, se rue la brigade,
Avecques les cinq doigts, sur la chaulde panade.
[Quel plaisir autresfois ai-je eu sur le pré verd,
Pour le chauld du midy des saules à couvert,
A regarder manger ceste troupe affamée,
Et Jaquet œillader souvent sa bien-aymée!
Et les gaillards hotteurs, sans d'autruy detracter

Dire le mot pour rire, et de fables conter?
Je mange au milieu d'eux comme simple personne,
Plein d'un grand appetit que le travail me donne,
Trouvant meilleur cent fois le lard, de la façon,
Qu'un conil, qu'un faisant, qu'un lievre à la maison;
Et mesme exprés partir à l'heure que l'on disne,
Laissant un bon repas à la table voisine.
J'estime bien heureux celuy qui sans danger
Aux vignes et aux champs peult le sien mesnager,
Et qui loing du tumulte et debat populaire
Manie, non oiseux, doucement son affaire.]
Or quand les vendangeurs ont cessé de disner,
Au travail du matin on les fait retourner : [vaillent.
Qui, plus forts que devant, à qui mieux mieux tra-
Et tous devant Jaquet, maint belle grappe taillent.
Or ce pendant en haut, pour avoir meilleur vin,
On separe le verd d'avecq' le bon raisin;
Le maistre bien soigneux, d'une main mesnagere
Met le pourri dehors, et la raffle en arriere;
Pensant que s'il a eu petit vin l'an passé,
Qu'au double il se verra cestuy recompensé.
Or quand il void du jour la maistresse lumiere
Baigner dans l'Ocean sa luisante criniere,
Il tire du travail les vendangeurs lassez,
Disant que pour ce coup il en a faict assez.
Aussi tost vous voyez chascun trousser bagage,
Et le panier au bras retourner au village.
Les filles, d'un costé se prennent par la main,
Et chantent, sans chommer, la chanson en chemin
Pour tromper le travail, et faire de la sorte
Que pas un au logis, ennuié, se transporte.
Ils ont pour leur soupper, venus à la maison,
A deux un plat de choux, et du pain à foison;
Par fois à leur dessert, pour leur donner courage,

Ils ont, avecq' cela, la piece de fromage.
  Il faut voir maintenant comme le mesnager
Veut, selon les saisons, ses raisins mesnager,
Qui, pour avoir du vin friant et prompt à boire,
Autant blanc que vermeil il faict de moisson noire.
  Soigneux, des le matin, il court à son celier,
Usant du sain conseil d'un sage tonnelier,
Et de son vigneron; paravant qu'il s'escuve,
Et commence à bouillir, il tire de la cuve
Le vin blanc et clairet; lequel, sans doute, tient
La friande liqueur du raisin dont il vient,
Meur, non verd, non pourri, car la main mesnagere,
Du maistre, avoit desjà mis la raffle en arriere,
Le verd, et le pourri, pour servir de boisson
Aux valletz, qui sous luy vivent en sa maison.
Du reste sans fouller il ne peut qu'il ne tire
De bon terroir bon vin, voire tel qu'il desire;
Car n'estant point foullé, se creve, pour le seur,
Au profond du vaisseau, le raisin le plus meur.
Et d'autant que bien meur, il ne peut qu'il ne face
Bon vin doux et picquant et de grande efficace;
Ainsi, de raisin noir, vient blanc-clairet et doux,
Sans raffle et sans pourri, le naturel surmoux.
  Pendant de la liqueur qui sort de la canelle,
Maint s'esgare le ventre, et brouille sa cervelle,
Ne pouvant se garder, de ce doux suc espris,
Bien que contraire il soit, d'en brouiller ses esprits.
Il s'esgaye les yeux à voir comme il petille,
Roüant autour du fond de la creuse cebille;
Il taste et puis retaste et du jus savoureux
A son dam se contente et le ventre et les yeux. (*a*)

a. Var. :

Il s'emplit l'estomach, deut-il estre foireux,

Dans des moyens vaisseaux ce vin icy se verse
D'autant qu'il ne peut pas tenir long-temps en perse,
Pour estre trop clairet; mais la raffle et le verd
Suffisamment cuvez rendent le vin couvert,
Moins plaisant au gouster, mais de plus de durée,
Ayant belle couleur, et force modérée.
Apres que le surmoux coulle dans les vaisseaux,
Est armé, peur du vent, de sable et de tuilleaux
Et de sa feuille mesme (affin que dans la tonne
A l'aise il s'esvapore et à l'aise bouillonne).
On fait dedans la cuve entrer le vigneron,
Qui, troussé jusqu'au cul, trepigne à l'environ
Tenant tousjours le bord, peur que l'humeur fumante
Ne le jette enyvré dans la cuve bouillante[1].
J'en ay veu quelquesfois tomber dans le vaisseau,
Par la force pasmez, du fumeux vin nouveau;
Mais peu ou point du tout, ce pendant qu'il trepigne,
A la forte vapeur il preste sa narine,
Ains la tenant dehors il fuit le plus qu'il peult
Cestuy-là que, rassis, delaisser il ne veult.
Estant assez foullé, dedans chault comme braise,
Au vouloir du Seigneur, il bouillonne à son aise,
Rouge comme rubis, escumant, vigoureux,
Nutritif, medecin et luicteur rigoureux;
Qui faict le pauvre riche et qui pur vivifie
Le vieillard demi-mort qui dedaigne sa vie;
Qui fait saulter la vieille, et pris moderement
Ragaillardist l'esprit et croist le jugement.
Mais, si pris par excez, il trouble la cervelle,
Et d'une doulce main en faict une cruelle;
Il faict le riche tel qu'il desdaigne les cieux;

1. Quand le mar du raisin est haussé dans la cuve prest d'estre foullé, la fumée en est aspre et dangereuse.

Faict le mutin monter, pour prendre, audacieux,
Par le corps, par le sang et par la teste saincte,
Cestuy au nom duquel il doit trembler de creinte;
Il esgare l'esprit et, d'un fumeux effort,
Au milieu du ruisseau terrasse le plus fort;
Et tout ainsi qu'un porc qui se veautrant se joue,
Le faict ensevelir comme mort dans la boue.
Ayant bouilli trois jours comme il plaist au brasseur,
Avec le teinct blafard il perd ceste douceur;
Prend son beau teinct vermeil et jà fumeux commence
A prendre par le nez celuy qui trop s'advance [1].
De la canelle il coulle en un autre vaisseau,
D'où pour estre entonné, se tire sceau à sceau.
L'entonnoër gargouille, et le vin qui s'entonne
Par le trou du bondon, faict musiquer la tonne;
Un limaçon se faict qui peu à peu coullant,
Par le pertuis ferré, va dedans devallant.
Du profond ce pendant de la cuve l'on tire,
Le raisin escaché (dont la force on admire)
Que l'on porte au pressoir où bien soigneusement,
Dessous l'arbre massif il s'accoustre uniment
Sur le plancher bien joinct, d'où distille sans cesse
La vermeille liqueur que le grand arbre presse.
Le marc carré se fait justement opposé
Sous la tige poisante, à fin que bien posé
Le chantier ça et là, dessus l'humide mete,
Ny peu ny trop poussé, l'un sur l'autre se mette.
Lors le verin tournant d'un costé faict monter,
Son bout, pour sur le mar l'autre faire porter.
Le mar avecq' le bois ainsi, penchant, s'abbaisse
Vers la part où plus fort l'arbre puissant se baisse:

1. Le vin ayant bouilli trois jours dedans la cuve doit estre trié qui veut l'avoir delicat.

Tout craque sous le faix du fardeau qui descend,
Et faict geindre le bois qui plus fort se deffend,
Plus le verin le monte autant plus il s'efforce,
Et fait sortir du mar, d'une contrainte force,
Le vin qui çà et là, sur les aiz bien joinctez,
Comme de cent ruisseaux, coulle de tous costez.
Lors que l'arbre descend les aiguilles on compte
Pour le tenir en estre à fin qu'il ne remonte;
Et quand tout est rempli l'on tourne le verin
Qui, serrant de plus beau, fait ondoyer le vin
Coulant de grand randon par meinte et meinte source,
Dans le vaisseau jà prest pour arrester sa cource.
Avecq' deux forts leviers, à grand force de bras
Et de reins, le verin fait venir l'arbre bas,
Et bien que d'hommes forts un bon nombre se peine
Halletants, et suants, si sont-ils hors d'aleine.
Lors que du mar jà sec sur la mette applati
Le tout, ou peu s'en faut, du meilleur est parti,
Il semble que tout rompe et le bois qui craquette
Sous le poisant fardeau çà et là se rejette.
Estant assez serré de ce premier effort,
Et qu'on void que du mar ou peu ou rien il sort,
On le laisse couller un quart ou demi-heure,
Ou tant qu'on void que plus de liqueur n'y demeure;
Puis deschargé du faix qui si fort le pressoit,
Et des chanteaux rangez, et planches, il reçoit
Du maistre pressureur pour la taille premiere,
Et deçà et delà maint coup de doloëre;
Puis estant escarri, l'on recharge le bois
Pour estre presseuré encore une autre fois.
Tel vin rude au gouster, le mesnager habille
Garde pour ses vallets, et toute sa famille.
Quand du pourpré raisin il a fait la vuidange,
Du doré puis aprés il va faire vendange;

Car tousjours ce raisin, face chault, face froid,
Et force et aliment de tous les deux reçoit [1].
Dessus le cep courbant sous la charge poisante,
Argentée reluit la grappe appetissante,
Dont la beauté nayfve et tente et resjouyt
Le plus sobre estomach en goustant de ce fruict.
Pour en tirer bon vin, de la vigne on le jette
(Sans le faire cuver) dessus la large mette,
Ou, joignant le pressoir les vaisseaux aprestez,
Pour recevoir le vin sont mis des deux costez.
Le raisin escaché avecq' les pieds se foulle,
Dont un ruisseau de vin dans la baignoire coulle.
Là deux hommes sont prests, qui tirent sceau à sceau,
Le vin, pour le couller en un autre vaisseau.
Lors que tout est coullé, de rechef on le jette,
Pour le passer encor' au milieu de la mette;
Car plus il est passé par le mar estendu
De son mesme raisin, plus clair il est rendu.
Avecq' double proffit puis aprés on le presse,
Car outre tout cela, jamais il ne s'engresse [2].
Plus au long je pourrois raconter des boissons,
Mais les autres pays n'ont les mesmes façons.
Tandis le vin serré dedans la creuse tonne,
De rang par le celier, enchantelé bouillonne,
Jettant par le bondon une escumeuse humeur
Qui estant hors le rend et plus sein, et plus meur.

1. Le raisin blanc meurit autant à la gelée blanche que par beau temps.

2. Plus un vin blanc est passé par son mar, moins il est suject à s'engresser.

LA CHASSE DU SANGLIER

DE COMPAGNIE.

ORES il me souvient d'avoir laissé derriere,
Des Sangliers impunis la bande forestiere.
Pour avoir ravagé par tous les environs,
Aux vignobles prochains, l'espoir des vignerons,
Il nous fault les chasser, monstrons doncques l'envie
Qu'avons, de ne passer oiseuse nostre vie;
Sus courons, bien montez de trompes et d'espieux
Et de bons chiens aussi, nos Sangliers furieux.
Aprés qu'on a cueilli sur la vigne pampreuse,
En Septembre l'honneur de la grappe vineuse;
Et que des grands forests, et de ce qui souloit
Estre verd et feuillu lors que le chaut duroit,
La pluspart est tombee, il y fait bon à l'heure,
D'autant qu'en venaison jusqu'au rut il demeure;
Et de fruicts et de glands qui se trouvent aux bois
Il s'engresse et s'emplit tant, que si une fois
Il se peut voir charger d'une meute bien duite,
Il sera lourd de corps et tardif à la fuite.
Or doncq' puisque le lieu, le temps et la saison
Sont propres, je ne veux croupir à la maison;
Le ciel est tempéré, trop seche n'est la terre,
Mais fort bonne pour voir, et recognoistre l'erre
Par le pied, par le chien qui pourra seulement
Conduire le veneur par son assentement.

Au dessous de Montger[1] aux vendanges dernieres,
Nous trouvasmes au souil au milieu des bruieres,
La grande compagnie, où le miré Sanglier
Ne daignoit, pour le bruit, se lever du bourbier;
Assuré contre nous; ains l'orgueilleuse beste
Sa grand' hure dressant, soufflant comme tempeste,
Nous cuide espouvanter, mais avecques grand bruit,
Et des voix et des mains nous faisons tant qu'il suit
Les autres jà bien loin, qui soulez de raisin,
Tirent aux bois de Sceaux où ceux de Montgresin.
Ils hantent là dedans, mais pour plus d'asseurance,
Il faut qu'au point du jour que Potelu s'advance,
Ou Oudin, ou Tienot qui stilez au mestier
Trouveront leur retraite avecques le limier.
Oudin a l'œuil fort bon, et pourra bien cognoistre
Plus seurement encor' où la bande peult estre,
Et selon son raport, nous choisirons l'endroit
Où tendre les grands pantz et bricolles[2] on doit;
Et fault dés ce jourd'huy tenir prest l'esquipage
A fin que rien demain ne deffaille au cordage.
Vous Tienot d'un costé, vous par un autre, Oudin,
Soyez demain au bois dès cinq heure' au matin;
Jaquet en ce pendant chez Barbe sa cousine
Pourra partir devant pour faire la cuisine;
Et parce qu'on cognoist qu'il est d'entendement,
On laissera le reste à son commandement.
Vanault (*a*) aura le soing des pots, et des bouteilles,

a. Var. (1604) : *Là Fosse*

1. Village dans le comté de Dampmartin sur le chemin de Meaux.

2. Ce sont grandes bourses que l'on met aux passages battus pour sangliers, loups et chevreuils seulement. Pour moindres bestes on les nomme bourses.

Car à cela plustost il leve les aureilles,
Qu'au son du tambourin; il nous fera trouver
Le desjeuner tout cuit, et prest à l'arriver.
Aussi tost que du jour l'advant-courriere Aurore
Le ciel d'un teint vermeil vers les Indes redore,
Que le cocq deux trois fois, aux voisins d'alentour
A predit par son chant la venüe du jour;
Que le noir Mareschal, ainsi que de coustume,
Recommence à forger sur le dos de l'enclume;
Les vallets de limier, diligents et soigneux,
Pour esveiller chascun sont levez matineux,
Et de deux coups de trompe animent le courage
Des chasseurs et des chiens destinez au voyage.
Alors vous les oyez au chenil enfermez
Se resjouyr au son gaillard et animez,
Et qui bruslants d'ardeur crient d'une voix forte,
Jusqu'à ce que quelqu'un leur defferme la porte.
Sortis, vous les voyez de folastre facon
Courir et saulteler alentour du garçon,
Et d'un cœur qui n'est point d'une poltronne race,
Desirer devant eux le sanglier à la place.
On tire les chevaux, et faict on retentir
La trompe de rechef, signe qu'il faut partir;
On sort de la maison; la rue est toute pleine
D'hommes et de chevaux, et de chiens que l'on meine.
A la fin à cheval un chacun est monté,
L'espieu dedans la main et la trompe au costé,
A l'arçon la pistole, et au cœur bon courage
Pour dompter du sanglier la fureur et la rage.
En fin on est aux champs où, pour ne lasser pas
Nos chevaux pour neant, nous n'allons que le pas,
Et bien garnis d'espieux, de rets et de cordage,
De jambons, de flascons, entrons dans le village;
Nous arrivons au lieu où nostre cuisinier

Avoit desjà dressé le trouble desjeuner;
Aussi tost nous lavons, nous nous mettons à table;
Dans la grange nos chiens, nos chevaux à l'estable;
Nos vallets pres de nous, pleins de soif et de faim,
Et au pot et au plat mettent souvent la main.
Ainsi nous attendons d'une affection grande [mande
Que quelqu'un des veneurs ou nous die, ou nous
Dans quels forts, dans quels bois, et dedans quels hal-
Ils auront destourné la trouppe des sangliers. [liers,
En fin voicy Thienot qui, tout mouillé s'advance,
Et au vray son rapport de la façon commence :
« Messieurs, j'ay destourné tant du chien que des
Et aussi rembusché le sanglier furieux. [yeux,
J'en ay premier reveu dedans la taille jeune
Des bois de nostre Dame, où je voy de fortune
La bauge du gallant qui traverse les préz,
Vers l'estang de Lessard; il revient puis aprés
Se bauger au plus fort du bois du Commandeur,
Où à l'aise j'ay veu son estrange grandeur.
Il vaut mieux s'arrester aux autres de moindre âge
La deffense desquels ne porte grand dommage.
Oudin et Claude y sont qui, à l'entrer du bois,
Ont trouvé les boutis ou de deux, ou de trois.
Il les suyvent au pied, et croy qu'en un quart d'heure
Ils viendront rapporter où ils font leur demeure.
Donnez moy ce pendant (dit-il) de ce jambon,
Pour sçavoir si cela faict trouver le vin bon. »
Thienot se met à table, et au milieu se range,
Il prend, il couppe, il taille, il souffle, il boit, il mange
Pour appaiser son ventre, et d'appetit qu'il a,
Sa bouche est toute pleine et deçà et delà.
Oudin, en ce pendant, de la table s'advance
Qui faisant son rapport de la façon commence :
« Hastez-vous, ce dit-il; il ne faut plus songer;

Desjeunez en deux coups, il nous faut desloger;
Porter les pans de retz pour tendre à la voirie
Qui conduit de sainct Marc, aux bois de la Folie.
Nous avons destourné, sans beaucoup de travaux,
Sept bestes de trois ans dedans les bois de Seaux.
Nous en avons trouvé premierement la trace
Aux bois de Nantouillet; de là la trouppe passe
Pour se jetter aux champs, où ayant herbillé,
Et du bout du bouttoir çà et là vermillé,
Il rentre dans le fort où mon limier commence
A en prendre le vent; pour quester il s'advance,
Et tire contre moy de si grande roideur,
Qu'à terre il me fait choir de toute ma longueur[1],
Pensant avoir desjà prochaine de sa voye
De quinze ou seize pas, sa trop loingtaine proie.
La cause est qu'ayant eu de la trouppe le vent
Des sept jeunes sangliers qui s'en alloient devant,
Il a plus de senteur, d'autant que sept ensemble,
Rendent plus qu'un d'odeur; cela faict qu'il luy sem-
Estre prest de lancer, et à telle heure il croit [ble
Qu'il doit voir le sanglier à dix pas de l'endroit[2].
Or si bien il les suit (sans me donner la peine
De me baisser pour voir) qu'il passe par la pleine
Du côté de Lessart, et de là traversant
Le bois de nostre Dame, il me meine broussant,
Dedans un fort taillis; là je m'arreste à l'heure,
Craignant que pour ce jour la trouppe n'y demeure.
Mon enceinte je fais; la faisant je cognois
Qu'elle passe plus outre en un fort et grand bois;
Je fais une autre enceinte, et revoy par l'entrée,

1. Signe d'un bon chien et de haut nez.
2. Plus une compagnie de sangliers est grande, plustost le limier en a le vent et de plus loing.

Si dedans ce fort là la trouppe est demeurée [1].
  Ayant veu et reveu de l'œuil soigneusement
Et par le nez du chien, que là certainement
Demeurent les sangliers, mon limier je retire
Combien que trop ardent encore il en desire;
Peur qu'estant esventé pour trop s'estre approché
Son Gibier il n'estonne à cent pas rembusché.
Il faut s'arrester là; car vouloir entreprendre
De pourchasser le grand, on ne le sçauroit prendre (*a*)
Sans grand' perte de chiens. C'est, dit-on, le meilleur.
Sus doncques dejeunez pour avoir plus de cœur;
Aprés vous en irez, sans songer d'advantage,
Au lieu où vous voulez charrier le cordage.
  Or le long d'un chemin tout le bois traversant
D'un bout jusques à l'autre, on va les pants dressant
Entre les fonds de Goële et la grand taille espaisse,
Où les sangliers levez choisiront leur adresse,
Pour laisse-cour fuir; car jamais à l'ouvert
On ne les void courir; mais tousjours à couvert.
  Aux passages battus les bricolles se tendent [dent
Prets les grands pants levez qui, d'autre part s'esten-
Portez sur les hauts pieux, qui tant soit peu poussez,
Ne peuvent qu'ils ne soient aussi tost renversez
Par le sanglier fuyant, qui verra sur sa teste
Tomber et pieux et pants; s'il desbat et tempeste
Pour s'en desvelopper, plus escumeux et fier,
Il se verra grondant dans les mailles lier.

a. Var. :

L'autre sans grand danger on ne pourroit le prendre.

1. Ordinairement les sangliers se baugent dans le plus fort du bois. Pour les destourner il fault battre les forts et plus souvent y faire les enceintes.

Tout est si bien dressé, que la beste chassée
Ne peut passer par là qu'ell' n'y soit enlassée.
[Or n'y manquant plus rien, on nous faict avertir
Par quelqu'un des garçons qu'il est temps de partir.
Lors sans qu'aucun de nous soit vaincu de paresse,
La table nous quittons et remplis d'allaigresse
Nous pendons et l'espée et la trompe au costé;
Puis chacun à l'instant, sur son cheval monté,
Donne un coup de la trompe, afin qu'à l'heure à l'heure
Les vallets et les chiens, sans plus faire demeure,
Se mettent en chemin, pour devant s'avancer;
Afin que descouplez, vers nous facent lancer
Du plus espois des bois, la noire compaignie,
Qu'ores nous ne voulons délaisser impunie.]
Or arrivez en fin dans les taillis de Seaux,
Les chiens sont descouplez; aux æsles les chevaux
Prets à les suyvre en queuë, et par voye diverse
S'apreste le picqueur pour suyvre à la traverse.
Doncq' les vallets de pied, avecq' la gaulle en main,
Broussent par le taillis, tantost par le chemin
Apres les chiens ardents qui, questants par la place,
Suyvent droict des sangliers le vestige et la trace
Qui les meine à leur bauge, et sans doubler leurs voix,
Ils questent sagement par l'espoisseur du bois.
Avecques de grands cris, qui loing de là s'estendent,
Les vallets derriere eux plus courageux les rendent,
Et des gaulles frappants sur les proches halliers
Ils s'efforçent lancer les timides sangliers.
Or en fin voylescy qui, d'une prompte audace
Font lever et partir les bestes de la place;
Vous oyez aussi tost retentir par le bois,
L'aboy, le cri, le son et l'esclatante voix,
Et diriez, en oyant comme brousse la beste,
Que ce n'est dans le fort que foudre et que tempeste.

Ils passent à travers les sentiers espineux,
Espouvantez du bruit qu'ils oyent derriere eux,
Les chiens bien ameutez, d'une voix mutuelle,
Se font entendre loing jusqu'aux estangs de Goelle [1].
 Les sangliers devant eux escoutant les abois
(Qui tous les font trembler et ce qui est au bois)
Par le pays couvert et la taille plus forte,
Avecques un grand bruit, ils vont de telle sorte,
Que le dernier fuiant pense, dedans le fort,
Sentir desjà le chien qui le presse et le mord;
Et, s'il peut, fera tant, d'une jambe legere
Que le premier fuiant il laissera derriere [2].
 En voicy deux broussants atravers un taillis,
Des autres separez, et de peur assaillis,
Approchants jà desjà, mal'heureux, nostre tente
Où Claude estant couché s'esjouit et contente,
Esperant d'une balle, où bien d'un espieu fort
En atteindre quelqu'un et luy donner la mort.
En joüe il a toujours joincte la harquebuze,
Attendant pour tirer que la beste s'amuze
A escouter, où bien qu'elle approche si prés
Qu'il la puisse tirer plus seurement aprés;
Il brusle de desir et tremblottant de joye
Pense desjà tenir dans sa manche la proye :
Mais la beste destourne et reffuit d'autre-part
Evitant cestuy-cy, mais non l'autre hazard :
Car Gauchet (*a*) qui se coulle où elle est advancée,
De deux plombs impiteux tout outre l'a persée :

a. Var. : *Car Beaupré*

1. Estangs contigus aux bois où se fait la chasse.
2. Les sangliers de compagnie fuient tousjours de toute leur force estants chassez.

La beste jette un cri, et le gros sang pissant,
Et deçà et delà va ses flancs rougissant;
Elle court quelque peu, puis la teste baissée,
Aux pieds de son meurdrier culbute renversée.
On triomphe la mort. Les chiens et les levriers
Se trouvent alentour joyeux, contents et fiers.
Gauchet fier de ce coup, la mort sonne et ressonne,
Dont deçà et delà tout le grand bois resonne.
D'un tel commencement le chasseur s'esjouit,
Et mieux qu'auparavant les autres on poursuit.
Chascun reprend sa place et enflé d'esperance,
On suit l'aboy des chiens, puis apres on s'advance;
De plus beau l'on s'efforce à cor, à cry, à voix,
De les encourager pour doubler leurs abois;
Ce pendant que brillants, pour reprendre la voye,
Ils recerchent l'endroit par où passe la proye.
Voicy, l'on oit de loing brousser d'une roideur,
Un sanglier poursuyvi talonné de la peur.
Ha! c'est *Turcq* qui le suit, qui vigoureux le presse,
Et le tient de si pres qu'il le serre à la fesse.
Voyez ce brave chien qui sans ayde et secours,
Le tient sujet si bien qu'il l'arreste en son cours;
La beste se retourne et, furieuse, pense
L'atterrer aisement de sa foible deffence;
Mais voicy *Billebault*, et *Gaillard*, et *Pitault*,
Et *Hunault*, et *Calvin*, *Teroenne* et *Rigault*,
A son secours venus; la beste la plus forte,
A sa fesse attaché, le pauvre *Turcq* emporte.
Il lasche la gouslée et, plus qu'auparavant
S'eslongne le sanglier courant comme le vent.
Turcq obstiné le suit, et ne le perd de veue;
Des suyvants apres luy la voix est entendue,
Qui, pour le seconder animez vont aprés,
Et suyvent, clabaudants, la beste d'assez prés.

Ce pendant que ceux-cy poursuyvent leur conqueste,
On oit d'un autre part brousser une autre beste
Qui tourne droict aux pants. Là Thienot et Jaquet,
Commis pour s'y tenir, escoutants, font le guet;
Ils se couchent tout bas; la beste qui escoute,
Levant le nez au hault, où qu'elle aille est en doute,
Puis en tirant pays, elle eslongne le bruit
Que meine clabaudant, la meute qui la suyt.
Mais tant plus elle fuit tant plus elle s'approche
Des panderets tendus, ou bien de quelque poche[1].
Quand elle est à vingt pas, les plus proches guidants,
Son cours la font haster et la lancent dedans.
Tant plus elle desbat dans le maillé cordage,
Cuidant s'en depestrer, s'y lie d'advantage :
Chascun court ceste part. Thienot d'un fort espieu
Luy traversant les flancs l'a tué sur le lieu.
Les chiens qui çà, qui là, aspres à leur conqueste,
Tirent differemment la mal'heureuse beste.
On oit la trompe alors fanfarer, et les voix
Des hommes approchants esclater par le bois.
Le reste va suyvant d'un plus ardent courage,
L'autre sanglier craintif qui fuit par le boscage :
Il a Turcq tousjours prés qui le suit par le fort,
Resolu de mourir ou de le rendre mort.
L'autre part des veneurs picquent à toute bride
Droict où le bruit plus grand de la meute les guide;
Le sanglier ce pendant tourne court et recourt,
Et ne trouve chemin qui ne luy soit trop court;
Toujours il est suyvi soit au haut des montaignes,
Soit au plus fort du bois, soit aux rases campaignes;
Turcq' ne le perd de veue, ains d'un courage hault
Si bien il le poursuit qu'il ne reste qu'un sault.

1. Bricolle.

D'ailleurs voicy venir, courant à bride basse,
Gauchet suyvi des chiens qui ont donné la chasse
Au sanglier enretté; vous n'oyez rien que voix,
Qu'abois, que cris, que bruit, qui bruit dedans le
Tantost toute la troupe en un est assemblée [bois;
Des hommes et des chiens, dedans ceste vallée
Où le sanglier lassé ne faict plus que tourner,
Et par les forts taillis çà et là buissonner.
Du haut de la montaigne or on le voit descendre,
Tantost tourner à mont, tantost le chemin prendre
Au creux d'une vallée, où les chiens ameutez,
Et les veneurs ardents courent de tous costez.
Il ne sçait plus ou fuir; car par tout où il passe
Il voit devant ses yeux la mort qui le pourchasse.
Ores il sort aux champs, où ne se voyant pas
Asseuré, vers le fort il redouble le pas;
Trois fois il a passé par la haute fustaye
Du bois de Nantouillet, et par la grande laye
Qui conduit de Lessart[1] aux bois de Herivault,
Dedans les fonds de Gœle, et ceux de sainct Thibault.
Aux piqueurs mieux montez il semble à l'heure à
Que, lassé de courir, à la place il demeure, [l'heure
Mais fort et vigoureux, encores peut-il bien
Devancer de dix pas la vistesse du chien.
Où les pants sont tendus il ne prend son adresse,
Mais en s'en eslongnant il fuit où le chien presse.
Pendant Claude et Jaquet, derrier' quelque buisson,
S'estonnent de n'ouyr ny cri, n'aboy, ny son :
Pensants, à tout propos, quand le bruit recommence,
Que la chasse s'approche et vers les pants s'advance
Et au plus petit bruit qui leur aureille poind,
Pensent ouyr la beste et ne l'entendent point.

1. Village au bord du bois de Mont-ger.

La beste qui tandis, de peur toute tremblante,
Entend à ses talons toute la meute ardente.
S'estonne de plus beau, voyant n'avoir moyen
De fuir plus promptement la vistesse du chien.
En fin contre un buisson soufflante, elle reculle,
Et faisant teste aux chiens escumante s'accule.
Elle dresse son poil et soufflant des nazeaux, (*a*)
Menasse les chasseurs, les chiens, et les chevaux;
Mais ell' n'a la deffence encor' de telle sorte
Que, pour blesser à mort, elle soit assez forte,
Car sur le troisiesme an ne faisant que venir,
Elle ne peut encor' contre les chiens tenir.
Turcq' l'approche et l'attache, et d'une prompte au-
Il l'abbat (bien que fort) au milieu de la place. [dace,
Calvin d'autre costé *Gaillard* et *Billebault*
L'assaillent brusquement, et luy donnent le sault;
La beste jette un cri[1]; à ce cri l'on escoute,
On court de toutes parts, et lors la meute toute
Redouble son aboy, recourant celle-part
D'où le cri de la beste, et des assaillants part.
La presse est alentour qui, d'ardeur infinie,
Des dentz tirent les flancs de la beste ennemie.
Chascun la trompe embousche et d'un son esclattant
On resjouit les chiens qui la vont chiquettant:
Le cri se porte au ciel avecq' une fanfare,
Qui, haultaine s'estend jusqu'aux estangs de Sare.

a. Var.:

Et pour mieux se deffendre assez avant s'acculle;
Puis herupant son crin, et ronflant des nazeaux.

1. Un sanglier de compaignie crie ordinairement estant pris ou blessé.

[AU LECTEUR.

Amy lecteur, si j'eusse descrit les presents vols à mon plaisir, ils t'eussent possible esté plus agréables; mais j'ay voulu de point en point les représenter ainsi que les ay veu faire par les oyseaux de feu Monsieur le Mareschal de Montmorency dernier mort. Et dois croire que je n'y ay rien adjousté ny osté, pensant contenter ledict Seigneur par la lecture d'iceux, lorsque sa cruelle et derniere maladie ne luy permettoit les voir par effect.]

LE VOL POUR RIVIERE.

ORES que je suis plein d'un naturel devoir
(O grand Montmorency) je veux te faire voir
Tes courageux faulcons, qui d'une gaillarde æsle,
Roüants montent à mont, frayeur de la cercelle,
Du canard, du heron et des autres oiseaux
Queuë à queuë qu'on void voltiger sur les eaux;
Si que tu puisses voir pour lire, ou faire lire,
Le mesme vol d'hier qu'au vray je veux descrire;
Desirant qu'il te peut donner tant de plaisir,
Que le lire souvent t'en vienne le desir.
Tes oiseaux essorez, qui de poing, qui de leurre,
Monstrent bien à les voir qu'on faict trop de demeure.
Jà montez à cheval je voy tes faulconniers,
Portants, dessus le poing, faulcons, sacres, laniers;
Sur les braves courtaults la rouge compaignie
De tes Pages tous prestz, à la porte est sortie;
Tout le monde t'attend et, de tous les costez,
Tes Gentilshommes sont sur leurs chevaux montez :

Ta lictiere est en bas et t'attend, apprestée,
Dessus deux fortz Muletz au bas de la montée;
Le vent est doux et coy; meilleur onc ne fut l'ær,
Pour pie et pour riviere, et pour milan voller.
  Jà je voy pres d'Orcheux le petit Arenault,
Sans s'escarter bien loing, qui t'attend sur un hault;
C'est signe qu'il y a dedans la proche mare
Quelque chose à voller. Jà Rambure desmare,
Et picque diligent, affin de rapporter
Quel gibier il y a qui peult te contenter;
Et, selon son rapport, ceux-là picquent devant
Qui doivent leurs oiseaux abandonner au vent.
  Or prest de descouvrir, stilez au dessous viennent,
Et là, deschapronnez, pour mettre amont, soustien-
Faulcons et tierceletz, et leur donnent conger [nent
La prison du matin en liberté changer.
Alors on void en l'ær *Hazard*, *Mignon*, *Madame* [1],
Desquels à tire d'æsle et l'un et l'autre entame
Le vent, montants amont d'une telle façon
Qu'ils font aux regardants du tout perdre le son
De la sonnette ronde et qui, dru drindillante,
Tesmoigne le porteur d'æsle bonne ou meschante.
Mais *Mignon* de grand cœur ne veult laisser couler
Le temps, quand il verra quelque chose à voller;
Qui faict qu'estant en l'ær, d'æsle non paresseuse,
Il vous donne atravers une bande poureuse
De pigeons amassez, desjà morts à demi
Pour estre poursuivis d'un si viste ennemy.
Pour le tirer de là, le faulconnier habile,
Et de leurre et de voix, le faict venir agile,
Vis à vis de la mare, où les creintifs oiseaux
Qu'espouvantoit *Hazard*, n'osent quitter leurs eaux;

1. Les noms des oiseaux jettez.

Luy tournant et montant, le quartier n'abandonne
Où des picqueurs la trouppe, et des faulconniers donne.
Quand doncq' dessus la mare on void tourner *Ha-*
On faict vuider de l'eau la cane et le canard; [*zard*[1],
Lors du plus hault de l'ær en bas on le void rendre,
Et comme un viste esclair, sur la cane descendre,
Qui la choquant à plomb la virevolte bas,
Luy donnant aussi tost que le choc le trespas,
[Le canard voit le coup, qui mal asseuré pense
Qu'il se fault desrober pour fuïr sa présence;
Doncq le long d'un fossé craintif va se coulant,
Ce pendant que l'oyseau dans le ciel revolant
S'appreste pour descendre aprés luy, que l'on cuyde
Encor dans le fossé tout tremblant et timide.
Il ne sçait où tourner, mais void on à la fin
Comme il s'est desrobé, aprés le danger fin,
Fin pour s'oster de là; mais non pas pour se mettre
Dedans la proche mare, où chascun le sçait estre;
Car un aultre faulcon du poing on jette en l'ær
Avecq' un tiercelet, pour le faire voler;
Mais *Montepilloët*[2], subject à la desbauche
Estant dedans le vent, s'envole et se desbauche;
L'autre suit un bizet et l'autre qui le void
A l'adventure suit, desbusquants de l'endroict
Où le canard tremblant n'attend à l'heure à l'heure,
Que l'un des trois fondant du ciel ne le descœuvre.](*a*)

a. Var. :

Les deux autres faulcons lors estants à la chasse,
Voyant que le canard à tire d'æsle passe

1. *Hazard* a esté un des meilleurs faulcons de France, et des mieux dressez.
2. Tiercelet de faulcon fort bon.

Or je desire encor' te faire voir en l'ær,
Un vol d'autres faulcons bien apris à voller,
Qui au partir du poing, d'une æsle fretillante,
S'en vont prendre le vent. O combien te contente
Voir jusques dans le ciel *le Haglay*[2] se porter :
Les deux autres aprés dispostement monter,
Et d'un grand circuit, sans que pas un s'esgare,
Rouer, fort bien dressez, alentour de la mare[3],
Où le nombre est si grand des maresqueux oiseaux
Que là et là et là en sont noires les eaux.
Lors chascun s'esjouit, et l'œil en hault s'arreste,
Voyant que chasque oiseau pour bien voler s'apreste;
On demeure attentif, et quand de dedans l'eau
Tu commandes vuider le demy mort oiseau,

Sans estre poursuyvi, bien que loing devant eux,
Ils quittent l'entreprise[1], *et d'un vol hazardeux*
Ils bandent celle part; le canard qui sent bruire
Les æsles du faulcon qui vient pour le destruire,
Haste et double son vol, pour gaigner un fossé,
Et là se garantir du faulcon advancé
Pour luy donner le choc; mais suyvi de telle æsle
Il ne peult eviter la choquade mortelle.
Or ce faulcon ayant assomé son gibier
Faict sa pointe, et tandis l'autre qui vient dernier
Empiete le canard; mais l'autre de sa gloire
Jaloux, desire avoir l'honneur de la victoire.

1. C'est quand les oiseaux estants jettez vollent autre chose que leur gibier.

2. Excellent faulcon et des mieux dressez.

3. Le comté de Dampmartin est plein de telles petites mares, et lors que Monsieur de Montmorency vouloit avoir le plaisir de la vollerie, le matin il faisoit tirer par tous les grands estangs, pour faire venir le gibier aux petites mares.

Avec bruit effroyant d'un la la [1] qui redouble,
Tous en trouppe estonnez abandonnent l'eau trouble,
Et d'une aisle craintive, esquivant le danger,
Par l'ær deçà delà les void on desloger.
Qui jamais vid d'en haut descendre à longue trace,
(Lors que par le plancher du ciel a prins sa place
La cohorte drillante) un long brandon de feu,
Lequel ayant atteinct, en montant peu à peu,
Quelqu'astre qui l'alume, on le void de vistesse
Raionner contre val tant que sa flamme cesse;
L'ignorant peuple croit et s'esbahist aussi,
Qu'une estoille du ciel puisse tomber ainsi.
Ny plus ny moins on void du plus profond des cieux
Descendre *le Haglay* prompt, viste, furieux;
N'estendant qu'à demy son æsle vent trenchante,
Affin que plus à plomb il face sa descente,
Et donne plus grand coup à celuy qu'il poursuit.
Lors la sonnette chiffle et l'æsle viste bruit,
Et au rencontre dur la choquade est si forte
Qu'estrippée en bondist trois fois la cane morte.
Gandelu [2] vient aprés ne luy cedant en rien,
Qui sur le bord de l'eau vient abbattre le sien;
Un autre en entreprend *le Hagard* [3] qui de pointe
Ne descendant alors, faut la premiere atteinte;
Mais recouvrant son coup, furieux et ardent,
Abbat au rencontrer le canard en montant [4].
Voylà, qui çà qui là, la trouppe espouvantée,
Dans les plus proches eaux remise et rejettée;

1. Terme propre quand on veut faire partir les oyseaux de la mare.
2. Fort bon faulcon.
3. Faulcon nouvellement pris et dressé, et de plus grande vistesse que tous les autres, mais non si bien asseuré.
4. Chose malaisée à croire, mais veritable.

Lors *le Haglay* remonte et dessus se soustient,
Et les tremblants oiseaux dedans l'ombre retient,
Pendant qu'on jette amont un autre vol, qui passe
L'autre vol precedent de vistesse et d'audace,
Excepté *le Haglay;* qui au partir du poing
A la chasse s'en vont, s'esgarants un peu loing.
Mais en fin on les void, sans trop faire demeure,
Revenir dans le ciel au branslement du leurre;
Et si tost qu'on les void de haulteur bien tournez,
On faict vuider encor' les oiseaux estonnez,
Qui voyants l'ennemy si furieux descendre,
Dedans l'eau de rechef tremblants se viennent rendre,
Et plongeants monstrent bien qu'ils aiment beaucoup [mieux
Mourir dans l'eau, qu'aux mains d'un faulcon furieux[1].
Mais Arnault bon tireur (ainsi qu'on luy commande)
Tire d'une harquebuze au milieu de la bande.
Ceux qui, sauvez du coup, pensent tirer pays,
Intimidez du son se trouvent esbahis
De voir ce qu'ils creignoient, et de la trouppe à l'heure,
Qui cane, qui canard, à la place demeure.
Un faulcon vient à bas, un autre va montant,
Un donne, l'autre suit sur l'oiseau descendant;
L'un fuit à tire d'æsle et d'une plume viste
Evite le faulcon qui vient à la poursuite;
[Ils bandent l'un et l'autre et vont de tel effort,
Qu'ils passeroient le traict qui de l'encoche sort:
L'un pour sauver sa vie, et l'autre pour atteindre
L'oiseau qui devant luy, bat l'æsle sans se feindre,][2]
Et se remet en l'eau sans vouloir en sortir,

1. Un canard ayant esté battu de l'oiseau, se fera plustost tuer dans l'eau que d'en partir.
2. Ajouté en 1604.

Si à nage un barbet ne le faict repartir.
Entouré de trois chiens, à la fin il se treuve,
Et lors, pour se sauver, en nageant faict espreuve;
Aymant mieux hazarder ce danger dedans l'eau,
Que se mettre au pouvoir du ravissant oiseau.
Une fois on le tire, une fois il evade,
Mais il demeure en fin d'une autre harquebuzade.
Garçon [1] prend le canard et l'apporte jà mort,
Au proche faulconnier qui l'attend sur le bord;
Puis comme tu commande, on leur jette sur l'heure
Le gibier assommé qui sur le champ demeure;
On leur en faict curée et, jouyssants à part,
Ils plument, herupez, qui cane, qui canard.

LE VOL POUR PIE.

Or en t'en retournant le long de ceste voye,
Je veux que le plaisir de la pie tu voye;
Icy sont deux poiriers, où assez loing du fort,
Deux pies j'apperçoy qui attendent leur mort,
Qui mesmes sur le poing (tant et si bien cognoissent
Leurs mortels ennemis qui de creinte les pressent)
Voyant les tiercelets, ne s'osent advancer,
Ny (tant grande est leur peur) d'arbre en arbre passer.
Ell's tournent l'œuil en bas et regardent, tremblantes,
Un deux, trois tiercelets, qui d'æsles non pesantes
Montent dedans le ciel, pour, fondants contre bas,
Leur donner à l'instant le choc et le trespas.

1. Espaigneul naturellement bon à l'eau, appartenant au Seigneur Mareschal de Montmorency.

De branche en branche on void la pie caquetante
Sauteler, volleter et la queuë branslante
Se mouvoir tout le corps, puis à coup s'arrester
Pour contempler l'oiseau qu'elle void volleter
Alentour de son fort, ores tournant la teste
Vers celuy qu'elle void qui à voller s'appreste,
Si de l'arbre elle part [1]; de loing en ce pendant,
Chaqu'oiseau va dans l'ær dispostement montant
L'un deçà l'un delà et, d'une æsle gaillarde,
Se donner quelquesfois en l'ær la sescouade,
Pour desplier sa force et tomber si hastif,
Qu'au rencontre impiteux l'oiseau ne reste vif.
Quand ils sont dans le ciel on fait vuider la pie,
Puis au partir de l'arbre, hoya! hoya! se crie [2].
A ce cry voilescy, d'une belle haulteur,
Sur la pie fondants de toute leur vigueur.
La pie void alors qu'elle est mal-asseurée,
Et tourne çà et là de tous les trois bourrée,
Sans savoir où aller; car les cruels oiseaux,
Et à gauche et à droict donnent assauts nouveaux.
S'elle se sauve d'un, l'autre vient de furie,
Qui pretend à ce coup luy arracher la vie;
Elle gaigne un buisson cuidant là se sauver;
Mais à coups de baston la fait on relever;
Puis : hoya! se redouble, or la pauvre espeurée
Caquetant, agassant (bien que mal asseurée)
S'adventure dans l'ær et tire au fort prochain,
Taschant, pour bien voller, à retarder sa fin.
Tandis les tiercelets, d'æsle plus vigouìreuse,
Atteignent en deux coups la pie mal'heureuse;

1. Il y a plaisir à voir la contenance d'une pie quand elle void son ennemy.

2. Hoya! terme propre pour faire vuider la pie de son fort.

Ils donnent tour à tour, mais l'agassant oiseau,
Pour se sauver du coup va ruzant de nouveau.
 Qui a veu quelquesfois, par une rase plaine,
Tracasser le regnard, lors que la faim le meine,
Pour gratter aux mullots : trois oiseaux croassants
Luy font la guerre en l'ær, et tousjours l'agassants,
Viennent de haut en bas, comme par quelque atteinte
S'ils le vouloient braver. La fine beste atteinte
De l'importune griffe, apres soy void voller
Ces oiseaux qui sans fin l'importunent en l'ær.
 Ainsi les tiercelets sur la pie agassante
Donnent l'un aprés l'autre et d'æsle non pesante (*a*)
La bourrent tour à tour ; alors c'est le plaisir :
Car la pie ne peut sauvegarde choisir
Sinon que d'arbre en arbre, et jà toute lassée,
N'en ose plus partir, bien qu'elle soit pressée [1].
[On jette au haut de l'arbre, en vain ce que l'on peult ;
La pie peu ou point de tant de bruit s'emeut.
Pierres, cailloux, bastons, tant de voix qui font rage
Ne la feront partir du plus fort du branchage,
Tant elle creind le choc ; en fin on fait monter
Un laquet tout au hault affin d'espouvanter
Ce cauteleux oiseau, qui s'il le void à dextre,
Aussi tost le void-on volletant à senestre ;
Ores bas, ores hault, il retarde sa mort,
Et ne veult point quitter son reffuge et son fort.

a. Var. :

Ainsi les tiercelets sur la pie jazarde
Donnent l'un apres l'autre, et d'æsle escarbilarde

1. Tout oiseau aime mieux mourir dans son fort qu'estre à la mercy de son ennemi.

Caquetant ce pendant, avecq' diverse mine
Il pense retarder sa mort et sa ruine.][1]
A force toutesfois de jetter, de charger,
Et de crier hoya, la faict on desloger.
Alors on void venir d'une roide descente,
Les trois vaillants oiseaux sur la pie agassante,
Qui, pour se garentir de chocs si furieux,
Or' monte, ores descend, puis se releve aux cieux;
Lors bien qu'un tiercelet donne à plomb sur la pie,
Si ne peut-il, d'un coup, lui arracher la vie,
Car l'oiseau trop leger au choc obeyssant
N'est si tost assommé qu'un autre plus puissant[2].
A la fin toutesfois on la void, demi-morte,
Voulloir gaigner son fort; mais *Gandelu*[3] qui porte
La mort avecq' le coup, la cullebute bas;
Un autre aussi tost vient, qui d'un choc qui n'est pas
Autrement que mortel, luy faict si dure guerre,
Que du coup il la faict cullebuter en terre;
Le troisiesme la prend, bien que, la griffe en haut,
Résister elle tasche à celuy qui l'assaut.
L'autre qui void de loing, soubs la tige cachée,
Sa compaigne dans l'ær rudement attachée,
Hors (ce luy semble à voir) de l'eminent danger;
Les voyant assez loing, commence à desloger
Pour fuyr le dur rencontre, et de tout' sa puissance,
Droit au fort plus prochain, sans mot dire, s'advance.
Mais *Montepilloët* encor en l'ær estant,
Vers celle-cy qui fuit, va ses æsles portant.
La pie tourne bride et par l'ær ne sejourne,

1. Vers ajoutés en 1604.
2. Un oiseau ne tuera pas si tost une pie qu'un canard, pource que pour sa légereté elle obeyt au coup.
3. Bon tiercelet de faulcon. En 1604 il est appelé *Gamelu*.

Ains d'où elle est partie à grand' haste, retourne ;
L'oiseau viste la suit et de tout son effort
Veut l'atteindre premier qu'elle atteigne le fort.
Voilecy qui s'approche, et d'une æsle cinglante,
Luy donne au rencontrer la choquade pesante.
Le coup tombe si lourd, qu'aisement on pourroit
L'entendre geindre et pleindre au coup qu'elle reçoit.
L'oiseau va redoublant, et, par l'atteinte forte
Qu'il donne de rechef sur la pie mi-morte,
Il vous la jette bas ; aussi tost s'eslançant,
De sa cruelle main viste il va la pressant.
La pie qui du bec se veut sauver la vie
Assaille l'assaillant, qui tant la serre et lie
Que, pauvre, elle ne peut (tant foible est son effort)
Que l'impiteux oiseau ne luy donne la mort
Ainsi qu'à sa compaigne, et de luy deschirée
Reste en fin sur le champ pour servir de curée.

VOL POUR MILAN.

Maintenant il me faut dedans les cieux voler,
Et le vol du Milan de hauteur esgaller
Pour le bien voir combattre, et descrire, fidele,
Des Sacres et Gerfault, la viste-bruiante æsle ;
Affin que si ton œuil ne peut si haut porter
Je puisse le combat au vray te rapporter.
Alors qu'en l'ær on void d'une æsle ferme et stable,
Planer le glout Milan, d'un vol pourtant instable,
Volant de ça de là, or' montant, or' fondant,
Ores vers l'Orient, ores vers l'Occident,
Et qui du seul branler de son balay se porte

Où son œuil aguesteur clair-voyant le transporte;
On jette le gros Duc [1] qui pesantement part,
Portant, au lieu de gets [2], la queuë de renard.
Aussi tost aprés luy maintes bandes arrivent
De corbeaux ennuieux qui croassants le suivent;
Les pies, et les gais bavolent alentour,
Et cet oiseau cornu n'en daigne faire un tour.
Le milan qui dans l'ær, ententif à sa proye,
Void le pesant oiseau destourné de sa voye;
Il tourne, il s'esbahit, et pour voir sa grosseur,
Va planant ça et là par la vague espoisseur
De l'ær; lors il fond bas et ne sçait, miserable,
Que c'est pour l'attirer de haulteur raisonnable,
Pour getter aprés luy, le tiercelet gerfault :
Qui, le voyant en l'ær, partant gaigne le hault.
La sonnette dindine, et l'oiseau qui la porte
Par le vuide de l'ær va montant de la sorte
Que qui le void voler peut juger aisement
Qu'au choc l'oiseau cruel se porte rudement.
Un Sacre on jette aprés montant à tire d'æsle,
Pour avoir le dessus du Milan branslant l'aisle,
Plus dru qu'auparavant; un autre on jette aprés,
Tiercelet de Gerfault, qui le presse de prés,
Et l'espouvante fort. Tousjours le Milan monte;
Mais le premier jetté, s'advancant le surmonte
De deux autres suivi, qui roüants et tournants
Alentour du larron, vont de plus l'estonnants;
Et semble toutesfois, à voir leur contenance,
Que pas un à la mort du Milan montant pense;
Voulants (sans plus) gaigner, pour le commencement

1. Le duc est un fort gros oiseau qu'on porte ordinairement au vol pour milan et pour corneille, pour les faire approcher.
2. Get, entrave qu'on met aux pieds de l'oiseau. (P. B.)

Et le dessus de luy, et le dessus du vent[1].
Tous les trois vigoureux, au bransler des aisselles
Sagement se portant, et sans lasser leurs æsles,
Gaignent dedans le ciel; or l'oiseau qui void bien
Que pas un des suivans ne volle pour son bien,
Redoublant et sa peur, ensemble sa vistesse,
Haste son vol creintif, montant de telle adresse,
Qu'avant que les oiseaux esgallent sa hauteur,
Il a presque du ciel atteinct la profondeur.
Mais peu à peu gaignants dessus luy d'advantage,
Luy font croistre la peur et perdre le courage.
Celuy-cy va premier, et l'autre le poursuit,
Le troisiesme non loin, tousjours sa pointe suit,
Et lors que, dessous eux, ils ont l'oiseau qui tremble,
Ils fondent tour à tour et non tous trois ensemble
Comme un esclat de fouldre. Or le Milan, qui void
Descendre le premier, destourne de l'endroit
Où roide il le void fondre, et d'une scavante æsle,
Il evite, s'il peult, la descente cruelle.
Mais le blanc tiercelet, vaillant et hazardeux,
Regaigne le dessus d'un coup d'æsle ou de deux.
Comme quand Aquilon de sa gorge sechante
Faict bruire des forests la verdeur esgaiante,
Montagner la marine et les bleds ondoier,
Quand Ceres de sa main s'appreste à les scier,
Et qu'il cingle à travers (d'une bouffante aleine)
Les æsles d'un moulin au plus haut d'une plaine :
Vous voyez tour à tour les quattre se baisser,
Puis quattre tour à tour vers le ciel se hausser;
Celecy vient à bas, puis monte de vistesse :
Un autre suit aprés tandis que l'autre baisse,

1. L'oiseau jetté aprés le milan prend son tour un peu loin pour monter plus à l'aise.

Et vient de tel effort qu'il n'est si hazardeux,
Ny si viste coureur qui passe entre les deux.
Ny plus ny moins l'oiseau, qui ne cede en vistesse
Au vent ny à l'esclair, fondant et bat et presse
Le Milan estourdi, qui, les serres en hault,
Tasche à tuer cestuy qui plus rude l'assault [1].
Tour à tour dans le ciel chaque oiseau se reporte
Aprés leur ennemy, qui monte en telle sorte,
Qu'il semble à qui les void, tant ils se portent hauts,
Qu'aloëtes ce soient ou plus petits oiseaux.
L'œuil demeure attentif et ne sçait on des quattre
Qui mieux fait le devoir; on les void bien combattre,
Mais on ne peut juger dans le profond des cieux,
Lequel vole plus haut, où lequel faict le mieux [2].
Tousjours dedans le ciel et dans le vent se porte
Le Milan ravisseur d'une æsle encores forte;
Au galop et à l'œuil, on suit avau le vent
Où se faict le combat; Rembure va devant
Qui void les quattre oiseaux si haults dedans la nue,
Qu'à peine les peut voir la plus subtile veue.
A la fin, dans le ciel, d'un bransle audacieux,
Tous quattre se portants, se cellent à noz yeux,
Et sans qu'on puisse voir leur bataille sanglante,
Pres du char de Phœbus, d'une æsle non pesante,
Voylesla combattants, sans creindre toutesfois
Que lassez du travail ils puissent une fois
Tomber de lieu si hault; car la force, et l'adresse,
Et le desir de veincre augmente leur vistesse.
Or on void à la fin, des celestes planchers,

1. Le milan estant pressé des oiseaux, se tourne les serres en haut pour se deffendre.

2. Les oiseaux montent dans le ciel à perte de veue, si qu'on ne les peut recognoistre pour la grande distance et hauteur.

Tomber de la hauteur de quattre grands clochers,
Le Milan esperdu, qui d'une æsle pesante,
Poursuyvi des oiseaux, faict en bas sa descente.
Lors les oiseaux veinqueurs, et non faillis de cœur
Le choquent tour à tour de si grande vigueur,
Que, les griffes en hault, il est contraint descendre,
Affin des assaillants qu'il se puisse deffendre.
Mais des coups qu'il reçoit, au rencontre impiteux,
Qui le font geindre et pleindre, en fin de l'un d'iceux
Il reçoit si grand coup, là où ses larges æles
Se joignent çà et là sur ses lasses aisselles,
Qu'il ne peut faire tant, que, par si grand effort,
Crevé dedans le corps, il ne tombe mi-mort.
Lors il est empiété de la serre cruelle
Des vaillants assaillants culbutants pesle mesle,
Lié de tous les trois, d'un mortel entrelas.
   Ne pouvant se deffendre, il est amené bas;
Ils tombent tous ensemble; au tomber on approche
Pour sauver les oiseaux de sa forte main croche :
Si tant est qu'il soit tel qu'il puisse tenir fort
Contre tels ennemis acharnez à sa mort;
On luy oste la teste; autrement (si l'on pense
Que contre leurs assaults soit vaine sa puissance)
On leur laisse tuer, pour ne les rebuter,
Puis d'une autre viande on les vient contenter.

QUOY Muse mon soucy? veux-tu donc que j'oublie,
Demeurée à Beau-jour ma chere compaignie?
Sus, sus, tourne ton vol et, tandis que les cieux
D'un visage serein se monstrent gracieux,
Jette toy dedans l'ær! sus, estends moy ton æsle

Pour voller à Beau-jour du plus haut mont de Goelle[1] :
C'est trop ici muser, allons doncq', mon amour,
Car il faut être là devant le poinct du jour.
Et quoy? je vois desjà chascun loing de paresse,
Bien qu'il soit grand matin, retourner de la Messe!
Et quoy? je voy desjà les panderets chargez,
Les pieux et les biguets[2] d'autre costez rangez!
Si j'entre plus avant, je voy la nappe mise!
Quoy? jà pendue au col chascun la trompe a prise!
Jà les chiens sont couplez, et de toutes les parts,
Pour guerroyer aux bois, s'aprestent les soudartz!
Sus, sus, esveillons-nous, et nous fourrons d'em-
Et de teste, et de cul, parmi ceste assemblée. [blée,
Monstrons leur que sans nous ils ne deveroient pas
Mettre en la main le verre, et dans les bois leurs pas.
Ha, c'est doncques ainsi! sus, sus, alarme, alarme,
Entrons, saisissons-nous, et d'un rouge vacarme,
Deschargeons leurs canons! çà, je veux de plein sault,
De cestuy-cy chargé, leur declarer l'assault.
Rompons leurs gabions. Ha, ma Muse, m'amie,
Tout beau; car ce n'est point une gent ennemie!
Chantons ores la paix; tournons nostre courroux
Sur ce roüant surmoust, si plaisant et si doux;
Or çà doncq, mes amis, que la paix soit donnée :
Sus allaigres, et gays, commencons la journée.
Sus doncques, mes amis, puisqu'ainsi je vous voy,
Francs d'ennuis, de chagrin, de tristesse et d'esmoy,
Et que le soing cuisant, qui les autres oppresse
En repos vostre esprit, en paix vostre ame laisse;
Sus, venez, suyvez-moy! que si quelqu'un de vous

1. Dampmartin.
2. Les biguets (piquets?) sont probablement un diminutif des bigues, qui sont de longues pièces de bois. (P. B.)

Est pris melancoliq, d'un journallier courroux,
Je m'emploiray si bien, qu'avant que la nuict brune
Reçoive, obscurcissant, la faveur de la Lune,
Je l'en mettray dehors, et feray de façon
Qu'il reviendra, gaillard, soupper à la maison;
Car je luy feray voir, s'il me preste sa veue,
Aux antiques veneurs une chasse incognue.
Desjà du grand matin Thienot (*a*) est arrivé,
Qui, s'en allant en queste, a de bon heur trouvé
Dans la Garenne, entrez par la haye plantée,
Une Louve et un Loup, la gueulle ensanglantée.
Aux Chevreuils nous pourrons, quand bon nous sem-
Chasser une autre fois; plus bel œuvre sera [blera,
(Puisque tant à propos la chose se présente)
De prendre, au moins chasser, la beste mal-faisante.
Tandis, peur que le Loup cauteleux, prevoyant
Le fort peu fort pour luy, douteux l'aille fuyant;
A l'heure à l'heure il faut, sans user de paresse,
Que Thibault et Richard meinent chascun leur lesse;
S'embuschent en lieu seur, et si la beste sort
Pour gaigner la forest, son refuge et son fort,
Qu'ils laschent leurs levriers; car en si grande course,
Ils le prendront, ou bien il faudra qu'il rebrousse.
Les toilles cependant, au lieu de panderets,
Je feray tendre à point vers les grandes forests,
Vers Crespi, vers Villiers, environnant la place,
Et l'enclos de Beau-jour, sans laisser autre espace
Que du costé de Marne, où les Loups ne faudront
Enclos de se lancer lorsque forcez seront, (*b*)
Ne trouvans, dans l'enclos que ce fascheux passage,
Par où ils puissent mieux eviter leur dommage.

a. Var. : *Jacquet*
b. Var. : *De sortir, quand du bruit forcez ils se verront,*

PLAISANTE CHASSE DU LOUP

SANS CHIENS, PAR L'EAU.

TOUT estant ordonné, comme je desirois,
Je prends de Paysants deux douzaines, ou trois,
Pour mettre, au lieu de Chiens dedans l'enclos des toil-
Armez tant seulement de chaudrons et de poisles, [les
De Tabours, de bassins, afin d'espouvanter
Les Loups, pour dedans l'eau les contraindre saulter.
Or pour plus seurement achever notre chasse,
Aux Levriers mieux mordants nous assignons la place,
Afin que si les Loups eschappoient hors de l'eau,
Ils soient, d'eux embusquez, pourchassez de plus beau.
Six basteaux bien legers sur la greve j'assemble,
Et douze basteliers, dessoubs qui l'onde tremble
Des avirons esmeue et qui suivent par tout
Le loup s'il nous forçoit pour gaigner l'autre bout.
Donc'q aprés desjeuner, loing de melancholie,
Pour la chasse achever, s'en vient la compagnie,
Qui dans les toiles entre et qui dans les basteaux
Veut poursuivre le loup prisonnier dans les eaux.
Ceux qui pour cest effect, s'approchent de la rive,
Sont Leal, Beaurepas, Gauchet, Legendre, Silvé,
Et Beaucheron, (*a*) qui veut tant seulement chasser
A bien peu de travail, pour ne point se lasser.

a. Var. (1604) :

Sont Feal, Beauregard, Beaupré, Vermond, et Silve,
Et Verderon,

Le reste dans l'enclos des toilles se transporte,
Portant pour faire bruit engins de toute sorte.
De dix pas en dix pas les paysans et nous,
Et nos valletz rangez atteignons les deux bouts;
De façon que les loups esperonnez de creinte
Ne pourroient entre-deux passer sans quelque atteinte.
Or nostre cas estant dextrement ordonné,
On commence aussi tost que la trompe a sonné.
Alors les tabourins, comme au fort d'une guerre,
Meinent dedans l'enclos un estrange tonnerre;
Les bassins, les chauldrons, et les plus fortes voix
Rendent et ça et là tel bruit dedans le bois,
Qu'il semble à qui l'entend que l'ær, le ciel et l'onde,
De vents, de feux, de flots, boulleversent le monde.
Les oyseaux dedans l'ær on void de tous costez,
Loing de l'horrible bruit voller espouvantez;
Le Lievre et le Conil curieux de leur vie
Vont fuyant la tempeste encores non oye;
Le Renard leve en hault l'oreille et ne scait pas,
Où il doive dresser ses fuites et ses pas;
Du bruit il tremble tant qu'oubliant sa finesse
Et son terrier, il fuyt où la crainte le presse.
Les Loups mal asseurez cependant, s'estonnants
Bien que plus furieux, vistement vont gaignants
L'entrée du matin, et d'un pas qui redouble,
Ils taschent d'esloigner le grand bruit qui les trouble;
Mais trouvans au devant cest obstacle ennuieux,
Ils vont deçà delà cercher en divers lieux
Où ils puissent passer, afin par la saillie
Qu'ils pourroient rencontrer ils se sauvent la vie.
Tout ainsi que le Rat qui, poussé de la faim,
Sous la trappe tombé tourne et retourne en vain
Le long du coffre clos, esperant de la sorte
Trouver, pour se saulver, quelque petite porte.

Ainsi tourne le loup, qui en vain s'essayant,
En fin de l'un de nous est aperçeu fuyant.
Lors le bruit et le cry plus que jamais redoublent
Aprés les loups fuyants, qui plus en plus se troublent;
Chascun, remply d'ardeur, dans les toilles poursuit,
Et brousse celle part où s'augmente le bruit.
Le bruit se porte au Ciel; une gaye allegresse
S'empare de nos cœurs; les uns d'une vistesse
Courent apres le loup, et trestous à la fois,
De trompes et tabours faisons trembler le bois.
Or de çà or' delà, le loup craintif se porte,
Qui, suivy de la bande, est poussé de la sorte
Qu'il ne peut, estonné, bien qu'il tasche à passer
Pour repousser à-mont, nostre esquadre forcer.
En ce plaisir nouveau nos cœurs saultent de joye,
Chascun de nous un bruit dedans les ærs envoye,
Qui bien que grand il soit, vouldroit à cest assault
Avoir mille goziers, pour en bruire plus hault.
Et ce pendant j'entens au bas de la vallée
La, la! la, la! crier d'une voix redoublée;
Je tourne celle-part, regardant attentif,
Si je verrois en l'eau nager le Loup craintif,
Qui pour vray s'y lancoit, s'il n'eust veu au rivage
Les six basteaux rangez pour le combattre à nage.
Il revient effrayé et n'osant sejourner
Un moment en un lieu, ne scait plus où tourner;
Car il oyt d'un costé l'effroyable tempeste
Qui luy glace les os et estourdist la teste;
Il n'en ose approcher, car il redoute tant
Le son du tabourin, sans cesse tabustant,
Qu'il pense, malheureux, avoir à son derriere
De mille Chiens courants une bande meurdriere.
Il trouve, s'il va là, qui le rechasse ençà,
Et le pousse, importun, or' delà or' deçà.

Voulant sortir dehors et gaigner la campagne,
Il void que pour saulter, rien du tout il ne gaigne;
Car de tous les costez les toiles vont si hault,
Qu'il ne peut, trop poisant, les franchir de plein sault.
Il ressaulte souvent; mais en vain il se peine,
Car un Cerf ne pourroit les franchir qu'à grand'peine.
En fin il est contrainct, ayant bien tournoyé,
De se jetter en l'eau deust-il estre noyé;
Car les bassins, les voix, et les tabours qui tonnent,
D'une telle façon le pauvre Loup estonnent,
Qu'il n'a plus de soucy, se voyant tant presser,
Pour eviter ce bruit où il doive passer;
Qui faict que se jettant à corps perdu dans l'onde,
Alla voir à son dam le creux de l'eau profonde.
  Alors nos basteliers avecq' le pic en main.
Environnent le loup, qui se desbat en vain,
Voulant tourner tout court, il se void en derriére,
Aux flancs et au devant la bande mariniere,
Qui le presse si fort que, pour fuyr le danger
Qui le va menassant, il est contrainct plonger;
Le coup tombe dans l'eau, qui par la lourde atteinte,
Bruit et jaillist amont d'une force contraincte.
  Aussi tost que le Loup reniflant des nazeaux,
Faict paroistre, my-mort, son gros chef hors des eaux,
Vous entendez à clair l'un et l'autre rivage
Et les monts et les champs et le proche boscage,
D'un haha, d'un lala, qui double sans sejour,
Et d'un ris merveilleux resonner tout Beau-jour.
Chascun remply d'ardeur, de son grand pic menasse
Le Loup qui ne peult pas se tirer de la place,
Ains çà et là tournant entre nos six basteaux,
Pour eviter le coup se cache soubz les eaux;
Ores ouvrant la gueulle, avecques voix qui groigne,
Le pic qui descend viste à belles dents empoigne.

Gauchet à ce coup là l'estreine, et Beaurepas
Qui desire premier luy livrer le trepas, (*a*)
Vient à bras estendus et de toute sa force,
Pour le tuer, du moins l'estourdir, il s'efforce;
Le Loup voyant venir le coup si furieux
Plonge pour l'eviter; l'eau rejaillist aux Cieux,
Et le pic qui en vain se cache dedans l'onde,
Ameine Beaurepas au creux de l'eau profonde.
Qui, tombé, laisse en l'eau nager son aviron,
Et de jambe et de bras faict cresper l'environ,
Comme nageur adroict. L'eau sur les yeux lui coulle,
Qui deçà et de là de ses cheveux s'escoulle.
Nous qui le cognoissons pour habile nageur
Rions presque pasmez de son plaisant malheur, (*b*)
Et Silve, qui malheur à vivant ne desire,
Assis sur le basteau plore à force de rire.
Ce pendant Beaurepas, comme plongeon nouveau,
En quatre coups de bras r'approche le basteau;
Il agriffe le bord et de la droite jambe,
Aidé du flot de l'onde, à grand peine il en-jambe;
Il desgoutte par tout, et ne se peine point;
Bien que de satin verd il ayt chausse et pourpoint;
Il ne s'en fait que rire, en augmentant l'envie
De rire d'advantage à nostre compagnie.
Estant rentré dedans, de cholere gaigné,

a. Var. :

Beaupré de ce coup là l'estreine, et Beauregard,
Qui s'attend bien aussi luy en donner sa part,

b. Var. :

Nous qui le cognoissons pour un nageur adroit,
Nous rions le voyant venir à nous si droit,

A pour s'en revanger le grand pic empoigné,
En jurant que le Loup, où qu'il aille, où qu'il vienne,
N'aura le coup mortel d'autre main que la sienne.
Il crie au bastelier de le conduire là
Où le Loup malheureux, or deçà or delà,
Se couvrant des basteaux evite la descente
Du pic, qu'il void venir poussé de main puissante;
Où estant parvenu, il se peine beaucoup,
Avecq le pic aux poings, d'acconsuyvre le Loup;
Mais tousjours se cachant, or' devant or' derriere,
Au dessoubs des basteaux il fuit la pointe fiere.
  Hors d'aleine à la fin, ne pouvant plus nager,
Il ne void nul moyen de s'oster de danger;
Voile-là découvert, ne pouvant plus à nage,
N'à l'aide des basteaux, eviter son dommage;
Alors, à qui mieux mieux, redoublent sur son dos
Les coups, non plus en vain, qui luy cassent les os.
  Comme on void six basteurs soufflants à grosse aleine,
De leurs fléaux noüeux battre, et verser l'aveine,
Qui là et là et là mise de bout en bout,
Par gerbes entassée est rangée debout;
Tousjours, sans reposer, maint et maint coup se ruë,
Tant qu'il demeure grain sur la gerbe abattuë,
Les coups doublent ainsi dessus le pauvre Loup,
Qui perdant et sa vie et son sang tout d'un coup,
Reçoit de Beaurepas, qui cerche sa vengeance,
Cent coups aprés sa mort et plus, comme je pense.
  [Le Loup balle dans l'eau comme piroëttant,
Tantost la teste hault, tantost cullebuttant;
Puis il roulle au profond, sans sentiment, sans vie,
Au grand contentement de nostre compagnie.][1]
  Or ce n'est point assez, mes amis; car il fault

1. Vers ajoutés en 1604.

A la Louve aussi bien qu'au Loup, donner l'assault,
Et, combien qu'il soit tard, si fault-il entreprendre,
Paravant que disner, de la chasser et prendre.
Çà doncq', tournons le pas, et pour ne point faillir
Comme avons faict au Loup, il nous fault accueillir
Et battre de rechef, tant qu'à la fin on trouve,
Jà mi-morte de peur, la malheureuse Louve.
A tant comme devant recommence le bruit
Qui tousjours plus en plus dedans les toilles bruit;
Tant qu'en fin nous trouvons la Louve, qui pressée
De plus beau que le Loup, devant nous s'est lancée,
Elle vient une fois, deux fois, trois fois au bord
Où les basteaux rangez s'apprestent à sa mort;
Mais, ou fust qu'elle eust peur (plus que le Loup crain-
Ou d'eux ou bien de l'eau, n'ose quitter la rive. [tive)
Elle force noz gens, bien que le son, la voix
Luy deussent de plein sault faire quitter le bois.
Or voyants à la fin que la beste mauldicte
Ne veut, pour si grand bruict, en l'eau prendre la
Nous faisons du Chenil nostre meute lascher [fuitte,
Que le grand bruict prochain ne faisoit que fascher;
Car les trompes qu'au bois si proches ils entendent,
Les anime à la chasse, et furieux les rendent.
Doncq' parvenus au bas, les Chiens trouvent à coup
Les traces et les pas de l'un et l'autre Loup. [poesles,
Lors l'aboy joinct aux voix, aux chauldrons, et aux
Fait trembler de plus beau la louve dans les toilles,
Qui, trouvée à la fin du meilleur Chien courant,
Entend en queuë, en flanc, brousser le demeurant.
Alors cesse le bruict, afin que l'on entende
La musique des Chiens qui augmente plus grande;
D'autant que fil à fil, trestous bien ameutez,
Ils suivent, pleins d'ardeur, le Loup de tous costez,
Qui, malheureux ne sçait que plus il doive faire,

Pour se sauver des dents du cruel adversaire.
Il ne scait où tourner, pour tarder son malheur,
Sinon là où le chasse et le Chien et la peur.
En fin ne pouvant plus eviter la tempeste,
Se lance dedans l'eau la malheureuse beste,
Qui, tombant en celuy pour fuyr l'autre danger,
Entre les six basteaux prend peine de nager.
Mais lasse de courir, elle ne peult à nage
Si long temps que le Loup, retarder son dommage;
Car à peine on la void à quinze pas du bord,
Que, pauvre, elle reçoit cent coups aprés sa mort.

Ayans heureusement mis à fin l'entreprise
Faite toute à l'instant, nous chargeons nostre prise,
Et pource que desja declinoit fort le jour,
Nous montons affamez vers le hault de Beau-jour;
Où, sans beaucoup muser et sans cerimonie,
Nous nous plaçons autour de la table garnie;
Devisants et riants parmy nostre repas
Des assaults, du plaisir, du sault de Beaurepas,
De qui mieux a frappé, du plaisant tintamarre,
Et de l'invention de ceste chasse rare;
De qui mieux a suivy, soit à l'eau, soit au bois,
De qui a traversé le fort plus d'une fois.
Aprés avoir disné, Gauchet prend l'espinette,
Silve prend la Guiterne, et Popot la Musette;
Et moy je prends le luth [1], entremeslant la voix,
Avecq' l'usage apris des plus habiles doigts;
Chascun reste attentif de nostre compagnie,
Pour, des quattre instruments entendre l'armonie,

1. En 1604 c'est Beaupré qui prend l'espinette, Vermond la musette, et enfin l'auteur prend la harpe.

Puis aprés, s'il nous plaist, nous faisons apporter
Des livres, pour aux voix, diversement chanter.
  L'un icy, l'autre là, puis aprés se transporte,
Cerchant pour s'esgayer plaisirs de toute sorte;
L'un au jardin s'esbat, qui nouveau jardinier,
La besche ou la serpette apprend à manier,
Esbranslant, curieux, d'une main mesnagere,
Ce qu'il void superflu, pour le jeter arriere;
Et porte à son costé la guaine, que souvent
Son Pere bon enteur portoit auparavant.
L'autre de mesme humeur par le Parterre soigne,
Faisant au Jardinier redresser sa besoigne;
Que s'il void qu'il fait mal, les cizeaux mesme il prend,
Et d'un dos recourbé son mestier luy apprend;
Un autre, peu soigneux de la rustique vie,
A quelque autre plaisir passe sa fantaisie.
Les autres maniants, dans la Carte l'amour,
Le mat et le bagat [1] passent le hault du jour.
Mais Robert et René (*a*) n'ont rien en la pensee
Que chasser dedans Retz, quelque biche coiffee:
Ils sortent en secret, la pistole à la main,
Et de la grand forest se mettent en chemin. (*b*)
  Je prends la harquebuze, et par la mesme voye,
Les suivant d'un peu loing, je vas cercher ma proye
Droict vers les fonds d'Ivor, lieu le plus fréquenté

a. Var.:

Mais Pirasme et Vermond

b. Var.:

Se mettans en danger
De se perdre, ou du moins soubs les arbres loger.

1. Ce sont trois jeux de cartes. (P. B.)

De Loups et de Renards, qui soit de ce costé.
Là mon chemin je dresse, et par voye diverse,
De buisson en buisson, ce quartier je traverse.
Tantost d'un pied tardif je marche regardant
Si rien devant mes yeux n'ira se hazardant;
Je m'arreste, j'escoute, or levant mon aureille,
J'appercoy d'un grand Cerf la teste nompareille,
Qui, marchant d'asseurance à son chemin brouttoit,
Selon son appetit, le bourgeon qu'il trouvoit.
Je l'approche assez prés; mais voyant que la beste
N'avoit à ses costez aucune Biche preste,
Je passe mon chemin, n'ayant point le desir
De tirer sur celà qui donne aux Roys plaisir,
Estimant un tel faict acte de villenie,
Et mesme à la Noblesse une grande infamie.
Quant à moy, j'ayme mieux rencontrer à ma main
Le Renard cauteleux, ou le Loup inhumain:
Que si, parfois, aux bois ainsi je me pourmeine,
Le plaisir seulement, non le proffit me meine;
Ne ressemblant à ceux qui se laissant presser
D'un avare soucy, n'iroient jamais chasser,
S'ils ne pensoient avoir, ou Cerf, ou Lievre, ou Biche
Pour en garnir le crocq de leur cuisine chiche.
Ayant laissé mon Cerf, je passe plus avant,
Je chemine sans bruit, je m'arreste souvent;
Je regarde, j'escoute, et ne trouve en ma voye,
(Bien qu'en fort bon pays) rien qui m'apporte joye.
Or estant prests d'Ivor, dans un bled Sarrasin,
Je voy, le long du boys, maint et maint marcassin
Par la Laye menés; qui jà desja doubteuse
Bransloit pour regaigner la forest ombrageuse;
Lors loing je me retire, et pour la rasseurer,
Mon homme à deux cents pas je fais là demeurer,
Luy chargeant qu'aussi tost qu'il verra qu'en la taille

Je seray bien avant, niaisant, il ne faille
A se monstrer à elle et qu'il se garde bien
De trop l'espouvanter, afin que le moyen
J'aye de la mirer; elle ira d'asseurance,
D'autant qu'à l'autre embusche encor' elle ne pense [1].
J'ente le tire-plomb dedans l'encrouë, afin
De recharger dequoy tirer au marcassin.
Or estant à l'endroit où je mescroy la beste
Devoir entrer au boys, à tirer je m'appreste :
Je fais signe à mon homme, alors à moy venant,
La mere et les petits droit il va m'amenant :
Les petits sont tousjours aux costez de la mere,
Qui tourner de rechef dans le gaignage espere;
Lors ne voulant tirer pour un seul à la fois,
J'en mire quattre ou cinq, dont j'en culbute trois.
La mere espouvantée, à travers le boscage
Fuyt, sans se soucier de son petit lignage,
Qui dans le bois entré, se blotissant, craintif,
Demeure, ayant le pied pour suyvre trop tardif.
Aprés ce coup heureux, suyvant tousjours la rive,
Le long d'un beau pré verd, sans y songer j'arrive:
Là, cachez d'un buisson, je voy deux pastoureaux
Querellants, sans soucy de leurs pauvres troupeaux :
Mais voyant que Phœbus nous rameine la sorne
(Sans beaucoup escouter leurs devis) je retorne
De rechef dans le bois, où ayant tracassé,
Et par maints lieux deserts passé, et repassé,
Je dresse mon chemin, où j'entends, ce me semble,
Et Robert et René qui devisoient ensemble.
J'approche en tapinois, curieux de sçavoir
Leurs propos; je chemine un peu loing sans les voir,
Mais je trouve à la fin, soubs la verde couldrette

1. Moyen d'approcher un sanglier qui est en doubte.

Les gallants devisans avecq' une fillette,
Qui, au milieu des deux, comme pleine d'esmoy,
Despite, leur disoit : « Je vous pry' laissez-moy :
Mes compagnes sont là dans ces proches bruieres,
Qui m'attendent avecq' le reste des Bergeres,
Jà le soir est venu; laissez, il est saison
De mener nos troupeaux des champs à la maison. »
[Mais René ne veut pas, tant l'amour l'espoinçonne,
Abandonner le lieu qu'il n'ait de sa personne
Faict espreuve premier, et Robert qui tout ard,
Tastonnant le tetin, en veult avoir sa part.
La pauvre fille est là qui, toute descoiffée,
Les tetins decouvers et de chault estouffée,
Pour sauver son honneur tasche à se retirer
De leurs mains, pour son chef et son sein racoustrer.
A la parfin René fait signe de la teste
A Robert de s'oster, pour monter sur la beste,
Qui feignant s'en aller delaisse le galant,
Avecq' la fille seul, ses bragues avallant.
Or il baise les yeux, or' il baise la bouche,
Et ores le tetin et ores le bas touche.
Tantost il veut monter, mais la Bergiere dict
Que sans doute ce poinct luy sera contredict.
« Bergiere, ce dict-il, que vous estes farouche !
Çà çà faisons un peu l'amoureuse escarmouche.
Personne n'est icy, voicy un lieu desert,
Escarté du chemin et d'ombre tout couvert;
Mon compagnon est loing. » Cependant la fillette
Void que le compagnon destache la braguette,
Il avalle le haut et monstre apertement
Prest à donner le coup le rableux instrument.
Il advance la main, puis prenant la fillette
A bras de corps, ravi, la jette sus l'herbette.
La bergiere debat et dit : « Laissez-cela !

Hay! hay! vous me blessez! Ostez la main de là.
Hé! tout beau, je vous pry, vous avez toute nette
Rompu de bout en bout ma belle gorgerette,
Mon ruban delié, mon couvrechef aussi;
Et que dira ma mère en me voyant ainsi? »
  Pendant sans estrier sur la bergiere il monte;
Laquelle aprés le coup rougissante de honte,
Le visage baissant, recouvre ses genoux,
Disant au postillon : « Mais mon Dieu pensez-vous
Que vous estes fascheux! je suis bien malheureuse
D'avoir jamais entré dans ceste forest creuse. »
  Le gallant cependant, pelaut comme un renard
Quelque part enfermé, remonte d'autre part
Ses chausses, resserrant au creux de sa braguette
L'instrumeut qui a faict femme la Bergerette.
  La Bergiere tandis, qui pensoit eschapper
Pour ce coup, par Robert se laisse rattrapper,
Qui si bien la preschea, qu'elle ne fut rebelle
A soustenir l'assault d'une charge nouvelle.][1]
  Or sans parler à eux et sans les advertir
Du chemin qu'ils devoient pour le plus droit, tenir,
Je veux gaigner Beau-jour; car jà la tresse blonde
D'un Phœbus rougissant se plongeoit dedans l'onde.
  Ce pendant les gallants enyvrez des appas
Du plaisir tantost pris, ne se soucioyent pas
Que la nuict approchoit, et que la forest creuse
Paroissoit plus en plus obscure et tenebreuse.

1. M. l'Aumosnier du roi Henri III, pris d'une pudeur louable bien que tardive, remplace en 1604 tout l'épisode de la Bergère par ces deux vers :

Je ne sçay que depuis à la Bergere ils firent :
J'en laisse juges ceux qui pour l'amour souspirent.

Aussi qu'ils ne sçavoient, pauvres, en quelle main
Ils devoient de Beau-jour reprendre le chemin :
Voyles-là demeurez; car ny chemin, ny sente,
A plus de deux cents pas de là ne se presente;
Tant que seuls demeurez, ils ne voyent autour,
Aucun, pour leur monstrer le chemin de Beau-jour.
Et là, c'est le plaisir, car si l'un veut debattre
Que c'est de ce costé, cil plus opiniastre
Impugne le contraire, et dict, par tel endroict
On va droict à Villiers, et par l'autre on va droict
Le chemin de Beau-jour : et l'autre dit, je gaige
Que c'est celuy d'Ivor, et là celuy de Grage.
Ils disputent si bien, que jà l'obscure nuict
Faisoit des champs loingtains oyr les cris et bruict;
Que desja s'entendoient heurler par les rivages
Les loups, et les mastins aboyer aux villages;
Desja le bocquillon, d'un long travail cassé,
Rentré dans sa maison, se reposoit, lassé.
Or il faict jà si noir, qu'ils n'ont plus d'esperance
De voir meshuy Beau-jour, plus seure demeurance
Que cette forest creuse, où jà mal plaisamment,
On entendoit des loups le sauvage heurlement.
Il fault qu'ils couchent là, bon gré, malgré qu'ils ayent,
Car la longueur du nez, à grande peine, ils voyent.
Ilz trouvent, de bon heur, quattre grandz houx es-
Les uns aux autres joincts esloignez d'autre bois, [poix
Où, tournans à l'entour, ils trouvent de l'espace
Pour entrer au dedans la se void une place
De huict pieds en carré, où sur le hault du jour,
Les Pasteurs seurement alloient faire l'amour. (*a*)

a. Var. :

Les Pasteurs pour dormir alloient faire sejour.

Les houx servent de mur, la mousse cotonneuse
De mattras et de lict; de beste veneneuse
Il ne fault avoir peur; le Serpolet, le Thim,
Par leur vertu secrette, en chassent tout venim,
Et, si, malaisement, de la place carrée,
Les Bergers en plein jour, en trouvent-ils l'entrée.
Or estans là dedans, ils moderent un peu
La frayeur qu'ils avoient pour ce sauvage lieu;
Voyants ce verd logis, qui, fait par artifice,
Est cent fois plus plaisant qu'un superbe edifice,
Et s'ils eussent dequoy leur ventre contenter,
Sans soucy de Beau-jour, ne feroient que chanter;
Ou bien, si (pour le moins) ils tenoient la Bergere,
La nuict leur sembleroit plus douce et plus legere.
Moy tandis, qui sçavois les tours et les destours
Des bois, comme y hantant et tournant tous les jours,
Je poursuy mon chemin vers Beau-jour, où la trouppe
Nous ayant attendu deux ou trois heures, souppe.
Je lave, je prends place, et leur conte comment
Et Robert et René sont couchez freschement :
Je leur conte leurs tours, lors Silve qui beuvoit
Commence à rire tant que plus il n'en pouvoit :
Ensemble, avecques luy, toute la compagnie
Commence à rire autant qu'elle fit de sa vie :
Lors le temps estoit beau, le vent mollet et doux,
Et le Ciel tempéré : si bien que nul de nous
N'a peur que, pour coucher une nuict soubs la brune,
Ils ayent quelque mal des rayons de la Lune.
Le lendemain matin, affamez comme loups,
Ils nous trouvent au lict; alors chascun de nous
Les gaussants tour à tour, augmente la risée;
Les gallants pensans bien, d'une façon rusée,
Nous desguiser le faict, sans se faire presser
Le tout viennent enfin librement confesser.

LE FOLIOT.[1]

OR voyant au lever de l'aurore emperlée,
Par un beau temps serain, la petite gelée
Qui froide, s'estendant par les herbeux costaux,
Blanchit les fonds voisins des humides ruisseaux,
Et que du froid pays des monts Hyperborées,
Non trop rudes souffloient les serenans Borées,
Le reste estant encor dans les draps attaché
D'un paresseux lien, je me suis empesché
A l'aide de Jaquet de faire les aprettes,
Pour surprendre au miroir les folles aloëttes.
Jacquet donc, sur son dos coustumier au travail,
Chargeant tout ce qui duit à monter l'attirail,
Va dressant son chemin vers les plus grandes plaines
Où pour cest an estoit la sole des aveines.
Dans l'estouble[2] arrivez où rien ne paroissoit
Du reste de la faux, nous marquons un endroict
Bien net et à niveau, où mieux on puisse estendre
Et l'une et l'autre retz pour dextrement les tendre.
Jacquet met le vollet[3] afin que, plus savant,
En le voyant tourner il apprenne le vent.
Après, fichant un pieu, l'un des cordeaux il tire
Où le vent de droict fil non trop rude souspire.
S'il faisoit autrement les retz ne pourroient pas,

1. Intitulé dans l'édition de 1604 : *Le Moyen de prendre les Alouettes au miroer.*

2. Estouble : chaume.

3. Un petit vollet fait de trois plumes, qui tourne à tous vents pour servir à voir de quel costé vient le vent.

Empeschées du vent, toutes deux venir bas.
Or estant chasque retz egallement tendue,
L'une çà l'autre là, de leur plat estendue,
Aux pieux jumeaux on joint les guilles[1] d'un costé;
Puis au cordeau roidi, par un nœud arresté,
Deux guilles cy, deux là, de sept pieds mesurées,
Rendent esgalement les deux retz asseurées.
Puis le trompeur-oiseau[2] de miroirs tout luisant
Aux beaux rais d'Apollon tourne resplendissant
Du costé de deçà, afin que l'aloëtte
(Sans craindre le tireur) droict dans ses retz se jette.
  Le harnois estant bien, Jacquet prend le cordeau
Qui de loin faict tourner le reluisant oiseau,
Et assis contrebas accommode en sa bouche
Le chifflet imitant l'aloëtte farouche;
Et du plus haut des cieux il faict venir au son
L'oiseau qui bavolant s'egaie en sa chanson.
  Aux beaux rais du soleil la troupe voletante
Triritant s'esjouit de la clarté plaisante,
Faisant un doux combat, çà et là, deux à deux,
Pour se donner plaisir, or' à bas, or' aux cieux,
Et ne cerchant si non que d'une aisle gaillarde
S'esgayer voletant; enfin l'une regarde
Le mort-luisant oiseau, qui, tournoyant tousjours,
Luy faict faire dans l'air et mille et mille tours;
Tant qu'enfin se baissant du ciel descend grand erre
Au milieu des deux pants et à deux pieds de terre.
  Alors voyant mon beau, je roidis mes deux bras,
J'estrique mes deux pieds, puis me renversant bas

1. Ce sont gaules de sept pieds sur lesquelles les retz sont tendues, et qui tirées font fermer les deux retz.

2. Un morceau de bois faict en forme d'oiseau tout couvert de miroirs qui reluisent au soleil, au branlement duquel les aloëttes approchent des deux retz tendues.

Je tire le cordeau, enlaçant dans la maille
L'oiseau qui débattant pour néant se travaille.
Jacquet court et la prend pour hastif l'arracher,
Et pour à la gingalle [1] en aprés l'attacher.
  Celle-cy n'est si tost liée à la gingalle
Qu'on veoit une autre aprés dessus ses cerceaux balle,
Qui faicte plus hardie, avec ses aislerons
Voltige autour des retz en mille et mille ronds.
  Tousjours chiffle Jacquet et tandis l'aloëtte
D'un trop folastre vol entre les pans se jette.
Attentif je demeure et lorsque je la voy
D'une bonne hauteur, roide je tire à moy
Le cordeau bien tendu, qui dessus la campagne
La faict de l'oiseau feinct et de l'autre compagne.
Je la prends, je la lève et lie vistement,
Puis me mets près Jacquet qui chiffle dextrement.
  Ore une descend bas, qui volant d'une tire
Vient où l'oiseau tournant et le chifflet la tire;
Mais fondant tout d'un coup pour agasser l'oiseau,
Voit tomber sur son chef l'un et l'autre cordeau.
Plus haulse le soleil, plus les voyons descendre.
Deux à deux, trois à trois, tant qu'estions las de pren-[dre.
  Or' l'heure estant passée [2] et en vain attendans,
Allons or' çà or' là par les cieux regardans
Si ne verrons plus rien, tant qu'après longue attente
L'esmerillon leger de son aile cinglante
Vient planant droict à nous. Lors prenant le cordeau,
Je m'appreste joyeux pour enreter l'oiseau,
Qui mal cault, empietant l'aloëtte jouante,
Pensant prendre est surpris de l'une et l'autre pante.

1. Une petite vergette au milieu des deux retz, qui se hausse et se baisse au moyen d'une ficelle, où on attache une alouette vive pour faire venir les autres.

2. La bonne heure est depuis neuf heures jusqu'à unze.

Lors enganté je prends l'oiselet généreux,
Qui débat sous la retz, despit et furieux.
Puis selon nostre veuil ayant faict l'entreprise,
Contents nous en allons avecques nostre prise.

LA PIPÉE.

Or nous voyant en heur, après avoir disné,
Pour achever le jour, avons déterminé
De cercher par le bois quelque place escartée
Qui soit de tous oiseaux journellement hantée.
A tant sommes aux champs où chacun de nous suit
Les pas du bon Thienot, qui sçavant nous conduit
Dans les proches taillis, où le merle, où la grive
Pour y passer la nuict dessus la sorne arrive.
Or ayants çà et là devallé et monté,
Un arbre nous trouvons des autres escarté.
Jacquet monte dessus, qui d'une serpe tranche
Et par haut et par bas toute inutile branche,
Et de la gauche main jette à bas les rameaux
Pour dessus ce qui reste attacher les gluaux;
Puis après dextrement, dressant une logette,
Les rameaux pardessus pour se cacher il jette.
Une haye il bastit si hault que le plus fort
Ne la puisse franchir pour se sauver de mort;
L'heure venue il monte et, d'égale distance,
Les scions engluez il met à suffisance.
Ayant faict il descend, et pipeur bien accort
Faict entendre sa pippe aux environs du fort.
Alors le gay jazard et la pie criarde
Volants viennent au bruit; la corneille ne tarde

A venir au pippet. Nous cachez cependant
Dessous l'arbre englué les allons attendant.
Voicy pour le premier la sotte gorge-rouge,
Qui vient et titiant de branche en branche bouge,
Pour voir ce qu'elle entend, tant qu'approchant trop
Se met dessus le brin englué tout exprès. [près
La troupe peu à peu des pies agassantes
Et des gais criaillants, des corneilles craillantes,
D'un voler importun font la ronde alentour,
Par la voix feinte esmeus de l'ennemi du jour,
Que Jacquet contrefaict si près de la nature
Que tout oiseau l'oyant à ce cri s'advanture,
Et couvrant tout le ciel d'un noirastre esquadron,
D'un bruit désespéré remplissent l'environ.
Enfin les plus ardents se perchent à volées
Sur les arbres prochains et branches engluées,
Qui toujours approchants du cauteleux pipeur
Dans les gluons tendus se jettent de malheur.
Puis ils tombent à bas et du sault qu'ils se donnent
Sur la terre estourdis et mi-morts s'abandonnent.
Ores tombe une pie, or un gay babillard,
Ores deux, ores trois, et void-on d'autre part
Tourner autour de l'arbre, avec voix agassante,
La troupe des corbeaux sans cesse bavolante;
La grive, le moyneau, le verdier, le pinçon
Approchent caquetans de buisson en buisson;
De loing le merle vient, qui peu à peu s'approche,
Et trouve branchettant un gluon qui l'accroche.
Des oyseaux jà surpris tandis nous nous aydons,
Pour tirer par leur cri leurs libres compagnons,
Qui (oyant le plaintif) plus volontiers se rendent
Vers le lieu d'où provient la plainte qu'ils entendent.
Or au fort de l'échec qui chet sur nostre teste,
Malgré que nous ayons, rions à toute reste;

Car ils tombent si dru, que Jacquet plus souvent
Perd mesme pour pipper et l'haleine et le vent.
L'un de çà, l'un de là, en sautelant volette
Et saulte voletant pour franchir la hayette.
Sur la fin tombe bas qu'il estoit desjà tard,
Lié de deux gluons, un esprevier gaillard,
Qui (fust ou qu'il vinst là pour avoir sa souppée
De quelque oiseau, ou bien tiré de la pippée)
Tombe vif à nos pieds; je le prends vistement
Et voyant qu'il est sor [1], j'arrache doucement
Le gluon qui le tient, afin que son plumage
Estant moins offensé fende l'air davantage.
Plus joyeux de cela que si tous les oyseaux
De la forest estoient lacez dans nos gluaux
Retournons à Beau-jour; car desjà la nuict brune
S'esclaireissoit aux rais de la croissante lune.

Le lendemain si tost que l'estoile du jour
Apparust à mes yeux, j'abandonne Beau-jour
Et tire vers les bois pour voir et pour apprendre
Et pour aussi tascher à quelque chose prendre.
Ja l'automne passoit et le vieillard grison
Commencoit à regner dessus nostre orison,
Blanchissant le matin de nouvelles gelées
Et les prés et les champs, les monts et les vallées.
Doncques le long du bois j'aperçoy le renard
Qui traistre cheminant en celle et celle part
S'approchoit mi-baissé pour un lievre surprendre.
Le lievre qui le void si doucement descendre
Ne s'espouvante point, ains comme il me sembloit
L'attend (mal advisé) sans bouger de l'endroict.

1. L'espervier *sor* ou saur est celui qui n'a pas un an et porte encore son pennage roux. (P. B.)

Quand il est à dix pas il vient d'une secousse,
Et, en deux ou trois saults, sur le lievre il se pousse;
Mais la craintive beste, esvitant le danger
De l'impiteuse dent, commence à desloger.
  Le renard sur le cul, d'une façon hagarde,
Son gibier eschappé tout cholere regarde;
Puis en branlant la queue il cuide faire tant,
Tantost se couchant plat, et tantost en saultant,
Et par autres feincts tours, que la beste innocente
Cuide qu'à se jouer ce soit sa seule attente.
Sentant que, moins dispos, courant il ne peut pas
Du lievre au viste-pied acconsuivre les pas,
Sçavez-vous ce qu'il faict? La cauteleuse beste,
Quittant le lièvre là, vers le bois tourne teste,
Et le guidant à l'œil, au rivage il attend
Où il cuide à peu-prés que le pauvre descend
Pour entrer dans le bois, et là, cault, il s'embusche,
Afin que le passant au passage il trebusche.
  Je considère tout, tant qu'enfin j'aperçoy
Le renard cauteleux l'attendre de pied coy;
Et si bien se conduit que la beste mal-sage,
Pensant entrer au bois, est surprise au passage.
Le lievre se debat et, de plaintive voix,
En vain quiert son salut. Lors à travers le bois,
Par un chemin couvert je brousse, pour attendre
Au passage celuy qui venoit de surprendre,
Qui, sa prise portant vers le cognu terrier,
Sans soubçon s'en alloit avecques le gibier.
  Or le voyant tarder pour mieux charger sa proye,
Je le tire et le paye en pareille monnoye,
Si bien que sur le lieu je culbute à l'instant
Le gallant, qui devant s'en alloit si content.
  Je tire plus avant (joyeux d'un tel présage
Qui seur me promettoit d'en faire davantage).

J'arrive aux champs d'Ivor qu'à peine le soleil
Monstroit vers l'Orient la moitié de son œil,
Que le faulve et le noir soulez de la pasture
Rentroient se rembuschants dans la forest obscure;
Je regarde partout et rien ne rencontrant
A la rive du bois, dedans je vas rentrant.
Or je croy que ce jour la chassante Déesse
Mes pieds d'un pas heureux pousse, conduit et dresse.
J'oy du bruit assez près; j'escoute m'arrestant
Et voy par un taillis fuyant, broussant, saultant,
Un chevreuil qui, tirant sa langue desséchée,
Hastoit ses pas ainsi qu'une beste chassée.
Je le conduis à l'œil. Peu à près j'oy brousser,
Et sur ses mesmes pas deux loups je voy passer,
Qui au nez et à l'œil poursuivent de vitesse
Le pauvret, qui devant fuit où la peur le presse.
Je m'efforce à les suivre à ceste fin de voir
Si les deux loups auroient la force et le pouvoir
D'atteindre le fuyaut; mais en vain je me peine,
Car je me voy loin d'eux et desjà hors d'haleine.
Me hastant toutefois, je dresse celle part
Où je cuide les voir. Il advient de hazard
Que voicy le chevreuil qui, de foible secousse,
(Bien que loing devant eux) en la plaine se pousse
Pour là faire une ruze et s'oster des talons
L'importune fureur des animaux felons.
De l'autre part du bois viste, fuyant, il passe;
Voicy dessus ses pas un des loups qui le chasse,
Et l'autre prevoyant qu'il devoit repasser
Par le mesme chemin, desiste de chasser,
Et comme relayé, plein de faim et de rage,
Attend au revenir le chevreuil au passage.
Le chevreuil, pensant bien par sa ruze éviter
La rage des deux loups, rebrousse pour monter

Celle part d'où il vient; mais, pauvret, il rencontre
Le cruel embusché, qui s'oppose à l'encontre.
Lors hault en l'air d'un sault il evite la dent;
Mais le loup reposé, dessus sa proie ardent,
D'une vistesse suit, telle qu'en peu d'espace
Attrappe le chevreuil et l'estrangle à la place.
Le pauvre en vain gemit, car sa plaintive voix
Ne peut rendre les loups aucunement courtois.
Je charge sur le champ (sans que de longueur j'use)
De cinq postes[1] pesants ma meurdrière harquebuze,
Et tout coy me traînant à couvert dans un fort
J'approche où le chevreuil estendu roide mort
S'estripoit par les loups, qui de leurs dents tranchantes
Tiroient du corps saignant les entrailles fumantes,
D'une gorge goulue avalant sans mascher
Foye et cœur et poulmon et la mignarde chair.
Mais actifs, à leur dam, après la proye prise,
Ils ne se doubtoient pas de leur proche surprise.
J'attends sans me haster que le coup hazardeux
Puisse (estant bien bustez) les abattre tous deux.
Lorsque je voy mon beau, je tire et je traverse
Et l'un et l'autre loup tombez à la renverse;
Un demeure à la place, et l'autre de fureur
Vient pour venger sa mort. A l'heure je prends cœur
Et du meurdrier baston le petit bout j'oppose
Droict au loup menaçant et mourant qui tant ose.
Mais à trois pas de moy (ne pouvant plus aller
Pour le sang jà perdu) commence à chanceler
Et monstre renversé que, s'il avoit puissance,
Il ne mourroit ainsi qu'il n'en eust la vengeance.
Ayant faict tel exploit, je me mets en chemin
Menant avecques moy ma proye et mon butin.

1. Petites balles de plomb. Il est féminin aujourd'hui. (P. B.)

VOL POUR CHAMPS.

Le jour estoit serein et seulement l'haleine
D'un Zephyr ne faisoit que bien peu par la plaine
Pousser un vent mollet. Or sachant que l'autour
Ny que le tiercelet n'avoient repeu ce jour,
Que le soir precedent on avoit d'aventure
A tous les deux donné la nettoyante cure,
En jambe nous mettons la botte, et pour en l'air
La friande perdrix par eux faire voler,
Nous montons à cheval au bas de la montagne;
Les brillants epaigneuls se mèttent en campagne
Qui de çà, qui de là, et en bien peu de temps
Défont sans s'arrêter les environs des champs.
Nous passons après eux, tant que la troupe arrive
Sur le frais esventé de la perdrix craintive,
Rencontré par *Satin* qui cerchant haut et bas
Bransle plus dru la queue, et redoublant le pas
Or' à gauche, or' à droict, tourne le nez en terre
Pour rencontrer cela dont il rencontre l'erre.
  Desjà la longe ostée à l'oiseau le faict voir
Plus beau qu'auparavant, qui plein d'un bon vouloir
Attend l'abboy cognu, pour aussitost de l'aisle
Suivre l'oiseau qui fuit sa presence mortelle.
  Les chiens joints à *Satin* en peu d'espace font
Partir les grands perdreaux. Les oiseaux qui les ont
Aussitost aperceus d'une vive prunelle
Quittent le gant cogneu et dru hachant de l'aisle
Suivent l'oiseau fuyard, qui pensant dedans l'air
Plus haut que le suivant dispostemènt voler

Monte le plus qu'il peut; mais l'autour dont la veuë
Est de tous les oiseaux plus vive et plus aiguë,
Sans se porter trop hault, sur ses cerceaux legers
Battant les aisles dru, se porte entre deux airs
Suivant sa proye à l'œil, qui vole en telle sorte
Qu'il semble que le vent non qu'une aisle la porte.
Elle tire païs; mais tousjours ne peut pas
Se tenir dedans l'air sans bientost venir bas;
Car le bois est si loin où elle fuit craintive,
Qu'à grand peine d'un vol en atteindroit la rive.
Elle y tire pourtant, pour sa mort retarder;
Mais de l'oiseau suivant ne pouvant se garder,
Se laisse choir en bas, tout ainsi qu'une pierre
Qui, descendant à plomb, retombe contre terre.
Tout aussitost l'autour d'un mortel entrelas
L'empiete et de son bec luy donne le trespas.
Le tiercelet suivant, d'une aisle plus gaillarde
Atteinct en peu de temps l'autre perdrix fuyarde,
Qui trouvant un buisson n'a rien que le loisir
De se sauver dedans sans passage choisir.
Sur un arbre prochain le tiercelet demeure
Pour ne quitter sa proye, et nous à l'heure à l'heure
Galoppans celle-part, avec les bastons
Sur le buisson espais tant et tant nous battons,
Qu'à l'aide de nos chiens la pauvrette se lance.
L'oiseau qui est au guet legièrement s'avance
Et va hachant si dru, qu'il empiette à vingt pas
L'autre qui pour néant cuide fuir le trespas.
Or fier, tenant soubs soy sa proye desjà morte
A peine loing de nous, pour s'en paistre, il l'emporte.
Mais Gauchet (*a*) bien expert comme il faut manier
Le sacre, le faulcon, l'autour et le lanier,

a. Var. (1604) : *Beaupré*.

Se traîne pardevant et peu à peu s'approche
De l'oiseau qui, serrant de sa forte main croche,
En secouant estreint sa prise, et furieux
Herupant son plumage et horriblant ses yeux,
Genereux, monstre bien s'il avoit la puissance
Qu'il auroit malgré luy de l'autre jouissance.
Il le prend à la fin, puis, pour ne l'estranger,
La cervelle il luy donne et les yeux à manger.
Autant en a l'autour, qui de plus grande vie
Que n'est le tiercelet, bien peu se rassasie,
Plus prest qu'auparavant à suivre dedans l'air
Les perdrix qui devant cuideroient s'envoler.
  Or devant que nos chiens au logis on rameine
Nous prenons seulement nostre demi-douzaine.
Doncq' estant contentez de cela pour le jour
Avecques nos oiseaux retournons à Beaujour.

FIN DE L'AUTOMNE.





LE

PLAISIR DES CHAMPS.

LIVRE QUATRIESME.

L'HYVER.

Ja le bel Apollon pour faire sa descente
Devers le froid logis de la Chèvre esclatante,
Quitte le fier Centaure et, d'un chemin plus court,
Loing de nostre Orison par sa carrière il court,
Son beau chef il nous cache et nous couvrant tout d'ombre,
Borne le jour d'un tiers, des deux tiers la nuit sombre.
Le bonhomme vieillard ja tout enfroiduré
Dessoubs un double habit bien chauld et bien fourré
Voit qu'il auroit besoin, soubs cela qui le presse,
Pour esviter le froid, d'estre encore en jeunesse;
Sentant ores l'effort de son germain grison,
Qui le rend morfondu s'il n'est à son tison.
Là jusques au couplet de sa teste chenuë
D'une robe fourré (sus une autre vestuë)
Cache son col ridé; sur son chef chevelu
Le bonnet bien doublé, puis le chapeau velu

Faict à la mode anctique, et, d'une double manche,
Ses deux bras affoiblis contre le froid revanche;
Descouvrant ses genoulx, afin que la chaleur
Le sauve, au lieu d'habit, de l'urgente froideur;
Tantost monstrant le creux de ses mains desséchantes
Et tantost le dehors aux flammes eschauffantes.
Les arbres desvestus de leur gaye verdeur,
Veufves de leurs beautez, desnuez de l'honneur
Qu'ils avoient emprunté durant le primevere,
Sont ores le jouet de ce grison sevère.
Les prez perdant leur teinct et leur belle saison,
Changent leur robe verde en negeuse toison.
Le troupeau n'y paist plus et leur herbe fanée
Attend les doux Zéphirs de la prochaine année.
A grand' trouppe desjà les ramiers passagiers
Commencent à venir; desjà les vents legiers
Des aquilons esmeus, d'une gelante aleine
Cinglent de toutes parts la durcissante plaine.
Or combien que l'Hyver est rude et malplaisant
Soit pour bien s'esgayer malpropre et mal duisant,
Je chanteray pourtant (après le moite Automne)
Le plaisir qu'en ce temps par les champs on se donne.
Mais à l'ayde de vous, Déesses qui hantez
Le mont à double front, et qui gayes chantez
D'une langue diserte et d'une voix sçavante,
Cela, qu'ayant appris de vous neuf, je rechante!
Donnez moy le moyen que ma debile voix [bois,
Puisse encores chanter ce qu'aux champs, ce qu'aux
Ce qu'aux eaux, ce qu'en l'air on peut trouver qui
Plaisir à celuy-là qui à chasser s'adonne. [donne
Et toy, sœur d'Apollon, dont j'entresuy les pas
(Comme mortel, je puis), ne te courrouce pas
Si loing de ton chemin j'ay suivi, miserable,
Le sentier de ce Dieu si fier et redoutable.

Belle, je te promets que d'icy en avant
Sans plus suivre les siens, les tiens j'iray suivant.
Lorsque de toutes parts le froid Hyver amasse
La neige par les champs et par les eaux la glace,
(Sans que le vent picquant de ce triste grison
Me puisse emprisonné tenir à la maison)
Au dedans bien muni de vin et de viande
Et dehors revestu d'une chaulde houpplande,
Qui du froid me gardant, puisse aussi quelquefois
Des ronces me garder; tracassant par le bois
Le long des froides eaux, gaillard, je me transporte,
Sans creinte cheminant dessus la glace forte,
Pour, traînant, m'approcher des timides oiseaux
Qui cerchent sur le dur les non-gelantes eaux;
Pour, à couvert des joncs qui çà et là se dressent,
Tirer sans estre veu ceux qui plus dru se pressent.
Or un jour que le froid, augmentant de plus beau,
Avoit partout glacé de Beaujour le ruisseau,
Si non que là d'où sourd sa cristalline source,
Qui porte serpentant, aux champs, aux bois sa course;
Les oiseaux, esbahis de voir de tous costez
Les estangs qui devant par eux estoient hantez
Ne leur pouvoir prester leurs faveurs coustumières,
Tournoient de çà de là sur leurs ailes legières
Pour cercher à s'asseoir où le froid importun
N'a peu geler les lieux reservez par Neptun.
Dessus les moites bords de la rive voisine,
A grands vols on y void baisser la beccasine (*a*)
Que le froid matte tant que sans trop se cacher

a. Var. (1604) :

Dessus les moites bords de la voisine rive
A grands vols au radot la beccasine arrive,

A l'aise l'on pourroit seurement l'approcher.
Cependant à Beaujour nostre trouppe serrée
N'abandonnant le feu, jusques à la soirée
Passe le jour au flux, quelquefois au damier;
Les autres le tarot ayment à manier.
Si quelqu'un sort dehors, le vent razant le chasse
Et pour cercher le feu luy faict quitter la place.
Tandis le ciel se couvre et d'un obscur manteau
Semble nous menasser ou de frimat ou d'eau;
Et Phœbus se cachant dans un sombre nuage
Un changement de temps ou neige nous presage.
Les uns en sont joyeux, autres aymant le feu,
Du temps, soit laid ou beau, se soucient bien peu.
A la table rangez, d'une gaillarde aleine,
Nous vuidons tour à tour la grande tasse pleine.
Nous chassons l'appetit et pleins de gaye humeur,
Le dos au feu rions avecques tout honneur.
Or saoulez à demy nous entrons en devise;
De propos en propos, à la fin je m'advise
Que si le temps est noir, il faict bon au traineau,
Pourvu que sur la nuict il ne tombe point d'eau.
Les uns le veulent bien; les autres, qui n'ont cure
Que bien peu de la chasse, allèguent la froidure
Ou redoutent la pluie. Il fut conclud pourtant
D'y aller qui vouldroit : *Gauchet* en est content,
Chambonniere et *Popot, Orléans* et *Le Gendre;*
Mais *Boucheron* ne veut nullement y entendre. (*a*)
Estant cela conclud nos valets nous hastons.
Cependant le traineau tout pouldreux apprestons

a. Var. (1604) :

Verdmont *en est content,*
Champsecret *et* Beaupré, *et* Orphée *et* Philandre;
Mais Verderon *ne veut nullement y entendre.*

Et tous impatiens, voulants partir à l'heure,
Sans cesse nous crions qu'ils font trop de demeure;
Nous leur faisons si dru leur souper depescher
Qu'ils mettent les morceaux sans presque les mascher.

LE TRAINEAU.[1]

Or doncq' nous nous portons où l'Aloëtte grasse
Dans les estoubles haults la nuict et le froid passe.
Là je prends le Traineau d'une main et Jacquet
Tirant à soy son bout, cheminons sans caquet,
Et sans voir devant nous, tant il fait noir et trouble!
Faisant cacher le feu, nous entrons dans l'estouble;
La brigade nous suit, qui des pieds faict lever
L'oiseau qui loing de nous cuideroit se sauver;
Et si tost que l'oyons entre nous deux desbattre,
En un coup ne faillons de lascher et abattre
La picque que tenons; lors le pauvret oiseau
Des mailles enlacé debat sous le traineau.
La lanterne paroist, afin qu'à la clarté
Puissions prendre l'oiseau soubs la maille arresté.
  Plus oultre nous passons, prenans soubs le cordage
Une aloëtte, et deux, et trois et d'avantage;
Puis, si quelqu'un de nous est lassé de charger
La perche d'une main, nous venons à changer,
Ne voulants du traineau délaisser la conduite
A ceux desquels la main à le porter n'est duite;

1. Traîneau, grand filet qu'on traîne dans les champs la nuit pour prendre des alouettes, des cailles, etc. (P. B.)

Car parfois il advient (quand se leve l'oiseau
Et qu'on ne lasche point assez tost le traineau)
Le sentant dessus luy tout aussitost s'abaisse
Et ne relève plus; il se blottit et laisse
Se fouler à nos pieds. Alors on ne sçauroit
L'apercevoir au feu. Qui est cil qui pourroit
A telle heure le veoir au clair d'une chandelle?
Veu qu'en plein demi-jour, quand la lampe immortelle
Esclaire à découvert au ciel et icy-bas
A peine un œil subtil ne le trouveroit pas.
  Mais quand passant le col et engageant son aisle
Dans la maille, elle bat; lors avecq' la chandelle
On la veoit aisément. Or ainsi traversants
Et chascun en gueret bien sagement passants,
Nous rentrons, resjouis, sous la maille subtille
Un gros vol de perdreaux qui debat et fretille.
Lors on monstre le feu pour bien tost attrapper
Celuy qui par les bords tascheroit d'eschapper.
Tout reste pris dessoubs. Sur la retz abattue,
Qu'il n'en eschappe aucun, à la foulle on se rue.
  Si bien nous travaillons à ce plaisant deduict
Qu'avons presque passé la moitié de la nuict.
Satisfaits et contents de la proye surprise
Nous retournons, lassez, avecques nostre prise.
  Nul de nous ne s'escarte, ains vistement marchants
N'abandonnons Jacquet, peur de coucher aux champs;
Mais des mains attachez au pan de sa jacquette,
Le suivons pied à pied, comme faict la chevrette
Le chevrotin craintif; lorsqu'il a veu passer
Le loup pour le surprendre, il commence à brousser,
Et, toujours la suivant sans que derriere il tarde,
Coste à coste la joint comme sa sauvegarde.
Ainsi, sans esloigner Jacquet, nous cheminons
Tant qu'au bas de Beaujour asseurez nous donnons;

Où las et travaillez de la chasse passée,
Nous allons dans le lict cercher la reposée.

Le lendemain levé, je voy de tous costez
De loing blanchir les champs et les monts escartez;
Je voy le blanc naïf sur les veufves bocages,
Sur les buissons couverts, sur les lointains villages
Faire une couleur perse, et, du costé du nord,
Un vent froid et picquant qui des montagnes sort.
Les foibles arbrisseaux, ployants dessoubs la charge
Du fardeau blanchissant qui froidement les charge,
Semblent tomber à bas; et les bleds, devant verds,
Les prez et les jardins en sont ores couverts.
Tout est d'une couleur; les bestes esloignées
De leur buisson cognu, se trouvent estonnées
De ne plus veoir leurs pas pour gaigner pour le jour
Au profond des forests l'accoustumé sejour.
Les tremblants oisillons, sur le gelé branchage
Perchez, n'osent quitter le blanchissant feuillage,
Estonnez de se voir, dedans l'espois buisson,
Au point du jour, couverts d'une blanche toison.
Doncques voyant le temps plein de neige et de glace,
Propre, s'il fust jamais, pour bien suivre à la trace
Biche, sanglier, chevreuil, m'armant contre le froid
D'un double habillement, je m'achemine droit,
Avec la harquebuze, où le plus tost j'espère
Rencontrer et du faulve et du noir le repère;
J'entre sans marchander, jusqu'aux fesses botté,
Dedans le plus espois de l'amas caillotté.
Or voyant par les champs, sur la neige, à ma voye
Paroistre d'assez loing une plus seure proye,
Qui, viste trottinant sur le blanc esclattant,
S'espand de çà de là sur la neige grattant,
Je romps tout aussitost ma première entreprise

Et sans plus par les champs, de tirer je m'advise
Aux timides perdrix. Doncq sur l'heure rangeant
Lict sur lict main drageon, je charge diligent;
Puis, tournant à l'entour de la troupe escartée,
Peu à peu je m'approche, afin qu'espouvantée
Ne se lève aussitost, et que d'un vol hagard
Fuie si loing de moy que j'en perde ma part.
  Mon dessein n'est en vain; car comme je désire,
En ayant choisi sept en trouppe, je les tire.
Des sept j'en frappe trois; le reste dedans l'air,
Espouvanté du coup, se haste de voler.
  De là je tourne ailleurs par la blanche campaigne,
Où ayant fait maint tour la forest je regaigne,
Ores trouvant le train d'un chevreuil montagneux,
Or' d'un cerf de dix cors, or' d'un sanglier hideux,
Ores je voy de loing une harde[1] craintive,
Qui voyant tout blanchir n'ose quitter la rive.
Je cherche les moyens afin de l'approcher;
Mais pour cela je n'ay que faire de cercher;
Car, se tenant au guet, tousjours tousjours escoute,
Et, pour le nouveau temps, où qu'elle aille est en doute.
  Toute beste est ainsy, quand tout estant couvert
De neige, on ne void rien qui plus paroisse verd;
Car ils ont bien l'esprit de penser qu'à telle heure
L'œil descouvre de loing. Lors ils font leur demeure
Au plus creux des forests, et n'allant que de nuict,
Le jour fuyent le clair, la tempeste et le bruict.
Pour ce donc, ne voulant les suivre d'advantage,
Je reprends mon chemin pour tourner au village,
Et tousjours traversant de sentier en sentier,
Je cerche où je pourray trouver quelque ramier.
  Or enfin escoutant je commence à entendre

1. Troupe de bêtes fauves ou noires.

Accortement chiffler; alors, pour mieux comprendre
D'où provient ce chifflet, je demeure attentif;
Ores allant avant, or' demeurant craintif,
Doubtant que ce ne soient voleurs qui de la sorte
Appellent pour signal leur loingtaine cohorte.
 Or enfin je m'asseure, ayant opinion
Que le chiffleur est là pour autre occasion.
Doncq' poussé de desir, droict là mes pas je tire
Où du chiffleur accort la musique m'attire;
J'approche et voy que c'est un simple paysant
Qui, ores d'un costé, or' de l'autre passant,
Guide à l'œil des ramiers, du chifflet les asseure
Tant qu'esloignez de peur, il sente venir l'heure
Qu'ils s'abattent à terre. Or je veux commencer
A un bout, paravant que le discours cesser.

CHASSE AUX RAMIERS, DE JOUR

AVECQ' LA RETZ SAILLANTE.

Doncques le païsant qui jà, dès sa jeunesse,
Sçait comme il faut chasser et dompter la paresse,
Voyant le blanc amas continuer trois jours,
Vient dedans la forest; il y faict tant de tours
Qu'ayant veu le pays où, depuis la gelée,
Hante de gros ramiers la plus grande volée,
Faict en terre une place, oste ce qui luy nuyt,
Y jette de la faîne [1] et ce qu'il sçait qui duit
Pour amorcer l'oiseau; puis voyant, la soirée,
Que les ramiers coquins n'esloignent la contrée,

1. Faîne et gland, manger ordinaire des ramiers.

Qu'il ne trouve plus rien de ce qu'il a jetté
Au lieu pour cest effect par ses mains apresté,
Présume par cela que la bande, tirée
Par le trompeur appast, est jà toute asseurée.
Il vient de grand matin, sur son dos apportant
La retz qui, par moyens, promptement se jettant
Depuis dix ans a pris aux bocageuses plaines
De mal sages ramiers et cent et cent douzaines.
A grands pas il chemine, à la place arrivant
Qu'il a pour cet effect accommodée avant;
Afin que le ramier n'estant encore en queste,
Perché ne vienne voir la fraude qui s'appreste.
Là doncq' où paravant il avoit respandu
L'amorce, il a de long son filet estendu,
Prend le cordeau d'en bas et aux deux pieds l'attache;
Puis le filet plié (*a*) dessoubs la neige cache.
Le cordeau de dessus tendu bien roidement
Est en estat tenu par la guille (autrement
Il ne rejetteroit) puis, par dans la poulie
L'ayant passé, le tire et loing de là le lie
Où l'un des compagnons d'une hutte caché
Le tirera, voyant le ramier empesché
Où quatre jours devant, par la place semée
A sans ennui trouvé l'amorce accoustumée.
  Son cas estant à point recouvre son filet;
Puis, l'amorce espendant, desplie son chifflet;
Va cerchant par le bois où la trouppe escartée
A l'abri loing du vent a passé la nuictée.
L'ayant trouvée, il rit dans son cœur, s'asseurant
Que de sa rets sera petit le demeurant.
  Premierement de loing il les chiffle et les meine
Devant luy comme il veult. La trouppe se promeine

a. Var. : *Lacé*

D'arbre en arbre volant, et luy qui les conduit
Loing de cent pas ou deux, sans se haster, les suit.
L'oiseau qui prend plaisir au chifflet qui fredonne
Commence à s'asseurer et peine ne se donne
Du pipant oiseleur, tant qu'à la fin guidez
Là où (mis à leur dam) les cordeaux sont bandez,
Ils s'arrestent, voyant par la place cognue
De la main du pipeur l'amorce respandue.
Luy, n'esloignant le lieu, niaisant, va et vient
Et, par son cault chiffler, en la place retient
Les ramiers affamez, qui volants à grand's bandes
Par les faux [1] plus prochains, couvrent les branches [grandes.
Or enfin descendant s'entresuivent à bas,
Tirez tant du chifflet que du trompeur appas,
Sans mettre pied à terre; après à l'heure à l'heure
Ils se perchent encor, puis sans longue demeure
Reviennent tournoyants; mais le troupeau craintif
Est pour l'aisle coupler, sur la terre, tardif;
Ains voltige à l'entour, estant de sa nature
Des plus doubteux oiseaux que produise Nature.
Enfin non loing de là la grand' trouppe s'abat.
Le bois resonne au bruit de leur aisle qui bat;
Ils tirent peu à peu, qui devant, qui derrière,
A la foule venants vers l'amorce dernière;
Puis goulus se battants, l'un sur l'autre amassez,
Couvrent toute la place. Or' voyant entassez,
Le chiffleur, à son gré, tant d'oiseaux par la place,
Prend le cordeau tendu, dans ses mains il le passe,
Et, s'estriquant des pieds, en tirant se roidit.
La guille se desbande et dedans l'air bondit;
Le cordeau saulte en hault d'une secousse telle
Qu'en un instant l'oiseau, couvert de la fiscelle,

1. On dit aujourd'hui des hêtres. (P. B.)

Pensant s'oster de là, voit en un coup et sent,
Sous la neige caché le filet qui descend.
  Ainsi les ramiers pris, desbattants les aisselles,
Travaillent pour neant leurs prisonnieres aisles,
Et meinent un tel bruit dedans ceste prison
Que dans la saine [1] faict un amas de poisson
Qui en l'air, hors de l'eau, debattant dans la maille,
A sortir du filet pour neant se travaille.
Le chiffleur court après; son compagnon le suit,
Car il a part au gain dont il se resjouist.
De moy, pour peu d'argent j'en prends une douzaine
De sept vingts qu'ils ont pris, sans qu'il en soit à peine
Eschappé deux ou trois, qui, loing de là volants,
Par dedans la forest craintifs vont s'escoulants.
  Ayant proye et plaisir là plus je ne sejourne,
Ains bien appetissé vers Beaujour je retourne.

VOL POUR CHAMPS

AVEC LES TIERCELETS DE FAULCON.

Tous les jours au matin, si le temps est au beau,
Nous prenons par le froid quelque plaisir nouveau.
Ore avecques le chien l'un de nous se promeine
Sans que rien autre chose à la campaigne il meine
Que deux bons tiercelets de faucon, qui dans l'air
Font trembler les oiseaux qui les voyent voler.
  Le chien qui par les champs nullement ne s'arreste.
Sans cesse galoppant, de terre en terre queste,
Et d'un nez asseuré or' arrière, or' avant,

1. Saine, filet. (P. B.)

Cerche s'il n'aura point de son gibier le vent.
Puis l'ayant rencontré, de sa queue il faict feste
Du grand plaisir qu'il a, sentant sa proye preste,
Puis, roidissant le col, se traine pas à pas
Vers cela qu'il esvente, et regardant à bas
S'il voit son gibier prest, d'une jambe allongée
S'arreste et tourne l'œil vers la trouppe rangée
Ric à ric de la terre; alors aux deux oiseaux
S'ostent les chapperons, qui se trouvant plus beaux
Tournent leur fier regard, puis d'une aisle légère
Montent dedans le ciel de hauteur coustumière,
Attendants que le chien, qui n'ose se bouger,
Oye le mot du guet pour faire desloger
Le gibier attéré; puis si tost qu'on dit : Pille!
Le chien le faict lever. Lors d'une plume agille
Les clair-voyants oiseaux du plus profond des cieux,
Fondent l'un cy l'un là, d'un vol audacieux,
Et bruyants dedants l'air viennent de telle adresse,
Volent de tel randon et de telle vistesse
Que la perdrix craintive, en cuidant se sauver,
Se sent en un moment, miserable, crever
Du rencontre impiteux, et, sans que loing suivie
Elle soit, en un coup perd et l'air et la vie.

VOL POUR LE MERLE,

AVECQUES L'ESPREVIER.

AILLEURS nous promenant avecques l'esprevier,
Aux campagnes cerchons, de hallier en hallier,
La grue ou le maulvy, pour, avecq' l'arbalestre,
Tuer cil qui devant l'oiseau n'ose paroistre

Pour se mettre dans l'air. S'il s'en trouve quelqu'un
Qui, pour craindre le bruict du baston importun,
Se jette hors du buisson, l'oiseau à l'aisle viste
A coup partant du poing se met à sa poursuite;
Mais le merle qui void son ennemy prochain
Battant l'aisle si dru, pour retarder sa fin
Rentre au proche buisson; le suivant, à sa prise
Acharné, près de là revient à la remise;
Le merle cependant qui frissonne de peur
Au profond du buisson, ne void pas qu'il soit seur
De se jetter en l'air pour tascher de vistesse
A s'oster de devant l'ennemi qui le presse;
Mais ayme mieux attendre au plus creux du hallier
Le hazard du boulet qu'un ennemi si fier.
Lors avecq' l'arbaleste en la main je l'approche,
Je bande, et le boulet dans la bonde j'encoche,
Et l'œillet dans la noix, puis par le trou je voy
Et le merle et le poinct; alors m'arrestant coy
Je desserre la clef. La serre se desbande
Et l'arc qui se rejette avecques force grande,
Envoye en l'air le plomb, qui vers l'oiseau dressé
L'atteinct et l'abat mort d'outre en outre persé.
Si au loing nous trouvons, par les champs quelque
Vers le bois esloigné qui s'envole creintive, [grive
L'oiseau leger se jette et si viste la suit
(Ayant quitté le gand) que la pauvre qui fuit
En l'air s'efforce en vain; car l'esprevier habile
Tantost tantost la tient. Or la grive subtile,
Ores tournant de ça ores tournant de là
Pour la serre eviter, ne laisse pour cela
De tomber en ses mains. Au chocq la plume vole
De la roideur du coup qui si mortel affole
Le pauvre oiseau griffé, que, le col roidissant
Et les jambes, il meurt de la douleur qu'il sent.

DIVERS PLAISIRS DES CHAMPS

EN TEMPS D'HYVER.

LES uns à la maison sur le fumier s'amusent
A tendre des gluons aux oiseaux qu'ils abusent,
Qui ne trouvant aux champs rien qu'ils puissent man-
Affamez, viennent là se jeter au danger. [ger
Ore ils prennent plaisir à voir l'agneau qui crie
Aprés sa mere absente, et par la bergerie
Bondir folastrement, ores de bout en bout
A courbettes saulter ; un la teste secout
Qui tantost se dressant, d'une gaillarde audace
Attend son compagnon au milieu de la place,
Qui se dressant aussi, doucement semillant
Presente le costé contre son assaillant,
Puis, d'un choc non mortel, front contre front s'abais-
Et leur haine en un coup et leur bataille cessent. [sent,
La fermiere tandis, dedans le rastelier,
Pour le troupeau sorty commence à deslier
Mainte et mainte gerbée, et, savante en mesnage,
Le remplit jusqu'au hault de quelque bon fourrage ;
Car le temps ne permet sortir que peu souvent
Par les champs le troupeau, comme il faisoit devant.
Ainsi deux fois le jour, de son troupeau soigneuse
L'enfourre de sa main non jamais paresseuse.
De là court à l'estable où ses bœufs couchez bas
Dessus le fouarre (*a*) espois, soufflent tant ils sont gras,

a. Var. (1604) : *Estrain*. Les deux mots ont la même signification de paille, litière, d'où vient le nom de la rue du

Et void d'un œil soigneux et devant et derrière
Ce qui despend du faict d'Agnes sa chambriere,
Afin que, s'il deffault soit avoine soit foin,
La tance, tant qu'après elle aye plus de soin.
Puis, passant plus avant, vers l'estable elle dresse
Où douze veaux sevrez desjà crevent de gresse;
Void s'ils ont à manger; de là prompte elle court
Tant qu'elle ait faict sa ronde alentour de sa court.

LA TONNELLE.

Une autre fois l'on va, paravent qu'il desgelle
Aux perdrix faire guerre avecques la tonnelle.
Jacquet qui s'y entend, charge sur son collet
La Tonnelle; en la main il prend le chevalet [1];
Il s'en va par les champs et çà et là regarde
S'il pourra voir de loin quelque bande fuyarde
De perdrix sur la neige, et sans se soucier
Si elle fond et flaque au creux de son soulier,
Il vous passe au travers et hastant son allure
Va tousjours son chemin sans craindre la froidure.
Si d'un œil clair-voyant enfin il aperçoit
Quelque vol de perdrix en un commode endroit
Pour tendre ses alliers [2], là droict il s'achemine
Et, sans faire semblant, de travers les aguine;

Fouarre à Paris. (P. B.)

1. Chevalet. On verra que c'est une carcasse de bois garnie de toiles sous laquelle le chasseur se place et qu'il fait mouvoir en imitant l'allure du cheval. (P. B.)

2. Alliers, filets qu'on tend sur deux bâtons pour prendre les cailles et les perdrix. (P. B.)

Puis à cent pas de là sa tonnelle tendant,
Son chevalet plié il va lors estendant;
Puis, croisant les bastons qui en estat le tiennent
Et qui posez à bas tout' debout le soustiennent,
Commence à cheminer et de pas alentez
Il badine à l'entour des oiseaux escartez,
Toutesfois assez loin afin qu'à l'arrivée
Asseurant la perdrix la rende plus privée.
  Caché de son cheval il s'advance à couvert
Et void demy-baissé par un pertuis ouvert
Les Perdrix devant luy, puis, de grand' patience,
Ores s'arreste court, or' doucement s'avance.
  L'oiseau qui n'est battu du cheval contrefaict
S'asseurre peu à peu et cuyde que de faict
Le cheval soit vivant, tellement qu'à son aise
Jacquet va chevalant ceste bande niaise,
Qui trottant devant luy, jà presque seurement
S'escarte tout autour sans craindre nullement,
Tant qu'à la fin Jacquet, qui les pousse et les tire
Où il veut les avoir, en faict ce qu'il desire.
Doncques voyant le temps que sans espouvanter
Les perdrix, il les peut ou tarder ou haster.
Il les assemble en un, puis çà et là repasse
Et droict vers la Tonnelle il les pousse et les chasse.
  S'ils tournent autre part il les va recueillir,
Les ramenant tout doux pour ne les point faillir;
Puis les ayant tourné bien droict à l'ouverture,
Pousse avant les chassant et, doublant son allure,
Les met dans les alliers. Celle qui va devant,
Trouvant l'allier tendu, va tousjours en avant;
Le reste suit après et des jambes devide
Suivant les pas premiers de leur mal-sage guide,
Qui s'attend de passer; mais elle trouve au bas
Le cul qui bien lassé luy arreste le pas.

Voilà le reste après qui, dedans le cordage,
Cuide qu'à l'autre bout il trouvera passage;
Mais arrestez au fond, en cuidant rebrousser,
Se voyent par Jacquet empeschez de passer.

LA HUÉE AUX ALOËTTES.

Un jour il nous souvient de faire une assemblée
Et d'aller par les champs cercher à la volée
En campagne bien large, où nous pourrons trouver
Quelque place où puissions nostre rets esprouver
Faicte depuis trois jours, pour dans la nappe grande
D'aloëttes pousser en criant quelque bande.
En un lieu bien choisi par Jacquet, se mect bas
L'attirail de la rets longue de trente pas,
Qui à coup se desplie et de long estendue
Est droict à vau le vent premièrement tendue.
Quatre longs pieux jumeaux d'un maillet rebouché
Dans terre sont cognez; aux deux est attaché
Le cordeau de dessous; puis chascune brochette,
Dans le trou des deux pieux près-rangez, s'entrejettè.
L'autre cordeau, d'un cœur de chanvre non rompant,
D'un droict alignement sur tous les pieux rampant,
S'estend à toute force et loing de là s'arreste
Attaché fort et ferme, afin que la rest, preste
A debander, ne faille, au moyen que le pieu
Pour estre foible ou court, desloge de son lieu.
Or estant arresté des deux bouts dans la broche,
Par le cran desjà faict une Guille on encoche
En un bout, et en l'autre on tire puis après
Le cordeau pour le mettre en un cran fait exprès.

Cela faict, la grand rets, de largeur abattue,
De neuf grands pieds se void de son plat estendue;
Puis, afin qu'au besoin il ne défaille rien,
Le plus fort tire et void si elle revient bien.
Si elle est bien, alors par la campagne grande,
Armez d'os de cheval s'escarte nostre bande,
Jettent en l'air leurs voix et leurs gros os aussi
Et meinent un tel bruit par le champ endurcy [dent
Que tous oiseaux, craintifs pour le bruit qu'ils enten-
Pensant mieux s'asseurer par grand's troupes se ban-
Les voix haussent tousjours, et les os loing jettez [dent.
Font baisser les oiseaux du bruict espouvantez,
Cuidant voir dessus eux une bande ennemie
De cruels hobereaux pour massacrer leur vie.
Tousjours à vau le vent nostre bande poursuit
Où qu'aillent les oiseaux et de droict les conduict
Là où s'estend la rets. De là s'ils se destournent
Ils vont les racueillir et font tant qu'ils retournent;
Puis de hautaines voix redoublant leur huée,
Des aloettes font une grosse nuée,
Rasant ores la terre, ore' en haut se portant
Selon que le bruit croist et qu'on la va battant.
Tant qu'enfin ne sçachant la pauvrette Aloëtte
Où tourner pour le bruit et cela qui se jette,
Volant à vau le vent sur ses cerceaux legers,
Rase la neige froide et fuyant les dangers
Des crieurs importuns, de son aisle estendue
Vole droict où la rets cautement abattue
Est jà preste à tirer. Là Thibaut roide et fort,
Tenant au poing la corde où se cache leur mort,
S'arreste pour tirer; lors double la tempeste
Et le grand bruit des voix; nul de nous ne s'arreste.
Ains courant de vistesse et tousjours criaillant,
Et des voix et des os les allons assaillant

Et les menons droict là! Lors Thibaut qui sent l'heure
Qu'ils viennent pour passer, guère plus ne demeure
A tirer le cordeau; mais d'un nerf efforcé
Il a sur les oiseaux le filet renversé,
Les surprend dedans l'air, les repousse grand erre,
Et dans les mailles pris, les reconduit à terre.
Dix douzaines et plus dedans la rets surpris
Se trouvent de ce coup aussitost morts que pris.
Lors sans que desirions en prendre davantage,
Alaigres et contents nous tournons au village.

LA DARUE OU LE BOULLOT.

VOIREMENT, mes amis, ja l'hyver advancé
Sans que soyez sortis est à demi passé.
Ça! bien que ne soyez amateurs de la chasse,
Je ne veux endurer qu'inutil il se passe.
Besoin est de laisser toute crainte de froid,
Toute paresse aussi et sans qu'en cest endroict
Vous vous monstriez restifs, il faut que l'on se ruë
D'un pas libre et gaillard aux champs à la Daruë.
Car l'exercice est tel que l'on n'en peut choisir
Un qui peut en hyver donner plus de plaisir.
La nuict, d'un noir manteau de bout en bout voilée,
Cache du ciel couvert la carriere estoillée,
Et le froid ennuyeux faict serrer aux maisons
Les hommes, les oiseaux au plus creux des buissons,
Depuis deux ou trois jours la grand' mère Cibelle
N'a senti sillonner sa blanchissante aisselle.
Allons doncq! C'est le temps de l'an qui mieux con-
Pour mettre à bon effect les chasses de la nuict. [duict

Jacquet doncq prenne en main une serpe et rap-
Du bois trois brilloërs[1] et une gaule forte; [porte
Qu'un defface la glux et dedans un tesson
La chauffant, la demesle avecq' gresse d'oyson
Ou de l'huile de noix, afin que la gelée
Sur les brins engluez ne puisse estre collée.
Chacun après souper, s'armant contre le glas,
Met en jambe la botte et double manche au bras;
Car le frimat espois qui couvre le bocage
Tombe dru sur le dos en un estroit passage,
Et la botte bien sèche, en passant un marais
Ou quelque source, faict que n'ayons le pied frais.
Le chaud bonnet de nuict, qui nos aureilles cache,
Garde qu'un vent cinglant le grand froid n'y attache.
Au milieu de la court on allume le feu
De fouarre, à cest fin qu'on chauffe peu à peu
Les touffus brilloërs, si que la glux filante
Se puisse mieux coller sur la branche cinglante.
L'esquipage dressé et tout ce qui convient
Pour resister au froid, à la porte l'on vient.
La lanterne premier par un laquais se porte
Pour servir de clarté, qui se suit de la sorte
Que se suit un Guidon. Après marche l'estrain
Dont deux valets chargez par terre font un trin.
Ainsi nous cheminons, n'ayant rien pour conduite
Qu'une seule lanterne, encores bien petite.
La presse est alentour, qui s'en approchera
Pour voir à se conduire. Un d'entre nous sera
Derrière, loing du feu, qui, de lourde choppade
Bronchant, n'en dira mot à la gaye brigade

1. Le brilloir, comme son nom l'indique, sert pour *briller*, c'est à dire chasser à la lumière. C'est un rameau touffu enduit de glu; Gauchet le décrit fort bien. (P. B.)

Qui n'en aura rien veu ; un autre plus lourdaud
Tombant devant nos yeux, de son long prend le sault
Nous apprestant à rire ; un autre dans l'ornière
Fourrant son pied, blessé va se plaignant derrière ;
L'un du haut d'une butte en bas, sans se blesser
Gringollera roulant ; un autre pour gausser
Cestuy-ci s'apprestant, s'estonne à l'heure mesme
Qu'il tombe en un fossé se gaussant de luy mesme.
Bref devant qu'estre aux champs, sans qu'aucun aye
Riants nous descendons au plus profond du val. [mal,
Gauchet porte un brilloer, un autre Chambonnière,
Et un autre Popot ; Jean Thibault vient derrière (*a*)
La gaule sur l'espaule. Après marche Jessé,
Qui porte dans un pot du charbon amassé,
De peur que si le vent d'une aleine chifflante
Estreignoit une fois la chandelle esclairante,
Ne demeurions aux champs tous ensemble, estonnez
Qu'en grand peine l'on voit la longueur de son nez.
Jean Loys vient après, qui s'y peut dire maistre,
Car nul plus en cecy que luy se peut cognoistre.
Beaurepas [1] suit ses pas, qui porte un petit sac
Pour par compte y serrer les oiseaux mis à sac.
Ainsi marchons de rang et d'une allure habile,
Semble que nous courions pour surprendre une ville.
Or esquipez ainsi de champ en champ passons
Droict où s'estendent loing les prez et les buissons ;

a. Var. :

Beaupré porte un brilloer, un autre Chambonnière
Et un autre Verdmont et Thibault vient derrière...

1. *Jean Loys* et *Beaurepas* sont remplacés en 1604 par *Phlipotteau* et *Beauregars*.

Et là où le froid vent ne pousse son aleine
Pour le paisible abri qui garentit la plaine,
Nous nous mettons en poinct. Thibault comme un san-
Broussant de l'autre part traverse le hallier; [glier
Jean Loys prend le fouarre et d'une main habile
L'allume sagement; lors la flamme subtile
A la torche prenant, chasse l'obscure nuict
Et noircissant le ciel aux environs reluit.
Les brilloërs ordonnez l'un devant l'un derrière
Sans s'oster de leur rang my avant my arrière
Tousjours suivent le feu; lors à force de bras
Thibault bat le buisson. Le feu se porte bas
Peur que l'oiseau, chassé aux rais de la lumiere,
Prenant le hault se sauve et d'une aisle legiere
Se branche loing de nous. Si tost que l'on entend
Debattre quelque oiseau, l'œil ouvert on l'attend;
Et s'il vient pour sortir à la flamme luisante,
Un brilloër englué audevant se presente;
Lors se pensant sauver du buisson que l'on bat,
Dans l'arbret opposé misérable s'abat.
Or voici devant nous les gros buissons paroistre
Où le merle, la Grive ou Verdier peuvent estre
A sauveté du vent; là Thibault crie à nous :
« A vous! à vous! feu bas! feu bas! à vous! à vous! »
Et doucement frappant, afin qu'il n'épouvante
La troupe des oiseaux, de froid, de peur tremblante,
Les faict battre dedans le buisson espineux
Et sortir un à un, trois à trois, deux à deux.
Lors les porte-brilloërs pleins d'ardeur se présentent
Et, fermes sur leurs pas, en leur cœur se contentent
Du plaisir attendu, puis, d'un ferme regard
Sur le buisson fiché, contemplent quelle part
Les oiseaux sortiront; lors, d'une main hastive,
Popot met dans le sien une fuyante grive;

Gauchet d'autre costé çà et là dedans l'air
Suit celuy qui par haut cuideroit s'envoler;
Or' à gauche, or à droict de son brilloër il donne,
Arrestant dans l'arbret l'oiselet qui s'estonne
Qu'estant libre tantost en cuidant eschapper
Il se sent en volant dedans l'air attrapper.
Pas un auparavant que l'escarmouche cesse,
Le brilloër bien gluant aux compagnons n'abaisse
Que deux trois quatre cinq, dans les brins demeurez,
Ne soient comme en leur main tenus pour asseurez.
Alors c'est le plaisir! car la flamme luisante
Tire à soy des oiseaux la troupe voletante,
Qui, pensant se sauver, de la gaule qui bat,
Dedans la flamme droict, bavolante, s'abat.
Un tombe mi-bruslé, l'autre de l'aisle entame
L'air et tourne six fois à l'entour de la flamme,
Où il demeure enfin; un au creux debattant
De l'espineux buisson, approche voletant
A la lueur qu'il voit; un paresseux demeure
Sur la branche perché, qui n'en part jusqu'à l'heure
Que le bout de la gaule on lui fasse sentir,
Poussé et repoussé pour le faire sortir;
Tel en l'air se levant se sauve par derrière
Loing des brilloërs gluez et de la flamme fiere.
A la fin parvenus en un creux, nous voyons
Mille buissons espois, où tous nous esperions
Faire les plus grands coups, et surprendre à douzaines
Les oiseaux dont scavions les hayes toutes pleines.
« A vous ! » dict lors Thibault, « Feu bas ! tout en est [plein !
Si voulez j'en prendray trois ou quatre à la main. »
Ce dit, frappe dessus. La troupe esparpillée
Meine tel bruit dedans que faict une volée
De pigeons qui, chassez loing loing des champs semez

Par un petit garçon, se levent affamez,
Espouvantez du cri, de là où jà la vesce
Semée de nouveau son petit germe dresse.
Lors qui tient les brilloërs ne veut laisser frapper
En vain sur les buissons, ains ne laisse eschapper
S'il peut un seul oiseau; tel court d'une secousse
Après celuy qui fuit; tel le sien en l'air pousse
Pour attraper cestuy qui branché un peu hault
S'esloigne d'où il voit donner le rude assault,
Qui enfin, embrouillé de la glux, ne delaisse
A s'en venir collé à l'arbret qui s'abaisse.
Tel en prend à la main; tel d'un battoir abat
Celui qui pour sortir du buisson se debat.
Tantost si devant nous quelque fort se presente,
Où debattant dedans la troupe, s'espouvante,
Un brillouër court devant; le feu de près le suit;
L'autre brilloër après sans songer le poursuit
Et se tenants au guet près du buisson se rendent
Et de bon pied bon œil au sortir vous attendent
L'oiseau qui se debat. Gauchet, qui va devant
Le brilloër en la main, se pousse si avant
(Tant il est desireux de ne faillir de prendre)
Qu'il n'a pour un moment patience d'attendre.
Là coule une fontaine avecq' une claire eau
Qui à cent pas de là faict un petit ruisseau,
Et autour un puteau. Dedans avecq la botte
Gauchet entre à pied sec sans craindre qu'il se crotte
Et, pour donner le bon à la trouppe qui suit,
Après lui dans le fond du puteau la conduit,
Comme si dans ce lieu la buissonneuse place
Toute pleine d'oiseaux l'appeloit à la chasse.
L'un court pour cest effect qui d'un pied se sentant
Dans le sol enfoncer, arrière va saultant;
Un autre, culbutant dedans la fange espaisse,

Tombe ici sur ses mains et là son brilloër laisse.
L'un y perd un soulier; l'autre qui ne craint pas,
Pour estre bien botté, devant haste ses pas
Pour un autre y tirer; cestuy-cy se retire
Sentant fondre son pied, puis se pasme de rire
Voyant ses compagnons à l'entour du buisson
Presque jusqu'au genouil pestrissans le cresson.
En cependant Thibault, qui tousjours bat derrière
Pour leur donner le bon, ne veut tourner arrière;
Ains sans cesse frappant. « A vous ! » dit-il, « feu bas !
Venez ! tout en est plein ! Hastez doncques vos pas ;
Ne laissez eschapper ces oiseaux qui debattent ! »
A ce cri les brilloërs par le marais se hastent
Et sans se soucier du limoneux puteau,
Peur d'en perdre une plume, ils vous traversent l'eau.
Tant que de haye en haye à ce plaisant deduict
En riant nous passons la plus part de la nuict.
Jessé qui meurt de peur qu'aux champs on ne le laisse,
Importun, de quelqu'un les pas presse et represse
Et le suit tellement que l'autre ne peut pas
(L'ayant tousjours à dos) sans luy faire un seul pas.
S'il voit qu'on court, il court; et s'il void qu'on s'ar-
Il s'arreste aussitost. Or pour finir la feste [reste,
Et faire qu'il n'ait point pour neant telle peur,
Voulons executer ce dont il est moteur.
Nous luy mettons en main la lanterne escleirante
Pour l'oster de soupçon ; alors il se contente
Et croit asseurement que l'ayant en la main
Il ne sçauroit jamais s'esgarer du chemin.
Mais il s'abuse bien; car la clarté tenue
Beaucoup plus que devant l'aveugle et l'esberlue.
Il n'a plus soin de suivre, ains sans considerer
Si l'on est près ou loing, pense à Beaujour tirer;
Mais luy tournant le dos, content de sa personne,

Sans demander advis, tourne devers Boursonne.
  Or estant dans le bois, chacun en un moment
Luy tourne aussy le cul et fuit legierement.
Lors il demeure seul, ayant trop de fiance
Au feu qu'il tient en main, puis voyant notre absence
Regarde autour de luy et de haultaine voix,
Houppant coup dessus coup, faict resonner le bois.
Mais nul ne luy respond. Il court là où il pense
Plus tost nous rencontrer; mais la trouppe s'avance
Et tire vers Beaujour, conduite par Thibault
Qui les yeux clos iroit le chemin comme il fault.
  Jessé commence à craindre et dans la forest haulte
Se voyant delaissé s'aperçoit de sa faulte;
Il ne sçait où tourner pour le plus seur chemin;
Il va tantost à droict, tantost à gauche main;
Le froid rude l'assault et une peur ensemble
Qui faict qu'espouvanté plus aspremement il tremble.
  Cependant que riants par le chemin du tour
De fort en fort tirons le chemin de Beaujour,
L'un conte comme il sent flaquer dans sa semelle
L'eau du marais qui fait que la plante lui gelle;
L'autre se plainct qu'il sent une humide froideur
Jusques à moitié jambe; un autre bas de cœur
Se plainct qu'il meurt de froid; un autre sans courage
Vouldroit n'estre sorti, ce dict-il, du village,
Et moins de la maison, parceque son soulier
Ne s'est peu retrouver dans le fangeux bourbier,
Et qu'à son pied deschaut telle il sent la froidure
Que bien qu'il coure et saulte il ne vit ny ne dure.
Mais ceux qui bien bottez sont sortis du danger
Trouvent le mal commun des compleignants leger;
Car sans avoir pitié que bien peu de leur peine,
Pour ne point s'ennuyer rient à gorge pleine.
  Arrivez à Beaujour nous comptons nos oiseaux

Où pour rompre la faim, nos travaux et nos maux,
De sept fois douze et six, deux douzaines s'apprestent
Et plumez, par morceaux dans la poisle se jettent.
Jacquet met sur le feu la poisle, et retournant,
En moyenne chaleur va tout entretenant;
Le beurre petillant en bullettes fricasse,
Et panché tantost ci et tantost là repasse;
Tant qu'au gré de nous tous tout n'estant que trop
De la poisle au profond du plat il se conduit. [cuit,
Dessus le mets bruslant la brigade affamée
Se jette, ayant senti la tentante fumée,
Trouvant cela plus doux, parce que le plaisir
Qu'ils ont eu de chasser leur en croît le desir;
Tant qu'en moins d'un clin d'œil la viande mi-cuite
Prise au plat, de la main est au ventre conduite.
Ainsi remplis et las de chasser, nous montons
A la chambre, et au lict nostre corps contentons.

Voyant le lendemain que la froidure forte
Et le neigeux amas augmentent de la sorte
Que si l'on n'est au feu l'on ne sçauroit durer,
Sous un froid excessif qui fait tout retirer;
Sans esloigner beaucoup ny le feu ny la table,
Nous choisissons un jeu qui nous soit agréable,
Pour, ayans prié Dieu, passer allaigrement
Le jour qui ne peut pas se passer aultrement.
L'un au flux, l'autre au glic et l'autre à la renette,
Un autre au triquetrac ou au tarot se jette.
[Ceux qui n'aiment le jeu me prierent conter
La prise des six loups qu'on nous vit apporter
Sur la pierre du Bourg de Dampmartin en Goelle,
Prise telle qu'un roy n'en peut veoir de plus belle
Ny de plus d'heur suivie, ayant tant seulement
Quatre levriers à lievre, et deux qui fierement

Et rudement pouvoient aux loups faire la guerre
Et douze chiens courants pour les poursuivre à l'erre.][1]

CHASSE DU LOUP

FAICTE LE JOUR SAINT DENIS AU BOIS DE ROUVRE SOUS DAMPMARTIN

(9 Octobre 1582).

Un jour qu'un ciel serein monstrant sa belle face
Se monstra quant et quant favorable à la chasse,
Une troupe gaillarde au lieu dit Montcrespin[2]
Disnant, ne veut passer ce plaisant jour en vain;
Mais d'un commun accord, sur le champ delibere
En chassant de chasser l'oisiveté severe;

1. Les huit vers ci-dessus ne se trouvent que dans l'édition de 1604. L'auteur les a ajoutés pour servir d'introduction à sa *Chasse du Loup*, qui, dans l'édition de 1583, forme un petit poème à part, imprimé à la fin du volume et précédé de cet avertissement :

AU LECTEUR.

Amy lecteur, pensant clore mon livre par ceste précédente chasse du sanglier, j'ay advisé n'estre inconvenient y adjouster celle qui s'ensuit, pour avoir esté faicte depuis cinq mois et pour estre assez notable, y ayant esté pris six loups à moins de deux heures, sans panderets ny bricolles (comme tu pourras voir par le suivant discours faict à la verité), ains seulement à force de chiens courans et course de levriers, qui n'estoient que six en nombre, dont y en avoit quatre d'estrique et deux forts mestifs bien mordants. Il te plaira le croire ainsy comme il est vray. — A Dieu!

2. Jolie maison à demi-lieue de Dampmartin, sur la crouppe d'une montaigne.

Que puisqu'un temps si beau pour le dixième mois,
Propre pour tel esbat se monstre à ceste fois,
Il s'y fault employer et suivre à toute teste
Le renard cauteleux ou bien quelque autre beste.
Sur ce point vers Oudin un laquais est parti
Qui par eux envoyé l'a du faict averti;
Dont à la chasse prompt, sans plus longue demeure
Douze bons chiens courants il faict coupler à l'heure,
Appelle ses mastins et mestifs levriers
Qui à mordre et courir sont et fiers et legiers;
Prend la trompe en escharpe et, d'une claire aubade,
De joye faict aux chiens faire mainte gambade.
Suivy de ses valets, qui tous ont bien disné,
Il se vient rendre au lieu par nous determiné.
D'autre costé Léal avec sa compagnie
En diligence vient nous trouver à Corbie,
Nous semond à la chasse; alors quittant repas,
Table, viande et fruict et le sieur Beaurepas,
Je me leve gaillard, ayant plus agréable (*a*)
La chasse mille fois que tous les mets de table.
Ainsi donc esperans que nous aurions plaisir
A ce petit bosquet [1], tel que vouldrions choisir,
Nous laissons Beaurepas, qui n'a pas grande envie
D'estre, n'ayant disné, de nostre compagnie.
Arrivez près du bois, avant que faire rien
On tiltre [2] les levriers et se garde-t'on bien

a. Var. :

Alors quittant ma part
Des viandes et vins, je me leve gaillard
De la table couverte, ayant plus agréable

1. Petit bois de Rouvre, en plein champ à demy lieue de Dampmartin, contenant environ XX arpens, fort hanté de renards.
2. Tiltrer les chiens : établir des relais. (P. B.)

De se mettre en endroict où la beste maligne
Vous puisse descouvrir. Du bosquet est voisine
Une longue saulsaye, où l'on void plus souvent
Le renard se couler pour gaigner finement
Le bois du Jars[1] voisin par les prochaines vignes,
Qui sont de ces deux bois esgalement voisines.
Là *Bragard* et *Charmé*, deux mestifs furieux,
Sont tiltrés à propos; moy, sur le hault, joyeux,
En laisse j'ay *Cybelle* avecques *Barbarie*,
Qui tirants contre moy monstrent desjà l'envie
Qu'ils ont de voir sortir hors du bois à l'escart,
Par le champ spacieux, soit lièvre soit renard.
Vers Rouvre[2] une autre lesse assez loing du rivage
Du bois est embusquée, avecques bon courage
De ne laisser aller ou sauver une fois
Ce qui de leur costé pourra sortir du bois.
Cependant descouplé voilà *Bidault* en queste
Et *Madame* et *Joli*; ce qui reste s'appreste
A suivre son gibier. *Pourquoy* et *Solimant*,
Qui pour deux jeunes chiens chassent bien sagement,
Se mettent avecq' eux. *Attrappe* suit leur trace,
Qui hardiment le loup plus que les autres chasse.
Trois mastins avecq' eux, bien mordants et bien fiers,
Les suivent à la voix à travers les halliers.
L'un jette un hault aboy, qui nous fit croire à l'heure
Que ce n'est ny renard ny lievre qui demeure;
Mais plus tost quelque loup. Alors tout à la fois
Poussé de ce soubçon, chacun hausse sa voix
Pour faire fuir que c'est; à la fin l'armonie
De tous les chiens courants plaisamment se desplie

1. Bois à un traict d'arbalestre du château de Dampmartin, fort peuplé de gibier.
2. Village à un traict d'arc du petit bois.

Et commence à mener et doubler par le bois
De plus fort en plus fort leurs non menteurs abois,
Qui me mit l'œil au guet et l'oreille à l'escoute,
Cuidant que d'un renard les chiens suivent la route;
Mais j'oy parmy le bois Oudin qui coup sur coup
D'une haultaine voix crie : Harloup! harloup!
  Plus gaillard que devant à l'heure je m'esveille
Comme ma lesse faict, qui d'une droicte aureille
Escoutant s'esjouit. Or du costé du vent
La troupe des piqueurs haulse sa voix souvent;
Les paysans voisins, oyants ce tintamarre,
Approchent au secours du costé de la mare
D'entre Rouvre et le bois[1] et là sans fin sans fin
D'un gosier effrené remplissent l'air, afin
D'espouvanter le loup qui d'un dru clabaudage
Suivi, pourroit par là se couvrant du village
Regaigner le grand bois[2]; les chiens d'un cœur ardent
Par le plus fort du bois le suivent cependant,
Et, sans estre en deffault, l'estonnent de la sorte
Qu'il faut que loing du bois à la campagne il sorte.
Il sort quelque dix pas; mais voyant sur le hault
Tiltrez deux levriers pour luy donner l'assault,
Vers le bois tourne bride, où chargé de plus belle,
De la meute il est veu, qui, l'accusant, appelle
Les mastins au secours. Or Léal bien monté
Le void enfin sortir aux champs de son costé.
Pougy sort quant et quant, qui seul à la poursuite
Le talonnant de près luy fait prendre la fuite.
Lors je lasche ma lesse et d'un pas redoublé,
Courant à travers champs après le loup troublé,

1. Une grande mare entre Rouvre et le bois, par où se desrobent ordinairement les renards.
2. Bois de Montget à demi lieue de là.

Je luy montre fuyant. *Cybelle* y vient première [1],
Qui plus fort le hastant le pince par derrière
Et le faict retourner. *Barbarie* [2] à son coup
(Non pas si brusquement) donne une atteinte au loup,
L'amusant si à poinct que la plus forte lesse
Enfin y arrivant en repos ne le laisse.
  Lors voyant le danger et sa mort prevoyant
Se veult sauver s'il peut autrement qu'en fuyant.
Donc d'une dent despite il cuide se venger
Des levriers poursuivans, qui sçavent bien ranger
Tels gallants comme luy; à la fin ils l'attaquent.
Ses menassantes dents espouvantables claquent;
Mais, tenu de trop court, est enfin accosté
Par Gauchet qui bientost traverse son costé
De l'espée qu'il tient. Les chiens, à la tempeste
Du bruit qui bruit après la jà mourante beste,
Vont sortants queue à queue et, guidez du premier,
Ils viennent où le loup rend le souspir dernier.
  Tant à cheval qu'à pied la plus grande part arrive
Qui jà ne voyants plus la masle beste vive,
Retournent vers le bois, pour voir encor un coup
S'il pouvoit y rester quelque malheureux loup.
  Moy en haste je prends ma bien courante lesse
Et le loup terrassé dans un fossé je laisse.
Je cours à mon buisson [3]; les autres quant et quant
A leur lieu assigné courent se rembusquant;
L'on remet dans le bois les chiens qui en peu d'heure
Font entendre l'aboy et d'une gorge seure
Tesmoignent ameutez en chassant de bon vent
Que c'est loup ou renard qui va fuyant devant.

1. *Cybelle*, fort bonne levrette pour mordre et courir.
2. *Barbarie*, levrette assez viste et non bonne pour le loup, mais pour le renard.
3. A mon tiltre : à mon relai.

Enfin Gauchet broussant par le fort du bocage,
D'une haultaine voix donnant aux chiens courage,
Crie que c'est le loup. Lors chascun par le fort
Brousse, tempeste et bruit de plus fort en plus fort,
Esperant que s'il sort il n'ira longue espace
Sans avoir, comme l'autre, en derrière la chasse.
L'aboy à ses talons haultement redoublant
Le va de plus en plus, miserable, troublant;
Et le cri de dehors et la trompe esclatante
Meslée avecq' cela demi-mort l'espouvante.
Il fuit puis ci, puis là, tantost bas, tantost hault,
Sans que les poursuyvants demeurent en deffault.
Moy l'œil tousjours au guet, joyeux, je meurs d'envie
De le voir debuscher par la campagne unie;
Que s'il tourne vers moy poursuivy rudement,
Pour lascher je m'appreste; enfin subitement
En plein champ je le voy. Or la lesse de Rouvre [1]
De bien plus près que moy premiere le descouvre;
Elle le suit en flanc et moy qui ne veux pas
Tenir la mienne en vain, pour haster son trepas
Je lasche encore après. Alors il a beau faire
Pour penser eschapper; car la lesse adversaire
A moins de rien l'approche, où quatre ensemblement
En bien peu de pays la meinent rudement.
Cybelle vient en queue et l'attaque au derrière
Se faisant emporter, tant est ardente et fière,
Par luy qui tousjours fuit [2]. Un autre encores vient,
Qui d'ailleurs bien courant par les fesses le tient.
Il se retourne alors; la levrette craintive
Ne veult que claquetant jusqu'à elle il arrive,

1. Lesse posée entre le village et le bois, au coing de la mare.

2. Le loup emporta la levrette susnommée plus de cinquante pas, sans qu'elle desmordit.

Aíns se saulve d'un sault. Le loup voyant derrier
Poursuivants plus d'un chien et plus d'un levrier
Tasche à gaigner pays; mais contre telle suite
Il void qu'il ne peut pas se sauver à la fuite.
Lors desjà hors de vent, ne pouvant plus courir,
Il tasche à se saulver de la dent, ou mourir.
Donc cerchant tous moyens, la beste malheureuse
Rencontre en son chemin une mare bourbeuse[1]
Et se jette dedans; mais les chiens transportez
D'un genereux courroux, voisinants ses costez,
L'assaillent là dedans et, sans craindre l'ordure
De ce fangeux bourbier, la pluspart s'adventure.
Bragard puissant et fort et hardy levrier,
Luy saultant au collet l'attaque le premier.
Cybelle vient après, *Charmé* qui la seconde,
Entrant jusques au col dans la bourbe profonde,
Se barbouille partout. Le loup qui n'en peut plus
Est faict ny plus ni moins qu'un rat pris à la glux.
Les chiens pour tout cela ne perdant le courage,
S'y brouillent tout ainsi, qui d'un dru clabaudage
Font resonner le ciel et le loup estonner,
Si bien qu'il ne scait plus miserable où tourner.
[Ses dents vont çà et là hautement claquetantes
Et les chiens enfangez, de leurs voix menassantes
Le tiennent en aboy; car tel n'est leur effort
Qu'ils puissent en tel lieu le conduire à la mort.][2]
Enfin d'un lourd baston à la mourante beste
On donne meint coup lourd qui luy casse la teste.
Mi-mort on l'abandonne et retourne-t'on voir
De rechef dans le bois s'il y pourroit avoir
Encores quelque loup, où *Bidault* et *Ramasse*

1. Une mare sèche où il n'y avoit que bourbe.
2. Ces quatre vers ont été ajoutés dans l'édition de 1604.

Soliman et *Mirault* renouvellent la chasse.
En haste je reprends ma lesse, oyant le bruit
Asseuré que c'est loup que nostre meute suit.
Le bruit augmente aprés et la trompe esclatante
Meslée avecq' l'aboy, de plus beau l'espöuvante,
Tant qu'ayant fait un tour ou deux dedans le fort
Suivy mieux que devant à la campagne il sort.
Mais descouvrant quelqu'un dans le bois, il retourne
Où la meute ameutée asprement ne sejourne;
Ains luy chausse si prés ses craintifs esperons
Qu'il ne trouve pour luy lieu sur es environs.
Tremblant, il court le bois et desjà hors d'aleine
Il prend pour s'esloigner une inutile peine,
Et ne sçait plus où fuir. Doncques desesperé
Il tient contre les chiens en lieu mal asseuré,
Pour se deffaire d'eux, car devant et derriere
Et à gauche et à droit il void la meute fiere
Qui conclud à sa mort; mais de force failly
Il ne peut se venger comme il est assailli;
Qui fait que de rechef il se remet en fuite.
Les chiens mieux que devant renforcent leur poursuite
Tousjours à ses talons. Le pauvre mort de peur
Void qu'il ne scauroit pas eviter son malheur,
Contre tels assaillants. Doncques par le boscage
S'oppose hors d'espoir contre toute leur rage.
Les mastins d'alentour l'aboyent haultement,
Et l'attaquent parfois. La meute ensemblement
L'environne et le presse et le pince et le pousse (*a*)

a. Var. (1604) :

Les mastins hautement l'abboyent alentour,
Et sur le cul assis les assault à son tour.
Quelque chien cependant tousjours le pince et pousse

Et faict qu'encor un coup par les halliers il brousse.
Mais quoy! il est si las qu'il faut à cette fois
Qu'il rende malgré luy la vie et les abois;
Car les chiens vigoureux font qu'encor il s'arreste,
Mais contre si grand nombre il ne peut faire teste.
 Bragard vient à travers et, la presse fendant,
Hardi, vient l'accoster d'une mortelle dent.
Le deuxiesme le tient et le tiers d'abordée
L'attaque serrément. La beste terrassée (*a*)
Demeure proye à tous et malgré son effort
Faut sans remission qu'il y demeure mort.
 Au bruit de cest assault où la meute se pousse
Gauchet, par le bosquet, transporté d'aise brousse
Et d'un daguet pointu donnant passage au sang
Il traverse du loup d'oultre en oultre le flanc.
 Oudin void le plaisir, qui de sa trompe clere
Encourage les chiens dessus la beste fiere
Et tesmoigne en sonnant que le loup dans le bois
Devant la meute rend la vie et les abois.
 Asseurez de celà, pleins d'une extreme joye
Et d'un estonnement d'avoir faict telle proye,
Nous poursuivons encor, esperant gayement
S'il y a quelque loup, qu'il n'est pas seurement.
 Nos chiens n'ont pas beaucoup questé par le bocage
Que voy-les là qui font une nouvelle charge,
Et d'aboys redoublez plus dru qu'auparavant
Font croire que c'est loup qui va fuyant devant.
Deux fois ils ont tourné tant qu'en bien peu d'espace
Ils font au loup fuyant abandonner la place.
Voilecy hors du bois, qui voyant à costé
Un chien non loing de luy au bord s'est arresté;

a. Var. :

La beste en hault guindée

Mais oyant approcher la tempestante suite,
D'un pied non paresseux il gagne la guerite,
Et jà tirant pays droict vers le bois du Jars
Sans avoir chien bien près entend de toutes parts
Crier : Harloup! Harloup! Ma lesse la plus proche
Conduite par mon cri dispostement l'approche.
[Nous avions toutesfois de cestuy peu d'espoir
Voyant que vers le bois il fuit à grand pouvoir
Et jà dedans la vigne esloigné grande espace
Nous ne laissons pourtant de lui faire la chasse,] [1]
Car les chiens ameutez en campaigne sortis
Redoublans leurs abois après lui sont partis.
La lesse des grands chiens tiltrée devers Rouvre
Cinq cents pas devant soy s'esloignant le descouvre;
La mienne enfin le joinct, le presse, pince et mord,
L'amuse et cependant *Bragard* puissant et fort
Avec *Charmé* l'approche; il a cinquante atteintes
Et culbuté, poussé de choquades non feintes,
Il se tourne et des dents haultement claquetant
Menace les levriers qui le vont accostant.
  Beaurepas sur le haut arrivé de fortune
Pensant que c'est un chien que la lesse importune
N'en faict pas grand estat; mais oyant coup sur coup
Crier de tous costez : Harloup! Harloup! Harloup!
D'un pas non paresseux, du haut de la montagne,
Commence à galopper tout à val la campagne.
Les autres levriers encores n'y estants,
Non endormis au cry, vont après se hastants
Qui deçà, qui delà. Leal après la troppe,
Suivant le loup qui fuit, diligemment galoppe.
Chacun court celle part. Le loup mal asseuré
Mord, puis après refuit se voyant entouré.

1. Quatre vers qui ne se trouvent que dans l'édition de 1604.

Il est pris tout-à-coup puis courant quatre pas,
Tasche, n'en pouvant plus, à tarder son trepas.
Les derniers levriers ardents à son dommage
L'acconsuivent enfin et d'un brave courage
L'arrestent tout à coup dans la vigne, où estant
Est tenu de si court, qu'en vain se tempestant
Pour se deffaire d'eux, est enfin accosté
Par Léal qui d'un fer traverse son costé.
Cestuy mort advisons si devons reconduire
Les chiens dedans le bois, quand quelqu'un vient à dire
Avoir veu le Renard. Lors ne voulons passer
Ce qu'il reste du jour sans la beste chasser.
Ainsi nous retournons et chacun en sa place
Remis, renouvelons nostre cinquiesme chasse.
Les chiens, en peu de temps ameutez de plus beau,
Par le touffu bosquet rechargent de nouveau,
Et celuy qui se voit aux talons telle suite
Juge ores qu'à son tour il faut prendre la fuite.
[C'est grand cas que les loups sortirent tour à tour
Sans du premier assault qui bruyoit à l'entour
S'adviser de quitter le taillis de bonne heure,
Pour dans les plus grands bois trouver seure demeure.
Or nous presupposions qu'estans tous jeunes loups
Et d'un carnage frais bien enflez et bien saouls,
Ils n'osoient s'hazarder à sortir du boscage
Se sentans mal dispos de force et de courage,
Si bien qu'ils n'eussent peu sortir mieux à propos
Quand ores de la toile ils eussent esté clos,
Semblent se faire honneur qui premier de la taille
Sortiroit, pour fuïr la meute qui l'assaille.] [1]
Cestuy court à son tour, ne trouvant dans le fort
Rien qui fust suffisant pour retarder sa mort.

1. Huit vers de l'édition de 1604.

Or deçà or delà par le feuillu boscage
Ayant tourné, broussé, pour s'oster de la rage
De l'importune meute, enfin pour eschapper,
Hors du bois se lançant, commence à galopper
Par la campagne raze et de jambe peureuse
Pensant se sauver, fuit la meute courageuse.
Il n'est fort loin du bois par le champ à l'ouvert
Qu'il se voit aussitost des tiltres descouvert
Qui partis à propos de si près le poursuivent
Que quatre en un moment à ses costez arrivent.
Il ne fuit gueres loing, de la façon chassé
Qu'il se void, malheureux, sur le champ terrassé.
Les levriers et les chiens ardents à son dommage
Qui au col, qui aux flancs assouvissent leur rage
D'une dent animée. Or ne voulans du loup
Avoir dessus le champ la vie pour ce coup,
Nous separons les chiens; mais le galland qui pense
Que contre un si grand nombre est vaine sa puissance,
Recommence à courir. Lors *Bragard* approchant
Hardi vient de rechef à son col s'accrochant.
On le retire encor. Le pauvre qui chancelle,
Veut fuir encore un coup la morsure cruelle,
Mais il fuit pour neant. Or le voulans sauver
Vif jusques au logis pensons le conserver.
Il est embaillonné, chargé vif, de la sorte
Mi-mort vers Dampmartin sur la perche on l'emporte.
Mais trop battu des chiens, il n'est porté cent pas
Qu'il faict eschange enfin de la vie au trespas.
Quelque vingt jours après on trouva dans le fort,
De ce jour mesme pris, le loup sixiesme mort
Que les chiens, comme on croit, bien fournis de cou-
Avoient sans notre sceu tué dans le boscage. [rage

LE TINTAMARRE.

Ayant fait mon discours (*a*) me sentant tout gail-
J'invite mes amis mettre chagrin à part : [lard,
« Sus, dis-je, mes amis, que chacun se prépare,
Car je veux vous mener ce soir au tintamarre.
Ores qu'un libre soing sans soing nous vient saisir
Et que le temps est propre, ayons en le plaisir.
Et afin qu'estourdis nous n'allions point à faute
Perdans et peine et pas dedans la forest haute,
Envoyons d'une part par le bois Jean Thibault
Et de l'autre Jacquet et de l'autre Michault,
Pour coucher les ramiers et savoir le triége
Où il faut que la nuit notre camp les assiége. »
Par la cuisine alors, qui deçà, qui delà,
Chacun court retenir des premiers tout celà
Qui duit à faire bruict. L'un prend une chaudière,
L'autre prend un chauldron ou la poesle frictière,
L'autre prend un tabour, l'autre prend un mortier
Faict d'un metail sonnant; l'un court chez le barbier
Emprunter un bassin; bref un chacun rapporte
Pour demener grand bruit oustils de toute sorte.
On faict sçavoir à tous ce qui est arresté
Afin que tout à temps le cas soit apresté.
Une part près du feu non oiseuse s'amuse
Pour de dragеons divers munir sa harquebuze.

a. Var. (1583) :

Le soir estant venu,

Doncq asseurez du lieu où couchent les ramiers
Nous hastons nos valets; mais Jessé des premiers
Jure qu'il n'y viendra; craignant qu'on ne luy preste
La mesme charité qui l'autre hier luy fut faicte.
Chacun sort à la porte où, chargez plaisamment
De vaisseaux tous divers, voyons diligemment
Si rien ne nous deffault. Il semble à nous voir faire
Qu'allions délibérez combattre l'adversaire.
Dix sont pour faire bruict et six harquebuziers
Pour tirer ce pendant les estourdis ramiers;
Six autres d'un espieu s'arment l'espaule forte
Pour sans plus nous servir de conduite et d'escorte;
Afin que si quelqu'un venoit pour nous fascher
Ayons avecque nous de quoy nous revancher;
Car quelqu'un d'icy prés possible se prépare
Pour, ainsy comme nous, aller au tintamarre.
Ainsi donc bien armez, aux rais de la clarté
Suivons à l'œil Thibault d'un pas diligenté.
Entrez dans la forest nous commençons à prendre
Les instruments sonnants, et sans rien plus attendre,
Tel bruit dedans le ciel, dans les champs, dans les bois
Se porte que qui l'oit peult dire à ceste fois
Que tout l'Enfer, laissé de sa troupe homicide,
Estant ore en repos, soit de ministres vuide;
Et semble de nouveau que du bois alentour
Pour l'heure il ait choisi son horrible sejour.
Aux villages voisins dans sa couche tremblante
Le Paysan mi-mort escoutant s'espouvante,
Leve l'oreille hault et demeure attentif
Pour oir l'horrible bruit. Si tost, d'un bras craintif
Et tout tremblant de peur, sa compagne l'embrasse
Comme preste à mourir; une froideur s'amasse
Au dedans de ses os et cuide asseurément
Qu'à ce coup du grand Dieu ce soit le Jugement.

Les lievres, les renards et les loups fameliques,
Les biches et les cerfs de leurs places antiques
Quittent le seur sejour, et loing loing du grand bruit,
Qui deçà, qui delà, par le boscage, fuit.
Les conils à l'instant au profond de la terre
Se cachent pour n'ouïr l'effroyable tonnerre;
Le sanglier ronfle et souffle et par deserts affreux
Loing du bruit entendu fuit et brousse peureux.
Loing le chevreuil desloge et n'arrestant sa course
Tant qu'il oït le bruit, sans fin, sans cesse brousse.
Jamais l'horrible cor d'Astolphe ne porta
Telle peur dans les cœurs, quand si bien escarta
Le feminin troupeau; et quoy qu'on puisse dire
Jamais d'un si hault son ne s'est entendu bruire,
Que cil que les chauldrons, les tabours, les bassins
Les chauldieres d'airain portent aux lieux voisins.
Or avecques tel bruict nostre troupe chemine
Vers là où les ramiers dans la tige voisine
Des charmes, chesnes, faulx, passent la froide nuict,
Et où le vent plus froid jamais ne se conduit.
Car si en un instant on leur livrait la guerre,
Possible loing de nous s'envoleroient grand erre;
Mais entendant de loing ce grand bruit approcher
Peu à peu, peu à peu, sans se mettre à cercher
Lieu plus seur que cestuy, à la fin ils s'en battent
Et pour l'avoir plus prés nullement ne s'en hastent,
Soit que leur naturel, entre tous les oiseaux
Qui hantent la campagne et les bois et les eaux,
Soit seul de la façon que de si prés entendre
Le bruict que les sangliers, les loups n'osent attendre.
Soubs les arbres venus, nous redoublons le bruit.
Aussitost allumé le feu clairement luit;
Afin qu'à la lueur puisse estre, à l'arrivée,
De l'œil incontinent la grand' bande trouvée.

Espars deçà delà, sur les branches perchez,
Les ramiers nous voyons, le col long, empeschez
A escouter le bruict et voir la flamme claire,
Qui tout en un instant estrangement esclaire.
Là les harquebuziers commencent à bander,
Puis d'un œil attentif par l'arbre regarder
Où l'amas est plus gros de la bande esbahie.
Alors tout' en un coup s'oit l'escopetterie
Meslée avecq' le bruict des bassins, des chauldrons,
Qui d'un horrible bruict comblent les environs.
Les drageons, dedans l'air, ravageants par les faites
Ce qui leur vient devant, font pleuvoir sur nos testes
Par flotte les ramiers; les autres sans bouger
De l'arbre, pleins de peur ne font rien que changer
De place, et voletans aux rais de la lumiere
Se perchent plus à clair sur la branche première.
Par quoy mieux que devant des tireurs aperceus
Se mirent tout à l'aise, et sans dessous dessus
Frappez tombent à bas. Tel a l'aisle rompue
Tel le col transpercé, tel la teste abattue;
Tel tombe roide mort, tel une aisle debat
Pour mourir loing de nous; mais en vain il se bat;
Car chacun diligent d'un œil soigneux regarde
S'il y en a quelqu'un qui loing de nous se darde,
Et si volant d'une aisle il court pour se cacher,
Ne peult qu'il ne se voye en deux saults approcher. (*a*)
Cestuicy ramassé du milieu de la place,
Un autre tombe au lieu; un loing de là se chasse
Par quelqu'un sur la neige, un demeure accroché

a. Var. (1604) :

Et si volant d'une aisle il court tout empesché
Il ne peult qu'il ne soit en deux saults rapproché.

Qui ne peult estre veu, pour estre bien caché.
Comme le paysan qui d'un pommier le faîste
D'une gaule battant faict tomber sur sa teste,
Sur son dos, sur l'espaule et de tous les costez
Les fruicts espoissement sur la terre escartez,
Pendant que Marion d'une main mesnagere
Recueille le fruict chut dans la manne legere
Ou dedans le sac proche, et ne peult faire tant
Qu'autant qu'elle en ramasse il n'en retombe autant.
Ainsi viennent d'en hault les ramiers sur la terre;
Et qui joyeusement dedans le sac les serre,
Tournant autour du lieu, trouve là d'où il vient
Qu'un autre plus gros tas toute la place tient.
Or tant que nous ayons de dessus le branchage,
(Pendant que l'escopette et l'estonnante rage
Bruit par les lieux voisins) vuidé les gras ramiers,
Ne cessons de tirer par les larges houppiers.
La senteur de la pouldre et la morte volaille
Et le bruict font sembler une fiere bataille.
Or rien plus ne voyant que nous puissions tirer
Ayant faict tel eschec qu'on sçauroit desirer,
Le tintamarre cesse et en silence torne,
Et du grand bruit passé à tous l'oreille corne.
Nous tournons vers Beaujour à la clarté qui luit,
Pour passer en repos le reste de la nuict.

Cependant que le vent insconstamment sejourne
Là d'où le froid picquant le plus cruel retourne
Nous ne laissons passer (pourveu qu'ayons loisir)
Une heure de moment sans honneste plaisir.
Tantost parmy les champs, tantost parmy les eaux
Nous cerchons à tirer les mal sages oiseaux;
Tantost par la forest nous suivons à la trace
Le renard ou le loup pour leur donner la chasse.

Tantost en quelque lieu de neige descouvert
Nous jettons maint espic de bonne glux couvert,
Pour, transportez de faim quelques oiseaux y prendre,
Qui viendront là pour paistre à l'estourdi se rendre.
Ores dans un jardin quelque lieu nous grattons
Pour y prendre le merle, et tantost apprestons
Pour tendre en lieu duisant quelque rejettoëre[1],
Pour attraper dedans la grive passagière.

LA CHASSE DU CONIL

AVECQUES LE FURET.

Or avec le furet les terriers nous cerchons
Où hantent les conils et là nous attachons
Aux gueulles mainte bourse, afin qu'estant chassée
La beste dedans terre y puisse estre enlacée
Cuidant sortir dehors. Or estant le Furon
Fort bien encamelé[2], voyons à l'environ
Si tout est bien bouché, puis avecq la sonnette
Pendue au col, dedans le terrier on le jette.
Il est là quelque temps sans rien faire partir;
Mais à la fin voicy de roideur pour sortir
Un conil qui lancé pensant prendre sa course,
Hors du terrier se treuve enlacé dans la bourse.
Cependant qu'il debat, voicy d'autre costé
Un autre malheureux dans la maille arresté;

1. Sorte de piége, probablement celui qu'on nomme aussi un trébuchet. (P. B.)
2. Emballonné.

Un autre un peu plus loin en debattant se tue
Et pour se depestrer pour neant s'esvertue.
Un autre plus heureux sorti du mesme endroit,
Tandis que cil debat, eschappé tire droict
Vers le plus fort du bois. Or parmi la froidure
Que chascun de nous tous à telle chasse endure,
Nous poursuivons tousjours et, sans nous soucier
De neige ny de froid, nous vuydons le terrier.

[Un temps vint qu'un desgel mal commode à la
Pluvieux faisoit fondre et la neige et la glace, [chasse
Et nous dans la maison prisonniers enfermez
De demeurer oiseux fort mal accoustumez,
Nous ne sçavons à quoy passer ce temps de pluye
Qu'à conter, qu'à jouer de peur que nous ennuye.
Moy pour tromper le temps: Je veux, dis-je, pendant
Que ce jour chagrineux plus que le précédent
Ne nous permet sortir, chasser le cerf par livre,
D'autant que par effect nous ne le pouvons suivre,
Et vous conter comment il fut prins et chassé,
Par ce grand Montbazon, maistre veneur passé,
Lorsqu'au Chasteau de Flers, maison pleine d'honneur
Il tint dessus les fonts l'aisné fils de sa sœur [1].]

1. Ces vers ont été ajoutés dans l'éd. de 1604 comme transition à la Chasse du Cerf qui ne se trouve aussi que dans cette édition.

La sœur du duc de Monbazon, dont parle Gauchet, était Isabelle de Rohan, mariée à Nicolas de Pellevé, comte de Flers.

LA CHASSE DU CERF

FAICTE EN LA FOREST DE HALOUSE

EN PRÉSENCE DE MONSEIGNEUR DE MONTBAZON.

AU DICT SEIGNEUR.

PUISQUE je voy ton cœur, ô Prince debonnaire,
Aymer cela qui doibt aux plus grands princes [plaire
Que jadis les grands rois et monarques premiers
Ont acquis pour se rendre acquereurs de lauriers,
Je veux te faire voir, si j'en suis trouvé digne,
Une chasse qui soit et d'effect et de signe
Qui pourra quelquefois ton esprit esgayer,
Quand le temps ne vouldra qu'on s'y puisse employer.
C'est le propre des grands de se plaire à la chasse,
Et qui ne l'ayme point a l'âme vile et basse.
Ce dompteur d'univers acquit, en bien chassant,
Ce beau tiltre de grand et le nom de puissant.
Les plus grands chefs, qui ont conjoinct leur excellence
A la vertu, n'estoient bien parfaicts en vaillance
Si, de leurs jeunes ans ils n'avoient combattu
Les loups et les sangliers temoins de leur vertu.
  Poussé de ce desir qui t'anime et reveille
D'un soucy genereux, tu faicts qu'on s'appareille
Pour courre le grand cerf, qui Roy de ces contours
De Halouze, se void presenter tous les jours
Et semble defier tes meutes et tes postes,
Tant il est asseuré de ses jambes dispostes.
Remondin[1] prend son chien dés le jour de devant

1. Remondin, veneur du comte de Flers.

Pour s'en aller en queste et chercher si avant
Qu'il puisse en seureté rembuscher [1] ceste beste
Pour en donner plaisir à ta brigade preste.
Ton cœur doncq genereux, à grandes choses né,
Voyant à l'impourveu le beau jour retourné,
Qu'Apollon n'eust si tost tiré sa tresse blonde
De l'Indois océan pour commencer sa ronde,
Faict que bien esveillé tu te leves d'un sault,
Pour donner à ce cerf maint et maint rude assault;
Et, bien que les rayons de la grande lumiere
Nous aillent menaçant d'une ardeur coustumière,
Tu ne laisses pourtant ton dessein valeureux
Tant est ton cœur et noble et grand et genereux.
Chascun, pour t'assister, met en jambe la botte;
De trompes se pourvoit qui sçait bruire la notte
Qu'il faut pousser dessus, ou de gresle, ou de bas,
Pour ramener les chiens ou pour doubler leurs pas.
Là ce Comte [2] courtois voulant faire cognoistre
Combien il te cherist, faict tous ses chiens paroistre,
Pour t'en donner plaisir et faire voir d'effect
Qu'il desire surtout de t'en voir satisfaict.
Là t'assiste ce bon et vaillant Franqueville [3],
Et d'autres escuyers une trouppe gentille.
A beaucoup desirans te donner un plaisir
Augmente, en te voyant, l'envie et le desir.
Ayant donc desjeuné, ta noblesse fidelle
Qui desire assister ta grandeur, monte en selle,
Et avecq le grand trot de courage te suit,
Pour estre où Remondin à la chasse bien duit
A rembusché son cerf, qui peut-estre rumine

1. Rembuscher : faire rentrer au bois. (P. B.)
2. Le Comte de Flers.
3. Franqueville, brave gentilhomme du Bessin.

Non point son viandis, mais sa proche ruine.
Là Remondin, craignant que le bruit qu'on menoit
Ne fit partir son cerf qu'à l'enceinct il tenoit,
Te dict que jà, d'effroy quittant sa chambre coye,
Il fuyoit pour trouver une plus seure voye.
Mais pourtant en son cœur, par son chien, il sentoit
Qu'encores dans son lict d'asseurance il estoit.
Estans les chiens venus, il reprend sa brisée
Et le limier en main, qui jà, de voix haussée,
Sur les voyes du cerf appelle sourdement,
Et, prest à le lancer, va tirant roidement.
Toute la troupe approche et nostre cerf entoure
Et les chiens descouplez, pour estre au laisse-courre,
Sur les pas de la nuict divaguent par le bois
Et tirent au limier, qui, redoublant sa voix,
Enfin lance le Cerf qui, broussant de vitesse,
Avecques un grand bruit esloigne nostre presse,
Qui, de trompes sonnant le gresle, font sçavoir
Que le cerf est sur pieds et fuit à grand pouvoir.
Voile-là qui bondist et gaigne à la traverse
Devers les bois d'Auffi[1]. Là par voyes diverses
Galoppent les picqueurs; surtout on voit bander
Ton courtaud, que les forts ne peuvent engarder
De suivre, quelque part que le cerf brousse et tire,
Pressé de l'esperon qui à ton veuil l'attire.
Sentant aussi dessus un prince si puissant
Et si brave et si grand, partout il va passant.
Le Cerf oyant le bruict qui plus en plus augmente
Faict une randonnée et loing des chiens s'absente,
Qui fort bien ameutez et picquez à propos
Ne laissent pour un temps nostre cerf en repos.
Desjà contrainct ruser, sur ses pas il rebrousse

1. Bois enclavé en la forest de Halouze en Boscage.

Et pour gaigner Andaine [1], à grand force il se pousse.
Là quelque peu les chiens demeurent en default
Mais ils sont redressez par le sage *Fricault* [2]
Aux vrais abois de qui le reste de la meute
Par les meilleurs picqueurs se rassemble et rameute.
Or estans rameutez et suivis chaudement,
Le Cerf tire pays, rempli d'estonnement
De se voir si presser de la meute, animée
Par un prince qui fut grand chef en mainte armée,
Qui scait si bien dompter les ennemis du Roy
Et rembarrer l'orgueil des haineurs de la foy.
Or enfin nostre cerf, qui jà la peur surmonte
Tire tousjours pays vers l'Estang de la Fonte.
Mais Guidon, poursuivant le cerf à travers l'eau,
Guide des autres chiens le bien-flairant troupeau.
Pour gaigner les devants on passe la chaussée,
Où peu à peu des chiens la meute est redressée
Sur les voyes du cerf, qui semble, jà lassé,
Vouloir gaigner Andaine ou le bois de Messé [3].
Là pour son bien le cerf pourra faire une ruze
Rendant en cest endroict nostre meute confuse,
Le change nous livrant soit de cerf ou chevreuil,
Si quelqu'un des veneurs n'en juge bien à l'œil.
Là, grand Duc, tousjours prest, les chiens tu ranimois
Qui sembloient perdre cœur et n'avoir plus de voix.
Lors le relais survint conduit jusqu'à la Gruë [4]
Par Isac, qui sur tous se peine et s'esvertue,
Traversant maint chemin, lascher si à propos
Que le cerf se les voye ameutez à son dos.
Mais comme bien souvent advient en telle chasse,

1. Forest d'Andaine, près Domfront.
2. *Fricault*, fort bon chien à Mgr Montbazon.
3. Messé, bourg près la forêt d'Andaine.
4. Maison au bord de la forest d'Andaine.

Les jeunes chiens lassez, transportez quelque espace,
Suivoient le train d'un lievre et ainsi s'abusoient
Cuidans suivre cela que les autres suivoient.
Mais le lievre fuyant traverse de fortune
Les pas de nostre cerf, que la meute importune
Poursuivoit prés de là. Le relais qui suivoit
Le lievre, tourna droict où la meute chassoit,
Tant qu'enfin trente ensemble ils font une musique
Qui plus qu'auparavant faict que la bande picque.
  Toy, tousjours le premier sans craindre ny fossé
Ny buisson, ny estoc, tu piquois advancé
Secondé de ce comte et maint autre, qui peine
Sentant son cheval las et presque hors d'aleine.
  Des Bruieres [1] fasché que le sien ne suivoit
Ainsi qu'il eust voulu, se met à pied et croit
(Tant le desir le point de ne perdre la chasse)
Qu'il ira mieux à pied que sur sa beste lasse.
  Un des non mieux montez la chasse costoyant [2]
Escoutoit où les chiens poussoient le cerf fuyant
Qui jà, gaignant pays devers les haultes hayes,
Fuyoit or' par les champs, ores par les fustayes,
Et là se faisant battre et presser de plus beau
Encores se resoult de venir gaigner l'eau
De l'Estang de la Fonte, où craintif il s'advance
Et fuit pour y passer de toute sa puissance.
Là traversant un champ et courant, bien dispos,
Haye et fossez il saute, ayant les chiens à dos.
Alors pressé de fuir mainte femme le huë,
Où, moyennant ce cry, j'en eus à plein la vue
Près de Piquelouvette [3] où, prenant le devant

1. Gentilhomme du Boscage, bon veneur.
2. L'auteur.
3. Village près de Messé, dans la forest d'Andaine.

Du cerf qui revenoit le nez avau le vent,
Fort bien suivy des chiens qui de ferme narine
Hastent de meilleur vent sa trop proche ruine.
Or Beaupré [1] le voyant d'un hault mont rebrousser
Tourne court et revient, afin de l'advancer
Et le voir (s'il pouvoit) dedans l'Estang, à nage,
Pour remarquer ses traicts par le moite rivage;
Mais il ne peut si tost passer d'autre costé,
Que le cerf n'eust desjà l'autre rive quitté.
Sur le bord il attend la meute qui s'approche
Et vient, bien ameutée, au bord de l'onde proche.
Jà les plus advancez qui deçà, qui delà,
Cerchent par les rozeaux si leur gibier est là.
Là, Prince, quelque temps (doutant qu'encor à nage
Le cerf ne battit l'eau) tu tardas au rivage,
Et vis les chiens hardis faire bien leur devoir
De retrouver leur cerf pour te le faire voir.
Là, picquant de tout poinct (combien que ta monture
Fust lasse extremement) peu de gens avoient cure
De te suivre, si non mon Comte, avecques trois
Joyeux d'accompagner la race des grands roys.
Franqueville à la fin et quelque autre noblesse
Te perdirent n'oyant la bande chasseresse,
Ou fust que leurs chevaux las du premier effort
Tombassent sur les dents, ou bien que, par le fort,
Ils pensassent trouver la chasse à l'adventure,
Pour gagner au plus court et choyer leur monture.
Toy dônc estant venu de l'autre part de l'eau
Tu en trouvas l'issue et son pas tout nouveau.

1. Ici Gauchet met en note : l'Autheur. Cela semble indiquer que Beaupré est un de ses surnoms et que, partout ailleurs où, en 1583, il écrit Gauchet, et, en 1604, Beaupré, tout en s'exprimant à la troisième personne, il parle de lui-même.

Aussitost ton *Fricault*, chien de bon nez et sage,
Confirme ton advis par son dru clabaudage,
Prenant le contrepied toutefois; mais enfin
Il va suivant son droict, et se met sur le train
Et sur les pas du cerf qui mal-mené commence
A craindre et à douter de sa force et puissance.
Car bien que grand de corps et de puissance aussi,
Si ne peut-il des chiens se depestrer ainsi,
Qui pourtant çà et là, pour l'eau qui les separe,
S'ameutent assez mal. Là maint piqueur s'esgare
Et se perd, n'entendant que trois ou quatre au plus,
Encor mal ameutez, après le cerf perclus.
  Là quelqu'un n'entendant les termes de la chasse
Du cerf, jura : Tac! Tac[1]! après celuy qu'on chasse.
Toy fasché de ce mot mal propre et mal duisant
Tu luy dicts quelque mot qui l'alloit instruisant.
  Cependant tu poursuis ton cerf qui tousjours tire
D'où il estoit parti. Ce Comte, qui aspire
A mesme fin que toy, n'esloigne point ses pas,
Ny Beaupré[2] qui voudroit assister au trespas
Du cerf si son cheval avoit assez de force
Pour te suivre partout. Maint esgaré s'efforce
De retrouver la chasse et faire comme toy;
Mais un chascun n'a pas tant de vertus en soy
Pour suivre avec effort, assisté de vaillance,
Le cerf qui va devant à grande diligence
Et repasse en Halouze, où faisant maint destour,
En fin s'escarte loing dessus le hault du jour;
Si bien que nostre meute et lasse et sans courage
Soit pour ne manger point, soit pour le chauld qui rage;
Semble ne plus chasser. Remondin toutesfois

1. Tac! tac! terme impropre à la chasse du cerf.
2. Le comte de Flers et Beaupré, c'est-à-dire l'Autheur.

Suit avec peu de chiens nostre cerf par les bois,
Encor que de rechef un lievre se presente,
Qui cuida donner change à la meute chassante.
Là je te vis fasché mais non descouragé
De poursuivre ton cerf ja presque mal rangé,
Pour ce que tu voyois quelques chiens à ta suitte,
Mal eschauffez d'en faire autrement la poursuite,
Las et mattez du chauld. Aussi certainement
Mon Comte ne pensoit, en son cœur, aultrement
Si non que çà et là, pour la chaleur cuisante,
Ses chiens avoient quitté ceste beste fuyante.
Par le bois je te voy faire maint et maint tour,
Comme desespéré de revoir, pour ce jour,
Ton cerf qui, malmené, jà donnoit tesmoignage
A ceux qui le suivoient de son proche dommage.
A la fin ayant faict mille tours par les bois,
Le Comte t'avertit qu'on oyoit les abois
De quelques chiens suivans, qui donnoient esperance
Que c'estoit nostre cerf qui devant eux s'advance
Et faict un grand effort pour fuir et s'esloigner,
Et l'Estang de Larchamp à son aise gaigner.
Ta Grandeur à la fin, Prince, fut advertie
Par ceux là du relais que la beste, faillie
Et de cœur et de force, estoit passée à eux,
Et qu'il estoit suivi des chiens plus valeureux.
Là, pressé de la faim non tant que du courage,
Tu n'eus presque loisir de prendre qui soulage
Ton cœur et tes esprits; ains joyeux de sçavoir
Que l'on suivoit le cerf que l'on venoit de voir,
Tu changeas promptement d'une fresche monture
Et repris le galop, courant à l'adventure
Avecques deux ou trois. Mais le ciel qui plein d'heur
Favorise les grands et les princes d'honneur,
T'adressa là tout droict où la troupe ameutée

Poursuivoit vivement la beste espouvantée.
Doncq' ce cerf malheureux eschauffé de l'ardeur
Du soleil et des chiens, n'ayant plus de roideur,
Tire sa langue longue, et, se leschant menasse
Que, premier que se rendre et mourir à la place,
Il vengera sa mort, tesmoignage certain
Qu'un cerf qui faict tels traicts est cruel et mutin.
Là doncques parvenus les chiens prennent courage
Et doublent leurs abois par le feuillu boscage,
Se voyant assistez de ta noble Grandeur,
Qui augmente leurs voix, leurs pas et leur ardeur.
Lors le cerf malmené voyant que, bien qu'il ruse,
Il ne peut se cacher du suivant qui l'accuse,
Il joue à quitte ou double et les chiens enfonçant
Et de pied et de teste il les va menassant.
Que si sa teste estoit et frayée et brunie,
Il feroit en mourant à maint perdre la vie.
Ayant ainsi pantois tournoyé par le fort,
Aux estangs de Larchamp il va cercher sa mort,
Où suivi de la meute il est contraint sur l'heure
De retrouver hors l'eau plus certaine demeure.
Mais tousjours repoussé de la meute qui suit
Il se remet en l'eau qui plus en plus luy nuict,
D'autant que tous ses nerfs refroidis se retirent
Et plus il est en l'eau, d'autant plus ils empirent.
Là les chiens au milieu de l'Estang font effort
Si bien que de rechef sur le rivage il sort;
Il rentre de rechef; les chiens tousjours s'avivent
Et, or' de là, or çà, vivement le poursuivent;
Tant qu'enfin ne pouvant ny nager ny courir,
Fut forcé de se voir dans les ondes mourir.
Là, Prince, tu receus un plaisir incroyable
Voyant après ce cerf ceste meute indomptable,
Et derrière, et devant, nager pour l'accoster.

Cil qui l'assaut devant et le veult affronter
Void le cerf se levant, transporté de furie
Qui l'enfonce au profond, en danger de sa vie.
Là longuement ayant, non en vain, combattu,
Le cerf jugé bien pris, par ta grande vertu,
Est des chiens importuns enfoncé dedans l'onde.
Billebault[1] s'appuyant veult tant faire qu'il fonde
Afin de le noyer; car jà deux heures sont
Qu'ils combattent le cerf, qui va tantost au fond,
Tantost revient sur l'eau; mais enfin il trespasse
Et au milieu de l'eau se termine la chasse.
Billebault le voyant dessus l'eau roide mort
Vous le prend par la jambe et le conduit à bord;
Chose, Prince, où tu pris tant de resjouissance,
Qu'assez tu ne pouvois louer hault sa vaillance.
Ainsi content tu fais les trompes resonner
Puis au Chasteau de Flers la meute ramener.

LE VOL POUR HÉRON.

Je veux monter plus hault et d'aleine plus forte
Me pousser dedans l'air, volant de telle sorte
Que là je puisse voir comme un Gerfault descend,
Comme le Héron monte et comme il se defend
Des tiercelets legers et de deux Sacres vistes,
Qui luy donnent dans l'air choquades non petites.
Afin qu'ayant bien veu je puisse mieux chanter
Leur combat, pour après au vray le rapporter.
Ça doncq' voicy La Cave avecq' sa compaignie

1. Excellent chien pour le fauve.

Qui les oiseaux munis d'aüdace et de furie
Porte dessus le poing. Ils ont esté curez
Arsoir et ce matin, sur la perche essorez
Tant que pretz à voler n'attendent plus que l'heure
Que l'on les porte aux champs sans plus grande de-
Le desgel gracieux qu'il fit ces jours passez [meure.
A rendu l'air plus doux, la terre ferme assez
Et le soleil ayant achevé sa carriere
Laisse les Poissons loing et le Verseau derrière,
Montant vers le Belier. Or s'estant là porté
Faict sembler maintenant un doux petit Esté.
Et le vent abattu qui d'un zephire approche,
Tesmoigne, estant si doux, que le Printemps est pro-
A tant les levriers pour heron sont laschez, [che.
Et les chevaux gaillards, des maistres approchez,
Les reçoivent en selle. Un chacun se dispose
Pour voir et remarquer une si belle chose
Que le vol pour heron. Les faulconniers joyeux
Portent dessus le poing les gerfaults furieux
Et les sacres hardis. Ici la faulconniere
Et là le leurre pend, la baguette derriere,
Et d'un bon entre-pas par les champs cheminants
Vont à peu près entre eux le pays devinants
Où ils pourront trouver par la pleine campaigne
Quelque gourmand heron qui sur le bord se baigne (*a*)
D'un estang paresseux, afin tout à loisir
Qu'ils puissent rencontrer de quoy donner plaisir
Aux oiseaux courageux. Or non loing du rivage
Sablonneux non fangeux des deux estangs de Gage
S'aperçoit le heron, qui ne peut dedans l'air

a. Var. (1604) :

Par la campaigne pleine
Quelque gourmand Heron qui sur l'eau se promeine

Se mettre qu'il ne soit en spacieux voler;
Pays où les chevaux, en leur course plus forte,
Pourront suivre partout et galopper de sorte
Que rien par le grand champ ne les peult empescher
De voir et de courir, de suivre et d'approcher.
Il allonge le col, puis, se donnant de garde,
Soubçonneux et de çà et de là nous regarde;
Tant que poussé de peur se jette en l'air d'un sault
Pour des fiers ennemis s'exempter de l'assault.
Alors pour luy donner quelque peu d'advantage
Et pour ne luy oster tout à coup le courage,
Nous le laissons monter; car le viste Gerfault
En trois coups d'aisle auroit bien tost gaigné le hault
S'on le jettoit si tost qu'il part du marescage.
Or luy ayant donné suffisant advantage,
Voilà deschapronné dedans l'air un oiseau
Qui voyant son gibier, d'un vigoureux cerceau
Leger tranche le vent, à l'œil suivant sa proye.
Le Gerfault-Blanc [1] aprés tirant la mesme voye
Vole de tel effort et va si vistement
Que le premier jetté il passe en un moment.
Voicy un sacre aprés qui d'une aile cinglante
Donnant dedans le vent, d'autre costé s'absente,
Ou fust qu'il ne vist point le gibier au partir
Ou bien qu'aultre oyseau veu l'aye faict departir
Des deux premier jettez, qui d'une droicte voye
Suivent, tousjours montants leur haut volante proye.
Or les quatre à la fin sagement redressez
Tous d'un commun accord audessus sont passez
Du héron estonné, qui de toute sa force
Sur ses larges cerceaux de plus en plus s'efforce

1. Le Gerfaut-Blanc, un des meilleurs oiseaux de France, donné au Mareschal de Montmorency par le feu Roy Charles IXe.

A gaigner le devant; mais à la fin voicy
Un des Gerfaults venir, qui descend tout ainsy [donne
Que l'esclair vient d'en hault, et du grand coup qu'il
L'air bien loing dans le ciel hautement en resonne.
Au choc l'oiseau se plaint, qui sent en un moment
Redoubler sur son dos gueres moins rudement
Un aultre cruel coup. Voicy : Le Blanc approche
Et vient de tel randon que le dard qui descoche;
Et d'un heurt impiteux le fuyart assaillant,
Se monstre au rencontrer si fier et si vaillant,
Que, contrainct de vomir, d'une criante gorge
Deux ou trois longs poissons mi-mourant il desgorge [1],
Rudement attaqué de ce coup furieux.
Chacun s'esbahissant tourne l'œil vers les cieux
Et vers l'oiseau vaillant qui de vigoreuse aisle
Donne deux coups contre un; tandis à tire-d'aisle
Avau le vent fuyant, le Long-bec se conduit
Ores haut, ores bas; chasque oiseau le poursuit,
Donnant l'un aprés l'autre. Or partout où il tourne
Il void ses ennemis qui, sans aucun sejourne
Sont cruels alentour; mais à la fin pressé
Tout à coup a son vol vers la terre abaissé,
Pous tascher à trouver quelque seure demeure
Où caché des oiseaux fasse tant qu'il ne meure.
Doncq' vers un proche estang dressant son vol hastif
Entre rozeaux espois il devalle craintif,
Et là n'en pouvant plus, lassé se vient abattre
Sans que les fiers oiseaux delaissent de combattre;
Jusqu'à ce que caché par tels humides lieux
Sauvé pour peu de temps il se cele à nos yeux.
Les levriers bien dressez l'ayant conduict de veue
Jusque dedans les joncs, vont à bride abattue

1. Le heron estant choqué rudement rend sa gorge.

Vers le lieu remarqué, puis à travers les eaux
Accoustumez au froid, cerchent par les rozeaux
Le Heron qui tremblant sans se mouvoir demeure
Dedans l'onde caché, et n'en part point qu'à l'heure
Qu'il void proches les chiens. Lors se mettant en l'air
Sans esloigner les eaux recommence à voler
Razant l'humide plaine et d'une aisle craintive
Planant vers le marais n'ose quitter la rive.
Mais les chiens galoppants par le lieu maresqueux
Le poursuivent à l'œil, vistes et vigoreux, (a)
Tant qu'à la fin contrainct, loin loin du marescage,
De se mettre dans l'air, s'efforce d'avantage
A gaigner dans le ciel, pour rendre des oiseaux
Le courage failli et recreus les cerceaux.
Mais de plus beau suivy fault qu'il cerche autre voye
Pour faire qu'il ne soit et leur prise et leur proye.
Un cri s'esleve au ciel; les Gerfaults animez
Et les sacres hardis, des meilleurs estimez,
Les ressuivent de pres; le heron tousjours monte
Et vole longuement sans qu'aucun le surmonte
Des oiseaux courageux, tant que hault dans les cieux
Il soit laissé dessous le Gerfault furieux
Qui de telle roideur recommence à destendre
Ses vent-trenchants cerceaux, que qui le voit descen-
Peut dire estre la foudre. Or de ce choc cruel [dre
Le rencontre est si dur et le coup si mortel,
Que le fuyant oiseau sent ses aisles si lasses
Qu'il est contrainct baisser pour le moins de dix bras-
Les trois autres oiseaux qui voyent dessus eux [ses.
A leur commandement le Heron malheureux

a. Var. (1604) :

Le poursuivent à l'œil des oiseaux belliqueux,

Retournent au combat. Lors l'oiseau qui sa vie
Void en si grand peril toutes ruzes desplie
Pour se sauver s'il peut. Tantost s'il void venir
L'ennemy descendant, pour ne point soustenir
Un assault si cruel, hastivement destourne;
Ores devers le ciel les pieds et le bec tourne
Pour s'en servir de targue, afin que l'oiseau fort
Qui devalle du ciel pour luy donner la mort
Se la donne à lui-mesme. Alors un cri commence :
Gare! Gare le bec! Lors l'oiseau qui s'avance
Et si fier vient du ciel, de toute sa vigueur
Retient le coup forcé, destournant de roideur (*a*)
De là où le bec prest de la beste maligne
Pointu comme un daguet s'appreste à sa ruine.
Or le choquant sans plus sur la crouppe il fait tant
Que du choc le Heron s'en vient cullebutant.
Pendant qu'il y faict bon les trois autres redoublent
Et si bien l'ennemy battent, chassent et troublent
Qu'il n'a pas le loisir, pauvre, de se tourner
Quand il voit dessus luy les oiseaux retourner.
Il vient baissant tousjours; car son aisle lassée
Des coups orbes et drus est jà toute cassée;
Bref d'un choc importun il est si bien mené
Qu'il est lié des quatre, à terre ramené.
Voy-les-cy venir bas culbutans pesle mesle,
Serrément le liants de leur serre cruelle,
Tant qu'à terre abattu, sans force et sans pouvoir,
Contre si forte part ne pouvant se pourvoir,
De mille coups de bec, sans nul espoir de grace
Entre leurs mains il perd sa vie sur la place.

a. Var. (1604) :

Et si fier vient du ciel, avec estonnement
Retient le coup forcé, destournant dextrement

LA CHASSE

DU GRAND VIEIL SANGLIER DANS LES TOILLES.

Encor que nous ayons une fois différé
A chasser le sanglier qui se trouve miré,
Pour le dangier des chiens, si ne fault il qu'on die
Que cela nous provient d'une poltronnerie,
Et que nous ne voulons à cela nous ranger
Parce que telle chasse est pleine de danger.
Monstrons que pour cela nul de nous ne differe
A suivre jusqu'au bout cette audace severe.
Ils ne sont plus en rut. Ores c'est la saison
Qu'ils chargent refroidis leurs corps de venaison.
Voicy jà Gaillarbois et sa bande usitée
A rendre leur fierté, bien que fière, domptée.
Des toilles nous avons pour enclore dedans
La fureur du sanglier bien qu'il vienne à sept ans.
Nous avons icy prés des Seigneurs, qui de race
Et de jeunesse sont appris à toute chasse.
Ils ont leurs chiens courants, leurs levriers Bretons,
Leurs dogues d'Angleterre avec leurs hoquetons [1]
Sans beaucoup d'autres chiens dont le brave courage
Ne creindra du sanglier la menassante rage.
Arsoir je le trouvay en beau courre et deffaict,
Je croy que ceste nuict autre giste il n'a faict,
Et qu'encore il est là; mais pour plus d'asseurance

1. On mettait aux dogues qui chassaient le sanglier des hoquetons ou jacques en cuir pour les garantir des coups de boutoir. On verra p. 350 Gauchet parler de chiens jacqués. (P. B.)

Il est besoin qu'Oudin ou quelque autre s'avance
Pour aller destourner. Cependant ce qui duit
Pour les toiles dresser s'appreste cette nuict,
Afin que bien munis nous n'ayons plus que faire
De cercher au partir ce qui est nécessaire.
Or voyant le matin assez bien disposé
Moy mesme de mener le chien je proposé.
Je boy le coup devant, puis par la taille forte
Où l'autr' hier l'avois veu, gaillard je me transporte.
Là si tost je ne fus que voicy que j'entends
Brousser je ne sçay quoy qui tempeste dedans.
Je ne puis qu'en juger; lors sans bruit je m'arreste
Pour voir si au brousser je cognoistray la beste,
Ce qui me fust aysé de sçavoir pour autant
Que j'entendois le chef aux branches se heurtant
Faire le plus grand bruit, dont aisement je juge
Que c'est un cerf banni du lieu de son refuge,
Qui ne cognoissant point le pays, va cercher
Par les taillis, lieu seur pour là se rembuscher.
Or plus oultre passant, voicy mon limier tire
Et, bandant contre moy, monstre qu'il en desire.
Mais n'estant mon dessein de cercher tel gibier,
Le rompant, je le meine où hante le sanglier;
Je monte, je descends tant qu'enfin je rencontre
Les traces du gallant que le limier me monstre;
Il tire, il hoigne, il souffle et plein de grande ardeur
Commence à tempester. Lors tirant de roideur
Contre luy je ne veux qu'ainsy à l'abordée
Il se transporte aprés ceste beste esventée, (*a*)
Tant que pour son ardeur et pour trop s'advancer
Il la face à l'instant mal à propos lancer.

a. Var. :

Après ceste beste guidée,

Je dresse l'œil en bas pour cognoistre à la trace
La grandeur du sanglier. Or cerchant à la trace,
Je voy la forme grande et large à l'advenant,
Les gardes, de grosseur ouvertes, vont donnant
Sur le dur où il marche et la pince arrondie
Du devant, forte et ferme apparoist presque unie,
D'autant qu'elle est usée et les coupants usez
Sans qu'ils soient nullement trenchants ny aiguisez.
Fort large le talon; les traces de derriere
Se voyent à costé, s'escartant en arriere
De celles de devant. Les rides que je voy
Qui sont prés du talon, tesmoignent et font foy
D'un aspre et rude poil, longues sont les alleures,
Les entrecuisses gros et creuses les foulleures.
Aux boutis je commence, en voyant la largeur,
Qu'il a la hure longue et de mesme grosseur.
Or ayant recogneu par signe manifeste
L'estrange pesanteur de la puissante beste,
J'avance mon limier qui toujours en avant
Se poussant plein d'ardeur tire et chasse devant,
Et sans se fourvoyer d'une ferme narine
Sur les pas du Sanglier alaigrement chemine.
Sans cesse il tire au traict et si bien se conduict
Qu'il a tantost deffaict le chemin de la nuict.
De taillis en taillis, de fustaie en fustaie,
De montagne en montagne en allant je m'essaie
A le trouver baugé; mon limier cependant
En s'avançant devient plus fier et plus ardant,
Monstrant qu'il n'est pas loing. Aprés beaucoup de
A travers un taillis il me conduit et maine [peine
Où le sanglier baugé, d'un horrible souffler,
Commence en nous oyant à bruire et à ronfler.
Mon limier vigoreux à ce bruit se transporte
Et tire contre moy de secousse si forte

Que me faisant tomber il se pousse dedans,
Puis doublant son aboy monstre ses fieres dents
A cil qui peu le craint, qui ronflant de plus belle
Luy monstre d'autre part sa defense cruelle.
Il dresse tout son poil et, d'horrible regard,
De peur faict retenir mon limier à l'escart
Qui n'ose s'approcher. A la fin je le tire
Et loing de la fureur du sanglier le retire.
Je brise par endroits et sans faire sejour,
Aprés moi le menant, je retourne à Beaujour.
Jà tout est apresté; les toiles jà chargées
Dessus six chariots à coup sont deslogées; (*a*)
Jà les chiens sont jacquez, dogues et levriers
Et ceux des plus hardis, qui ont bruit d'estre fiers.
Or d'autant qu'à ce jour partout il estoit feste,
Nombre de paysans pour y venir s'appreste
Avec force mastins. De chiens courants armez
Douze sont retenus des meilleurs estimez
Pour suivre au laisse-courre. On met aux avenues
De levriers Bretons les lesses retenues
Et des levriers d'estrique, afin de secourir
Les dogues qui si fort ne peuvent pas courir,
Pour, tandis qu'ils viendront de course plus pesante,
Amuser en courant la beste menassante.
A tant les chiens sont prestz et la trompe au partir
D'un son resjouissant commence à retentir.
Au bruit, les chiens gaillards de genereuse audace
S'esjouissent voyants qu'on les meine à la chasse.
Chacun sort du logis et tire vers le bois;
Entre autres vous voyez quelques preux villageois

a. Var. :

Les toiles jà rangées
Dessus six chariots sont dextrement chargées.

Armez diversement qui promettent qu'arriere
Ils ne reculeront devant la beste fiere.
Les uns plus aguerris se mettent dans la main
L'espieu bien aiguisé, qui ne se branle en vain,
Quand d'un bras asseuré qui ferme le manie
Il s'oppose au devant de la beste ennemie.
Dans les toilles entrez de cent pas en cent pas
Les grands chiens sont tiltrés. Les courants vont au [bas
Pour lancer le sanglier. Qui a peur de bonne heure
Gaigne les chariots; les piteaux sans demeure
Avecques leurs mastins suivent les chiens courants,
Leurs pas aux premiers pas des autres mesurants [1].
Quelques uns plus poltrons, pour eviter la rage
Du sanglier, veulent jà retourner au village.
Tel faict de l'asseuré qui tremblant dans le cœur
Apprehende desjà la bruyante fureur;
Un jà regarde autour et recerche de veue
Quelque arbre pour monter lorsque la beste esmeue
De fureur broussera; tel se retire loing
N'ayant comme il disoit de poursuivre grand soing;
Tel se fie à son chien, qui cuide qu'à la beste
Comme à un porc privé il puisse faire teste.
Ainsy qu'un bataillon qui s'attend recevoir
D'heure en heure sur bras quelque puissant pouvoir,
Voyant un lieu commode en soy desjà projette,
S'il se trouve moins fort d'y faire sa retraicte;
Il est tousjours en doubte et frissonnant de peur
N'ose pourtant monstrer ce qu'il a sur le cœur.
L'honneur faict qu'il ne bouge, attendant la venue
Du puissant bataillon qu'il void à l'impourvue.
Ainsi aux paysans de toilles enfermez

1. Les chariots qui ont amené les toiles servent pour monter ceux qui ont peur du sanglier. — Les pitaux sont les paysans.

Le cœur bondit de peur. A tant les chiens armez,
D'une gaillarde ardeur non de peur assaillis
Descouplez çà et là broussent par le taillis.
Les mastins, aprés eux, courants à la vollée
Suivent de fort en fort, de vallée en vallée.
  Lors la trompe commence et le son qu'elle bruit
Loin loin des environs par la forest se suit.
Les esclatantes voix tout à la fois resonnent,
Qui le sanglier baugé de la façon estonnent
Que, contrainct de partir, avecq' un haut souffler
Broussant dedans le fort il commence à bransler.
Le vaultret[1] aboyeur, d'une ferme narine
Sur les pas du sanglier alaigrement chemine
Et, conduisant la meute, asseure en aboyant
Que desjà par le bois la beste va fuyant.
Les chiens à cest aboy commencent à destendre
Leurs jambes et leurs voix que loin ils font entendre;
Des mastins mi-mestifs aux redoublez abois
Quelques uns vont aprés par l'espoisseur du bois;
Les autres, casaniers et poltrons de nature,
Effrayez de tel bruit, courent à l'adventure.
  Voicy tempestueux horriblement broussant
Descendre le sanglier tout à travers passant
Des taillis les plus forts, qui bruit de telle sorte
Que bruit dedans le ciel la fouldre qui se porte
A travers les forests, alors que s'esmouvant
Elle ravage tout ce qui vient au devant.
L'aboy, le cry, le cor et l'importune suite
Des hommes et des chiens hastent sa roide fuite;
Tant que sorti du fort il vient à descouvert
Pensant pour se sauver trouver le cours ouvert.
  Il court par le taillis tant qu'il trouve la toile

1. Chien mestif qui sert d'aboyeur et de limier.

Qui lui ferme le pas; lors la hure cruelle
Il se met à branler et, soufflant haultement,
Commence à s'eschauffer et vient en un moment
Dans les chiens ameutèz, et, d'extresme puissance,
Secouant furieux l'une et l'autre defense,
Il fuit, il frappe et bat. Les chiens courants sans peur,
Nonobstant son souffler et sa fiere fureur,
L'attaquent des deux parts; mais, des grands coups [qu'il jette
Contre le cuir durci de leur forte jacquette,
Il va s'ouvrant chemin et loin dedans le bois
En jette çà et là cinq ou six à la fois.
Or les poltrons mastins, qui voyent la furie
Du fuyant ennemy, n'ont plus aucune envie
De le joindre de près, si non que sept ou huict,
Qui se mettent aprés lorsque plus roide il fuit;
Mais s'il tourne arresté son effroiable hure,
Il ne s'en trouve un seul qui premier s'adventure.
Or voulant regaigner le pays le plus fort,
Pour entrer au profond il met tout son effort,
Afin que là dedans plus seur il puisse attendre
Les chiens pour les tuer ensemble et se defendre.
Voicy trois levriers qui, non faillis de cœur,
Jacquez, courent aprés de toute leur vigueur
Pour luy oster le fort. *Turcq* le premier s'advance[1],
Et jà l'aureille tient. *Sauvage* aprés s'elance,
Mais ils mordent en vain; car le fort animal
(Qui sur luy porteroit plus puissant qu'un cheval)
Secouant seulement sa menaçante hure,
Les envoye escartez dessus la terre dure,
Puis rentre dans le fort et au lieu plus espois
S'arrestant, il commence à tenir les abois.

1. *Turcq*, levrier mestif des plus vistes et hardis que l'on voye.

Alors ceux qui n'ont peur, avecq la voix hautaine
Et vingt trompes, tel bruit envoyent par la plaine
Que le sanglier l'oyant plus en plus approcher
Bien que fier est contrainct enfin de debuscher.
Voy-le-là de rechef fuyant par la fustaie
De la meute suivy, qui de plus belle abbaye
Et de prés le talonne. Or dans le courre estant,
On leve haut en l'air les toiles à l'instant
Où il est enfermé. Voicy qu'il prend sa course;
Droict où il void quelqu'un, là de vistesse il brousse
Et qui le voit venir ainsi plein de fureur,
Gaigne bientost au pied, talonné de la peur. (*a*)
Neuf ou dix mastineaux de toute leur vistesse
Avec la beste entrez s'attachent à sa fesse;
Mais retournant tout court donne tout au travers
Et en met à l'instant quatre ou cinq à l'envers
Descousus, entripez et mi-morts sur la place.
Cela faict, furieux il vous donne la chasse
Aux pitauts effrayez. Qui a veu quelquefois
Courir par la grand court de la maison des rois
Les pages escartez ayant à l'impourveue
Aperceu Sibilot[1] dont la fureur cognue
Les chasse çà et là; au plus proche qu'il void,
Son bourrelet au poing il court et picque droict,
Et tant qu'il l'ait perdu de veue il ne s'arreste
Ou qu'il n'ait deschargé son ire sur sa teste.
Ainsi, des villageois par le bois escartez,

a. Var. :

Loin de l'œil du coureur.

1. Sibilot, un des fous de Henri III. Il s'amusait à faire peur aux pages et probablement était *ventriloque;* car, pendant un temps, ceux qui possédaient ce talent ont été appelés des *sibilots*. On trouve ce mot dans le dictionnaire de Trévoux. (P. B.)

Les uns sont, mal hardis, sur les arbres montez.
D'autres courants ainsi que s'ils avoient des aisles,
Esperonnés de peur, des defenses mortelles
Fuyent les orbes coups; mais encores l'on void
Entre les villageois quelque pitaud qui soit
Robustement hardi, dont la main asseurée
Attende la fureur de la beste mirée;
Comme un qui hazardeux sur le lieu se plantant
S'oppose au grand sanglier qu'au venir il attend
Pour l'enferrer s'il peut. La pointe il lui presente
De son espieu rouillé, puis de main non tremblante,
Fermes tenant ses bras, va la jambe advançant
Et de bon pied, bon œil, vous attend le passant;
Esperant fermement que la lame trenchante
Au sang chaut rougira de la beste meschante.
  Voicy droict de fureur le sanglier approcher
Où il voit cestuy-cy qu'exprès il vient cercher,
Qui claquetant des dents, escumant de furie
Se jette dans l'espieu qui non droict se manie,
Ains seulement coulant ne fait rien que glisser
Le long du costé droict. Le sanglier au passer
Baissant sa fiere hure, attaque sous la fesse
Le pitault esperdu et, de puissante adresse,
Vous l'a si rudement sur la terre porté
Qu'il tombe là mi-mort, l'espieu d'autre costé.
  Le sanglier, escumant, horrible, plein de rage,
Passant plus outre court; il escarte, il ravage,
Il bruit, il souffle, il ard, il tempeste, il assault,
Et qui le void venir loing loing gaigne le hault.
Mais Leal, bien appris au mestier de la chasse,
Loing de soy toute peur pallissante deschasse;
Il prend un fort espieu trenchant et aiguisé
Et d'un robuste bras, bien sage et advisé
Maistre en cecy, le branle et bravant la furie

Du sanglier, en camp clos avanture sa vie.
Le sanglier vient à luy, cuidant comme au pitault
Luy faire à l'aborder faire le dernier sault;
Mais s'estants attacquez les levriers à sa fesse
Font qu'il retourne court et de fureur se dresse
Où il se sent pincé, et de tout son effort
Tout cela qu'il atteint il tasche à rendre mort.
A la fin Beaurepas esmeu de quelque honte,
Voyant l'autre en danger, du chariot desmonte,
Et faict voir qu'il pretend devant tous se monstrer
Vaillant, si le sanglier vient à se rencontrer.
Il prend doncq un espieu d'une feuille luisante
Et devant le sanglier trop hardi se presente;
Il roidit ses deux bras, il se penche à demi,
Il avance une jambe, attendant l'ennemi
Qui vient tempestueux, dont l'estonnante rage
L'esmeut et presque faict que dedans son courage,
Du faict il se repent, desirant espeuté,
Qu'avecq' le reste il fust au chariot monté. (*a*)
Il n'est plus temps de fuir; car jà la fiere beste
Horriblement s'approche et vient comme tempeste.
Le fer à la poictrine a grand peine touchoit
Que voicy qu'il se tourne et là se lance droict
Où il se sent pincé de la dent furieuse
Des suivants levriers. Ceste rencontre heureuse
Fust bonne à Beaurepas; car si lors assailly
Des chiens il n'eust été, il ne l'eust pas failly,
Si le fer opposé de la lame luisante
N'eust faict de sang fumant la terre rougissante.

a. Var. :

Du faict il se repent et comme espouvanté,
Voudroit au chariot estre jà remonté.

Le sanglier seulement ne pouvant s'arrester
Et le heurte et le chocque et se veut contenter
De le jetter par terre, où cul pardessus teste
Se sent fouler aux pieds de la pesante beste.
Il ne releve point qu'il n'ait veu desloger
Loing de luy l'ennemy; puis voyant le danger
N'estre plus celle part, habilement se leve
Et l'espieu terrassé d'autre costé releve.
Il n'est si tost posé qu'il voit, d'une autre part,
Leal d'un pas posé se remettre au hazard
Devant le fier sanglier; mais une lesse forte
De bretons levriers descouplée se porte
Vers la beste qui vient et furieusement
Assaille l'assaillant venant resolument
Pour donner à travers. La lesse bien que fiere
N'osant pas approcher la defense meurdriere
Est aboyante autour. Voy-le-cy hazardeux
Qui vient les assaillir donnant à l'un des deux
Par le flanc si grand coup, que loing loing sur la place,
Combien qu'il fust jacqué, demi-mort le terrasse.
Les autres chiens au cry de ceux ci debattants
Descouplez vers le bruict se transportent contents,
Resolus d'attaquer d'une dent impiteuse
Au premier aborder la beste dangereuse;
Mais voyants la fierté de l'horrible regard,
La grande gueule ouverte, ils se tirent à part,
Et tous autour de luy d'une gorge aboyante
S'essayent d'attaquer sa hure menaçante.
Tousjours en reculant pendant il se defend,
Puis horrible parfois toute la presse il fend,
Et frappe et blesse et tue et à ce qu'il rencontre
La force de sa hure et des defenses monstre.
[Ayant plus d'une fois dans les toilles tourné
Et se voyant des chiens sans relasche mené

Il resoult d'opposer sa force et son adresse,
Puisqu'il void qu'il ne peut les vaincre de vistesse.][1]
A la fin acculé contre un gros chesne, attend
La fureur des grands chiens qui le vont accostant.
L'un les fesses luy mord, puis à coup se retire
Pour se saulver du coup que dangereux il tire.
Tandis un autre vient, qui finement l'assault,
Puis ayant fait son coup se garantit d'un sault.
Un autre encore approche et tâche à le surprendre
Qui n'ose descouvert puis aprés l'entreprendre.
Pendant qu'aprés cestuy il court d'une fureur,
Un autre d'autre part l'assaille de roideur
Et le prend par l'aureille. A la fin ils l'abordent
L'attaquent tous à coup, et sans demordre mordent
A sa mort obstinez. La trompe a ceste fois
Un son resjouissant redoublé par le bois;
Chacun alaigrement, d'une voix esclatante,
Anime les grands chiens sur la beste pesante,
Qui tempestant se meut et vers les plus puissants
Oppose de fureur ses grands crocs menaçants;
Et sans le cuir vestu qui leurs flancs environne
Ils sentiroient bientost la defense felonne.
Aux deux aureilles sont obstinement pendus
Levant et *Léopard*, qui de nerfs estendus
En arriere tirants par secouades fortes,
Sa dure et forte peau tirent en milles sortes.
Il a beau se debattre, il a beau tempester
Pour se deffaire d'eux; il ne les peut oster;
Car transportez de rage ayants pris leur goulée
Ne desmordent jamais que la vie escoulée
A la beste ne soit; alors asseurement
On peut courir aprés sans craindre nullement.

1. Ces quatre vers ne sont que dans la seconde édition.

Trestous des chariots sautent en bas et courent;
Les autres chiens restants les assaillants secourent;
Les villageois grimpez dessus les chesnes hauts
Descendent tout-à-coup et courent aux assaults.
Le sanglier escumant, ouvrant sa gueule grande,
Soufle, tempeste, et bruit, et vengeance demande
Des hardis assaillants, qui d'un puissant effort
D'une rage poussez s'acharnent à sa mort.
Le voyant arresté chacun court et s'essaye
A luy donner premier quelque mortelle playe
Entre les dents des chiens. Je m'approche du lieu
Et mon espieu trenchant poussant par le milieu
Je fais rougir ses flancs. Le sang en abondance
Par boutées sortant affoiblit sa puissance,
Si bien que de ce coup, au beau milieu du bois,
Rend aux chiens acharnez la vie et les abois.

FIN.





RECUEIL

DES MOTS, DICTIONS ET MANIÈRES DE PARLER

EN L'ART DE VENERIE,

AVEC UNE BRIEFVE INTERPRÉTATION D'ICEUX, EXTRAITE DES AUTHEURS ANCIENS ET MODERNES QUI EN ONT ESCRIPT.[1]

A.

Alligner la louve; elle se fait alligner au loup. — Proceder et engendrer.

Abbatures de cerf. — C'est quand un cerf ayant la teste haute et large passe par un bois branché.

Arantelles au pied du cerf. — Filandres tombantes du ciel et et non point filées d'araignées.

Accouer le cerf. — Le suivre de pres et l'acculer.

Abbois de cerf, et rendre les abbois. — Quand le cerf n'en peut plus et se repose.

Armes et limes de sanglier. — Ce sont les deux dents en la barre de dessous dont ils font le mal.

1. Ce vocabulaire ne se trouve que dans l'édition de 1583. Gauchet l'a emprunté à la Venerie de Jacques du Fouilloux. Il est fort incomplet et assez mal en ordre, par conséquent de peu d'utilité. Nous l'avons reproduit néanmoins, afin que rien ne fût omis dans notre édition. — Nous avons donné la signification de quelques termes que Gauchet n'avait pas définis, et nous avons fait suivre de points d'interrogation ceux qui sont restés inexpliqués.

Assentement de lièvre. — Sa senteur, comme la rose ayant sa flaireur.
Avoir le vent de la gland. — Sentir le gland de bien loing.
Attours de montagnes. — C'est quand la beste est en croppe de montagne, le veneur dresse des laqs alentour où il met garde de peur qu'elle ne s'eschappe.
Alleures. — Les endroits par où le cerf passe.
Avoir encontré le grand cerf. — Rencontrer un grand cerf.

B.

Beste ruzant. — Tournoyant.
Branler aux connils. — Quand les chiens passant par les garennes s'arrestent aux gistes d'iceux.
Biche commençant son faon. — *faisant son faon.* — *porte son faon huit ou neuf mois.* — *peut avoir deux faons, etc.* — Ce sont diverses manières de parler touchant la biche.
Brandes, bruyeres. — Lieux où les cerfs vont viander au mois de novembre, et là mangent les fleurs et pointes, parce qu'elles sont chaudes et de grande substance, et les met en chaleur.
Balancer après la meute. — Se dit de la bête quand elle ne tient pas une route certaine (B.).
Brosses de blé. — Barbes de blé, ou chaumine? (B.).
Besche. — Instrument à lever la terre.
Baguette de veneur. — Une verge, longuette de deux poulces ou trois par la poignée et longue de six à sept pieds.
Battre les ruisseaux. — Quand les bestes se vont nager.
Bosse d'un cerf d'un an. — Quand il luy sort une bosse de la teste avant que la corne luy sorte.
Bourses. — Pochettes, filets, retz ou cordelettes menues.
Bramer après les chiens. — Se dit du cerf; crier après les chiens (B.).
Bruny d'un cerf. — Quand aprés qu'il a laissé la peau de sa corne elle demeure toute nette comme brunie.
Brissons. — Rameaux qu'on coupe et brise et qu'on jette de costé et d'autre par où le cerf passe.

C.

CHIENS. — *Mastins.* — Gardes de maison.
CERFS-CHIENS. — *Barbets.* — Qui ont les jambes droites et poil gris.

— *Bassets.* — Qui ont les jambes courtes.
— *Compissans les buissons.* — Qui pissent souvent.
— *S'affinans le nez.* — Qui s'accoustument aux champs et campagnes.
— *Allans le contre ongle?*
— *Ardans, legers.* — Ceux qui naissent d'une lice couverte d'un jeune chien.
— *Allans.* — Qui sont comme le levrier, fors qu'ils ont grosse teste et courte.
— *De terre.* — Clapiers.
— *Courants?* — *Levriers?* — *Blancs muts?* — *Restifs.* — Qui s'arrestent voyant le cerf venu et attendent leur maistre tout quoy, parlant et rutant en leur langage.
CHIENS D'OISEAUX. — *Espagnols.* — Chien d'Espagne, ayant la teste grosse, corps grand, et sont blancs.
— *Noirs.* — De sainct Hubert, ainsi dits parce que les abbez de St Hubert ont tousjours gardé de leur race en l'honneur et mémoire de St Hubert et St Eustache, qui estoient veneurs. Tels chiens sont puissants de corsage, ont les jambes basses et courtes. Ils ne sont vistes et aiment les bestes puantes.
— *Baux ou greffiers.* — Parce qu'ils sont hardis et deliberez.
— *Fauves.* — Sont de grand cœur et de haut nez, vistes, et ont le poil tirant sur le rouge.
— *Gris, autrement dits chiens courants.* — Parce qu'ils sçavent faire plusieurs mestiers. Les meilleurs sont ceux qui sont gris sur l'eschine, et sont quatroilletz de rouge et les jambes du mesme poil que la couleur de celles du lievre. Il en sort aucune fois qui ont le poil audessus de l'eschine d'un gris tirant sur le noir; et ont les jambes caillées et ondoyées de rouge et de noir, et ceux-là sont bons par excellence.
— *Requerans.* — Quand ils sont marquetez de noir et gris sale, tirant sur le bureau, ils sont de peu de valeur.
— *Forcenants.* — Ceux qui sont tout noirs sont bons et sont subjects à bestail privé.
— *Naissans sous l'estoile dicte Arcture.* — Ceux qui sont subjets à la rage. Ceux qui sont trop argentez et ont les jambes fauves, tirant sur le blanc, ne sont pas si vistes ni si vigoureux que les autres.
CERF. — *Blond, Brun, Fauve.* — Couleur plus ou moins foncée de leur pelage (B.).
— *Eschif.* — Ardant à manger.
— *De dix cors.* — Cerf de sept ans (B).

— *Fiche et cache sa teste en terre.* — Aristote dit que le cerf cache son bois quand il est tombé. (B.).
— *Releve en une jeune taille de haut.* — Quand il prend veue pour sentir s'il y a personne qui luy nuise.
— *Fait son viandy.* — Broute les jeunes pousses du taillis (B.).
— *Ne releve point.* — Quand quelqu'un pisse ou crache sur quelque petite branche ou rameau et où le cerf ne retourne plus.
— *Allant au rut.* — Cherchant sa femelle.
— *Raizant et faisant la muze.* — Quand ils regardent en haut et remercient nature de leur avoir donné tel plaisir.
— *Donne des endoillers en terre.* — Quand il rue des jambes contre quelque chose.
— *Cerf ruze.* — Va et vient sur les mêmes voies pour dépister les chiens (B.).
— *Bée et met la gueule contre terre ? — Prend son buisson.* — Va choisir un lieu secret pour faire sa tête (B.).
— *Jette sa teste ? — Blessé au rut ? — Se recelle et decelle ? — Fait tomber ses lambeaux.* — Dépouille la peau velue qui couvre son bois (B.).
— *Fraye.* — Frotte contre les arbres la peau qui couvre la place de sa tête où les bois vont pousser (B.).
— *Brunit ses cornes.* — Frotte ses cornes pour les dépouiller et les polir. (B.)
— *Testes de cerfs sont marquées et semées au septiesme an de tout ce qu'elles portent jamais ? — Teste et sa venaison.* — La tête du cerf est son bois, la venaison est sa graisse.
— *Pousse les bosses.* — Les bosses sont les meules d'où sortira le bois du cerf (B.).
— *Cors de cerf.* — Sont petites cornes sortant de marrain.
— *Faict son runge.* — Il digere son viandy.
— *Faict ses hardouers aux arbres.* — Fraye aux arbres.
— *Se desbuche de sa demeure.* — Il part de son giste.
— *Donne le change aux chiens.* — Quand il va cercher les autres bestes et se met en leur compaignie afin d'éviter sa prise ou chasse.
— *Tient ses abbois en terre.* — Quand il aguette les chiens pres d'une fustaye ou autre lieu.
— *Change ; et garder le change.* — Prendre garde que le cerf ne prenne la compaignie des autres bestes.
— *Croiser.* — Prendre garde que la beste ne retourne sur son picqueur.
— *Chasser de forlonge.* — Chasser par mauvais temps ou par trop grande chaleur.

— *Chastrer et senner le cerf.* — Sener est le même que châtrer (B.).

Courir par les forts. — Les forts sont les buissons où les bêtes fauves se retirent (B.).

Coupler les chiens. — Les attacher ensemble deux à deux.

Chevilleures de cerf de dix cors. — Que ses cors multiplient tous les ans, depuis sa première teste jusques à ce qu'il ait sept ans, après lesquels il ne multiplie plus sinon en grosseur et ce selon l'ennuy qu'il porte.

Curée. — Viandy pour les chiens.

Cornette de cerf. — Petites cornes qui lui viennent six à six en son tiers an et ainsi subséquemment.

Couronneure. — Quand le cerf au haut de sa corne porte plusieurs cors rengez en forme de couronne.

Comblette. — Une fente qui est au milieu du pied du cerf.

Champayer les chiens. — Les mener aux champs.

Case-mattes. — Le fort des bassets chiens.

Collier des chiens ? — Couvert du cerf et d'autres bêtes. — Bois espois et hayes touffues où les bestes se cachent.

Charrette ; et prendre les bestes à la charrette. — Quand le charretier ayant couvert sa charrette de feuilles, et l'archer estant dedans avec son arbalestre, voyant les bestes arrestées au son des roues du chariot, on l'approche de près afin de mieux prendre visée à son aise.

Chevilleures. — Tout le reste des cors qui sont après le deuxiesme, estant près du marrain de la teste du cerf.

Cors. — Branches et rameaux de cornes.

Cheaulx d'un loup ou louve. — Leurs louveteaux comme semblablement des autres bestes.

Corner en graillant deux ou trois mots. — Sonner de la trompe assez lentement.

Corner requesté de fois à d'autre. — Sonner du cor pour remettre les chiens sur les traces de la bête, lorsqu'ils sont en défaut (B.).

Crouler la queue. — Cela se dit du cerf quand il fuit.

Croupie et prendre à la croupie. — Quand au matin on aguette le lievre estant à croupeton, et on jette ses levriers dessus.

Corner la prise. — Quand le veneur ayant pris la beste, sonne sa trompe pour assembler la compaignie.

Casé ?

D.

Daintiers. — Couillons de cerf.

Dagues. — La première teste du cerf qui luy vient au deuxiesme an.
Destortoire. — C'est une verge de deux pieds et demy de long, pour destourner les branches, quand on pique par les bois après la beste.
Dresser. — Trouver le lieu par où la beste est passée.
Double équipage. — Destiné à remplacer ce qui peut manquer dans l'équipage de chasse (B.).
Droit de limier. — Luy donner à manger de la chair de la beste qui aura esté prise.
Descoupler. — Deslier les chiens l'un d'avec l'autre.

E.

Endoillers ou Entoillers. — C'est le premier cors qui est près de la meule du cerf.
Sur-endoiller. — C'est le second cors qui suit.
Eschapper et avier les petitz chiens. — C'est-à-dire que s'ils naissent en autre saison que ès mois d'avril et may que le temps est tempéré, il est fort difficile de les pouvoir eslever. Voyez le Chap. VIII. fol. 2 de du Fouilloux.
Esverer. — Quand les petits chiens atteignent les quinze jours.
Espousette. — Instrument servant à bouchonner et nettoyer les chiens quand ils sont aux champs.
Erucir ; le cerf erucit. — Quand il prend un baston rond en sa gueule et le succe pour en avoir la liqueur plus douce et tendre.
Erres du cerf. — Le chemin par où il passe.
Haster son erre. — Qu'il fuit rudement.
Escuyer sur cerf. — Un jeune cerf qui accompagne le vieil.
Espave. — Effreinte des chiens.
Espraintes de loutre. — Sa fiente.
Espois. — Les cors qui sont à la sommité des cornes du cerf.
Ergots de cerf. — Ses os.

F.

Faire race. — Faire des petits semblables à soi (B.).
Fortpaistre. — Paistre par les campagnes.
Forhuir. — Sonner la trompe et corner de loing.
Fumées du cerf. — Sa fiente.
— *Du daim et du chevreul.* — Leurs crottes.
Fouleures. — La marque du pied par où le cerf a passé.

Frayouers. — Lieux où les cerfs vont frotter leurs têtes contre les arbres (B.).
Frapper à routte. Faire retourner les chiens pour les faire relancer le cerf.
Fouge de sanglier — Quand avec le nez il leve la terre pour avoir les racines.
Faire enclore un connil. — Le faire rentrer en terre.
Faire couples de chiens. — Les mener en laisse.
Fondre en terre. — Cela se dit de la perdrix quand elle retombe en terre.
Se forpasser d'un pas. — Entrer dans le bois.
Fouaille d'un sanglier. — Manger du sanglier, à cause qu'il se fait sur le feu.
Foulées du cerf. — Quand on ne peut remarquer le lieu par où il a passé parce qu'il étoit trop herbu.
Foyes du cerf. — Trace et marque de pied de toutes bestes rousses.
Frayé du cerf. — Quand la teste luy demange et la peau s'en veut aller.
Faire un train à une beste. — Coucher quelques rameaux d'un costé et d'autre du chemin par où elle passe.
Faire les enceintes. — Circuir le lieu où la beste s'est retirée.
Teste faux marquée. — Quand un cerf porte cinq cors d'un costé et six de l'autre.

G.

Goutière grande et petite. — Sont petites fentes qui sont le long de la perche de la corne du cerf.
Goupil. — Renard gisant ès tannières.
Grecs de sanglier. — Ce sont les deux dents de dessus du sanglier, qui ne servent qu'à aiguiser celles de dessous nommées armes, limes et defenses.
Gargute. — La gueulle du dain.
Giste. — Lieu où se couche le cerf.
Gaignages. — Champs et jardins où le cerf giste.

H.

Hourvaris. — Retour, quand on rappelle les chiens qui se sont mis hors des voies (B.).
Herbeiller. — Quand le sanglier va aux prés et autres lieux paistre l'herbe.
Hampe de cerf. — Sa poitrine.

Harde et harpail. — Troupe de bêtes sauvaiges.
Harde de chien. — Sa griffe.
Hause-pied. — Instrument à prendre loups, renards, etc.
Huer après le cerf. — Criée et exclamation.
Jeter sa teste. — Quand le cerf jette ses cornes et les renouvelle.

L.

Laictée. — Portée d'une lice ou de quelques autres animaux (B.).
Lyces. — Chiennes courantes.
Lesses. — Fientes de sanglier.
Lievres.rouges. — Espèces de connils.
Laisser courre les chiens. — Les lascher.
Lads de limiers ? — *Limes ou armes de sanglier.* — Ses dents de dessous.
Cerviers. — Sont chats sauvages grands comme léopards.
Loups cerviers. — *Garoux.* — Sont ceux qui mangent les hommes sitôt qu'ils s'y sont acharnés.
Loutre. — Beste nageant en l'eau et vivant de poisson.
Lesses de loups. — Espraintes.
Lancer le cerf. — Le faire partir, le livrer aux chiens (B.).
Limiers. — Chiens qui ne parlent point.
Longes. — Lesses de collier.
Layes. — Fientes de sanglier.

M.

Marches du loutre. — Son pied ou foye.
Meule. — La racine de la corne du cerf.
Mettre les relais. — Reposer en certain lieu.
Menée. — Lieu où le cerf fait sa ruze.
Se mettre à la menée. — Se mettre avec les chiens à corner.
Manger la curée. — Se dit des chiens auxquels, après que le cerf est prins, on donne du pain trempé en son sang, ou l'on le met sur la peau du cerf pour leur faire là manger.
Muette du lievre. — Le lieu où il fait ses petits.
Muloter. — Quand le sanglier va cerchant les cachettes des mulots, là où ils ont caché le bled.
Meules de cerf. — Entour de sa teste d'où sort sa corne.
Musses ou passes des lievres. — Quand les lievres entrent dans les taillis.

Mantes. — Pour escouter la voix des bassets chiens.
Manives. — Viandes pour les pourceaux.

N.

Nez du sanglier. — Bouttouer.
Nombles de sanglier. — La partie qui est entre les cuisses. (B.)

O.

Orbe chambre. — Chambre où l'on ne voit goutte.
Oursepain. — Beste grosse et pleine.

P.

Prendre grand cerne au deffaut. — Faire une grande enceinte pour retrouver la bête à l'endroit où les chiens ont fait défaut (B.).
Perches de cerf autrement marrain. — C'est quand en sa corne il y a plusieurs rameaux.
Perlure. — C'est ce qui est sur la couste de la perche.
Paumure. — Quand en la perche du cerf il y a plusieurs cors rengez en forme de main d'homme.
Perrure. — C'est ce qui est entour de la meule en forme de petites pierres.
Portées de bois larges et hautes. — Quand le cerf ayant la teste haute et large a passé par un bois branchu.
Pinces ou trenchans du cerf. — Les costez du pied du cerf.
Prendre les devants. — Quand le veneur plante ses bornes jusques au lieu où son œil se peut estendre.
Parement du cerf. — Une sorte de chair rouge qui vient par-dessus la venaison du cerf et des deux costez du corps.
Ploque? — *Paraspects?* — *Passée.* — Le lieu par où passent les cerfs.
Le pis de chien. — Nombril de chien.
Percher ès hauts arbres. — Monter sur les hauts arbres pour descouvrir la beste.
Poupes d'ourse. — Ses mammelles.
Prendre bestes au sueil. — Les prendre aux mares et lieux fangeux où elles se souillent.
Prendre bestes au tour. — Quand en les chevalant sans les effrayer, on les range en certain lieu.
Prendre le vent. — C'est soy ranger du costé que vient le vent.
Prendre le vent de toutes parts. — Cela se dit du sanglier quand

il flaire et sent s'il ne vient rien qui luy puisse nuire en sortant du bois.

Perches de bouc sauvage. — Ses cornes.

Q.

Quester le cerf. — Chercher le lieu où il est.

R.

Rangier ou Ranglier. C'est une beste approchant du cerf, fors qu'il a la teste plus eslevée et plus de cors et chevilles, voire en peut avoir jusques à quatre vingts.

Routes et voyes du cerf. — C'est le chemin par où il passe.

Retz de gros filets. — Lesse à mailles.

Rompre et effiler. — C'est quand les petits chiens ont souffrette d'eau.

Rameure des cerfs. — Leur bois (B.).

Rembuscher le cerf. — Le rendre à couvert.

Requester le cerf. — Retourner pour la seconde fois au lieu où il dort.

Relever les deffaux. — Remettre les chiens sur la voie (B).

Reer. — Cela se dit des cerfs et dains quand ils crient à pleine gueulle, pour appeler la biche lorsqu'ils sont en rut.

Reposes du cerf. — Quand retournant le matin de son viandy, il va se coucher.

Rebaudir le chien. — Luy faire feste.

Ressentir de fort loing. — Cela se dit du chien qui tient le nez en terre.

Rut du cerf. — Qu'il est en amour.

Royer de daim. — Quand il est en amour.

Interprétation des diverses espèces de rage qui adviennent aux chiens.

Rage chaude et désespérée. — C'est quand le sang des chiens est meslé et il pourrit incontinent.

Rage courante. — Quand un chien mord au commencement du jour il rend les personnes enragez ; si le reste du jour, non.

Rage mue. — Qui tient dedans le sang et se cognoist quand un chien voulant manger a toujours la gueule ouverte.

Rage tombante. — Quand les chiens en sont saisis et cuident marcher, ils tombent par terre, et ceste rage les tient en la teste.

Rage flastrée. — Quand le mal est dans les boyaux et les fait retirer de telle sorte qu'on les perceroit avec une aiguille.
Rage endormie. — Qui vient d'une espèce de petits vers qui sont dedans l'orifice de l'estomac et sont engendrez d'une corruption d'humeurs, dont les humeurs leur montent au cerveau, qui les faict mourir.
Rage reumatique. — Quand les chiens ont la teste enflée grosse et ont les yeux jaunes de la couleur d'un pied de milan.

Ressuy. — Quand le cerf se sent mouillé de l'esgail du matin, il se seche au soleil avant que gister.
Racle. — Instrument pour ouvrir la terre et goulots.
Rompre les chiens. — Les détourner des voies de la bête (B).

S.

Sonner le gresle. — C'est quand un valet de chiens les appelle de sa trompe pour les faire venir à soy.
Sue de la teste du cerf. — Quand il pousse son bois.
Sele du pied du cerf. — Il veut sans doute dire *sole*, qui est le milieu du dessous du pied des grosses bêtes (B).
Suyvre les chiens par les meneurs. — Quand les veneurs suivent les chiens sans en escarter ou croiser.
Souil ou sole de porc, de sanglier. — Les fanges où le sanglier va se veautrer et souiller.
Sangliers affourchez. — Traces de talon.
S'embuscher. — Quand ils font grandes fosses et vont querir la racine des fougières et asperges dedans terre.
Suel de sanglier. — Le lieu où il se veautre.
Sain et mangeures. — Cela se dit de toutes bestes mordantes quand elles vont manger.

T.

Tirer potée?
Testes rouées? — Testes portans trocheures. — Qui ne portent que trois ou quatre espois plantez en la sommité et sont en formes de fourches ou noizilles.
Testes en fourche. — Qui portent deux espois en haut ou qui portent en sommité en forme de fourches. Toutes testes qui doublent meules ou qui ont des endouillers ou chevillures renversées au contraire des autres, sont simplement appelées testes.
Tarieres acerées. — Instrument servant à couper les racines.

Tenailles. — Instrument pour arracher et tirer les tessons des pertuis.

Tessons. — Animaux qui vivent dans des terriers, autrement dits blaireaux.

Teste de cerf bien née. — Quand elle est bien grosse, chevillée, haute et ouverte.

Teste rouge. — Quand les cornes sont toutes d'une hauteur.

Teste de cerf. — Toutes ses cornes en général.

Teste bien née. — Teste de cerf qui a autant de chevillures à une corne qu'à l'autre.

Trompe de veneur. — Dont il sonne quand il est en voye de chasser et appeler ses chiens.

Toilles. — Filets pour prendre les grosses bêtes (B).

Troncheure. — Quand il a trois ou quatre cors.

V.

Viandis du cerf. — Son manger.

Veneur doit jeter ses brisées. — Le veneur doit jeter de petites branches pour retrouver les endroits où la bête qu'il suit a passé. (B.)

Veoir le cerf à veue. — Monter sur un haut lieu pour descouvrir la beste ou cerf en son taillis.

Vermeiller. — Quand le sanglier leve petit à petit la terre avec le bout du boutouer.

Venaison de cerf. — Sa graisse.





TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SECOND.

L'ÉTÉ.

LIVRE TROISIÈME.

L'AUTOMNE.

LIVRE QUATRIÈME.

L'HIVER.